MÉMOIRES
DE LA
ROCHEFOUCAULD
DUC
DE DOUDEAUVILLE

XIII





MÉMOIRES

DE M.

DE LA ROCHEFOUCAULD

DUC DE DOUDEAUVILLE

TREIZIÈME VOLUME

1834 — 1837





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
2 BIS, RUE VIVIENNE, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1864





MÉMOIRES

DE M.

DE LA ROCHEFOUCAULD

DUC DE DOUDEAUVILLE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH. 1.

MÉMOIRES
DE M.
DE LA ROCHEFOUCAULD
DUC DE DOUDEAUVILLE

ANNÉE 1834

CHAPITRE PREMIER

La loi contre les associations aggrave l'article 221 du Code pénal, contre lequel MM. de Broglie et Guizot ont tant protesté sous la Restauration. Cet article, que le despotisme de l'Empire avait laissé à la disposition des gouvernements subséquents, défendait toute association de plus de vingt personnes non autorisées. Dans la loi nouvelle, cette défense s'étend à toute association partagée en sections de moins de vingt personnes; elle frappe tous les associés de peines que le Code, auparavant, n'appliquait qu'aux chefs; enfin, elle défère aux tribunaux correctionnels les infractions

qui, aux termes de l'ancienne disposition, entraient dans les attributions du jury.

On voit d'ici la portée de la nouvelle législation ; il est clair qu'elle est dirigée contre les républicains, qui, pour éluder la loi, se subdivisaient en sections. On veut les atteindre tous, et leur enlever les garanties du jury. Aussi, de tous côtés, se préparent-ils à une sérieuse résistance. On parle d'achats de fusils, de fabrication de cartouches. La Société des droits de l'homme, l'Association pour la liberté de la presse, activent, dans les provinces, l'organisation commencée ; mais on prétend que l'argent manque ; que les deux sociétés sont en rivalité, et qu'il existe entre elles une sorte de désunion dont le gouvernement pourra tirer parti, au moment d'une action décisive.

Le 11 mars s'est ouverte la discussion de cette loi qui tient tous les esprits en haleine. Pour ceux qui connaissent l'exaspération du parti républicain, cette discussion est comme le premier coup de canon qui apprend à toute une armée attentive que l'affaire est engagée. La république, par la bouche de M. de Ludre, annonça que la résolution était prise de porter le débat sur un autre théâtre que la Chambre. « La Société des droits de l'homme ne fera pas d'é« meute, s'écria-t-il ; mais, si elle n'était pas déci« dée à attendre que la volonté de la France se ma« nifestât, le nombre et le courage de ses membres lui « permettraient peut-être de livrer bataille... »

Si jamais le banc où siégent les ministres a pu être nommé avec raison un banc de douleur, ce fut bien dans cette solennelle discussion. Qu'y voyait-on, en effet, pour défendre la loi ? MM. de Broglie, Guizot,

Barthe, l'un, hôte et patron de la Société des amis de la presse; l'autre, chef de la Société aide-toi, le ciel t'aidera; le troisième enfin, adepte des Carbonari.

Cette trinité d'anciens libéraux, donnant un aussi éclatant démenti à leur passé, n'échappe à personne; et elle inspire de malignes observations à plus d'un orateur. M. Berryer a résumé l'indignation de chacun dans cette foudroyante apostrophe sous laquelle les renégats baissèrent la tête : « Il est quelque chose de « plus hideux que le cynisme révolutionnaire; a-t-il « dit; c'est le cynisme des apostasies! »

Malgré les effortsde l'opposition, tous les amendements ayant pour but d'atténuer la portée du projet furent rejetés; et deux cent quarante-six boules, sur quatre cents votants, décidèrent qu'il n'y aurait plus d'associations légitimes que celles qui seraient sanctionnées par le bon plaisir ministériel. L'industrie, la science, les lettres, la religion, la charité perdaient, ce jour-là, aussi bien que la république, leur plus sûre marque de progrès et d'action.

On cite une éloquente protestation de M. Pagès de l'Ariége, qui résume tous les inconvénients de cette loi : « Si un Français, homme de bien, veut l'as-« sociation pour propager et affermir le christia-« nisme, je suis son homme, malgré vos ministres et « votre loi. Si un Français, homme de bien, veut une « plus grande diffusion des lumières qui préparent la « moralité de l'avenir, et le bonheur de l'humanité, « je suis son homme, malgré vos ministres et votre « loi. Esclave de toutes les lois justes; ennemi de « toutes les lois iniques; entre les persécuteurs et les « victimes, je ne balancerai jamais. Je ne connais pas

« de pouvoir humain qui puisse me faire apostasier « Dieu, l'humanité, la France. Pour obéir à ma con- « science, je désobéirai à votre loi ! »

Voilà ce qui constate le vice de cette loi que M. de Lamartine, qui débutait à la Chambre, a nommée une loi d'inquiétude publique. C'était bien plutôt une loi d'inquiétude ministérielle et dynastique.

M. de Lamartine n'en a pas moins voté pour la loi : il est poëte avant tout. Ses convictions n'ont rien d'arrêté, rien de fixe. Il rêve, et dit ce qu'il rêve avec éloquence. Pourquoi un aussi admirable talent reste-t-il incomplet, avec des idées souvent si généreuses ?

27 mars.

On se demande si cette loi sera un moyen de force entre les mains du gouvernement ; ou si, bien plutôt, elle ne provoquera pas contre lui la plus vive opposition.

L'arme du despotisme est lourde à porter ; il faut pour la manier un bras autrement vigoureux que celui du pouvoir actuel.

La loi doit pousser les partis à l'extrême. Elle enfantera des désordres. Le pouvoir de Juillet semble braver le mépris qu'on déverse sur lui avec profusion. Il peut, dans son aveuglement, faire de même pour la haine ; mais, tôt ou tard, cette haine se traduira autrement qu'en paroles ; et il est évident que nous marchons à une lutte terrible, avec le despotisme à l'intérieur, et la lâcheté à l'extérieur, qui composent le régime actuel.

Il s'agit maintenant d'une dette de vingt-cinq millions déjà réclamée sous la Restauration par les États-Unis, et refusée successivement par MM. Roy et Villèle comme n'étant nullement fondée.

Le gouvernement se montre accessible à cette demande, et M. le duc de Broglie est le bouc émissaire qui porte à la Chambre le honteux péché du juste-milieu ; il y a longtemps qu'on cherche à s'en débarrasser. S'il succombe avec son projet, on le sacrifiera à la majorité ; s'il réussit, on s'en consolera avec cet argent qu'on ne comptera pas, sans qu'il en reste quelque chose.

C'était une excellente combinaison. Louis-Philippe et l'Amérique n'ont pas eu leurs vingt-cinq millions ; la Chambre les a repoussés ; mais Louis-Philippe se voit privé de M. de Broglie qu'il n'aimait pas; et l'Amérique garde l'espoir d'être plus favorablement traitée une autre fois......, ce qui ne manquera pas d'arriver.

La démission de M. de Broglie a amené dans le ministère les modifications suivantes :

M. de Rigny, ministre de la marine, passe à sa place. L'amiral Roussin prend le portefeuille du ministère de la marine. MM. Barthe et d'Argout sont remplacés par MM. Thiers et Persil. M. Barthe reçoit la présidence de la cour des comptes, en remplacement de M. Barbé-Marbois ; le duc de Gaëte cède les fonctions de gouverneur de la Banque à M. d'Argout; et quant à M. Duchâtel, le plus ardent défenseur du traité des vingt-cinq millions, il passe au commerce.

On a eu beaucoup de peine à faire ce ministère ; et

l'on aura peut-être plus de peine encore à le faire marcher ; il aura de grands obstacles à vaincre.

Les républicains s'agitent ; la loi contre les associations en est la cause. Dans beaucoup d'endroits ils se réunissent pour protester ; ils annoncent qu'ils résisteront ; et tout fait croire que c'est à Lyon qu'ils porteront tous leurs efforts et tenteront le sort des combats.

10 avril.

Madame de La Rochefoucauld est encore malade depuis un mois ; et je souffre en songeant à cette existence que mes soins ont sauvée l'an dernier, et que je voudrais conserver même au prix de la mienne.

Son état me tourmente ; elle est inquiète, bien que courageuse. Elle m'a dit des mots tristes qui m'ont fait une peine extrême. Si on pouvait lire dans mon âme, on me plaindrait, car elle est bien douloureusement affectée en voyant les souffrances de la mère de mes enfants, à laquelle je suis si sincèrement attaché ! Bonne, dévouée, elle possède de belles et grandes qualités. Je souffre avec elle, pour elle et pour moi ; et souvent je mêle mes larmes aux larmes qu'elle laisse échapper.

Je prie le ciel de m'accorder assez de vie pour pouvoir former le caractère de mes enfants, diriger leur esprit et assurer leur avenir.

Le mouvement républicain que l'on attendait, a éclaté le 9 avril, à Lyon. Le gouvernement a favorisé, dit-on, cette explosion : la crise étant inévitable, il a

voulu rester maître du choix des circonstances, du moment, des armes et du terrain. Depuis la dernière insurrection, Lyon a été considéré, par le pouvoir, comme le champ de bataille pour les combats à venir, et il n'a rien négligé pour y assurer son triomphe. Une garnison nombreuse et sans proportion avec la population et l'étendue de la ville; des troupes stationnant dans les villes environnantes; le désarmement de la garde nationale; des fortifications établies autour de Lyon; et des points de défense ménagés jusque dans l'intérieur, témoignent des prévisions de ceux qui sont loin de se montrer aussi bien armés, et aussi bien disposés contre les projets de l'étranger. Malheureuse ville, décimée, torturée et brûlée par la terrible Convention, il ne te manquait plus que de t'exposer aux rancunes du juste-milieu.

Le ministère, ou plutôt Louis-Philippe, paraît avoir jeté le fourreau de son épée; et les mots *ordres impitoyables* ont été dits à la Chambre par un ministre. Les voilà donc, les hommes de l'émeute, les élus de l'insurrection, contraints une fois de plus à employer la force, le despotisme, l'arbitraire contre l'émeute et l'insurrection !

La république ne peut s'établir en France d'une manière durable; mais elle peut y causer de grands désordres, et être l'occasion de terribles catastrophes. Nous éprouvons encore le résultat des malheurs de Lyon; mais la marche du gouvernement les a provoqués; c'est lui qui est le grand coupable; le sang a coulé à flots; il en répondra. L'agitation éclate sur plusieurs points de la France; l'or de la police prépare, à Paris, un semblant d'émeute qui écla-

tera, quand on sera sûr de Lyon. En attendant, prions, et ne cessons pas de préparer l'avenir, en ramenant les esprits aux seuls principes, aux seules idées qui puissent nous rendre l'ordre, le bonheur, le repos avec une situation glorieuse et indépendante. Les événements nous y aident.

N'est-ce pas, en effet, une chose remarquable de voir les ennemis de l'ordre, les hommes d'anarchie, poursuivis, écrasés par ceux même qui s'en sont servis pour s'élever et arriver au pouvoir? Tout en déplorant ce sang versé, il est impossible de ne pas reconnaître que, malgré lui, le gouvernement de Juillet rend par là, sans le vouloir, un éminent service à la société, service qui eût été bien plus difficile pour un gouvernement légitime.

Louis-Philippe paraît en mesure de réprimer les désordres matériels; ils peuvent être grands, car les républicains sont bien exaspérés; mais ceux-ci ne s'entendent pas, et ils seront vaincus par l'or et par la trahison.

Du reste, ils en sont encore aux traditions du Comité de salut public; et c'est bien d'eux qu'on peut dire qu'ils n'ont rien appris, et rien oublié. Aussi, l'autre jour, un député de l'opposition faisait l'aveu suivant : « Nous voulons commencer par établir une terreur « telle, qu'elle force à l'émigration une partie des « grands propriétaires; puis nous nous emparerons « de leurs biens pour payer les dettes de l'État; nous « déclarerons ensuite une guerre générale pour oc- « cuper les esprits de notre jeunesse ardente, dont « nous ne saurions que faire sans cela. » S'il en est ainsi, il est heureux que la république soit écrasée

par le gouvernement usurpateur. Tout s'enchaîne dans la logique de la Providence; Louis-Philippe ne peut triompher sans s'affaiblir; et son meilleur soutien est la crainte des hommes qui veulent le retour des scènes sanglantes de 93; mais quand ces hommes seront vaincus, et que Louis-Philippe tiendra la république sous clef, avec quoi entretiendra-t-il ces inquiétudes qui lui valent dans la bourgeoisie et dans la Chambre condescendance et encouragement? En attendant, l'idée du mandat à donner aux nouveaux députés remue toutes les opinions. Le lendemain de sa victoire, le gouvernement se trouvera en face de cette difficulté; il passera outre; mais qu'il ne s'y trompe pas : l'émeute le fait vivre, la réforme le tuera.

14 avril.

La résistance a été terrible à Lyon; mais force est restée au pouvoir. Quelques mouvements ont eu lieu dans d'autres villes; à Paris une tentative, aussi faible que téméraire, a servi à prouver la rage des fanatiques d'ordre et de conservation. Quarante-deux personnes inoffensives, femmes, enfants, vieillards ont été égorgés de sang-froid dans la rue Transnonain. Ce jour-là même, nous nous préparions à nous rendre à une petite soirée chez madame de Schoultz, pour y entendre de la musique, lorsqu'un gendarme annonça qu'on se battait rue Saint-Denis, rue Saint-Martin, et que déjà le sang coulait. Toute la maison fut en rumeur, et ma mère et mes filles me conjuraient de ne pas sortir. On n'en dit rien à madame de La Ro-

chefoucauld, pour ne pas la troubler, quoique son courage soit extrême, et que le danger l'exalte au lieu de l'abattre.

Arrêté au Carrousel par la troupe qui empêchait de passer, mon père crut devoir ramener les dames qu'il conduisait à l'hôtel. Pour moi, faisant prendre le quai, la place Louis XV, les rues de Rivoli et de la Paix, j'arrivai place de la Bourse[1] sans entraves. Madame de Schulembourg seule avait tout bravé.

La soirée se ressentit des nouvelles sinistres que chacun avait apportées; et qui forcément, nous préoccupaient vivement. A la fin de chaque morceau, on écoutait si l'on n'entendait pas quelque explosion lointaine. Il faut être à Paris, et vivre dans un temps de révolution, pour assister à des contrastes semblables. S'il n'y eût eu que des Français, la soirée musicale eût été vite terminée; mais les étrangers étaient en majorité : il y avait madame la comtesse de B..., très-grande dame de Suède, et amie de la reine; une des belles-mères de M. de Metternich; la comtesse de S...; madame C..., parente de la reine de Suède, plusieurs autres grandes dames étrangères, le secrétaire de la légation de Suède, et enfin tous les Suédois qui sont à Paris.

15 avril.

Les derniers renseignements arrivés sur Lyon font horreur. Rien ne donne l'idée de l'acharnement avec lequel on s'y est battu. Le général Aymard, obligé

[1] Demeure de madame de Schoultz.

d'abandonner une position, n'ayant pas assez de troupes pour tout garder, avait encloué les pièces. Les ouvriers les ont désenclouées, et cent cinquante Polonais en ont fait le service. Il a péri au moins sept mille personnes; le gouvernement en annonce cinq mille.

Les chefs du parti républicain s'étaient rendus à Lyon de différents côtés: se croyant sûrs de vaincre, leur tentative devait servir de signal. Ils pensaient qu'alors Paris se déclarerait pour eux; quinze mille personnes avaient des armes, et étaient décidées à vaincre ou à se faire tuer. Des agents républicains ont couru de tous côtés pour les empêcher de descendre dans la rue, quand l'on eut connu le résultat des événements de Lyon. Ce contre-ordre a achevé la désorganisation que des rivalités avaient commencée. Prévenus à temps, les uns se sont abstenus de toute démonstration; les autres, non avertis ou emportés par leur ardeur et leur inimitié, ont combattu sans appui, et sans chance de succès. Plusieurs circonstances portent à croire que le gouvernement a poussé ses ennemis dans cette folle tentative. Parfaitement instruit et sûr de vaincre, il a voulu triompher ici comme à Lyon.

Un ancien officier de la garde royale reconnut à peu de distance d'une barricade un de ses amis, à la tête d'un bataillon d'infanterie.

« — Mais elle n'est pas formée, dit-il à cet ami; « comment ne l'enlevez-vous pas avant qu'elle le « soit?

« — Nous avons ordre de laisser faire, » répondit le chef de bataillon.

Un sergent de ville, pris en blouse parmi les insurgés, s'est brûlé la cervelle. Un agent de police m'a dit qu'il ne doutait pas que ce ne fût un des nombreux agents provocateurs qui excitaient les groupes à faire les barricades. Quinze jours avant le mouvement, j'entendis moi-même quelqu'un, que je savais fort bien attaché au gouvernement, se répandre contre lui en menaces et en accusations telles, qu'elles ne pouvaient être que l'exécution d'un mot d'ordre.

Le mouvement de Paris n'a été que partiel, de façon qu'avec les avantages d'une victoire, le gouvernement garde à son service ces moyens d'intimidation qu'il doit à la république. La république n'a pas dit son dernier mot ; voilà son argument à la tribune : « Nous devons nous attendre à d'autres tentatives ter- « ribles ; et l'acharnement que nos ennemis ont dé- « ployé dans le combat prouve combien ils seront à « redouter le jour où toutes leurs forces seront enga- « gées. »

Si c'est là une politique habile, elle est du moins d'une grande immoralité.

Un jeune homme entre éperdu chez une personne particulièrement connue de celle qui m'a raconté ce fait.

« — Au nom du ciel, monsieur, donnez-moi des « armes ! dit-il au maître de la maison.

« — Des armes ! pourquoi faire?

« — Monsieur, je vous en supplie à mains jointes, « reprit le malheureux, donnez-moi des armes ! vous « me sauverez la vie ; si, à cette heure, je suis « trouvé par les miens sans armes, je suis un homme « mort ! »

Au commencement de l'action, huit hommes pris les armes à la main allaient être fusillés par la troupe.

« — Laissez-moi la vie, s'écria l'un d'eux, et je « vous mène à l'instant dans une maison pleine d'ar- « mes et de munitions. »

Un de ses compagnons l'entend ; il s'approche de lui, et, gardant un silence terrible, il lui enfonce un couteau dans le cœur.

On a saisi un grand nombre de poignards ciselés d'une manière horrible pour rendre les blessures mortelles ; ce sont d'atroces raffinements de barbarie qui montrent jusqu'où va l'exaspération de ces malheureux. Le dépit de se voir aussi cruellement mystifiés, par ceux pour qui ils ont tout fait, et qui leur avaient tout promis, s'est changé en une véritable rage.

Voilà l'œuvre de Juillet!

J'allai, il y a peu de jours, faire une visite à M. Royer-Collard ; il me raconta que, le jour de l'émeute, il avait quelques personnes à dîner chez lui. A huit heures du soir, on vint le prévenir qu'il y avait de l'agitation dans la rue. Puis, une demi-heure après, on lui annonça que la cour était envahie par une cinquantaine de personnes, jeunes gens pour la plupart ; et qu'une députation demandait à lui parler. Il jugea plus à propos de l'attendre dans son salon. Au bout d'un quart d'heure, on prévint M. Humblot-Conté, ancien député, pair maintenant, que l'on avait dételé ses chevaux, et que l'on se disposait à jeter sa voiture sur une barricade déjà formée. Il se hâta de descen-

dre, et parvint à obtenir que sa voiture restât debout sur ses quatre roues, collée contre le mur. Vers neuf heures, huit jeunes gens se présentèrent devant M. Royer-Collard ; et un orateur, ayant un bonnet sur la tête et de longs cheveux, demanda des armes :

« — Je n'en ai point, répondit M. Royer-Collard avec « sang-froid ; je ne suis plus d'âge à faire partie de la « garde nationale ; d'ailleurs, je suis membre de la « Chambre des députés.

« — Les misérables ! s'écria aussitôt l'un des jeunes « gens, ce sont eux qui causent tous nos maux ; ils « vendent et sacrifient les intérêts de la nation ; c'est « pour la délivrer d'eux que nous prenons les armes. « Peut-être, demain, pas un de nous n'existera ; mais « nous ne regretterions pas la vie, si la patrie était « délivrée, » dit-il avec un accent et une physionomie dont rien ne peut donner une idée.

L'orateur (celui qui semblait le chef) le regarda ; il se tut.

« — Monsieur, reprit ce dernier, nous voulons des « armes, et nous irions faire perquisition dans la mai- « son, si nous ne savions que l'on peut compter sur « votre parole. Y en a-t-il chez vous, ou ailleurs que « chez vous ?

« — Non, messieurs, répondit M. Royer-Collard ; « ma maison est occupée par deux vieillards et un « pensionnat de jeunes enfants. Mais permettez-moi, « messieurs, à mon tour, de vous demander si vous « n'êtes pas insensés de vous exposer à être massacrés « par la troupe qui, infailliblement, va arriver ; vous « n'êtes qu'une poignée d'hommes, comment résiste- « rez-vous ?

« — Quand la troupe qu'on enverra marchera con-« tre nous, elle ne sera pas ailleurs; ce que nous « voulons, c'est faire diversion..... Retirons-nous, « continua le chef, la parole de M. Royer-Collard doit « nous suffire. »

Ils sortirent du salon; mais ils continuèrent à occuper la cour, la barricade qu'ils avaient construite se trouvant en face.

Vers une heure et demie du matin, on entendit la troupe arriver, et après quelques coups de fusils échangés, ces jeunes gens s'éloignèrent pour aller rejoindre le lieu du véritable combat. Ils avaient obtenu ce qu'ils voulaient.

La troupe défit la barricade, mit tous les débris dans la cour de M. Royer-Collard; et le lendemain chacun vint réclamer sa charrette ou sa voiture.

Je me souviens que quand j'étais à Sainte-Pélagie, une personne de ma connaissance alla consulter mademoiselle Lenormand, qui la surprit par tout ce qu'elle lui dit de son passé, de son présent et de son avenir.

Elle ajouta ensuite « En sortant d'ici, vous allez « faire une visite à un prisonnier : c'est un homme de « caractère ; ne cherchez pas à l'encourager, il n'en a « pas besoin ; mais dites-lui qu'un brillant avenir lui « est encore réservé, et que sous un grand roi il jouira « d'une grande influence. »

Mademoiselle Lenormand ne s'était trompée ni sur ma prison ni, hélas! sur la perte de mon enfant[1]. Je

[1] Était-ce hasard ou prévision? peut-être l'un et l'autre. Mademoiselle

doute fort, comme on le comprendra facilement, qu'il en soit de même du reste.

29 avril.

J'ai su hier qu'il avait été question dans le gouvernement de dresser une liste de quarante personnes de l'opinion républicaine, autant de l'opinion de droite, et de les proscrire de France immédiatement, sans forme de procès; confondant ainsi dans le même acte de violence, et ceux qui conspirent à main armée, et ceux qui ne veulent obtenir que par les seules voies légales, le succès du principe qu'ils soutiennent dans l'intérêt de la patrie.

J'étais compris sur cette liste. Napoléon aussi m'avait mis sur une liste de proscrits, mais il s'était arrêté à douze noms. Louis-Philippe, plus libéral, en a inscrit quarante : il y a progrès.

17 mai.

C'est les larmes aux yeux que je trace ces lignes. L'état de maladie de madame de La Rochefoucauld résiste aux efforts de la médecine; il est vrai que la répugnance qu'elle éprouve à suivre ses ordonnances, et à se conformer à ses prescriptions, est pour beaucoup dans ce non-succès. Tout cela me laisse dans l'âme une tristesse profonde. C'est la mère de ces enfants si beaux qui font ma joie et mon orgueil; c'est la compagne qui m'a donné, dans les grandes

Lenormand était, dans mon idée, plutôt somnambule que simple tireuse de cartes; et, pour une fois que les somnambules ont raison, combien de fois ils se trompent!

occasions, des marques d'un dévouement véritable, qui souffre sous mes yeux, sans que je puisse alléger ses souffrances; et sans qu'on ose en prévoir le terme.

Mes enfants font demain leur première communion. Il est cruel pour leur mère de ne point assister à ce grand, à ce premier acte de leur vie chrétienne; mais son courage est si grand, qu'elle nous dissimule la peine que lui cause cette absence forcée.

Si quelque chose était capable d'apporter quelque adoucissement à mes chagrins, ce serait de voir les excellentes dispositions de mes enfants; les efforts marqués qu'ils font pour nous contenter, la gravité qu'ils apportent dans leurs exercices religieux. O mes enfants, priez, priez pour votre mère, et pour votre pauvre père!... demandez pour elle la santé, pour lui courage et résignation!

Chateaubriand a dit : « La cause des rois est finie « sans retour, et celle des républiques avance. »

Royer-Collard déclare que « c'en est fait de l'état so« cial, et que la société est en dissolution complète. »

J'ai une conviction tout opposée. Avant 1830, chacun voulait une révolution à sa manière; et du plus au moins. La Révolution de juillet pouvait incendier le monde; elle a manqué son moment, et le moment perdu ne se retrouve point. L'esprit d'ordre a pris le dessus; cela devait être du moment qu'on laissait aux intérêts que le désordre peut compromettre, le temps de se raccorder, de se réunir par une alliance défensive. Je ne sais si cet accord durera longtemps, mais aujourd'hui la république apparaît aux yeux du

plus grand nombre comme un fantôme et une ruine; et la terreur que cause le nom éloignera pour longtemps la chose.

On accepte les rois sans les aimer ; ou plutôt on les aime de toute la haine qu'on a pour la république; et on ne soutient le gouvernement actuel que par défiance d'une révolution nouvelle.

Le siècle est égoïste et vaniteux, et quand le pouvoir de Juillet ne pourra plus rien pour les intérêts matériels, il tombera. Sans avoir la prétention d'être prophète, j'écris toujours d'avance, afin de ne pas attendre les événements pour les juger.

M. de Chateaubriand nous a lu en comité la partie de ses Mémoires qui regarde son voyage à Prague. Son talent est d'une flexibilité dont rien n'approche, et les passages que j'ai entendus, sont dégagés de toutes ces façons de style, qui sont un sacrifice à l'esprit du siècle, plus ou moins bien entendu.

Cette lecture avait lieu chez madame Récamier, qui, par sa grâce et son amabilité, semble porter un défi au temps.

Personne n'a plus d'amis sincères; et nul n'a mieux su les conserver.

« Tout est perdu ! » s'écrient les uns ; « tout est « sauvé ! » affirment les autres, moi, je pense qu'après de nouvelles épreuves nous arriverons à une des belles époques de l'histoire de France. La raison remplacera la folie, la grandeur remplacera la bassesse ; de nobles et généreux sentiments succéderont à de puériles pensées ; une gloire durable fera ou-

blier une honteuse dépendance. Et ce n'est pas au triomphe de tel ou tel parti qu'on devra cette résurrection, ce sera à l'émancipation réelle de la France.

Il y a quelqu'un qui a plus de sens commun et d'esprit que les académies, les faiseurs de livres et de journaux, les avocats et les orateurs; et ce quelqu'un, c'est tout le monde.

Le Français, avant tout, craint de s'ennuyer; ce qui explique bien des inconséquences et des légèretés. On dansait le lendemain des échafauds; et la société, longtemps retenue dans l'inaction par la captivité de Blaye, s'est empressée de réparer le temps perdu.

L'état de madame de La Rochefoucauld devient de plus en plus inquiétant; et mon cher petit Ernest, le plus jeune de mes fils; cet enfant que tout le monde m'envie, a été pris de vomissements violents, à la suite d'une partie à la campagne. Ces vomissements, qui durèrent trois jours, lui occasionnèrent de violents maux de tête, et firent craindre une fièvre cérébrale. On cacha sa maladie à sa mère. Qu'on se figure ce que j'eus à souffrir entre ces deux lits de douleur! Tout le mois de juin se passa dans ces alternatives de crainte et d'espérance qui usent la vie, en la rendant bien pénible à supporter.

Un soir, plus content de mes chers malades, et pour guérir un horrible mal de tête, causé par le cruel spectacle que j'avais sans cesse devant les yeux, j'allai seul respirer le grand air aux Champs-Élysées; la chaleur du jour avait été accablante. On parlait beaucoup

de l'embellissement apporté à la plus belle de nos promenades. On a établi sous les arbres, à droite, du côté de la place Louis XV, une immense enceinte où, chaque soir, une foule nombreuse se presse autour d'un élégant pavillon très-bien éclairé. C'est là que se tient un orchestre qui exécute avec un ensemble parfait les œuvres des grands maîtres. On se serre autour des musiciens; et chacun, d'un commun accord, fait silence pour écouter. Un flot de monde sans cesse circulant jouit gratis de ce concert dont les plus riches payent les frais. Le concert commence entre sept et huit heures, et finit entre dix et onze.

Ce n'est pas seulement cette partie des Champs-Élysées qui paraît animée par le bruit, le mouvement et la lumière. D'autres allées sont éclairées, et les faiseurs de tours, les chanteurs ambulants, Polichinelle et sa baraque, le physicien et sa machine électrique, ont aussi leur illumination et leur public.

C'est un lieu de rendez-vous pour les familles, pour les amis; et l'ombre épaisse qui règne dans quelques allées écartées, quelques groupes qui passent lentement et disparaissent sous les arbres, annoncent qu'on ne vient pas uniquement aux Champs-Élysées pour entendre de la musique, prendre de la bière et voir Polichinelle. Il y a dans tout ce monde un mouvement, une activité et un besoin de voir et de s'amuser qui est véritablement extraordinaire.

Pendant ce temps, dans la route du bois de Boulogne, la richesse et l'aristocratie passent et circulent à cheval ou en calèche, laissant Paris pour trouver un peu de fraîcheur en dehors de ses pavés brûlants, et de ses façades échauffées par le soleil de

midi. Les uns ont terminé leur promenade, les autres la commencent; ceux-ci s'éloignent avec la rapidité d'un oiseau qui fuit à tire-d'ailes; ceux-là rentrent avec la lenteur d'une nacelle qui s'endort et se balance sur les eaux.

Là on parle amour, politique, affaires; on se dispute, on se met d'accord, on se brouille, on se réunit; on n'a point d'avenir, et on oublie un moment ses peines et ses joies. C'est un rêve, c'est le monde.

Hélas! mes chagrins n'étaient point de ceux qui s'oublient. En vain quelques amis cherchaient à m'arracher à ces tristesses et à mes inquiétudes. Ce fut dans ce but qu'un soir ils m'emmenèrent en calèche au café Turc, sur le boulevard du Temple.

Je me rappelle cette soirée, qui aurait pu servir de pendant à celle des Champs-Élysées. Retirés dans un coin obscur du jardin, nous y entendîmes quelques morceaux de musique qui me firent du bien. Le jardin Turc est, en petit, l'image du monde; chacun y est pour soi; on y vit, on y mange, on y boit, sans songer à son voisin; et on y nourrit sa douleur à l'aide de la mélancolie que la musique entretient dans les âmes profondément malheureuses.

Là, on fait l'agréable à la manière du quartier; ce n'est plus la même société qu'aux Champs-Élysées. Au milieu de tout ce monde, des berceaux épais favorisent plus d'un mystère. Et tandis que les amants s'y croient en sûreté contre toute indiscrétion, il n'y a pas un mot, pas un soupir qui ne puisse être recueilli par les voisins de droite et de gauche.

Pendant que mon esprit était absorbé dans les tristes préoccupations des inquiétudes domestiques, le

monde politique continuait à être agité par le flux et le reflux des passions révolutionnaires, et des intérêts dynastiques. La mort de La Fayette et ses funérailles accomplies sans tumulte, grâce au développement de forces contre lesquelles il était impossible de lutter; la victoire du gouvernement à Lyon et son triomphe de la rue Transnonain, parurent continuer cette succession de prospérités qui favorisaient l'établissement de Juillet; et pourtant il portait dans son sein des causes actives de division qui devenaient de plus en plus pressantes. Le maréchal Soult, celui dont Louis-Philippe disait avec complaisance : « Il me couvre! » devait succomber devant la ligue formée contre lui par ses collègues, au moment même où la session de 1833 venait d'expirer; et les élections annoncées pour le mois de juin agitèrent vivement les esprits.

Sur l'invitation de mes amis, je me laissai porter comme candidat à la députation d'Épernay. Je ne m'étais fait aucune illusion sur le résultat de cette candidature; mais je crus que le moment était venu de rappeler au pays que s'il est des hommes qui assistent avec indifférence à la dissolution du corps social, nous ne sommes pas du nombre; et qu'on nous trouvera quand on voudra sérieusement remédier au mal.

Je crus aussi qu'il fallait expliquer clairement la manière dont j'entendais le serment et les devoirs d'un député dans les circonstances présentes. Voici la déclaration que je publiai alors :

« Montmirail (Marne).

« Rien de plus caractéristique que le mouvement « imprimé aux élections. Il semble que la France « veuille se réhabiliter aux yeux des nations, en mon- « trant quel est l'effet de la raison sur son esprit, et « celui des nobles sentiments sur son cœur! Quand « il s'agit du salut de la patrie, il ne doit pas y avoir « d'exclusion; aussi toutes les opinions généreuses se « sont-elles réunies pour agir d'un commun accord.

« Il n'est pas question de renverser le gouverne- « ment. On ne doit parler à la Chambre ni de républi- « que, ni de légitimité; il s'agit uniquement d'obtenir « une représentation nationale; et le mandat imposé « à tout député indépendant, sera de déclarer à chaque « occasion qu'une Chambre nommée par un petit « nombre d'électeurs ne représente point réellement « le pays, et ne saurait avoir le droit d'imposer les « citoyens.

« Ses discours comme sa conduite devront être une « protestation permanente contre le monopole électo- « ral; et la centralisation administrative qui écrase « les provinces; contre des budgets consentis par des « hommes à l'élection desquels tous les contribuables « n'ont pas concouru; contre les lois d'exception; « et avant tout, contre un serment aussi injuste que « tyrannique. Cette protestation, je la ferais sous le « règne de Henri V, comme sous celui de Louis-Phi- « lippe.

« Le gouvernement qui a proclamé le principe de la « souveraineté du peuple, doit le traiter en maître, et

« non pas en esclave, s'il veut être conséquent. Il peut « lui demander de prêter serment; mais il n'a pas le « droit de l'exiger. Le gouvernement est, par son ori- « gine, dans une situation particulière qui ne permet « pas de lui appliquer les règles ordinaires sur les « rapports entre le prince et les citoyens.

« Le principe de la légitimité impose de grands « devoirs à celui qui en est le représentant; mais le « droit que donne ce principe, a des conditions en rap- « port avec sa nature. Tout autre principe impose des « devoirs et des conditions qu'on ne peut violer sans « annuler le contrat. Et dans la pensée même du gou- « vernement, souvent exprimée par ses organes, la « nation ne peut être dépouillée des droits qu'il lui a « solennellement reconnus. Elle est libre de penser que « quatre cent mille soldats, exigés comme condition « d'existence, ne sont pas l'expression de la majorité; « que les massacres de Lyon et de Paris ne sont pas « l'ordre; et que les énormes impôts dont le pays est « écrasé sont contraires à ses intérêts.

« Le serment vexatoire imposé à l'électeur et celui « qu'on exige du député sera donc nul en droit et en « raison.

« Mais pour éviter tout reproche de parjure de la « part même de ceux qui se sont fait un mérite d'avoir « violé leurs serments, il suffira d'expliquer d'une « manière précise le sens et la valeur qu'on attache à « ce serment.

« Je n'entends prendre, en prononçant cette for- « mule comme électeur, qu'un engagement, c'est « celui de n'employer, pour faire triompher mes « opinions, qui toutes sont puisées dans l'intérêt de

« la France, que des moyens fournis par le droit, par « la justice, et conformes aux lois qui ne sont pas de « circonstance ; en un mot, de rester étranger à toute « tentative qui aurait pour but d'employer la violence « comme moyen de renversement. Telle est, d'ail- « leurs, depuis longtemps, ma foi politique que j'ai « plus d'une fois renouvelée. Je m'engage, en outre, « si le suffrage de mes concitoyens m'envoyait à la « Chambre, à défendre dans chaque occasion les véri- « tables intérêts du pays, sans me laisser arrêter par « aucune considération de parti ou de personne, et en « me réservant intégralement le droit de discussion, « qui est l'essence même du régime actuel.

« Telle est, monsieur, la manière dont je considère « le sens du serment qu'on exige de nous comme élec- « teurs, et que je pourrais être appelé à prêter si votre « arrondissement me faisait l'honneur de me choisir « pour député. Elle est conforme à la déclaration « insérée au *Moniteur* du 10 août 1830, qui dit posi- « tivement que par le serment le fonctionnaire s'en- « gage uniquement à remplir en conscience le devoir « de sa charge. Elle est une conséquence du serment « prononcé par le roi des Français, qui, en acceptant « la couronne offerte par deux cent dix-neuf députés, « a promis de se diriger en toute occasion par la seule « considération du bonheur et de l'intérêt du peuple « français, promesse qui est nécessairement la limite « des engagements que la loi nous oblige de prendre « envers lui.

« Le vicomte DE LA ROCHEFOUCAULD. »

6 juin.

Me voici arrivé aux malheureux événements que de tristes pressentiments m'annonçaient, 'et que je ne lisais que trop clairement, hélas, dans l'air découragé des médecins appelés au secours de ma femme et de mon fils.

Comment raconter d'aussi poignantes adversités? J'ai noté, pour ainsi dire, tous les cris de ma douleur; c'est à cet écho affaibli de mes souffrances à dire combien elles ont été déchirantes.

« 21 juin.

L'état de madame de La Rochefoucauld va empirant de la manière la plus cruelle : aujourd'hui elle paraît un peu mieux ; mais, ces jours-ci, les progrès de la maladie ont été effrayants. Voilà près de neuf mois et demi que dure cette maladie ; rien n'égale le courage de madame de La Rochefoucauld, et sa résignation. Elle souffre parfois horriblement ; et jamais une plainte ou un murmure ne lui échappe ; son état de faiblesse est tel qu'il faut voir cette malheureuse femme dans l'impossibilité de se rendre le moindre service pour pouvoir en juger. C'est un état bien pénible pour elle-même, et déchirant pour ceux qui en sont les témoins. Son impatience ne se montre que contre les médecins dont l'attente l'agite horriblement. Envers tous, elle est de l'humeur la plus égale, et elle ne cesse de me témoigner la plus grande tendresse et la plus vive reconnaissance pour les soins que je lui rends. Elle se montre plus attachante, à mesure que la maladie fait de nouveaux progrès, à mesure que

le danger s'accroît. Il y a trois jours je fus témoin de la scène la plus douloureuse. Ses souffrances étaient devenues intolérables, et avaient produit une grande exaspération morale. Elle se reprochait de la manière la plus déchirante d'avoir parfois manqué de douceur, et de ne pas avoir assez pris d'empire sur son caractère.

« Cependant, me disait-elle, avec un accent qu'on « ne peut rendre, je vous ai toujours bien aimé; « croyez-le, je crains de ne pas vous avoir rendu aussi « heureux que je l'ai toujours désiré, mon ami! »

Mademoiselle Sophie, présente, ne put y tenir et se sauva dans le salon en fondant en larmes. Je restai seul ; j'avais besoin de courage; il fallait l'apaiser ou craindre que cette exaltation et ces souffrances n'allassent jusqu'au tétanos. Je la pris dans mes bras, et avec une volonté magnétique, calme et froide, je lui mis ma main sur le creux de l'estomac : je parvins enfin, Dieu merci, à la calmer; je lui fis ensuite prendre une potion; mais à la suite de cet effort sur moi-même, je fus sur le point de me trouver mal. Que de souffrances de tout genre dans cette vie ! Il n'en est pas qui me soit restée inconnue; mais la plus cruelle de toutes, c'est de voir souffrir ceux qu'on aime !

Madame la vicomtesse de Laval, cette femme qui n'a vécu si longtemps (quatre-vingt-six ans) que pour se voir enlever tout ce qu'elle aime, fait la plus horrible pitié : tous les jours elle vient passer une partie de la matinée auprès de sa petite-fille. Elle a encore toute la chaleur et l'activité de la jeunesse ; mais qu'il est affreux pour elle d'être forcée d'assister à l'agonie d'une personne si tendrement aimée !

« 26 juin.

Qu'ils viennent donc assister au triomphe de la religion, ceux qui doutent de sa puissance, de la force qu'elle donne, et des consolations qu'elle procure ! Qu'ils voient avec admiration cette femme épuisée par la maladie, par douze ans de souffrances et trois mois d'horribles douleurs ; qu'ils la voient calme, résignée, confiante, invoquant le ciel, et trouvant dans ses prières le courage et la résignation ! Quelle patience admirable ! Avec quelle humilité elle s'accuse des fautes inséparables de la faiblesse humaine ! Avec quelle résignation elle s'abandonne à la volonté de Dieu, et attend l'heure de paraître devant un juge, devant un père ! Elle trouve pour chacun les paroles les plus aimables et les plus tendres ; elle demande pardon à ceux qui l'entourent, et regrette de ne pas avoir assez fait pour leur bonheur ! Il faut l'entendre au moment des douleurs les plus atroces, offrir à Dieu ses souffrances pour ceux qu'elle aime ! Quel spectacle ! Quelle leçon ! On pleure, on admire, on prie........... Oh ! oui, l'on pleure, car c'est au moment de la terrible séparation qui s'approche avec toute sa grandeur, que toutes les facultés de son âme se développent, se révèlent comme si nous n'en savions pas assez pour la regretter éternellement ! ! !

Entre ma femme sans espoir, et mon fils dans le plus grand danger, je suis bien malheureux, et jamais peut-être plus de douleurs n'ont pesé à la fois sur un pauvre cœur ! L'énergie de mon caractère me soutient ; mais je sens que mes forces m'abandonnent ;

je me sens épuisé! Pitié, mon Dieu! Déjà plusieurs fois j'ai cru que ma pauvre femme et mon cher enfant allaient expirer dans mes bras..... Pitié! je suis à vos pieds abîmé dans l'affliction....... Je ne me révolte point contre elle..... Je me soumets, je m'humilie; c'est dans votre miséricorde que vous nous éprouvez; et cette miséricorde je la mesure à la grandeur des épreuves......

2 et 3 juillet.

Madame de La Rochefoucauld est morte dans mes bras, et mon fils n'est plus! Hier, à quatre heures, son âme a été rejoindre celle de sa mère. Il faut avoir eu un fils, il faut l'avoir perdu, pour connaître ce genre de douleur qui ne ressemble à rien : il n'y a point de larmes pour de semblables malheurs!

Une horrible palpitation m'a laissé quelques secondes entre la vie et la mort.

Voici l'article nécrologique qu'un journal a consacré à la mémoire de madame la vicomtesse de La Rochefoucauld :

« Madame la vicomtesse de La Rochefoucauld, née « de Montmorency, vient de succomber dans toute la « fleur de l'âge, à la suite d'une longue et cruelle « maladie. Elle est morte ce matin à une heure. Quatre « enfants perdent en elle la meilleure des mères; sa « mère, une fille tendre et accomplie; son époux dé- « solé, un ange de vertu et de bonté; sa famille, un « modèle de perfection; les pauvres, une source iné-

« puisable de bienfaits ; la société, un de ses plus « beaux ornements. Fille, épouse, mère, amie, elle « a rempli les devoirs que lui imposaient tous ces « titres en femme chrétienne, alliant aux sentiments « les plus élevés et les plus purs, les dons d'une édu- « cation distinguée.

« Fille de M. le duc Mathieu de Montmorency, belle « fille de M. le duc et de madame la duchesse de « Doudeauville, petite-fille de madame la vicomtesse « de Laval, ce type de la grâce française, madame « de La Rochefoucauld devait à ces modèles de vertu « les dons heureux, les qualités élevées et les nobles « inspirations qui faisaient d'elle une des femmes les « plus dignes d'admiration et de respect. Sa vie a été « simple comme son cœur ; elle s'est écoulée dans « l'exercice et dans l'accomplissement des obligations « que sa position sociale, sa famille et surtout ses « nombreux enfants exigeaient d'elle. Et pour cou- « ronner une si belle vie, sa fin a été sublime de con- « fiance et de résignation.

« Depuis trois mois, Madame de La Rochefoucauld « était en proie aux plus vives douleurs, et souffrait « en véritable martyre ; mais son âme fortifiée par la « seule influence capable de l'élever au-dessus des « liens terrestres, a soutenu cette lutte avec une con- « stance héroïque.

« Elle a réalisé l'admirable instruction de saint « Paul, qui a si bien expliqué l'état d'une âme chré- « tienne prête à briser sa prison pour entrer dans la « vie céleste.

« — Nous savons, dit l'apôtre (2e épître aux Cor., « ch. 6) que si cette maison terrestre où nous habi-

« tons vient à se détruire, Dieu nous donnera dans le
« ciel une autre maison, une maison qui ne sera point
« faite de main d'homme, et qui durera éternelle-
« ment. »

« C'est le jour même où l'Église nous offre cette
« leçon du grand apôtre que cet ange céleste s'est
« endormi dans les bras du Seigneur, et a pris son
« essor vers la demeure qui subsistera éternelle-
« ment.

« Elle laisse dans ce séjour de douleur un époux,
« une mère, des enfants inconsolables ; elle y laisse
« la mère du duc Mathieu de Montmorency, une des
« personnes les plus distinguées de notre temps, et qui
« semble rester avec la triste mission d'assister à la
« mort des siens et de consoler ceux qui survivent.

« Ce qui peut et doit adoucir leurs regrets, c'est cette
« mort si édifiante et en même temps si consolante ;
« c'est la certitude que la femme si regrettée n'a fait
« que nous précéder dans le séjour où nous la re-
« trouverons bientôt, en nous laissant des enseigne-
« ments et des exemples par lesquels les voies nous
« sont préparées.

« Puisse l'hommage de tous ceux qui connaissaient
« madame de La Rochefoucauld calmer la trop juste
« douleur de celui qui perd la moitié de son exis-
« tence, en se séparant d'une femme aussi accomplie !
« Mais lui aussi comprend toute l'étendue de ses de-
« voirs ; il en a à remplir comme père, comme fils,
« comme citoyen plein d'âme et d'un patriotisme
« éclairé. Sa position sociale exige beaucoup de lui.
« Il est d'une famille où le dévouement au pays est
« héréditaire. Comme son digne père, il sait ce que

« la France attend de ses plus nobles et illustres
« enfants.

« Le service funèbre de madame de La Rochefoucauld sera célébré dans l'église des Missions-Étrangères, rue du Bac. L'affluence et le regret des amis « de deux illustres maisons, les larmes de leurs serviteurs et les dernières bénédictions des pauvres, « seront plus éloquents autour de ce cercueil que « notre faible voix. »

10 juillet.

Je pars le 15 pour les Pyrénées, grâce à la tendre sollicitude de ma mère; car, après avoir été jadis dans une position si brillante, je serais aujourd'hui dans l'impossibilité d'entreprendre à mes frais un semblable voyage.

Sans mes enfants, dont l'intérêt exige que je ne songe pas encore à la retraite, j'aurais vendu le peu de chevaux qui me restent; j'aurais, non sans une peine profonde, réformé mes gens que j'aime comme un père aime des enfants; et j'aurais été m'établir à la Vallée, hiver comme été; là, ne devant rien à personne, j'aurais mené une vie honorable et indépendante aux portes de Paris; j'aurais vu mes vrais amis, et madame de Laval serait venue s'y établir, ne pouvant pas rester éloignée de ses enfants. J'aurais existé de mes pensées, de mes souvenirs, de mes regrets, sans donner un seul soupir aux biens matériels : je n'aurais rien envié à personne, entouré de mes enfants (hélas! de ceux qui me restent!). Soigné par mes amis, visitant mes bons et aimables voisins, ma

vie se fût passée en pensant à ce que j'ai perdu, et en méditant sur l'avenir.

Au lieu de cela, ma position telle que je suis forcé de l'accepter, me laisse parfois un sentiment douloureux de tristesse.

CHAPITRE II

J'ai dit que mon père et ma mère, alarmés de l'état auquel me réduisit mon malheur, me pressèrent d'aller me rétablir aux Pyrénées, et qu'ils me fournirent les moyens de faire ce voyage.

Si la volonté de la fille de madame de Montmorency, volonté si fortement exprimée à son lit de mort, eût été respectée, je n'eusse pas été réduit à accepter cette preuve du bon vouloir de mes parents.

Pauvre femme! si elle vivait encore, comme elle souffrirait! Il m'est doux de penser que du moins je souffre seul, et que dans ce séjour où nulle peine ne peut pénétrer, elle ignore ces tracasseries pénibles, qui heureusement, ne pèsent que sur moi; mes enfants destinés à avoir une grande fortune, ne s'en apercevront point. On ne manque jamais de courage, quand on est seul à souffrir.

Parti de Paris, le 15, à huit heures du matin, je

passai à quelque distance d'Eclimont sans entrer au château. Dans une lettre écrite à madame de Laval, je cherchai à lui peindre sans récriminations l'état de mon âme. Puis j'allai coucher à Chartres. Dans cette ville les regrets que l'on accordait à madame de La Rochefoucauld me touchèrent vivement. Elle s'y arrêtait toujours, en allant à Bonnétable.

Le lendemain, je partis à six heures. A Roquefort (Landes) où je m'étais déjà arrêté, de braves gens me reconnurent, et me reçurent à merveille. Partout je retrouvai d'anciennes connaissances, je pourrais dire des amis. Je rencontrai là une espèce de gros jeune homme qui, sous un masque assez trivial, ne paraissait pas manquer de bon sens et d'esprit. Il voyageait avec un ecclésiastique doué de beaucoup de sang-froid, qui semblait accompagner un personnage mystérieux; je sus par lui tous les détails du passage de don Carlos. « Il se trouvait, me dit-il, à deux lieues de l'endroit « où le prince avait franchi la frontière. Don Carlos « quittant l'Angleterre où l'on avait un grand intérêt « à le retenir, a traversé tranquillement la France, et « est entré en Espagne après avoir séjourné un jour à « Paris et un jour à Bordeaux. »

Le frère de Ferdinand VII arrive dans un moment où les troupes de la reine sont nombreuses, et où les siennes le sont très-peu; mais sa présence doit donner une grande impulsion à ses partisans. On croit que le parti Tory, qui comptait composer le nouveau ministère, par la démission de lord Grey, l'a fortement engagé à cette démarche, qu'il promettait de soutenir; mais le nouveau ministère, qui est Whig ou libéral, ne secondera pas assurément don Carlos;

bien au contraire, et ce prince va se trouver dans un grand embarras. Mais il aura du moins l'enthousiasme et la persévérance de ces braves Espagnols qui combattent pour lui avec tant d'enthousiasme et de persévérance, heureux de voir leur roi se mettre au niveau de sa position et des exigences du temps... Puisse-t-il les connaître et les satisfaire toutes! Il y a des mots simples, et pourtant magiques, qui lui feraient plus de bien que des armées : son entrée à Madrid dépend plutôt d'une plume, que d'une épée. La résistance qu'il trouvera à ses côtés sera plus dangereuse pour lui, que les bataillons qui lui seront opposés, et les pires de ses ennemis ne seront pas ceux qui lui tiendront tête sur le champ de bataille, dussent-ils être grossis par une intervention anglo-française!

Le lendemain, j'arrivai à cinq heures à Pau, et je m'arrêtai à la poste pour voir et pour causer avec M. Manescau, maître de poste, homme très-instruit, distingué sous tous les rapports, et qui jouit dans cette ville d'une grande influence. Il y a longtemps que j'ai su l'apprécier; et que je sais pouvoir compter sur son obligeance et sur son amitié. Enfin, le dimanche, après avoir entendu la messe, je me dirigeai vers mes chères montagnes. J'y reviens triste, malheureux, et cruellement éprouvé de toutes les manières.

J'avais eu soin de prévenir d'avance de mon changement de position; mais la joie de ces bons habitants, en me revoyant, fut aussi vive que si je n'eusse pas été pauvre!...

Autrefois, on venait beaucoup moins dans ce pays. Pourquoi faut-il que la civilisation apporte avec elle

la corruption? Maintenant on est forcé de s'enfoncer plus avant dans les montagnes si l'on veut retrouver ces mœurs simples et même sauvages, qui sont accompagnées de tant de désintéressement, de tant de pureté, et d'une franche hospitalité qui rappelle les races primitives.

Aussi, le lendemain même de mon arrivée, j'allai visiter d'anciens et bons amis que je possède à une lieue plus loin que les eaux chaudes, dans la montagne. Je suis encore attendri en me rappelant l'accueil que je reçus de cette excellente famille.

Bonnes, 28 juillet.

Je vois peu de monde; avant-hier, de bons habitants d'un village voisin, celui de Béost, m'avaient fortement engagé à leur fête. Ces braves gens me portent un intérêt si vrai, et je leur suis si véritablement attaché, que j'aurais craint de les affliger par un refus. En arrivant, j'ai pris place à leur table, et j'ai trinqué avec toute la famille. Le chef de cette famille est un vieillard vénérable : il compte, parmi ses enfants et petits enfants, une fille de seize ans, jolie comme l'amour et annonçant la plus robuste santé. L'an dernier, cette charmante fille eut la vertu de résister aux offres qu'un étranger lui fit pour la décider à le suivre! Dans ce pays où les mœurs sont encore pures et où une pauvre fille qui tombe, ne se relève jamais, une séduction est un homicide.

Il faut voir la position de Béost, les maisons rustiques, les rues étroites et rapides, les toits escarpés!

quel aspect pittoresque! D'un côté, Bonnes et un pic aride et imposant qui domine tout le pays; de l'autre, le bourg de Laruns et toute cette riche et belle plaine circonscrite par ces hautes montagnes couvertes d'arbres et d'herbes aussi fraîches que vertes! Partout des torrents grossis par les eaux qui ne cessent de tomber depuis quelque temps!

De vigoureux montagnards ouvrirent le bal; il faut voir leurs sauts, leurs figures imposantes; il faut entendre leur musique mélancolique et les cris dont ils accompagnent leur danse ; mais le violon avait à peine fait entendre son premier coup d'archet, que la tristesse s'était emparée de mon cœur, à tel point que je fus obligé de me retirer.

Un temps épouvantable m'accompagna jusqu'à Bonnes; aussi je fis bien lestement mes deux lieues pour revenir à mon gîte sur un excellent cheval du pays.

Je l'ai nommé Lise; ses jambes sont bonnes et ses allures franches; mes éperons réveillent de temps en temps sa paresse.

Il y a ici un mouvement de population qu'on ne saurait rendre. On part, on reste, on arrive, on se salue, on se dit bonjour, on se dit adieu; on boit, on se lamente sur le temps; on se réjouit du soleil, on a besoin d'air et l'on en cherche dès que la pluie a cessé.

Bonnes, 28 juillet.

Parmi les personnes que j'ai rencontrées ici, j'y ai trouvé avec un plaisir véritable le suave, délicieux et

immortel Boïeldieu. Célèbre par le charme de ses compositions, cet homme aussi aimable et aussi spirituel qu'habile, est du commerce le plus doux, ayant beaucoup vu, beaucoup retenu et beaucoup voyagé. sa conversation est d'un extrême intérêt, et sa société m'est singulièrement agréable; son cœur est de ceux qui ont de la mémoire, et il devient bien plus le courtisan des revers, et l'ami du malheur, qu'il n'était le favori de la fortune.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai su l'apprécier; il ne l'a point oublié ; il le dit et le répète, et jamais il ne m'a témoigné plus de reconnaissance qu'aujourd'hui, où je ne puis plus rien pour lui. Il est désintéressé, et n'a jamais connu l'intrigue; aussi la révolution de juillet lui a-t-elle enlevé même le nécessaire. On vient de lui rendre une tardive justice, et il en jouit plus pour les autres que pour lui-même. Malheureusement, sa santé est mauvaise; et il aurait déjà cessé de vivre sans les soins délicats et tendres de sa femme, personne aimable et spirituelle qui ne respire que pour lui. Cet excellent ménage vient de m'engager à aller manger leur soupe faite chez eux avec un extrême soin. J'ai accepté de grand cœur ce souvenir d'amis. Mon seul mérite est d'avoir rendu à Boïeldieu la justice que son talent et sa personne méritaient si bien. C'était en m'entourant ainsi d'hommes éclairés, que j'avais l'espoir de ne pas m'égarer au milieu des routes difficiles et périlleuses pour ceux qui ont à s'occuper des arts et des artistes.

Boïeldieu raconte bien ; il parle avec plaisir des différentes phases de sa vie. Il m'a entretenu de son séjour en Russie, et des rapports qu'il a eus avec l'empereur

Alexandre. Voici les principaux traits de son récit :

Il passa sept ans en Russie; il y vécut dans l'intimité de l'empereur Alexandre, et du grand-duc Constantin. Les deux frères avaient su apprécier le talent de notre compatriote, et les qualités si aimables de son caractère. Boïeldieu revint à Paris en 1812, avec un congé du czar. Il se disposait à retourner à Pétersbourg quand l'amour de la patrie se fit sentir si vivement à son cœur, qu'il aima mieux renoncer à la pension à laquelle il aurait eu droit après trois ans de séjour de plus en Russie, que de quitter la France de nouveau.

Tandis qu'il était en Russie, Alexandre avait été assister aux conférences d'Erfurth. Il en était revenu enthousiasmé des marches françaises qu'il avait entendu jouer à la musique de nos régiments. A peine de retour, il fit appeler Boïeldieu chez le grand-duc Constantin, où Sa Majesté avait dîné : « Il me faut « ces marches, dit l'Empereur à l'artiste ; il me les « faut absolument; tâchez de les retrouver. Voilà « celles dont je me souviens le plus. » Et il se mit à les siffler tant bien que mal. Boïeldieu s'établit au piano, et improvisa ce que la mémoire du souverain laissait en arrière. Pendant ce temps, le grand-duc Constantin, distrait, ou toujours préoccupé d'exercices militaires, prit son tambour et se mit à en battre :

« Monseigneur, lui dit son frère d'un ton assez im« périal, si vous vouliez bien faire silence. » Le grand-duc se tut, et Alexandre revint tranquillement au piano où l'artiste eut le plus grand succès.

Lorsque l'empereur Alexandre vint à Paris, en 1814, il demanda aussitôt Boïeldieu, et l'entretint

ongtemps avec la plus grande bonté. Il lui parla de sa pension; et Boïeldieu lui fit part des raisons qui le retenaient dans son pays.

« Faites ce que vous voudrez, lui dit l'Empereur ; « vos motifs sont trop honorables pour que je les « blâme; mais je ne puis rien contre la loi établie « qui exige une résidence de dix années, et qui m'in- « terdit de vous donner une récompense que je serais « si heureux de vous offrir, et que vous avez si bien « méritée. »

Heureusement pour nous, l'auteur du *Chaperon rouge* et de *la Dame blanche* persista dans sa résolution.

L'Empereur voulait aller à l'Opéra-Comique. Il fit demander deux opéras de Boïeldieu. Le public attendait Alexandre avec une grande impatience. Dès qu'il fut descendu de voiture ; se dérobant à sa suite, et à la foule qui l'attendait sur son passage, il prit un escalier détourné, monta seul, et apercevant Boïeldieu, il l'appela :

« — Où est ma loge?

« — Sire, la voici.

« — Ouvrez, dit l'Empereur à l'ouvreuse.

« — Je ne puis, répondit cette femme qui ne con- « naissait point Alexandre ; cette loge est celle de « l'Empereur.

« — Ouvrez à sa Majesté, lui dit Boïeldieu à voix « basse. » L'Empereur fit entrer Boïeldieu avec lui ; et ce souverain, qu'on doit honorer, malgré le mal involontaire qu'il nous a fait, se montra au public français, accompagné d'un seul Français. Il fut reçu avec de grands applaudissements. Chénard, l'un

des sociétaires de l'Opéra-Comique, et qui attendait l'Empereur à la porte du théâtre avec les flambeaux d'usage, entendant ces applaudissements, crut qu'on se trompait de personnage ; il accourut aussitôt, et, ouvrant brusquement la loge :

« — Pardon, mon général, on vous prend pour « l'Empereur.

« — Eh bien ! répondit Sa Majesté, c'est égal, lais- « laissez-les faire. » Et les applaudissements redoublèrent.

Bonnes, 29 juillet.

Au retour d'une de ses glorieuses campagnes, Louis XIV traversait des populations ivres de sa gloire, et fières de ses succès. Un vieillard était repoussé par le nombreux et brillant état-major qui entourait le roi. Louis XIV, voyant qu'il faisait de vains efforts pour parvenir jusqu'à lui :

« — Laissez-le s'approcher, » dit Sa Majesté à ceux qui étaient autour de sa personne; et pour lui donner plus de facilité, le roi arrêta son cheval.

« — Que voulez-vous? dit-il à ce brave homme; « demandez ce que vous voudrez. » — « Sire, répon- « dit le vieillard plein de reconnaissance et d'émo- « tion, je ne demande rien à la fin d'une longue « carrière, pendant laquelle j'ai rempli tous mes « devoirs de sujet dévoué, et de chef de famille ; je ne « veux qu'une récompense aux sacrifices que ce double « titre m'a imposés : celle de voir à mon aise le Roi « de France ! » et ce disant, le vieillard mit ses lunettes. Après quoi, il resta un instant en contem-

plation devant le Roi. Louis XIV et sa suite éprouvèrent un moment d'attendrissement qu'ils ne purent réprimer.

Voilà ce siècle qu'on calomnie ; on parlait moins d'honneur, mais on en pratiquait un peu mieux les maximes. Alors les sentiments étaient comptés pour quelque chose, et les services ne se pesaient point au poids de l'or comme aujourd'hui. Un regard du Roi suffisait pour les payer. A présent, on n'apprécie plus l'esprit ni le talent, qu'au taux de ce qu'ils peuvent rapporter. On ne court plus après la gloire; on court après l'argent ; la gloire n'est plus un sentiment, elle est une spéculation ; la réputation est appréciée comme produit ; le vice est un moyen, et la bassesse un marche-pied ; l'intérêt personnel et sordide est le mobile général.

Honneur aux exceptions ! honneur à vous, Boïeldieu, de qui je tiens cette anecdote peu connue ; honneur à vous dont l'âme est si noble, l'esprit si délicat et si fin, le cœur si tendre, les sentiments de tout genre si désintéressés !

Espérons qu'un avenir de gloire véritable, d'honneur et de vertus nous sortira de ce bourbier tout fangeux où ce siècle d'égoïsme nous a placés !

Saint-Sauveur (Hautes-Pyrénées), 13 août.

Me voici à Saint-Sauveur ; j'ai pris pour y arriver une route qui raccourcit de plusieurs postes. Sur ma route j'ai visité un joli établissement d'eaux minérales, appartenant à M. le marquis de Vins. Rien de plus élégant que cet établissement qui se compose de mai-

sons charmantes entourées de jolis jardins. Les eaux sont froides. J'y ai retrouvé le pauvre Boïeldieu bien malade.

Que de souvenirs pour moi dans ce lieu ! Une année, j'y ai vu la duchesse de Berry. Aimée de tous ; au faîte des grandeurs, ayant pour chacun les manières les plus aimables, elle était bien loin de prévoir, que trois ans plus tard elle n'aurait dans ce pays, dont elle paraissait être l'idole, d'autre lieu de plaisance qu'une prison !

Une autre année je fus surpris dans ces mêmes lieux par la révolution de Juillet, cette grande mystification ; cette œuvre de félonie et de turpitude que le ciel fera servir au triomphe de toutes les vérités.

A Saint-Sauveur, j'avais appris les funestes ordonnances. C'est là aussi que je prévis tout ce qu'avait de fatal pour les affaires de la royauté, l'intervention d'un ministre[1] franchement dévoué, homme d'honneur, mais point homme d'État. Il se figurait agir sous l'inspiration du ciel, et allait de l'avant avec un aveuglement et une assurance que la capacité et le talent eussent à peine justifiés. Maintenant, sans regret sur ce qu'il a fait, il accuse les événements qu'il n'a pas su maîtriser, et les hommes qu'il n'a pu conduire, disant avec une entière conviction, qu'il était appelé à sauver la France ; et qu'elle est perdue parce qu'il n'a pas réussi.

M. de Castelbajac me racontait que depuis longtemps, il cherchait inutilement le moyen de causer avec le premier ministre, lorsqu'enfin l'occasion se

[1] M. de Polignac.

présenta; généralement ses entrevues se bornaient à une ou deux parties de billard.

« Eh bien! dit-il à M. de Castelbajac, comment « trouvez-vous que nous allons? — *Mal*, *Monsei-* « *gneur*. — Arrangeons un peu cela, répondit le pre- « mier ministre; les uns disent que nous n'allons « pas, les autres que nous allons mal; mais si nous « allons mal, nous allons. » Ce raisonnement parut pleinement le satisfaire, et il tourna le dos à son interlocuteur.

Madame Lehon est ici; je suis allé ce matin lui faire ma cour, conduit par M. Fould. C'est une personne gracieuse à l'excès, avec une franchise originale, et se laissant aller à l'inspiration de ses impressions. Ses cheveux sont d'une nuance délicieuse et très-abondants; ils étaient arrangés fort simplement. Elle m'a paru naturelle avec finesse, causant bien et ne cherchant ni ses pensées ni ses expressions qui disent bien ce qu'elle veut dire. J'ignore ce qu'elle est à Paris, mais on peut dire qu'ici elle est bonne enfant; et que sa société doit avoir du charme. On la dit dévouée à ses amis, ce qui est une qualité réelle.

M. B..., ancien député, et aussi mon collègue, me raconta l'autre jour, que ce fut à la suite d'un pari fait, devant lui, dans la salle des conférences, que le général Lamarque avait prononcé l'éloge des Vendéens à la tribune; éloge qui, du reste, fut présenté sous une forme très-hostile contre la branche aînée.

En voyant l'immoralité d'une partie de la jeunesse et son peu de foi, en remarquant le cynisme avec le-

quel elle montre son indifférence pour tout ce qui n'est pas la satisfaction immédiate de sa volonté, on se demande avec effroi quel siècle suivra le nôtre, et si nos désordres sociaux doivent encore se renouveler. Quel sera ce peuple qui s'élève à l'ombre de la génération présente?... Si l'on juge de l'homme par l'enfant, où trouvera-t-on le frein à imposer, la limite à tracer devant ceux qui, même dans les jeux les plus simples, affichent le mépris et le dédain pour tout ce qui est règle et devoir? Parmi les moyens d'arrêter la société sur le penchant de sa ruine, et d'arracher le monde au chaos, il n'en est pas de plus efficace que l'éducation qui formerait une jeunesse morale et religieuse; ce serait une planche de salut jetée sur l'abîme qui s'élargit devant nous.

Le législateur qui s'occuperait de satisfaire à cette nécessité du temps présent, devrait ne pas oublier combien est grande l'influence des femmes sur la moralité publique; et son premier soin devrait être de s'occuper de leur éducation. On leur apprend à plaire, et on ne néglige rien de ce qui peut les instruire dans l'art de séduire, ou plutôt d'être séduites. Faites, au lieu de cela, de bonnes mères de famille qui apprennent à leurs enfants à croire, et à respecter la loi divine comme la base de toute morale, comme le gage le plus assuré de bonheur sur cette terre, comme la condition la plus expresse du génie, des talents et des facultés qui font les hommes supérieurs, les soutiens de leurs familles, la gloire de leur patrie.

Paris, le 9 septembre.

Je partis de Saint-Sauveur à neuf heures ; je fus longtemps retardé en route par les chevaux, et je ne pus arriver à Auch qu'à deux heures du matin. Le surlendemain j'étais à Bordeaux vers deux heures.

Aussitôt j'envoyai chercher *M. Boyer-Fonfrède* qui m'y attendait, pour me conduire dans les landes colonisées. Une affaire d'une importance majeure nous y retint jusqu'au lundi matin. Nous montâmes dans une espèce de charrette attelée de deux fortes mules, et nous fîmes quinze mortelles lieues, dont dix dans les sables. Nous prîmes, à moitié route, un relai qui nous conduisit à La Teste où nous n'étions pas attendus.

Ce pays si peu connu [1], offre les plus grandes ressources comme culture. Il n'y a qu'à remuer un peu la terre pour la rendre fertile, et lui faire rapporter, une ou même deux fois l'an, les plus riches récoltes. Que sera-ce quand le terrain aura été arrosé, cultivé par des colons que nous espérons y attirer? La première opération de la Compagnie, sera l'achèvement du canal qui, après avoir traversé une grande partie des landes, ira se jeter dans un admirable bassin, lequel offre toutes les ressources du port le plus beau et le plus grand. Les vaisseaux des plus fortes dimensions y pourront entrer sans difficulté.

La passe est admirable de sûreté. On dit que l'entrée de la rivière à Bordeaux devient tous les jours de

[1] Les Landes.

plus en plus dangereuse, et celle de Bayonne plus mauvaise.

Le prospectus de la Compagnie qui vient de se former, que mon père préside, et dont je suis un des vice-présidents, a clairement expliqué notre but. Puissent ces belles espérances ne pas devenir des illusions! cela dépendra en grande partie de l'administration.

Le lendemain de mon arrivée, toute la caravane était à cheval à neuf heures. Nous parcourûmes ces dunes, dont une partie est encore inculte, et l'autre plantée en forêt, avec le double rapport des plus beaux bois, et de la résine que l'on récolte à l'extrémité inférieure des arbres ; on enlève l'écorce à la hauteur de huit ou dix pieds, et la résine coule, par une entaille légère, pratiquée au pied de l'arbre, sans lui nuire.

Montés avec grande peine au point le plus élevé des dunes incultes, nous aperçûmes, par un temps superbe, une immense étendue de mer. Nous dominions ce grand, sûr et magnifique bassin d'Arcachon et sa belle passe. Nous descendîmes ensuite pour parcourir, par une pluie battante, une immense portion de forêt, examinant avec attention ces arbres qui doivent un jour offrir des produits avantageux, et regrettant que toutes ces forêts ne fussent pas encore notre propriété.

Nous vîmes un petit quartier de vigne appartenant au garde général, et resté sans culture au milieu des sables; il est venu à merveille : il suffit donc, dans ce pays si peu connu, de confier des racines et des plantations à la terre pour la faire produire abondamment. Que sera-ce quand on y joindra une cul-

ture bien entendue? Nous visitâmes une petite chapelle connue des navigateurs; l'orage était passé; le ciel s'éclaircit; nous entrâmes dans cette chapelle pour faire notre prière, et je gravai mon nom au pied de la croix. Nous descendîmes ensuite vers le bassin; et nous nous y rembarquâmes dans une légère embarcation appelée *la Victorieuse*. Revenus à terre, nous reprîmes nos chevaux, nous cotoyâmes le bassin et nous rentrâmes à la hutte.

Le lendemain, nous étions à cheval de meilleure heure encore que la veille; nous longeâmes l'admirable forêt de la Teste qui, malheureusement, n'est pas à nous; elle donne l'idée de ce qu'est celle de Pontens, plus belle encore, et plus facile à exploiter, mais qui est éloignée de plus de quinze lieues. C'est cette forêt que notre canal ira chercher, et qu'il traversera. Le bois de Lacroix, que nous trouvâmes ensuite, offre une perspective si belle et si riche, qu'il faut l'avoir vue pour s'en faire une idée; le bois fait partie de nos propriétés, et nous venons d'acquérir dans les Landes vingt mille arpents pour la somme de quatre-vingt mille francs.

Déjà ces terrains offrent les plus belles récoltes dans les parties cultivées. Ils étaient alors en partie couverts d'eau, si bien, qu'il faut s'y connaître pour s'y diriger sans danger.

La pente est de quarante ou cinquante pieds sur toute la superficie, de manière qu'il suffira de faire le canal au-dessous de la pente, et de pratiquer des saignées pour rendre facilement ces terres accessibles à la culture. C'est une grande opération; le gouvernement lui-même y gagnera, car, avec le temps, il per-

cevra des impôts sur ces terres qui ne lui rapportent rien aujourd'hui.

Au milieu des landes, nous fîmes halte un moment pour nous reposer dans une petite maison où, à notre grand étonnement, nous trouvâmes une délicieuse réunion de gracieuses et gentilles personnes ; c'est une honorable famille du pays composée de cinq enfants, tous plus beaux les uns que les autres : véritables fleurs dans ce désert. Je laissai, comme souvenir, à la plus jeune des filles, et comme témoignage de reconnaissance pour leur accueil hospitalier, un joli petit flacon que je portais sur moi. De l'autre côté des landes, nous trouvâmes de l'eau jusqu'au ventre de nos chevaux ; c'est ainsi que nous arrivâmes à une auberge où nous devions faire manger nos chevau x Un grand nombre d'habitants s'y trouvaient réunis et attablés.

C'était fête dans le pays : ces braves gens se mettent à table vers une, deux ou trois heures, et y restent jusqu'à neuf, dix ou onze heures du soir. Ces longs repas ne sont suivis d'aucun désordre; leur nourriture, les autres jours, est très-frugale et à peine suffisante : aussi, cette sobriété excessive engendre-t-elle beaucoup de maladies. C'est ce que m'apprit un médecin qui prenait sa part du repas. Chacun paye son écot suivant ses moyens.

Ces bons paysans me présentèrent à boire ; je me mis à leur table, et je bus avec eux, ce qui parût leur faire grand plaisir.

Nous nous remîmes en route après une heure de repos, et nous traversâmes les landes dans une direction différente pour retourner à la Teste.

Je partis le lendemain vers neuf heures.

En passant à Eclimont[1], près de Rambouillet, je m'arrêtai une heure à la grille du parc pour embrasser les deux garçons qui me restent. Oh! quelle douleur amère se mêlait à ma joie de les revoir! Je n'eus pas le courage d'entrer, bien que j'eusse vivement désiré embrasser madame la vicomtesse de Laval; mais j'avais trop souffert à mon premier passage, et il m'eût été impossible de me retrouver en face de la douleur d'une mère.

Montmirail, 22 septembre.

Les événements marchent en Espagne, bien qu'avec lenteur; il faut laisser le temps aux esprits de s'éclairer. En France, il faut que les vanités s'avouent vaincues en présence des faits; et que l'impuissance, comme l'insuffisance de tous ces principes de création humaine, soient hautement manifestées et définitivement prouvées.

La leçon n'eût pas été bonne, si un événement quelconque, qui ne serait pas une déduction de cette insuffisance, eût renversé le gouvernement de Juillet. Il faut, pour l'instruction des hommes, et l'humiliation de ces grands de la terre, qu'un suicide moral termine ce drame tragi-comique; il faut que tous ces nains qui se sont crus de grands hommes soient humiliés. Leurs extravagantes contradictions ont dénoté leur faiblesse; ils ont espéré construire un édifice solide, ils ont bâti sur le sable. Tous les sentiments d'hon-

[1] Demeure de madame la duchesse M. de Montmorency, mère de madame de La Rochefoucauld.

neur, de probité, de délicatesse, ont été mis à l'*index* par la révolution de Juillet. De la vanité, de l'argent, une basse ambition, rien de noble, d'élevé, de véritablement grand : voilà le caractère de cette mystification gigantesque ; c'est la risée de l'Europe, c'est notre ruine et notre honte ! Et cependant, comme tous les événements de ce monde servent à l'accomplissement des grands décrets de la Providence, il sortira de cette révolution de Juillet une de ces leçons qui profitent aux peuples comme aux rois, et qui font ressortir la nécessité de ces principes sur lesquels la société repose.

En arrivant à Paris, j'ai senti tout mon être se bouleverser ; de pénibles et cruelles émotions ont traversé mon cœur en revoyant les lieux qui me parlaient des vertus de madame de La Rochefoucauld, et de son attachement... Seul maintenant pour remplir tant de devoirs, et surveiller tant d'intérêts ! Cette responsabilité m'effraye ; sans cesse, je recommande mes enfants à la protection de leur mère ; ils ont tous été mis sous la protection de Marie dont ils portent le nom ; j'espère en elle ; pourquoi rougirais-je de le dire ? Ma mère s'occupe de mes filles d'une manière qui me touche profondément ; elle sera leur providence sur cette terre ; mais que de détails échapperont forcément à son infirmité[1] !

[1] Ma mère avait perdu la vue, depuis plusieurs années.

CHAPITRE III

Montmirail, 13 septembre.

Les journaux s'exercent tous à l'envi sur la soi-disant démission du grand référendaire de la chambre des Pairs. Sous tous les régimes, ce vieux chat de Sémonville faisait à tous mine pateline, égratignant chacun. On n'avait pas plus d'esprit.

Après avoir joué bien des gouvernements, et bien des hommes, il se trouve joué lui-même ; c'est la peine du talion. Partisan zélé du duc d'Orléans, et ayant un nez des plus fins pour dépister l'avenir ; il disait un jour au duc de La Rochefoucauld, qui me l'a répété : « J'ai toujours annoncé au duc d'Orléans, que je li-« sais dans les cartes qu'il monterait sur le trône de « France. » Et comme le duc de La Rochefoucauld lui faisait quelques questions auxquelles il répondait selon son habitude : « Enfin, lui dit le duc de La Roche-« foucauld, comment est mort M. le duc de Bourbon ? »

« — Il a été pendu, monsieur. » — « Mais enfin, « l'a-t-il été volontairement ou involontairement? » « — Je vous dis Monsieur qu'il a été pendu. » Jamais il ne fut possible d'en tirer une parole de plus.

M. Decazes remplace M. de Sémonville ; il y a longtemps que j'ai pensé qu'il y avait entre M. Decazes et M. le duc d'Orléans des secrets qui les attachent l'un à l'autre par des liens puissants.

14 octobre 1834.

Le sort de ces malheureux prisonniers politiques, qui, presque tous, ont été entraînés par leur dévouement aux idées que le gouvernement anathématise après les avoir déifiées, fait une horrible pitié.

Pour pousser à la clémence, j'ai écrit à une personne qui ne laisse pas d'avoir quelque influence auprès des puissances du jour. L'amnistie est rejetée; c'était le seul moyen de popularité qui restât au pouvoir. La personne à qui je me suis adressée est bonne, mais elle est du côté de l'autorité par intérêt et par ambition plus que par amour.

Elle me mande aujourd'hui, que les diplomates sont revenus enchantés du voyage de Fontainebleau; et que M. de Metternich est très-content de Louis-Philippe. On ne peut disconvenir que ce ne soit un homme adroit et habile dans un certain genre ; il faut de l'habileté pour tromper tout le monde.

J'apprends la nomination de M. de Clermont comme gouverneur du duc de Bordeaux; c'est l'influence de M. de Frayssinous qui l'a fait nommer. Sans doute, c'est un parfait honnête homme; mais il y avait peut-

être à faire un choix plus populaire. Il en est souvent ainsi à Prague; aussi faut-il servir leur cause sans eux et parfois malgré eux.

Montmirail, 14 octobre.

On m'a raconté l'anecdote suivante que j'inscris ici à cause de son étrangeté.

Toutes les fois que Mademoiselle de M..., âgée de quatorze ans, accompagnait sa mère, femme du préfet de ***, dans un très-beau jardin voisin de la préfecture, elle s'arrêtait, avant de traverser le passage qui y conduisait; elle retournait très-sérieusement son parapluie qui avait un bout de cuivre, le cachait avec soin dans sa main, retroussait sa robe, et marchait sur la pointe des pieds. Ce passage longeait les murs d'une poudrière fort mal placée du reste au milieu d'une ville, mais dont personne ne s'inquiétait à l'exception de Mademoiselle de M...

« — Qu'as-tu donc, ma fille, lui dit un jour sa mère, « en lui voyant prendre les précautions que nous avons « dites. » — « Mais, mon Dieu, maman, répondit la « demoiselle avec un grand sérieux, vous avez donc « oublié l'histoire du muletier des Pyrénées, et du « gigot de mulet? »

Un tiers qui se trouvait là par hasard, entendant cette réponse, en demanda l'explication. Une de ces dames lui raconta que dans les Pyrénées, un muletier cheminait à la suite d'un mulet chargé d'une énorme quantité de poudre à tirer; homme et bête, en ce moment, traversaient une petite ville fort mal pavée; tout-à-coup, le pauvre mulet trébuche sur cet hor-

rible chemin ; et se relevant avec toute la vigueur possible, fait jaillir de ses pieds un jet de lumière ; l'étincelle mit le feu aux poudres, et détermina une explosion terrible. Plusieurs maisons furent ébranlées, les volets et les croisées brisés, le mulet et le muletier réduits en cannelle. — Grand effroi, tout le monde accourt, et ceux qui ne sont pas morts de peur, sont à leurs fenêtres. A quelques pas de là, une jeune personne bien tranquille dans son lit, avait été réveillée en sursaut par ce fracas épouvantable ; et ses vitres tombèrent brisées par la force de l'explosion. Une lumière effrayante et subite éclaire sa chambre ; qu'aperçoit-elle sur son lit...? un immense gigot. Stupéfaite, elle n'ose bouger, et reste blottie dans la ruelle, se sentant étouffer sous son poids. Replongée dans les ténèbres, elle interroge son souvenir, et met en doute la réalité de ses impressions. Elle a été le jouet d'une illusion. Mais enfin quel est cet objet qu'elle n'a fait qu'entrevoir, et dont l'image la poursuit comme un mauvais rêve ?

Lorsqu'il fit jour, et qu'elle osa ouvrir les yeux, elle reconnut qu'elle n'avait pas été le jouet d'un songe : elle aperçut étendu sur son lit un véritable gigot, un gigot de mulet !

Bientôt elle eut l'explication de ce phénomène.... Un bel esprit de l'endroit en a fait un poëme intitulé : *le Gigot fantastique*.

Le hasard m'ayant fait rencontrer chez madame Dudevant[1] avec M. Béranger, M. de Musset et un Saint-

[1] Georges Sand.

« L'être immoral ou l'auteur, car c'est tout un, « c'est celui qui ne respecte rien, qui attaque tous les « liens sociaux parce qu'ils le gênent ; les devoirs « parce qu'il ne veut point s'y soumettre ; le principe « parce qu'il y trouve sa condamnation, et que son « amour-propre se révolte. Celui qui voudrait cor- « rompre la société, pour se croire vertueux, ou tout « au moins indifférent au sein du désordre.

« Orgueilleux esprit qui ose dire que la vérité est « l'ouvrage de l'homme ; qu'elle est un objet de con- « vention dont il lui est permis de changer ou d'at- « ténuer la convenance. L'homme peut-il seulement « reculer d'un jour l'heure de sa fin ? Il peut l'avan- « cer par un crime, obligé alors d'invoquer le néant « comme auxiliaire de sa faiblesse.

« L'auteur immoral n'est pas celui qui raconte la « mort tragique de l'un des personnages qu'il met en « scène ; mais bien celui qui couvre de fleurs cette « route qui conduit à une tombe entr'ouverte, par « l'oubli de ses devoirs ; celui qui rend le crime inté- « ressant, et en cherchant à en atténuer l'horreur, en- « courage à le commettre ; celui qui couvre de pier- « reries, les hideux haillons du vice ; celui enfin qui « confond la pensée, émousse la croyance, et apprend « à douter. Voilà l'auteur immoral ! Il va au devant « de tous les vices du siècle pour les flatter.

« Au lieu d'instruire et d'éclairer, il cherche à tout « obscurcir pour dominer à l'aide des ténèbres. Il « n'élève pas l'esprit de l'homme ; il le corrompt. Il « flatte ses passions pour être loué. Loin de chercher « à le conduire, à le préserver, à le diriger, ou tout « au moins à le ramener, il l'égare pour justifier ses

« propres écarts. Il se rit de la morale qu'il nie ou « ridiculise, comme s'il suffisait de nier l'existence « du soleil pour obscurcir ses rayons. En un mot, « il rend le vice séduisant, au lieu de le peindre « tel qu'il est.

« Indifférent à tout, il ne connaît ni barrières, ni « limites. Les sentiments les plus sacrés, les plus chers « à la nature, s'éteignent dans son cœur. Il ne res- « pecte pas la jeunesse ; il l'entraîne par ses exemples, « il la flétrit par ses écrits et ses propos.

« C'est l'être le plus dangereux que l'auteur immo- « ral. Il ne nie pas toujours, afin d'éviter l'absurde; « mais il jette sur toute croyance un manteau d'indif- « férence et presque de ridicule; et comme il flatte les » passions en les armant de toute leur séduction, il « ne reste bientôt plus au fond du cœur affaibli, « que le vague du doute, et l'ennui d'un remords. « Croyez-moi, il n'est pas plus permis d'abuser de « l'esprit pour corrompre, que du pouvoir pour op- « primer.

« Une maladie contagieuse s'évite ou se combat ; « mais ce poison de l'esprit est si subtil, si terrible « qu'il devient difficile de lui échapper. Une coupe « dorée rend-elle le poison moins dangereux? Cesse- « t-il d'être mortel ?...

« Il me semble que si j'avais à juger le scélérat pris « la main armée du glaive tout sanglant qui vient « d'immoler sa victime, et l'auteur immoral ; et que « je dusse absoudre l'un des deux, je n'hésiterais « point. Le meurtrier n'a fait qu'une victime, et l'au- « teur immoral frappe de mort la société tout en- « tière

« Puissiez-vous être convaincue; et vous aurez beau « faire, un jour ou l'autre vous n'échapperez pas au « ciel qui vous veut.

« Inutile, madame, de vous réitérer l'assurance de « mon affectueux dévouement[1].

« J'attendrai votre réponse pour continuer la lutte.

« Le vicomte de La Rochefoucauld. »

« Montmirail 6 novembre 1834.

L'embarras du pouvoir va toujours croissant. Il finira comme un vieillard qui s'éteint, comme un homme devenu vieux avant le temps, à force d'excès. Il cessera de marcher, comme le malheureux à qui l'on vient d'amputer les deux jambes, après que son imprudence les a brisées. Son souvenir restera en exemple aux nations, et sera la terreur des ambitieux. Il n'aura fait que passer, comme tous ces systèmes de philosophie moderne, qui ne s'appuyaient que sur le néant; et qui, prétendant n'admettre que du nouveau, proscrivaient toute vérité comme une vieillerie.

Déjà l'on entrevoit les désaccords qui rompaient l'unité du conseil des ministres. MM. Thiers et Guizot d'un côté, et le maréchal Soult de l'autre, tinrent quelque temps Louis-Philippe en suspens. Le roi des Français voyait, disait-on, avec une joie secrète cet affaiblissement du cabinet : diviser pour gouver-

[1] Les personnes qui ont connu madame Dudevant, jeune fille, lui ont conservé le plus tendre intérêt ; et sa bonté est telle, qu'elle se jetterait au feu pour sauver un ami.

ner est une maxime qu'il pratique, même au sein de son conseil. Il se sert des hommes, et les use avec une parfaite habileté, pour ne plus avoir à les craindre. La pensée immuable pour triompher, a besoin d'instruments dociles. Enfin, Louis-Philippe eut l'air de céder : il sacrifia le maréchal au ressentiment de la cabale. On parla, pour remplacer l'illustre épée, du maréchal Gérard; celui-ci consentit à entrer au conseil, dans l'espoir d'honorer son passage aux affaires, en faisant décréter une amnistie générale. C'était débarrasser la pairie de cet effroyable fardeau du procès d'avril; c'était jeter au feu les dix-sept mille pièces de cette colossale accusation, qui mettait en cause deux mille personnes, et appelait quatre mille témoins à déposer devant la justice; c'était à la fois justice, sagesse et générosité, mais c'étaient là des mots qui n'avaient pas cours dans le vocabulaire d'hommes qui voulaient paraître forts, et craignaient de se montrer pusillanimes; en vain le mot de Napoléon : « Tout me réussit, parce que je suis pour tout « le monde une amnistie vivante, » fut invoqué; en vain l'on en appela à ce comité de la clémence dont Camille Desmoulins proclamait la nécessité aux plus mauvais jours de la Révolution; on voulut avoir la fin des *ordres impitoyables*. Ceux qui avaient prononcé les mots terribles, le *væ victis!* du gouvernement de juillet, ne pouvaient proclamer la modération, l'humanité, la justice, l'amnistie!

Le maréchal Gérard, voyant ses généreux efforts inutiles, vient de se retirer.

Cette retraite à été le signal de mille intrigues : Le tiers-parti, les Dupin, les Passy, les Sauzet, se sont

montrés à la hauteur des portefeuilles enviés ; et les ministres veulent, dit-on, leur jouer le mauvais tour de les laisser les prendre, espérant qu'il seront bien vite écrasés. En attendant, on essaye un replâtrage; mais où trouver un président du conseil? En vain l'on a parlé de M. Molé, de M. de Broglie, du maréchal Gérard qui serait rentré avec l'amnistie ; toutes ces combinaisons ont échoué ; et l'on attend l'enfantement de ce ministère introuvable.

Le 10 novembre. — Il est né ! c'est vraiment la montagne mettant au monde une souris.

Le duc de Bassano, ministre de l'intérieur est président ; M. Passy, ministre des finances; M. Teste, ministre du commerce; M. Charles Dupin, ministre de la marine ; M. Sauzet, de l'instruction publique; M. Persil, toujours de la justice; M. Bresson, secrétaire d'ambassade à Berlin, ministre des affaires étrangères.

Voici comment Louis-Philippe répond à cette maxime du *roi règne et ne gouverne pas*, avec laquelle on a voulu le garrotter. Il va gouverner maintenant, car il n'y a pas une des ordonnances inscrites au *Moniteur* du jour qui puisse donner le change à ce sujet. Maintenant, reste à savoir si les rires ironiques qui ont salué cette intronisation, ne termineront pas bien vite le triomphe préparé de longue main.

Tracy, 20 novembre.

J'ai appris à la campagne, où je suis depuis quelques jours, chez d'excellents amis, quelques particu-

larités des dernières crises ministérielles, qui font connaître le caractère des complications gouvernementales.

Ce n'est qu'à contre-cœur que Louis-Philippe avait pris comme président du Conseil le maréchal Gérard, son ami. « — Il nous donnera à vous et à moi, bien du tintoin, avait-il dit à ses ministres ; enfin, vous le voulez, soit, mais vous verrez ! »

Louis-Philippe ne veut que des instruments dont il puisse disposer. Sa grande affaire est de tenir dans sa main la guerre et les affaires étrangères.

A propos de guerre, voici un fait certain : Au moment du départ du maréchal Soult, il restait soixante-dix mille francs dans la caisse du ministère. Il en a fait la distribution à tous les employés de son ministère, en disant que lui seul pouvait conduire ce ministère ; qu'il partait pour un moment, mais qu'il reviendrait, et que l'on eût soin de le tenir au courant de tout ce qui se passerait. M Passy député, aujourd'hui aux finances, a tenu devant témoins des propos bien graves.

Pour composer ce ministère en désespoir de cause, on a mis des noms à côté les uns des autres. Cela ne donne ni la force ni l'influence nécessaire.

M. Dupin, trop satisfait de sa position pour la risquer dans un ministère, n'a pas voulu la compromettre, en acceptant le portefeuille de la justice : « — Eh bien ! lui a dit Louis-Philippe, puisque vous « refusez, composez-moi un ministère de votre « choix. » M. Dupin prit la plume sur-le-champ et écrivit. Le lendemain le *Moniteur* contenait les noms des nouveaux ministres désignés par lui ; mais tout

annonce qu'ils ne seront pas longtemps au pouvoir.

On attend ici le maréchal Gérard et sa femme. Je le connais, et serai curieux de causer avec lui ; c'est un homme d'honneur ; et ils sont rares dans ce siècle.

Le maréchal et la maréchale Gérard sont oncle et tante de la comtesse Henry de l'Aigle[1], une des femmes les plus agréables, les plus spirituelles, les plus instruites sans pédanterie, et les plus aimables que j'aie rencontrées. Enfant un peu gâtée, un instinct charmant, son bon naturel, et le désir constant de plaire à ceux qu'elle aime, la corrigent tous les jours des petits défauts inséparables de notre nature. Elle aime son mari avec passion.

Le maréchal est un homme simple, bon, franc et loyal. Ses idées sont modérées, sages et nullement exclusives ; il comprend les opinions et les idées de chacun. Il discute sans aigreur, et n'exige jamais qu'on partage sa manière de voir. Il est pour le gouvernement de fait. Aussi, sous la Restauration, blâmait-il tout ce qui tendait au renversement du trône des Bourbons.

Il ne voit que le pays, et ne comprend pas que l'intérêt de la France soit tout entier dans ces pensées immuables qui préservent les sociétés. Il est sans ambition ; mais il ne recule pas devant la responsabilité qui pèse sur la tête de celui qui arrive au pouvoir. Il l'a accepté par dévouement personnel pour Louis-Philippe, qui lui-même a accepté le maréchal Gérard, parce qu'il connaît la facilité de son caractère, tout en critiquant la roideur que le maréchal

[1] Ma nièce.

apporte aux choses sur lesquelles il a pris un parti. Il sent parfaitement, qu'il ne peut entrer au ministère que comme représentant un système de modération, de sagesse et de fermeté. Aussi a-t-il quitté les affaires, du moment où il a vu que ses collègues manquaient à l'engagement formel qu'ils avaient contracté vis-à-vis de lui. De même, il a refusé d'entrer dans toute combinaison qui aurait eu pour conséquence de l'exposer aux nouvelles mystifications des doctrinaires ; espèce de rêveurs idéologues, qui prétendent connaître le monde sans l'étudier, et croient possible d'appliquer aux hommes qu'ils dédaignent, les idées qu'ils rêvent dans leur cabinet. Orgueilleux qui méprisent tout ce qui n'est pas eux ; faux sages des temps modernes qu'ils exploitent à leur profit.

Le maréchal Gérard vient de placer honorablement son nom parmi les hommes politiques, bien que ce ne soit pas véritablement un homme politique ; mais il a ce bon sens et cette droiture d'esprit qui font plus de bien que toutes les roueries de nos hommes d'État. Il est pour la maxime : *Le roi règne et ne gouverne pas ;* et il veut que l'on soit conséquent. Il a une loyale franchise qui sait même être dure quand il le croit nécessaire. Sa pensée première était de remplacer par la bonne foi, ce système de fourberies et de tromperies qui nous régit depuis longtemps. En cela, je suis entièrement de son avis, et je trouve dans son caractère quelques rapports avec le mien. Aussi m'a-t-il témoigné beaucoup de bienveillance, et me suis-je senti de l'attrait pour lui. Il n'est pas pressé de parler ; mais si on l'y engage adroitement, il le fait avec bonhomie, évitant toujours de se louer. Il a beaucoup

vu, et paraît n'avoir point oublié Napoléon qui, d'abord ne l'aimait pas, parce qu'il avait eu la confiance de Bernadotte, et en fit grand cas quand il l'eut connu; souvent il lui confiait des entreprises importantes. Couvert de blessures, le maréchal Gérard est intrépide sur le champ de bataille, et il vient de montrer que son courage ne l'abandonne pas dans la vie politique.

Il a par devers lui plusieurs faits d'armes remarquables qu'il raconte si simplement, que l'on croirait qu'il n'y est pas question de lui. Il a aussi, dans sa vie privée, plusieurs traits qui suffisent pour commander l'estime. Il a fait des ingrats et des jaloux ; mais tous ceux qui l'ont connu et qui l'ont approché, ont conçu pour lui une véritable affection. Nous ne marchons pas sur le même terrain politique ; mais délié de tout engagement personnel, le maréchal Gérard serait appelé à rendre encore à son pays d'éminents services.

Le ministère du tiers-parti a eu la durée des illusions les plus courtes. Il a vécu trois jours, et vient de s'évanouir comme une ombre légère. Les anciens ministres avaient laissé leurs chapeaux à leur place pour avertir qu'ils n'étaient pas loin ; et les voilà fonctionnant plus ou moins bien, comme si de rien n'était, après s'être adjoint le maréchal duc de Trévise.

La faiblesse du tiers-parti est prouvée. Il reste maintenant aux doctrinaires revenus au pouvoir, à montrer leur capacité. Il faut que le triomphe de la vérité soit entier, et que la puissance de Dieu qui se joue des folies de l'homme, et de ses efforts soit visible

à tous. Il faut que le pouvoir de Juillet marche d'impossibilités en impossibilités jusqu'à l'impossibilité suprême. Si le gouvernement ne parvient pas à entraîner la Chambre dans ses voies, à force de corruption, il ne pourra pas marcher avec elle; alors il la cassera, et le pays lui en enverra une plus hostile. S'il cède, il sera entraîné; s'il résiste, il sera englouti. M. de Talleyrand, trop clairvoyant pour ne pas comprendre la position, cherche à s'en retirer; et déjà M. de Sémonville, le chef des prudents ou des heureux, a pris les devants.

Si la situation du pouvoir en France est critique, elle ne l'est pas moins en Angleterre. Le roi a aussi changé son ministère, qui était très-libéral; et il charge le duc de Wellington d'en composer un autre, qui sera vraisemblablement le contraire.

La débâcle qui menace ce pays, n'est que retardée par ce changement, et nous verrons un jour le gouvernement anglais, monstrueux assemblage d'égoïsme et d'immoralité, tomber sous ce fléau des révolutions qu'il a si souvent déchaînées, entretenues et soudoyées chez ses voisins. Aucune politique n'a jamais été plus pernicieuse au repos du monde, que la politique anglaise. L'Angleterre est la source, l'origine, la cause des fausses idées, des illusions, du désordre moral et matériel qui, depuis trois cents ans, ont troublé l'Europe. Depuis trois cents ans l'ordre en Angleterre est violé dans son principe le plus élevé; et pour continuer cette violence, le gouvernement qui en profite, tend à s'entourer, à se faire un appui de tous les contre-sens du même genre. Quand l'orgueil de l'homme parvient à s'établir et à se fortifier, en con-

tradiction avec les lois morales, il cherche à fonder son empire en produisant autour de lui des intérêts semblables aux siens. L'Angleterre a largement exploité cette politique; et il est bien temps qu'elle se blesse elle-même aux armes qu'elle emploie depuis si longtemps contre nous.

CHAPITRE IV

LETTRE A MADAME DUDEVANT

AU SUJET DE *JACQUES*

Tracy, 22 novembre.

« Je veux achever la tâche pénible que j'ai commen-
« cée à Montmirail. Je viens d'achever la lecture de
« *Jacques*, et un court extrait des passages qui m'ont
« le plus frappé, en dira plus que moi ; peut-être
« même, vous en étonnerez-vous. Je ne parle ni du
« talent, ni du génie de l'auteur, ni du charme de
« cette lecture : elle en devient plus dangereuse, et
« vous plus coupable, si toutefois il y avait eu ré-
« flexion.

« On pourrait croire que vous avez voulu vous pein-
« dre, femme si difficile à expliquer, si agréable à con-
« naître, et si curieuse à étudier ! Vous vous plaisez à
« rendre coupables les âmes vertueuses ; et vous vous
« efforcez de rendre sublimes les esprits sans prin-

« cipes ; essayant de prouver que la vertu est un vain « mot, et tout au plus une simple convention ; mais « c'est inutilement que votre esprit s'efforce de dou- « ter ; la croyance reste, malgré vous au fond de vo- « tre cœur.

« Justifier le suicide, et mêler le nom de Dieu à la « pensée du crime, c'est un mélange de croyance « et de néant, de doute et de morale ; c'est un véri- « table imbroglio. Arrivons à l'examen de cet ouvrage « qui mériterait d'être couronné à l'Académie, et « brûlé en place de Grève : plus j'en admire le « charme, le style, l'intérêt et le talent, et plus je dé- « plore le funeste usage que l'auteur a fait des dons si « rares qu'il a reçus du ciel en partage. Je cite les « passages, afin d'y répondre.

« — *Le mariage est toujours selon moi*, dites-vous, « *une des plus odieuses institutions.* » Le croyez-vous « donc d'institution purement humaine pour le juger? « La société le réclamerait comme un intérêt, si Dieu « ne l'avait imposé comme un devoir. C'est votre cause « que vous plaidez ; c'est une chaîne qui vous pèse, et « que vous voudriez briser. Pouvez-vous penser que « vous changerez les lois de la société auxquelles Dieu « lui-même a mis le sceau ?...

« — *Les hommes sont trop grossiers et les femmes* « *trop lâches*, ajoutez-vous, *pour demander une autre* « *loi que la loi de fer qui les régit.* » Des sottises « ne sont pas des raisons : croyez qu'en mettant « même de côté les idées morales et religieuses, ja- « mais la société ne consentirait à adopter une doc- « trine qui compromettrait ses intérêts les plus sa- « crés, en abandonnant le soin de son enseignement

« aux caprices ou aux folles pensées d'un prisonnier,
« qui pour obtenir sa liberté, voudrait ouvrir les portes
« de toutes les prisons. Pauvre femme! vous pouvez
« maudire ces liens qui vous blessaient; mais il n'est
« pas en votre pouvoir de prouver qu'ils sont immo-
« raux, contraires à la dignité humaine, au repos, à
« la stabilité de la société; et si puissante que vous
« soyez par votre génie, il ne vous ne sera pas donné
« de prévaloir contre l'institution qui est la clef de
« voûte de l'ordre social. On n'anéantit pas une vé-
« rité en la niant.

« — *Vous méprisez la société*, » dites-vous. — Mé-
« prisez-moi, serait-elle en droit de vous répondre;
« mais épargnez-moi les coups d'une haine homicide;
« car c'est me tuer que de battre en brèche les seuls
« principes qui puissent me conserver! Vous me nom-
« mez grossière et lâche... Ce qui est grossier c'est le
« sensualisme; c'est la satisfaction des appétits char-
« nels. Il n'y a pas de lâcheté à défendre sa vie; et
« c'est ce que je fais en repoussant la coupe empoi-
« sonnée que vous me tendez, après l'avoir couron-
« née des fleurs les plus séduisantes. En admirant
« votre génie, je gémis de l'emploi fatal que vous en
« faites.

« — *J'épouse cette jeune fille*, dit Jacques, *parce
« qu'il n'y a pas d'autre moyen de la posséder.* » C'est
« votre héros qui s'exprime ainsi; vous en faites le
« type d'après lequel tous les hommes devraient se mo-
« deler ; et son langage n'est que l'expression gros-
« sière de ses sens; et quand vous voulez lui donner
« des sentiments plus élevés, vous en faites un être
« inconséquent et absurde.

Simonien, une discussion morale, religieuse et politique s'engagea entre nous. Je me trouvai seul de mon bord, ainsi qu'on s'en doute. Quelques jours après, en revoyant madame Dudevant à qui je venais faire mes adieux, je convins avec elle que je lui écrirais; et que nous continuerions, par la poste, cette discussion entamée devant elle.

La lettre suivante est la première.

« Montmirail.

« Je vous l'ai déjà dit, et je vous le répète, ma-
« dame : l'esprit et la raison, le génie et le bon sens,
« l'être vraiment esclave, et celui qui est indépendant
« vont entrer en lice, et combattre. L'un, sûr de lui,
« se croit certain de la victoire : il se juge infaillible,
« réformateur, créateur. L'autre, tout en se méfiant
« de ses propres forces, accepte sans crainte le défi,
« car, en descendant dans l'arène, il a pour arme et
« pour cuirasse, la vérité ; la vérité qui brille en dépit
« de tout, en dépit des efforts et des passions des
« hommes qui ne se donnent autant de mal pour
« l'obscurcir, que dans l'intérêt de leurs erreurs
« qu'ils voudraient justifier. Je sais bien que mon
« moment est mal choisi pour croiser le fer, car je
« crains fort pour votre repos et pour votre santé, que
« vous n'ayez de nouveau adopté tout l'attirail de
« l'esclavage, et repris ces chaînes que vainement
« votre imagination cherche à embellir.

« Cela ne me va sous aucun rapport, me disiez-vous :
« mais il faut que je parte, et je partirai. » Esprit qui

« vous prétendez indépendant, vous ne respirez la li-
« berté que par courts intervalles, comme l'éclair qui
« précède la tempête. Dernièrement vous m'avez parlé
« raison à propos de votre fille. Au nom de vous, au
« nom d'elle, prenez une fois une bonne résolution.
« Je vous le demanderais à genoux, tout grand sei-
« gneur que vous me prétendez, tant l'enfance a pour
« moi de charme et d'intérêt.

« Je vous envoie l'adresse que je vous ai promise ;
« croyez que je ne puis vous tromper, et je ne dois pas
« vous être suspect. Mettez cette enfant, qui promet
« beaucoup, au couvent *des Dames de la Visitation*,
« *rue de Vaugirard*, faubourg Saint-Germain. — Ah!
« monsieur le moraliste, allez-vous dire, au diable
« soit votre morale ! — Croyez, chère dame, que je me
« rends assez de justice pour savoir le peu de droit
« que j'ai à me faire prédicateur. Aussi tout bonne-
« ment, et tout bêtement même si vous voulez, je
« vous souhaite bonheur et repos aux conditions seu-
« les qui pourront vous l'apporter. Mais je descends
« bien vite dans l'arène, car malgré ma modestie, je
« n'entends pas refuser le combat que vous avez ac-
« cepté, presque provoqué.

« Vous m'avez demandé, ce que c'était qu'un auteur
« moral, et un auteur immoral.

« Le juste est celui qui combat et triomphe. L'être
« moral est celui qui regrette sa faute, si la force de
« ses passions ou sa propre faiblesse l'emporte sur ses
« principes ; celui enfin qui ne cherche jamais à se
« justifier, et qui s'attache à la vérité comme à l'ancre
« du salut qui au plus fort de la tempête lui laisse
« encore possible l'entrée du port après l'orage.

« — *L'être qui pardonne s'avilit,* » dit-il ailleurs. « Voilà sa morale ! La vengeance est pour lui une « vertu ; mais le pardon des injures est d'institution « divine.

« — *Je m'éloignai lorsque j'acquis la preuve de « l'intimité qui existait entre elle, et son confesseur.* » « Inutile et coupable délire qui vous fait trouver une « espèce de satisfaction à déverser le blâme et le mé- « pris sur les choses les plus saintes ! Si vous n'osez pas « regarder en face la vérité, respectez du moins les « seuls liens qui retiennent l'homme à l'approche « du crime, ou le relève après qu'il l'a commis, en « l'arrachant au désespoir.

« — *Jacques, qui ne croit à rien, respecte Fernande « parce qu'elle est pure.* » Expliquez la pureté, sans « cette croyance religieuse qui en fait une vertu.

« — *Une bassesse ne s'efface pas.* » S'il n'y a ni vice « ni vertu, il n'y a pas non plus de bassesse ; il n'y a « que préjugé absurde, dont le caractère et l'intérêt « doivent faire justice.

« — *Il faut avoir le courage de passer dans une « autre vie, en se recommandant à Dieu.* » Mélange « absurde de croyance et d'apostasie. Est-on libre de « disposer d'un dépôt; et notre existence n'appar- « tient-elle pas à celui qui nous l'a donnée ?

« — *Il n'aura pas assez d'orgueil pour se tuer : « c'est un esprit corrompu.* » Ainsi, vous faites de l'or- « gueil une vertu; et un crime du respect de sa pro- « pre existence.

« — *Pour te secourir et te consoler, Fernande, je « vaincrai les préjugés bien fondés, et malheureuse- « ment trop nécessaires qui soutiennent la société.* »

« Vous faites des croyances les plus sacrées, de sim-
« ples préjugés : et en faisant leur éloge, vous avouez
« qu'ils ne peuvent être l'œuvre de l'homme que
« vous méprisez. Reconnaissez donc qu'en dehors du
« cercle tracé par la croyance, il n'y a qu'absurdité,
« ennui, corruption et mensonge.

« — *La vraie force*, dit Octave, *est-elle d'étouffer*
« *les passions ou de les satisfaire? Dieu nous les a-t-il*
« *données pour les abjurer; et celui qui les éprouve*
« *assez vivement pour braver tous les devoirs*, *tous*
« *les remords*, *tous les dangers*, *n'est-il pas plus hardi*
« *et plus fort*, *que celui dont la prudence gouverne*
« *tous les élans?* » Ainsi, à vos yeux, l'homme le plus
« estimable est celui qui a eu l'audace du crime;
« et le plus honnête homme, celui qui ne recule
« devant aucun forfait. L'auteur immoral, c'est celui
« qui prêche aux hommes la doctrine des passions;
« en prononçant les mots *devoir* et *remords*, vous
« avez proclamé la conscience et la vertu. Un seul de
« vos personnages est un être croyant (Fernande), et
« vous vous plaisez à lui faire méconnaître tous ses
« devoirs; vous mettez tant de talent à la rendre
« criminelle, à pallier sa faute, en la présentant
« comme une nécessité de sa position, que l'on se
« reprocherait de confier votre livre à une jeune
« femme : vous rendez simple et facile la route du
« crime, en cherchant d'avance à atténuer le re-
« mords.

« (Octave). — *Cet amour est trop vrai pour que je*
« *veuille l'effrayer par des transports qu'elle ne par-*
« *tage pas encore; elle les partagera... Dieu et la*
« *nature le veulent.* » Assemblage de mots et de

« blasphèmes ! Dieu n'a donné à l'homme la con-
« science, que pour combattre sa nature? Octave est le
« plus vil de tous les séducteurs ; il se rend lui-même
« cette justice ; il a trahi le toit hospitalier ; il a
« abusé de la confiance de son meilleur ami ; c'est un
« homme vertueux pour vous, et vous parvenez à le
« rendre intéressant ; vous faites aussi de cette Sylvia
« une espèce de héros en jupon qui ne croit à rien,
« qui ne respecte aucun devoir, mais que vous avez
« su rendre attachante et sublime de dévouement.
« Votre plume éloquente se refusera-t-elle toujours
« à peindre un caractère vertueux ! Si vous le ren-
« dez coupable, laissez-lui du moins le repentir ; ne
« lui donnez pas le repos dans le crime ; et ne vous
« plaisez pas à prêter sans cesse au vice tout le charme,
« et la sérénité de la vertu. Vous êtes le plus dange-
« reux séducteur, et vous déversez au sein de la so-
« ciété le poison le plus subtil.

« (Octave.) — *Les héros sont des hommes qui se*
« *donnent eux-mêmes pour des demi-dieux, et qui fi-*
« *nissent par l'être à force de mépriser et de combat-*
« *tre l'humanité... Mais de quoi jouit-on au fond de*
« *la tombe?* » Encore le néant! On y jouit d'avoir
« été vertueux ; on est heureux d'avoir cru ; récom-
« pensé d'avoir combattu.

« (Jacques.) — *J'ai rempli ma tâche, j'ai assez*
« *vécu, je puis me laisser tomber, et rouler dans la*
« *poussière ; Dieu me retire la force, parce qu'elle*
« *m'est inutile.* » Plus loin, après avoir parlé de ses
« souffrances avec désespoir, il ajoute : — « *Tu vois*
« *si mon âme est stoïque.* » Voilà votre héros avec son
« mépris pour toutes les croyances que vous appelez

« préjugés ou faiblesses, qui, en deux pages, in-
« voque le néant, Dieu et l'âme. Croyez-moi ; hors
« du vrai, il n'y a qu'inconséquence et mensonge.
« Avec votre génie, vous pourrez corrompre le genre
« humain; mais la vérité restera hors de vos attein-
« tes. D'autres avant vous l'ont tenté ; ils ont échoué.
« Voltaire est mort comme un désespéré, bourrelé
« de remords ; et la réfutation la plus éloquente qui
« ait été faite de ses ouvrages, est puisée dans ses
« propres écrits. Jacques vient de tuer un adversaire
« et de faire grâce à un second ; son bras est encore
« tout sanglant.

« — *Me voilà donc calmé*, dit-il ; *que Dieu me par-*
« *donne! à quel prix? mais il sait bien que cela n'a*
« *pas dépendu de moi, et que mon être a été trans-*
« *formé à l'insu de ma volonté!* » Quel assemblage
« de doctrines et d'erreurs; voilà l'homme maîtrisé
« par une puissance plus forte que sa volonté !

« Ainsi, plus de libre arbitre, et plus de conscience.
« Voilà Sylvia invoquant Dieu, et le blasphémant !
« Quelle serait, en effet, sa justice, s'il avait donné
« à l'homme une nature plus puissante que sa vo-
« lonté? De quoi pourrait-il le punir? De quoi de-
« vrait-il le récompenser ! L'âme ne serait donc plus
« que l'esclave des sens ?

« (Octave). — *Les enfants de l'amour ne meurent*
« *jamais ; Dieu les doue de plus de force que ceux du*
« *mariage.* » Cessez de blasphémer ; et n'invoquez
« pas sans cesse ce nom sacré à l'appui de vos rê-
« veries. Vous croyez, malgré vous ; et c'est en vain
« que vous voulez douter. C'est bien plutôt par fai-
« blesse que par force d'âme, que l'homme nie les

« principes qui le condamnent ; et l'être le plus ver-
« tueux est toujours le plus croyant. Je ne sais plus
« où vous dites encore : « — *Le crime n'est pas dans*
« *la nuit que l'on passe avec son amant ; mais dans*
« *celle que l'on rend par suite à son mari.* » — Dans
« la première, il y a crime et adultère ; dans la se-
« conde, bassesse et tromperie.

« (Octave à Fernande). — *La providence fera le*
« *reste n'en doute pas.* » Invoquer la providence pour
« ne pas devenir coupable, rien de plus simple ; mais
« en faveur d'une faute, c'est une triste confusion de
« tous les sentiments.

« — *Ton âme est trop ardente ; elle n'a pas vieilli ;*
« *elle aime mieux se briser que de s'éteindre.* » Si
« l'âme existe, elle ne peut ni se briser ni s'éteindre ;
« toujours vous confondez la matière avec l'être intel-
« lectuel.

« (Jacques). — *Nous élevons deux orphelins de sexe*
« *différent, et nous les élevons dans nos principes ; nous*
« *les marierons un jour ensemble, à la face de Dieu,*
« *sans autre temple que le désert, sans autre prêtre*
« *que l'amour.* » Et d'abord, qu'est-ce qu'un prin-
« cipe, si ce n'est la vérité existant de toute éternité,
« indépendante de la volonté de l'homme ? Comment
« prendre Dieu à témoin d'un lien qui ne serait pas
« indissoluble et d'un serment qui deviendrait un par-
« jure ? C'est vainement que vous tenteriez d'anéantir
« les croyances et les devoirs. Si vous avouez l'âme,
« adorez Dieu, de qui elle émane ; et ne méconnais-
« sez plus les obligations que, dans sa justice et sa
« bonté, il impose à sa créature.

« (Jacques). — *Quand la vie d'un homme est nui-*

« *sible à quelques-uns, à charge à lui-même, inutile à* « *tous, le suicide est un acte légitime, et il peut l'ac-* « *complir sans remords.* » Ne demandez plus, femme « sublime, mais terrible, ce que c'est qu'un auteur « immoral. C'est celui qui conseille de disposer d'un « bien qui n'est pas à nous, et ne craint pas d'avoir « à se reprocher la mort de son semblable; ne dés- « espérez pas de voir un de ces malheureux qui bri- « sent leur existence par un forfait, mourir, votre « livre ouvert à ce feuillet : et alors, vous connaî- « trez le regret, si ce n'est le remords; ils sont « frères.

« (Jacques). — *Il n'y a pas de crime où il y a un* « *amour sincère.* » Ainsi, une passion qui peut pous- « ser à tous les excès, porte avec elle-même un brevet « d'absolution! et l'amour absout tous les crimes! « Doctrine pernicieuse, qui ne tend à rien moins « qu'à corrompre le genre humain.

« (Jacques). — *Laissons du moins une mémoire* « *sans tache.* » S'il n'y a point de règles immuables « qui régissent le monde, s'il n'existe ni conscience, « ni religion, ni morale, ni vice, ni vertu, rien ne « peut tacher la vie de l'homme, semblable à celle « de la brute, qui n'a qu'un instinct grossier.

« (Jacques). — *Mon âme est résignée, mais souf-* « *frante.* » Si vous reconnaissez une âme à l'homme, « cessez de nier les devoirs qu'elle lui impose, et « reconnaissez la source éternelle et pure de qui « elle émane : ne niez plus son libre arbitre, sa « plus noble faculté; et songez que l'intelligence et « la volonté lui sont données en partage, pour résis- « ter à ses passions, vaincre son orgueil, faire sans

« cesse le sacrifice de soi au bien de tous; pour obéir « enfin à la voix de sa conscience.

« — *Je meurs*, dit enfin Jacques, *comme celui qui « n'a qu'une faible espérance du ciel*... » et il se tue. « Pourquoi n'ose-t-il pas nier tout à fait? C'est que « son orgueil n'a pu imposer silence à sa conscience; « mais quand il s'agit d'une éternité, le doute ne « suffirait-il pas pour ne point la jouer anssi légère- « ment? Au moment de se précipiter dans l'abîme, il « invoque avec ferveur la justice de Dieu; et il n'a « cependant pour espoir que le néant; autrement, il « tomberait de l'inconséquence dans l'absurde. S'il « croit, qu'il ait le courage de vivre; et s'il ne croit « pas, qu'il ait celui de nier. L'idée du néant est « absurde; cependant, vous employez votre su- « blime et fatal génie à déraciner pas à pas du cœur « de l'homme, la seule morale qui puisse le rete- « nir sur le bord du crime; vous essayez de lui « prouver qu'il y a des circonstances qui l'excusent, « et presque le commandent; et que Dieu lui-même « en approuve la nécessité. Étrange folie de l'esprit « humain, qui ne veut souffrir aucun frein! La vérité « est une; elle est immuable, et il n'est pas plus donné « à l'homme de ternir sa lumière, que d'obscurcir « le soleil; l'homme s'entoure de ténèbres pour ne « pas voir; mais les rayons de la lumière n'en éclai- « rent pas moins l'humanité; et vos efforts gigan- « tesques ne serviront qu'à prouver l'inconséquence « de la créature qui nie ou repousse la vérité.

« Puissiez-vous, madame, me lire avec quelque in- « dulgence, et ne pas être devenue assez indifférente, « pour repousser jusqu'à la discussion que vous avez

« provoquée. La lecture de *Jacques* motive cette se-
« conde lettre, qui est le développement et le complé-
« ment de la première. Puissent du moins, mon cou-
« rage et mes soins, vous prouver une affection que je
« vous conserverai en dépit de tout! Il n'y a qu'un
« lâche ami qui se retire au moment du danger; mes
« efforts et ma persévérance seraient trop récompen-
« sés, si Dieu leur accordait un léger succès. Où
« êtes-vous? que devenez-vous? Adieu, je vous serre
« la main de grand cœur, et suivant ma triste habi-
« tude, je vous pleure vivante[1].

« Le vicomte DE LA ROCHEFOUCAULD. »

Tracy, 22 novembre 1834.

J'ai rencontré hier M. de Talleyrand chez madame la vicomtesse de Laval. Si ses jambes sont faibles et mauvaises, sa tête est toujours excellente, et sa présence d'esprit entière. Il semblait mettre de la coquetterie à le prouver. Il raconta, avec l'expression qu'il sait apporter aux choses, ce qui s'était passé, lorsque au dernier changement du ministère anglais, le duc de Wellington vint remettre au Roi tous les portefeuilles que Sa Majesté lui avait confiés. Sa Grâce était accompagnée de sir Robert Peel, que le Roi venait de nommer premier ministre, et de charger à ce titre de composer un nouveau cabinet.

[1] Madame Dudevant avait une grande qualité; elle acceptait la contradiction, et ne se fâchait jamais quand on lui présentait ce que l'on regardait comme la vérité ; sachant parfaitement faire la part d'un véritable intérêt, et d'une affection sincère.

« — Je vous remercie, dit Sa Majesté au duc de « Wellington, de l'important service que vous venez « de rendre à notre patrie et à ma personne. — Mais, « dit sir Robert Peel, avec émotion et tristesse, au duc « de Wellington; on dira, milord, que c'est par or- « gueil que vous refusez d'accepter un ministère sous « ma présidence. —Ce motif seul pourrait surmonter « la répugnance invincible que j'éprouve, lui dit « le duc : désignez, monsieur, le portefeuille que « vous voulez me donner, et j'accepte. » — Le duc fut aussitôt nommé ministre des affaires étrangères, et M. de Talleyrand faisait remarquer combien ce trait avait quelque chose d'antique, de tranchant avec les mœurs actuelles et d'honorable pour le caractère du duc de Wellington.

M. de Talleyrand raconta aussi que, dans ce moment où, à Londres, tous les esprits étaient agités par le retard du changement ministériel, il avait vu le duc un moment poursuivi par la populace. Deux hommes sortirent de la foule.

« Milord, dirent-ils, nous avons servi sous vos or- « dres. Cette canaille espère effrayer votre cheval et « vous faire tomber, afin de se jeter ensuite sur vous; « mais soyez tranquille, elle n'en viendra pas à bout. » Aussitôt, l'un se mit à gauche, l'autre à droite, la main fortement appuyée sur chacun des genoux du noble duc. Sa Grâce traversa ainsi sans accident une partie de la ville, ne semblant émue que de la reconnaissance qu'elle devait à ses généreux compagnons. « — La canaille anglaise, reprit M. de Talleyrand, « est très-lâche. Victorieuse, elle serait cruelle; mais « trente constables armés de baguettes blanches suffi-

« sent pour la faire reculer. Chez nous, elle est brave, « et sait se faire tuer. »

Il faut le dire aussi, en Angleterre, il y a beaucoup plus de respect pour la loi.

Paris, 15 décembre 1834.

M. de Fauvielle ne manque ni de gaieté ni d'esprit; il a imprimé sous la Restauration plusieurs brochures. Sa dernière publication est intitulée : *Paris ou la France en* 1834 *et* 1840. Outre beaucoup de prédictions, de relations, de comparaisons, il dit « qu'en « 1840, Louis-Philippe se rendra au-devant du duc « de Bordeaux; qu'il proclamera Henri V roi de « France, en lui remettant la couronne; et qu'ensuite « toute la famille d'Orléans se réunira à Nantes pour « s'embarquer avec sa fortune, et ne jamais reparaître « en France. »

M. de Fauvielle avait-il fait une démarche auprès de la cour; ne l'avait-il pas faite? Je l'ignore; seulement, je sais qu'il y a quelques jours, il vit venir chez lui un aide de camp de Louis-Philippe. Après force éloges : « Monsieur, lui dit l'officier, vous avez « fait une brochure qu'on ne peut répandre à trop « d'exemplaires. Voici cinq cents francs pour la pro« pager, en attendant cinq cents autres francs que « je dois vous remettre plus tard.

Quel peut être le but de ces démarches; qui veut-on tromper ici; et que signifie ce bruit de la possibilité d'un dénoûment semblable à celui qui est annoncé dans l'œuvre de M. de Fauvielle? Louis-Philippe a

trop d'esprit pour ne pas voir que tout son échafaudage de jonglerie et de mauvaise foi est prêt à crouler. En homme de sens, il n'est probablement pas fâché d'accréditer ces bruits pour donner patience aux royalistes; et de se réserver une porte de derrière, pour aller jouir tranquillement de sa fortune.

Paris, 16 décembre 1834.

« Ne pourrais-tu, dit M. G... à M. E... S... qui « entrait chez lui, ne pourrais-tu, mon ami, me dé- « barrasser d'une odieuse importunité? Je suis pour- « suivi par une dame qui m'écrit billet sur billet pour « me demander mes conseils; ou, s'il faut te dire plus « vrai, des rendez-vous. Je ne sais comment y répon- « dre; viens à mon aide. — Très-volontiers, lui ré- « pondit l'ami, mais comment m'y prendre? — Rien « de plus simple, lui dit M. G.... Tu vas écrire « d'ici un mot, et tu te rendras chez la personne pour « lui donner des conseils. — Mais, dit M. S..., je ne « sais pas un mot de dessin. — Qu'est-ce que cela « fait, répondit M. G...; tu diras telle et telle chose; « tu vanteras beaucoup; tu critiqueras un peu; et, « crois-moi, tes affaires iront plus vite que tu ne vou- « dras peut-être. Ce n'est pas tout; voilà un petit ta- « bleau de moi; après plusieurs jours, tu en dispo- « seras, et tout sera bâclé sous peu. N'hésite pas; un « peu d'effronterie..... » De quoi n'est pas capable le dévouement pour un ami! Ainsi dit, ainsi fait, et tout allait au mieux. Quelques jours s'étaient passés, quand E... S... revient chez son ami, l'ennui peint

sur sa figure. « Mais qu'as-tu donc? lui dit G.... — « Écoute, mon ami, je t'ai rendu un service de bonne « grâce, et je vais en réclamer un de ton amitié. Il « faut à ton tour que tu me débarrasses; je suis ex- « cédé. — Déjà? — Oui, déjà. — Comment nous y « prendre? dit G.... — Écoute, rien de plus simple. « Je vais écrire un mot de chez toi en ton nom, de- « mandant qu'on s'y rende. On te répondra, et nul « doute qu'on n'accepte. On arrivera... tu diras que « tu ne comprends rien au billet que tu as reçu ; dans « le même moment, tu sonneras sous un prétexte quel- « conque, et j'entrerai avec les habits d'un valet. Tu « verras l'étonnement. »

Ladite dame perdit connaissance. On la soigna; elle fut ramenée chez elle, et il n'en fut plus question.

Paris, 18 décembre 1834.

On racontait hier devant moi cette histoire touchante d'un chien de Terre-Neuve.

Un navire allait mettre à la voile, et l'équipage embarquait. Le capitaine, apercevant à bord un énorme chien de Terre-Neuve, ordonna qu'il fût ramené sur le rivage. Les larmes du jeune marin à qui appartenait ce bel animal furent inutiles; les supplications de tout l'équipage, que déjà la beauté et les gentilles manières du chien avaient séduit, restèrent sans effet. Force fut d'exécuter les ordres du commandant. Le matelot réduit au désespoir à la vue de son seul ami dont on le séparait, obéissait comme une machine aux

ordres qu'il recevait; ses yeux restaient fixés sur le pauvre animal qui, de son côté, après s'être beaucoup agité sur le rivage, se tenait immobile, en contemplant son maître qu'on allait lui enlever. De loin en loin on entendait un long et pénible gémissement que le bruit monotone des vagues, et le vent qui soufflait rendait encore plus mélancolique. C'était celui de *Fidèle* (ainsi se nommait le chien du matelot.) Cependant les voiles sont hissées; le vent commence à les gonfler ; les ancres sont levées; adieu rives! adieu Fidèle! Une larme est tombée de l'œil du matelot; et triste il s'abandonne aux dangers de la mer.

Cependant un point noir est aperçu sur les flots; on le voit avancer; il rejoint le bâtiment : c'était Fidèle qui n'avait pu supporter une séparation si cruelle; et qui, sans calcul autre que sa tendresse pour son maître, s'était précipité à la mer. Tout l'équipage est ému; il tombe aux pieds du capitaine pour demander grâce et vie pour Fidèle. On était déjà à plusieurs lieues de la côte. Le capitaine reste insensible. Que l'on juge de la douleur du jeune matelot. A peine avait-il reçu sa portion de vivres, que vite il en jetait la meilleure ration à son ami... Quel était son espoir? Prolonger la vie de ce pauvre animal, c'était prolonger ses souffrances; mais Fidèle vivait, et son maître lui souriait encore avec une horrible anxiété. Pendant un long trajet, l'attachement du pauvre Fidèle et les secours de son ami, l'avaient soutenu ; l'équipage avait osé revenir à la charge, mais toujours inutilement. Enfin un matin (c'était le troisième) on ne vit plus sur la mer qu'un corps épuisé, pouvant à peine se

soutenir, et luttant encore contre une dernière et cruelle agonie.

Cette fois, le capitaine se laisse attendrir, soit qu'il pense qu'il n'est pas de règle sans exception, soit que véritablement il craigne l'effet sur son propre équipage d'un plus long refus. La chaloupe est à la mer ; on retire le pauvre Fidèle; un moment de plus, il s'engloutissait. Son maître le pressait dans ses bras, et cherchait à le réchauffer. Enfin Fidèle a respiré; les soins de son maître lui rendent l'existence; il traîne quelques jours, mais bientôt le repos et une bonne nourriture lui ont rendu toute sa vigueur première. Chaque jour il se faisait une cotisation de vivres parmi l'équipage pour Fidèle : maître et chien ne se quittaient plus, ils devaient vivre ou mourir ensemble.

Le temps, d'abord assez beau, s'était rembruni; la mer devenait affreuse; le bâtiment faisait eau de toutes parts ; les pompes ne pouvant plus suffire à la crue d'eau qui devenait de plus en plus effrayante; il sombre, et l'équipage a péri corps et biens. Un seul homme est sauvé, c'est le maître de Fidèle. Le chien a lutté contre la rage des flots pour le sauver; il l'a traîné à terre presque sans vie. Fidèle aussi est épuisé par ses efforts, il est couché près du naufragé, la patte appuyée sur son corps comme pour le protéger ; il conserve encore assez de force pour pousser les hurlements les plus lamentables. Un garde-côte est attiré par ce bruit extraordinaire et se hâte d'aller chercher du secours. Longtemps on crut impossible de rappeler à la vie le pauvre matelot; enfin ses yeux se sont ouverts, il a fait un mouvement; Fidèle, immobile, ne le perdait pas de vue; son maître le

regarde, et son premier mouvement est pour le caresser. A peine Fidèle souffrait-il qu'on s'approchât de lui; mais quand enfin il le voit vivre, il lèche les mains de ceux qui le soignent.

Quelle belle leçon de fidélité donnée à l'homme par un chien!

Paris, 23 décembre.

Celui qui s'appuie sur une base purement humaine, peut se dire qu'il a bâti sur le sable. Il est peu de personnes qui aient joui d'une position aussi belle et aussi brillante que celle où je me suis trouvé. Fort heureusement, je n'ai jamais attaché beaucoup de prix à toutes les vanités du monde. Bien m'a pris d'élever mon âme à des considérations plus hautes que des intérêts purement matériels, et d'avoir plus vécu avec mon esprit, ma raison et mon âme, qu'avec l'enivrement des succès de l'amour-propre, et de la fortune; c'est pour mes enfants seulement que je déplore cette situation. Mon désir aurait été de leur procurer quelques-unes des douceurs de la vie, et de n'être pas à leur égard seulement un censeur austère.

24 décembre.

La marquise de B... nous a dit qu'elle avait jadis connu à Saumur un intendant militaire qui lui avait raconté l'horrible nécessité dans laquelle il s'était trouvé de manger sa femme; ou, pour mieux dire, la déplorable ignorance dans laquelle il avait été tenu

par ceux qui l'avaient amené à cette action dont le souvenir, bien qu'ancien, causait toujours à ce malheureux homme une sorte de terreur. Voici le fait :

En revenant de Batavia, sur un bâtiment de commerce, et à la suite d'un naufrage désastreux, ils avaient été pris, lui et sa femme, par des sauvages. Après avoir été dépouillés, il fut séparé d'elle, gardé à vue; et pendant quelques jours il resta à peu près privé de nourriture. On le ramena enfin au chef-lieu de la peuplade, et on lui offrit des aliments grossièrement préparés à la manière des barbares. Il se jeta dessus avec avidité; et la faim qu'il éprouvait les lui fit trouver excellents. Quand ils le virent à peu près rassasié, ils lui firent entendre, que c'était une partie du corps de sa femme qu'il venait de dévorer. On juge de son désespoir. Il s'attendait au même traitement; mais quelques hommes du bâtiment qui s'étaient sauvés du naufrage, vinrent à son secours.

Depuis cette aventure, M... était tombé dans une mélancolie profonde dont rien ne pouvait le tirer.

A ce propos, un des témoins de ce récit, ancien officier de la garde impériale et de la garde royale, nous raconta un fait moins tragique sans doute, mais d'une nature à peu près analogue.

Cet officier se trouvait dans la Pouille, avec une partie de son régiment. Un vieux grenadier avait été chargé de faire la soupe de la chambrée; il l'apporte, et jamais on n'en avait mangé de meilleure. Pendant que l'escouade était en train de l'expédier, au milieu de toute la gaieté d'un appétit satisfait, le troupier, avec un sourire malin, plonge la cuiller au fond

de la marmite, et en ramène successivement deux paires de mains qu'il avait été, le matin, détacher de quelques corps de pendus attachés à une potence. Le dégoût et l'effroi se manifestèrent aussitôt; toute la chambrée indignée fut malade; et l'on traduisit devant le conseil de discipline, ce loustic anthropophage.

25 décembre.

Mademoiselle de Schoultz[1] a su se concilier, quoique au théâtre, l'estime de tous ceux qui la connaissent. Grâce aux soins que madame Damoreau lui a donnés, à ma prière, mademoiselle de Schoultz a fait de grands progrès dans le chant; et sa santé raffermie lui permet de développer une des voix les plus fraîches qu'on ait entendues à la scène. Bien qu'un sentiment d'amour-propre et de fierté, mal entendu, je crois, lui ait fait repousser des conseils donnés dans son intérêt, j'ai redoublé d'efforts pour lui prouver qu'elle n'a pu détruire les sentiments de bienveillance qu'elle m'avait inspirés. Je ne la vois plus, mais je reçois toujours son frère avec un vrai plaisir, et je fais ce que je puis auprès de l'administration du Théâtre-Italien pour la tirer des rôles secondaires. J'ai écrit aussi au marquis de Saint-Pierre, à Bologne, qui me l'avait très-vivement recommandée, afin de lui obtenir des engagements en Italie. Enfin il ne dépendra pas de moi, que cette jeune personne ne parvienne à

[1] Mademoiselle de *Schoultz*, Suédoise, dont il est ici question, n'a aucun rapport avec mademoiselle de *Schultz*, jeune Allemande aussi charmante que distinguée, dont il sera question plus tard.

atteindre le but qu'elle s'est proposé dans l'intérêt de sa famille, en se vouant à la carrière du théâtre.

Je suis assuré qu'au fond de son âme mademoiselle de Schoultz me rend justice, et ses regrets seront un jour le seul témoignage de reconnaissance que je lui demande. L'ambassadeur de Suède, qui porte à cette famille suédoise l'intérêt le plus vrai, est venu me remercier de mes soins, et s'est mis à ma disposition pour seconder mes efforts.

Paris, 27 décembre 1834.

C'était aux Indes; une grande chasse aux tigres venait d'être ordonnée par la Compagnie. On se met en marche ; chaque chasseur, monté sur un éléphant, porte devant lui un arsenal d'armes; le cornac, placé sur le cou de sa monture, la dirige selon les nécessités de l'attaque, et les mouvements de l'ennemi. Hommes et bêtes marchaient avec résolution au lieu du combat. Déjà la battue effrayant les tigres, les faisait fuir de toutes parts. Un des chasseurs, membre de la Compagnie des Indes, tire et blesse un tigre énorme. Le féroce animal s'élance, gravit l'éléphant, saisit le chasseur, le fait tomber ; et, quoique blessé mortellement, il conserve assez de force pour traîner sa victime à travers la forêt. Une longue trace de sang indiquait son passage ; les chasseurs se trouvaient séparés. Le cornac ne perd pas un moment, il se fait comprendre par son intelligente monture, et se dirige à travers l'épaisse forêt. L'éléphant marche sur la traînée de sang; tout à coup il s'arrête, comme épou-

vanté, en face d'une touffe épaisse. Le cornac l'encourage de la voix et du geste ; l'éléphant obéit, et sa trompe saisit l'homme qui respirait encore, tandis que, de sa patte énorme, il foule le tigre, et achève de le tuer. Les chasseurs accourent; et leurs soins empressés rappellent à la vie leur compagnon. C'est lui qui m'a raconté cette aventure de chasse chez madame la comtesse de L..., où je le rencontrai hier.

Paris, 28 décembre 1834.

Je pars pour remplir un devoir sacré, et pour payer une dette de cœur et de reconnaissance.

Cette vieille bonne qui a soigné mon enfance, et aussi celle de ma sœur, avec la tendresse éclairée d'une mère, et qui déploya, en 1814, à Montmirail, le courage admirable dont j'ai fait mention [1], est sur le point de terminer sa longue et honorable carrière. Au milieu des plus affreuses souffrances, pas un murmure ne lui échappe; elle souffre en silence. Résignée, elle élève encore vers le ciel ses pauvres yeux qui ne voient plus ; sa poitrine est oppressée, mais son cœur bat encore pour ceux qu'elle a si tendrement aimés. Les mots qu'elle dit, sont des leçons et des encouragements laissés aux plus jeunes de nos serviteurs ; et l'on entend quelquefois qu'elle prie pour nous. Toute sa vie elle a craint la mort ; aujourd'hui, elle est douce, patiente, pieuse, résignée, angélique. Lors de mon dernier départ de Montmirail, elle était déjà bien malade. Craignant d'affli-

[1] Cinquième volume, page 527.

ger ce cœur si tendre, je l'embrassai sans lui dire adieu ; sa peine fut profonde, et je monte aujourd'hui en diligence pour aller l'embrasser encore une fois, lui faire mes tristes et solennels adieux, et lui demander d'être mon avocat et mon ambassadeur dans ce séjour où les prières des saints sont exaucées ; et où, du moins, les regrets, les souffrances et la résignation sont comptés.

ANNÉE 1855

CHAPITRE PREMIER

Je disais, il y a quelques jours, en passant en revue les hommes qui ont marqué sous la Restauration : M. de Villèle avait tout le talent et toutes les lumières de l'homme d'affaire le plus habile ; seulement il lui manquait les qualités de l'homme d'État. Il parle avec une grande justesse, et voit les affaires avec une étonnante lucidité ; mais son action a été paralysée par l'esprit le plus indécis qui ait jamais existé. Il conçoit habilement, mais il n'arrive pas à temps, et il faut à côté de lui, ou au-dessus, une force d'impulsion qu'il n'a pas. Quand des circonstances ou une volonté ferme le font marcher, on ne peut se figurer les ressources et l'habileté qu'il

trouve en lui. J'ai vu les choses les plus intéressantes et les plus importantes manquer le plus souvent entre ses mains, parce qu'il ne savait pas les faire à temps. Convaincu de la nécessité d'une affaire, il la remet tous les jours, parce qu'il ne sait pas, ou ne veut pas s'arrêter à une résolution positive. Je pourrais citer maintes circonstances dans lesquelles les plans les plus sages et les mieux combinés ont échoué, parce qu'il avait laissé passer l'occasion. Aussi, tout en admirant ses qualités, tout en reconnaissant l'immense avantage que la royauté pouvait en retirer, mon soin constant, quand nous fûmes ensemble, était de parer aux inconvénients de son caractère. Je l'ai pu sous Louis XVIII, qui le connaissait parfaitement, et savait s'en servir. Je devais échouer sous Charles X, qui lui accordait trop ou trop peu. Il eût fallu, entre M. de Villèle et moi, le même accord que sous le règne précédent. Mais sa jalousie me rendit tout impossible. Il ne put croire à mon désintéressement, et voulut être seul maître, sans songer que je lui étais aussi nécessaire à la cour, qu'il pouvait m'être utile auprès du roi. Il devait m'y soutenir, et je l'eusse constamment défendu. Si j'avais pu lui persuader que mon âme était au-dessus de toute pensée personnelle, j'aurais forcé Villèle à marcher d'après ses propres vues, et il n'eût point été entraîné par l'opinion d'autrui ; il ne fût pas resté indécis et flottant au milieu de tous les obstacles, tiraillé par les uns et les autres, et ne sachant à quel parti s'arrêter.

En un mot, Villèle serait, dans ma conscience, le

ministre le plus précieux d'un roi qui saurait avoir une volonté. Premier ministre, ordonnant de tout, et même du souverain, il compromettrait toujours, malgré lui, le sort et le repos du pays en voulant marcher tout seul. Il ne voit pas les choses d'assez haut. Trop occupé des soins de tous les jours, il ne connaît pas les hommes, et en serait constamment dupe. Il entend parfaitement les affaires, il sait les juger, mais il s'arrête en chemin. Avoir cassé la garde nationale est une faute si capitale, que celui qui l'a commise, n'est pas véritablement un homme d'État : — « Il n'a fait que céder à l'influence toute-puissante de ceux qui l'y poussaient, » — me dira-t-on; ce n'est pas une excuse. Arrêté par les moindres embarras, il n'eut jamais le courage de conformer sa conduite politique à ses vues : il eût fait constamment le bien s'il eût su être lui-même.

12 janvier 1835.

L'on s'occupe beaucoup de la lettre d'adieu du prince de Talleyrand à Louis-Philippe; c'est le testament politique de cet homme remarquable en bien comme en mal.

Son dernier écrit est un thème sur lequel tous les esprits s'exercent à l'envi; et il n'y a pas un point, pas une virgule qui ne soient commentés, pesés et auxquels on ne puisse trouver un sens et une portée. Chaque opinion, chaque journal, chaque coterie s'évertue à rencontrer dans le texte de cette lettre une interprétation qui cadre avec ses vues. Mais je suis convaincu

que le malin vieillard rit aux dépens des autres, et de lui-même, en voyant tous les efforts qu'on fait pour chercher dans cette page des intentions, des sous-entendus, et un esprit qu'il n'y a pas mis. Le ministre de tous les pouvoirs ne s'attendait pas à tout le bruit que produit sa lettre. Il a voulu tout simplement continuer sa vie, en restant inexplicable à lui comme aux autres; et maintenant il accepte en silence l'esprit et les vues qu'on lui prête, ou qu'on lui donne. Il n'a pas voulu se retirer comme un autre. Il a prétendu rester une puissance dans la diplomatie, même après l'avoir quittée; et, comme toujours, il a bien plus donné à parler aux autres, qu'il n'a parlé lui-même.

Cette fois, la vie politique de M. de Talleyrand est finie; et bientôt il en sera de même de son existence. Dieu lui fasse miséricorde! Il n'a oublié personne dans sa lettre, pas même le juge qui l'attend pour prononcer en dernier ressort. Dieu veuille que cette pensée lui profite!

Si le ministère Peel et Wellington a la majorité, évidemment la politique étrangère changera ; et la position de M. de Talleyrand ne serait plus tenable en Angleterre. Quelle que soit la réputation d'habileté de M. de Talleyrand, je maintiens que l'alliance de l'Angleterre, qui a toujours été sa marotte, est une grande faute et un danger. Nous prenons en elle plutôt un maître qu'une alliée. Une autre faute dans l'intérêt de Louis-Philippe, est de lui avoir laissé soudoyer l'usurpation en Portugal et en Espagne.

Paris, 15 janvier 1835.

Je causais hier avec M. P..., de Charles X, et, en lui accordant des qualités réelles que bien d'autres lui refusent, j'ajoutais :

« — Chose bizarre, la qualité que chacun lui ac-
« corde est précisément celle qui lui manque, la sen-
« sibilité. »

Mon interlocuteur, pour me prouver qu'il partageait cette opinion, me raconta l'anecdote suivante :

Le prince de Hohenloo, qui, pendant l'émigration, avait donné, aux dépens de sa fortune et de sa vie, toutes les marques du dévouement le plus exalté, venait de mourir sans laisser de quoi payer son enterrement. Le ministre de la guerre vint prendre les ordres du Roi, en lui déclarant qu'il n'avait aucun fonds à ce sujet, et suppliant Sa Majesté d'en faire les frais.

Longue et pénible résistance de la part de Charles X.

« — Parlez-en au ministre de ma maison, » dit enfin le roi

Cela fait, M. de Caux revint aux Tuileries, et renouvela ses instances.

« — Combien cela me coûtera-t-il? demanda Charles X.

« — Sire, douze mille francs.

« — Alors, dit Charles X en riant, j'y gagnerai encore. »

Il faisait au prince une pension de vingt mille francs.

L'affaire des vingt-cinq millions d'Amérique revient encore sur l'eau. Ces prétentions ont été repoussées sous le ministère de M. de Villèle, et sous celui de M. le comte Roy, qui, récemment encore, me disait combien elles étaient peu fondées.

Ce sont les faiseurs d'affaires, mêlés à cet odieux tripotage, qui ont poussé le président américain Jackson à tenir un langage plus qu'inconvenant à ce sujet. Il a annoncé par un message aux représentants, qu'il venait de renouveler cette réclamation; et que si le gouvernement de Louis-Philippe n'y faisait pas droit, les Américains, en saisissant les propriétés des Français établis dans les États de l'Union, se payeraient de leurs propres mains.

Le ministère français a déclaré, en réponse à cette menace, qu'il allait rappeler son envoyé, et donner ses passe-ports à l'ambassadeur américain; et en même temps, il a annoncé son intention de saisir de nouveau les chambres de la question. On le voit, il n'y a pas, chez les dépositaires du pouvoir, un bon mouvement qui n'ait son correctif.

17 janvier.

Le langage du cabinet français, poussé dans ses derniers retranchements par les menaces du prési-

dent Jackson, étonne d'autant plus, que la reconnaissance de cette dette intéresse, assure-t-on, ceux qui sont le mieux placés pour la faire sanctionner par le vote des deux chambres. Il paraît qu'une partie seulement de cette créance est réclamable; M. Hyde de Neuville avait fini par la fixer à douze millions. Il y a, là-dessous, des tripotages d'argent épouvantables. Toutes les créances ont été vendues, et ont passé, dit-on, dans des mains puissantes qui poussent vivement au payement. Les gens inquiets peuvent se rassurer. Le ministre des États-Unis traînera l'affaire en longueur; et l'ambassadeur de France aura reçu, en même temps que l'ordre de son départ, l'invitation de rester sous un prétexte quelconque. Aujourd'hui les ministres apportent à la Chambre des députés le crédit pour les vingt-cinq millions. Aura-t-on la majorité? Si la fierté nationale l'emporte, on négociera, on traînera, et la guerre ne se fera point.

On a retrouvé, dans une lettre écrite sous Louis XIII, par Marion Delorme, l'histoire d'un prétendu fou renfermé par Richelieu, comme atteint de la monomanie d'avoir découvert, dans l'emploi de la vapeur de l'eau bouillante, un moyen de remplacer la force de l'homme, celle du cours de l'eau, celle des chevaux, des voiles, etc. Marion Delorme avait vu ce fou en allant visiter la maison où il se trouvait, avec le marquis de Worcester, qui, ayant su s'emparer de

[1] Salomon de Caus. Il était Normand.

son secret, le fit servir à son profit, tandis que l'homme de génie malheureux et opprimé devint véritablement fou de désespoir. Un siècle avant, une expérience du même genre avait été faite devant Charles IX, sans plus de résultat.

Paris, 31 janvier 1835.

Un grand bal vient d'être donné au profit de la liste civile, c'est-à-dire des malheureux que le gouvernement de Juillet laisse mourir de faim.

Hier, je passais la soirée chez madame la marquise de Bartillac, qui veut l'ordre, sans opinions bien arrêtées, et reste bonne et sincère amie au milieu de tous les changements. « Comment votre prince, lui dis-je « (le duc d'Orléans va quelquefois chez elle), n'a-t-il « pas envoyé cinq cents louis au bal de la liste ci- « vile ? ceux qui l'aiment le moins, auraient été for- « cés de faire l'éloge de sa libéralité. »

J'étais, il y a quelques jours, chez madame de Kinzel, où je rencontre quelquefois le beau-père de M. Guizot, M. de Vaines. Comme il importe, dans l'intérêt de l'avenir, d'engager le pouvoir actuel dans les voies monarchiques, j'amène toujours la conversation sur la politique, reprochant aux ministres de ne pas faire assez de monarchie; de marcher incertains, et de ne pas rompre entièrement avec la révolution. M. de Vaines, qui, avec un esprit sage, a horreur de l'anarchie, abonde franchement dans mon sens; et j'espère que nos conversations ne sont pas sans effet auprès de son gendre. « — M. Thiers se fait toujours

« l'enfant de la révolution, lui disais-je. Faible ro-
« seau, il croit se fortifier et se grandir en invoquant « cette terrible parenté. En parlant ainsi, il prouve « qu'il croit à un nouveau mouvement révolution-« naire, et il se ménage une position dans l'hypothèse « de son triomphe. »

C'est en résumé trahir le gouvernement de juillet, car les idées révolutionnaires, les principes de révolution, c'est-à-dire de destruction, sont nuisibles à tout établissement monarchique.

Paris, 5 février 1835.

J'étais ces jours derniers chez la marquise Oudinot, avec son mari et M. de Lauriston. M. de Mornay, gendre du maréchal Soult, entra : la conversation tomba sur la politique. M. de Mornay montre toujours des opinions sages, honorables, et une grande indépendance. J'ai toujours eu à me louer de sa part d'une politesse toute particulière.

Il plaignait beaucoup le maréchal de Trévise. « Je « ne parle pas de sa personne, lui dis-je, que j'honore « comme une des gloires de la France ; mais je ne « comprendrai jamais une pareille position. Consentir « à être un homme de paille, par complaisance pour « son souverain.

« — Je connais trop vos sentiments français, me « dit M. de Mornay, pour ne pas m'étonner de votre « sévérité envers ce vieux militaire.

« — Je mets toujours les personnes de côté, lui « dis-je ; mais c'est précisément parce que je suis

« Français, que je m'afflige de voir un maréchal de « France que j'estime, consentir à jouer ce rôle se« condaire. Je me rappelle qu'un jour, Charles X, qui « savait entendre la vérité, me reprochait l'âpreté de « ma franchise. — Tu oublies que tu es mon aide de « camp, me dit-il. — Sire, lui dis-je aussitôt, en dé« posant mon épée aux pieds de Votre Majesté, je ne « suis plus que votre sujet, et le plus beau droit « comme le premier devoir de la fidélité, c'est de dire « la vérité à son Roi. Je laisse aux courtisans, Sire, le « soin de vous flatter, moi je veux vous servir, et ne « vous flatterai jamais. — Parle, me dit le Roi en me « frappant sur l'épaule. »

« — Remarquez, dit la marquise Oudinot avec « bonté, qu'élevé à l'école d'un homme qui n'admet« tait aucune résistance et qui remplissait d'enthou« siasme tous ceux qui l'approchaient, le maréchal « de Trévise est plus excusable que nous ne le se« rions à sa place. — C'est possible, répondis-je; « mais je suis convaincu que j'aurais répondu à « Napoléon de même que je l'ai fait à Charles X. »

Paris, 4 février 1835.

La duchesse d'Istrie, cette personne aussi bonne que belle, avait bien voulu se plaindre de mon silence et de mon oubli. Je sors de chez elle, où j'ai trouvé un jeune homme du faubourg Saint-Germain, qui va aux Tuileries. J'interrompis un moment une conversation qui fut continuée sans crainte devant moi, car on connaît ma modération.

Ils parlaient avec tristesse de la sévérité de certaines personnes exclusives qui n'admettent pour bonnes que leurs opinions, sans jamais comprendre qu'on ne les partage point. « Ah! si vous saviez, monsieur de La « Rochefoucauld, combien on fait par là d'ennemis à « votre cause. On en éloigne bien des gens qui se- « raient tentés de s'en rapprocher; vous, au con- « traire, vous lui faites des amis; vous la servez uti- « lement, et bien des gens se rangeraient derrière « vous, etauraient dans votre caractère une confiance « sans bornes. — Plus on a une conduite ferme et po- « sitive, répondis-je, et plus il me semble permis et « tentant de montrer une grande indulgence. C'est « par là seulement qu'on ramène à ses idées, et qu'en « n'irritant point les esprits, on prépare l'avenir par la « réunion possible de tous les sentiments, et de toutes « les opinions. Tout est là pour la France. Les uns « exaltent leurs vues personnelles et leurs répugnan- « ces. Moi, je crois servir par ma conduite la cause « de mon pays; et rien ne me ferait changer la ligne « de conduite que ma conscience et mon cœur m'ont « tracée.

« Chaque jour, chaque nouvelle circonstance me prou- « vent que j'ai raison; et c'est dans toutes les classes « et dans toutes les positions que j'en trouverais les « preuves. »

Paris, 6 février 1835.

J'ai mené hier la somnambule que je dois à l'obligeance de M. C... chez madame ...... Cette femme a été si lucide, elle dépeignit si parfaitement tout ce

sait de l'estime générale ; aussi chacun se demande quel a pu être le motif d'une résolution si subite, si ferme et tellement inébranlable.

17 février.

« — Vos actions montent, messieurs les légitimistes, « me disait hier M. S... ; vous avez aujourd'hui pour « vous quatre-vingt-dix chances sur cent. Vous avez « été fort habiles, et si vous perdez maintenant votre « partie, ce sera par votre faute. Je comprends que « vous pouvez arriver, parce que je vois que les évé- « nements marchent avec vous ; mais je m'explique « difficilement ce que vous ferez quand vous serez ar- « rivés. Le parti Bonaparte est mort. Si nous prenons « le pouvoir dans un moment de crise, et que nous ne « sachions pas, ou que nous ne puissions pas le gar- « der, ce sera partie gagnée pour vous. Quelque- « fois, la tête de votre parti pourrait vous faire faire « fausse route ; c'est la queue du nôtre qui amène nos « fautes. Il y a là, pour vous et pour nous, de grandes « difficultés à vaincre. Le pays ne veut pas de ré- « publique. Ce mot est pour lui synonyme de tous « les excès. Arriverons-nous à le dépersuader ? C'est « toute la question. M. de Villèle est sans contredit « l'homme d'affaires le plus habile que vous ayez ; on « peut ajouter : qui existe ; mais comme ministre diri- « geant, il est impossible. Il serait toujours débordé « par les hommes ou embarrassé par les circonstan- « ces. En résumé, si nous échouons et si vous êtes « fidèles à vos engagements, nous irons à vous. »

L'autre soir, chez madame Récamier, je reconnus

une personne qui me paraissait singulièrement bien conservée. C'est madame Regnault de Saint-Jean-d'Angély. Elle était au bal que donna madame la duchesse de Luynes, lors de mon mariage. Je l'avais aussi rencontrée chez la princesse Borghèse. Elle méprise et déteste l'ordre de choses d'aujourd'hui. Nous causâmes longtemps ensemble ; et elle convint que Henri V, tel que nous le présentons, pourrait seul terminer toutes les divisions.

La force de la cause de la légitimité est précisément dans cette opinion, qu'elle ne peut devoir son triomphe qu'à la raison et à la modération.

CHAPITRE II

8 mars 1835

Les bals masqués sont devenus de véritables saturnales où les jeunes gens de tous les rangs et de tous les états se ruent avec une véritable frénésie. Ils ont adopté une danse d'un cynisme révoltant, dont la police s'effarouche, mais qui brisera les digues que MM. les sergents de ville veulent lui opposer. Il faut remonter au délire qui entraînait Paris sous le Directoire pour trouver un exemple de cette fureur pour le plaisir qui tourne tant de têtes.

Au milieu des scandales de tout genre qui signalent ces orgies, on est heureux de trouver quelques mots qui prouvent du moins que l'esprit français, l'esprit de repartie et d'à-propos n'a pas encore été étouffé dans les brutales étreintes de cette fièvre de vice et d'immoralité dont nous subissons les accès. Voici ce qui a été entendu au dernier bal de l'Opéra :

Mademoiselle Jenny Verpré se promenait avec le maintien préoccupé d'une personne attendant quelqu'un qu'elle ne voit pas venir.

« — Qu'as-tu donc, beau masque? lui dit un pas-« sant; que cherches-tu?

« — Un sot à mystifier, répondit-elle; serais-tu « tenté d'avoir la préférence? »

L'interlocuteur se retira un peu déconcerté.

La même actrice voulant se débarrasser d'un autre ennuyeux qui s'acharnait à sa poursuite.

« — Mon ami, lui dit-elle, je savais bien que les « chenilles devenaient papillons; mais vous m'appre-« nez qu'elles peuvent fort bien rester chenilles. »

Au bal Musard, de nouvelle création, des jeunes gens bien mis, après une véritable orgie, en firent tant que la foule scandalisée s'écria : « A bas les musqués! à la porte! » L'habit ne fait pas le moine.

Quel dégoûtant enivrement de plaisir! Encore si l'on conservait quelque décorum, et si l'on rendait à la morale publique l'hommage qui lui est dû : celui de se respecter en dissimulant ses vices! Mais il en est tout autrement, et jamais la démoralisation n'a marché plus à découvert.

On se rit des croyances et de la vérité, et l'on porte dans ses plaisirs cet effroyable dégoût qui a besoin des excès pour se stimuler.

O France! de quels maux à venir te menace une pareille génération!

Le matin de ce jour (c'était le mardi gras), au cercle Grammont, il s'était passé un désordre d'un autre genre. Des voitures de masques s'étaient arrêtées sous les fenêtres.

Les injures avaient succédé aux lazzi, et l'on avait fini par se jeter des œufs à la tête. La foule, atteinte par les éclaboussures du combat, y mit fin à coups de pierres ; et on vit le moment où cette mauvaise plaisanterie allait avoir des résultats fâcheux pour la sûreté des imprudents qui se l'étaient permise.

9 mars.

J'étais chez la marquise de F.... « — Je tiens « cette anecdote d'une personne présente, dit ma- « dame ***, sœur de la baronne de Delmar. M. de La « Garde, Suédois, dînait chez le grand-duc de Bade. « Il vit tout à coup entrer un second duc de Bade tout « semblable à celui qui était à table en face de lui. « Cette figure fut se placer derrière le grand-duc.

« — Ah ! mon Dieu ! que vois-je ? s'écria à demi- « voix la grande-duchesse. Monsieur de La Garde, « ne voyez-vous pas comme moi ?

« M. de La Garde avait vu ; mais il ne répondit « rien. Le lendemain, s'étant mis en route de très- « grand matin, des courriers qui le dépassèrent lui « apprirent la mort subite du grand-duc. »

10 mars.

M. de Castelbajac était à sa campagne, où il possédait un petit chien tout laid, mais bien fidèle, qui avait pour occupation de tourner la broche. Son plus grand bonheur, quand toutefois ses occupations ne

le retenaient pas à la cuisine, était de suivre son maître à la promenade. Or, un jour qu'ils marchaient de compagnie, M. de Caltelbajac se sentant tiré fortement par la basque de sa redingote, s'arrête et voit son chien qui, assis, pousse deux cris aigus.

«— Qu'as-tu donc mon pauvre ami ? » et il se remet en marche ; même manége du chien recommençant trois ou quatre fois. M. de Castelbajac étonné, examine son chien avec plus d'attention. Ce bon animal témoigne sa joie ; il fait quelques pas, regardant toujours son maître, et semblant l'appeler des gestes et de la voix. Il allait et revenait. M. de Castelbajac suit enfin cet animal si intelligent, et arrive par des chemins détournés à un large fossé recouvert d'épines ; le chien s'arrête, et bientôt les branches sont écartées. On aperçoit un objet blanc. Toutes les imaginations s'éveillent, Enfin on reconnaît un grand sac de blé qui avait été volé à M. de Caltelbajac. Le lendemain, le chien n'existait plus. Les paysans l'avaient empoisonné.

10 mars.

Je reçois une lettre de madame du Cayla. Je lui avais écrit pour la prier de me renvoyer les lettres que je lui écrivais tous les jours, à l'époque où nous nous occupions de politique. Elle m'écrit qu'elle les a brûlées[1]... Cette réponse m'a été extrêmement sensible. Rien, en effet, ne peut remplacer pour moi ce trésor précieux, ces preuves d'un dévouement aussi désinté-

[1] Heureusement pour moi, qu'une partie de ces lettres a été retrouvée. (Voir le huitième volume de mes Mémoires.)

ressé. On y eût vu mon plan successivement développé, mes pensées, mes projets, ma politique, mon courage, mes efforts que rien n'était capable de décourager, les difficultés énormes qui naissaient pour moi de l'imagination si impétueuse et du caractère si vif de madame du Cayla. On eût vu comment je relevais son courage quelquefois abattu; et l'on eût jugé les conseils de tout genre que je lui donnais.

On eût pris une idée de cette position difficile et complexe dans laquelle se trouvaient l'héritier du trône et le roi. On eût vu comment je les faisais servir l'un et l'autre au salut commun, au salut de la patrie. Ces lettres eussent mis au courant de bien des intrigues, et fait connaître les hommes de cette époque; notre travail auprès de M. Villèle, notre méfiance à son sujet. Le désir que j'avais de chercher la lumière à tout prix, s'y lisaient dans chaque mot. Avec un esprit supérieur, madame du Cayla est femme, et elle a probablement brûlé mes lettres, pour être plus certaine qu'elles ne verraient jamais le jour. Elles me mettaient au premier plan; et elle préférait que je ne fusse qu'au second. En suivant pas à pas le développement de notre politique, bien des gens qui la blâmaient, l'eussent, je n'en doute pas, admirée. J'ajouterai que, dans son intérêt même, madame du Cayla a eu grand tort de détruire ces témoignages irrécusables des intentions qui nous faisaient agir. C'est une épreuve de plus à ajouter aux déceptions qui désenchantent ma vie.

11 mars.

Je rencontre quelquefois M. de Vaines chez madame de Kinzel ; nous causons volontiers, et nous parlons avec une confiance réciproque, sachant très-bien que ce que nous disons ne sera pas répété. M. de Vaines convient que les ministres ont fait des fautes. Il ne croit pas encore d'une manière définitive au maréchal Soult et paraît convaincu que MM. Guizot et Thiers reviendront aux affaires. Il m'expliqua comment, après la démission du maréchal Mortier, les ministres, d'un commun accord, avaient refusé de s'adjoindre le maréchal Soult, et comment ils avaient proposé à M. de Broglie, président, son portefeuille. A l'entendre, c'est Louis-Philippe qui s'est plu à rendre toutes les combinaisons impossibles, pour en faire jaillir le triomphe de sa pensée immuable. Le maréchal Soult fut alors chargé de former un cabinet; et après avoir refusé, il accepta enfin cette mission, grâce au concours de M. Molé, sans lequel il lui était impossible de former un cabinet, et d'expulser les doctrinaires. Louis-Philippe, dans ces dernières circonstances, a beaucoup perdu dans l'esprit de ceux qui l'approchent, et qui lui croyaient de grands moyens. Ils sont revenus de cette opinion ; et ce personnage leur paraît décidément au-dessous des circonstances et du rôle qu'il veut jouer. Il serait facile de prouver, selon eux, qu'il n'a que de l'intrigue, et un excessif amour du pouvoir mêlé à des idées révolutionnaires, ce qui paraît inconciliable. Tant que les événements l'ont secondé, on a vanté son habileté ; mais du moment que

les embarras naissent, et que les affaires se compliquent, on voit clairement son insuffisance, son imprévoyance, son entêtement; en un mot, son peu d'habileté réelle. Cette opinion m'a paru d'autant plus curieuse, qu'elle est celle des ministres de Louis-Philippe, capables de le juger.

M. Royer-Collard, que je quitte à l'instant, regarde comme fait le ministère que M. de Vaines met en doute. Ce ministère, selon M. Royer-Collard, aura la majorité à la Chambre, grâce à M. Molé. « L'amnistie « va de droit, me dit-il ; c'est une nécessité de la pré- « sence de M. Molé, juge du maréchal Ney. Il y aurait « impossibilité à soutenir cette position devant le pro- « cès qu'on prépare. M. Molé est tout dans ce minis- « tère, et lui seul le rend possible. » Et comme je répondais : « Nous marchons forcément à une disso- « lution, et Louis-Philippe se trouvera dans la néces- « sité de se laisser entraîner par l'anarchie ou bien de « saisir le pouvoir absolu. — Dites tout ce que vous vou- « drez, reprit-il en riant, des prédictions ne sont point « des paroles. On n'est pas forcé de les tenir. »

12 mars.

« — Qu'est devenue l'émeute? me disait ces jours- « ci une personne ministérielle. Grâce à elle, Louis- « Philippe régnait ; et sans elle, il ne peut gouver- « ner. »

C'est à cela que se réduit la situation actuelle. Grande et importante leçon donnée au monde, pour lui prouver qu'en dehors du principe de vérité, non-

seulement il n'y a rien de bon ni de sûr, mais que, même, il n'y a rien de possible. La société est tranquille; la France est en repos; l'émeute a abdiqué, les partis attendent; le gouvernement n'est entravé que par les difficultés de sa position, et les contradictions qui existent entre son origine et sa conduite présente. N'est-ce pas, en effet, le comble de l'impudeur d'amonceler dans les prisons d'État ceux qui ont agi en vertu des principes qu'il a avoués, et qui l'ont fait ce qu'il est? Cependant personne ne se révolte. Chacun regarde, hausse les épaules et laisse venir. Personne ne croit que le duc d'Orléans doive succéder à son père; mais ce qui existe, se maintient par l'appui des intérêts que froisserait une révolution nouvelle. La France veut avant tout l'ordre et le repos; mais quand le gouvernement, après tant de fautes et d'inconséquences, forcé dans ses derniers retranchements, obligé de choisir entre l'anarchie et le pouvoir absolu, troublera l'ordre et le repos dans l'intérêt de sa propre conservation, alors le pays, ouvrant les yeux, tournera ses regards vers le seul principe qui puisse l'arracher à tous les désordres.

Tous les partis s'usent; les hommes et le pouvoir s'usent. Il n'y a pas aujourd'hui en France un parti capable de l'emporter, au détriment des autres. L'avenir de la France est dans la réunion de tous les partis; mais pour cela, il faut que leurs chefs aient disparu de l'horizon politique. Il faut, en un mot, des hommes nouveaux à la société nouvelle qui se prépare. Il faut des hommes régénérés à la société régénérée; et plus de ces rusés politiques de toutes les opinions et de tous les partis.

Les rois de l'Europe, en méprisant notre gouvernement, le soutiennent, à la charge par lui de tenir la France dans un état d'atonie qui lui ôte tous les moyens de recouvrer sa force, sa grandeur et sa prospérité passées; ils le soutiennent, à la condition qu'il écrasera la révolution, leur mortelle ennemie. C'est ce que je disais hier à un diplomate étranger qui ne niait pas la vérité de mon assertion.

La mort de l'empereur d'Autriche eût été, il y a dix-huit mois, quand je parcourais l'Italie, le pronostic certain d'une révolution, dans ce pays surtout; mais depuis ce temps cette couronne s'est raffermie, et M. de Metternich, à force de soins, est parvenu à circonscrire de toutes parts l'héritier du trône.

Obligé de songer tous les jours à défendre son autorité, se maintiendra-t-il longtemps dans une position aussi forte, et le lourd sceptre autrichien conservera-t-il cette vertu somnifère qui engourdit les pays sur lesquels il s'étend? L'Italie est le pays des volcans mal éteints, et ils ont de terribles réveils!

Une personne qui se dit bien instruite de ce qui se passe à Prague racontait hier devant moi qu'une discussion très-vive avait eu lieu entre madame la Dauphine et madame la duchesse de Berry, au sujet du duc de Bordeaux.

« — J'en serais donc réduite, aurait dit Madame, « à voir mon fils placé entre deux usurpations? »

Il faut, si le fait est exact, qu'il y ait eu bien des changements dans les esprits depuis mon passage à Prague, car à cette époque, nul doute n'existait à ce

sujet dans l'esprit des augustes personnages de la branche aînée.

13 mars.

Le grand travail de l'enfantement du ministère est enfin terminé; on avait fait venir de Naples le général Sébastiani, pour lui donner l'ambassade de Londres; on le fait accourir de Londres pour lui donner, à ce qu'on lui disait, les affaires étrangères. On avait demandé en toute hâte le maréchal Soult, qui était dans ses terres, pour le remettre à la guerre; le reste du ministère, dans cette combinaison, devait être changé. Au lieu de cela, il reste seulement le duc de Broglie et le maréchal Maison, remplaçant le maréchal Mortier; le premier comme président du conseil, avec le portefeuille des affaires étrangères, le second, comme ministre de la guerre. Ainsi, ce sont les doctrinaires qui l'emportent.

Jamais l'impuissance d'un gouvernement, jamais la faiblesse ou la nullité du pouvoir n'ont été démontrées à un degré pareil. La brochure de M. Rœderer, bien que faite il y a six mois, semble la pensée secrète de la soi-disant pensée immuable. Point de réclamation officielle contre les interprétations qu'on lui donne. Louis-Philippe semble faire un appel au sabre; et il paraît marcher vers le pouvoir absolu; mais il s'arrête en chemin tout essoufflé; et après avoir vainement frappé à toutes les portes et avoir manqué du caractère nécessaire pour rendre une combinaison possible, il subit le joug contre lequel il s'était si hautement prononcé, et que chacun sait lui être antipa-

thique, celui enfin des doctrinaires. Il nomme ou accepte M. de Broglie, dont il déteste, dit-il, le pédantisme; il en fait un premier ministre; et M. Guizot qui lui a dit si durement ses vérités, reste au ministère. Jamais faiblesse ne s'est révélée à un tel degré. Les événements marchent indépendamment de la volonté de l'homme, de ses efforts ou de son travail.

16 mars.

Il y a trois ans, je déplorais les obstacles que l'éducation de mes deux filles rencontrait dans la maison paternelle. J'eus alors la pensée de les mettre au couvent. Mes parents, convaincus de cette nécessité, eurent de la peine à me pardonner de ne pas l'avoir mise à exécution; mais la certitude que je ferais un mal affreux à madame de La Rochefoucauld, déjà, hélas! très-malade, m'avait seule arrêté.

Ce n'est donc pas une résolution nouvelle que je viens de prendre. Il ne m'a plus été possible d'hésiter; et je me suis décidé, la mort dans l'âme, entraîné par la seule pensée d'un devoir impérieux. Mais quand je vois leur gouvernante elle-même, désespérée de quitter ses élèves, reconnaître l'impérieuse nécessité de cette mesure; quand j'entends tout le monde l'approuver, mes parents la soutenir hautement, je ne puis avoir la crainte de me tromper.

Mon courage, soutenu par la conviction intime d'avoir fait ce que je devais, m'avait d'abord donné la force nécessaire pour me séparer de mes chères en-

fants; mais au moment de voir cette grille se refermer sur mon Élisabeth, mon cœur s'est brisé.

Ma fille chérie continue à être aussi courageuse que raisonnable, bien que profondément sensible.

« Nous avons porté le deuil de ma mère bien peu « de temps, disait hier ma chère petite Marie; au cou- « vent, nous serons en noir, et nous le porterons tou- « jours. »

Chères enfants! Ma vie est à elles. Je leur sacrifie bien plus que l'existence!

Le chagrin de me séparer d'elles m'a rendu malade. Je ne le suis jamais, que par la souffrance qu'éprouve mon moral; mais jamais résolution n'a été mieux justifiée. Mes filles sont à merveille; et elles ont bien pris leur parti. La petite Marie, qui, les premiers jours, se déridait avec peine, est bien maintenant et semble n'y plus penser. Mon cœur paternel respire plus librement, et s'il se serre parfois à la vue de ce costume noir, et de ces voiles blancs, il se repose sur l'avenir de ces chères enfants que ce couvent protége, et que dirigent ces excellentes religieuses.

La religion y est vraie et bien entendue. On y est bon sans faiblesse, et nulle partie de l'éducation n'y est négligée.

Hier, après avoir passé une heure avec mes filles et causé avec la maîtresse du pensionnat, femme d'esprit, et aussi avec la supérieure, j'entrai dans la chapelle où se donnait le salut. Derrière une grande grille, j'aperçus mes filles à travers les barreaux; mon cœur saigna; mais bientôt je sentis du bonheur à prier pour elles et avec elles, au milieu de toutes ces âmes pieuses dont les prières doivent aller droit au

ciel. Il me semblait que mes résolutions étaient approuvées, confirmées, et qu'elles seraient protégées.

27 mars.

L'ordre est bon en tout, et partout. L'homme veut être commandé, et pourvu qu'il le soit avec justice, il approuve même la fermeté. J'avais pris un cabriolet en revenant un jour de voir mes filles.

Celui qui le conduisait me raconta que son maître habitait le faubourg de la Chapelle; que c'était un homme juste et ferme; qui ne passait rien, mais ne commettait jamais une injustice. « Tout se fait au commandement chez nous, dit-il. On part à sept heures, on rentre à neuf. Les cabriolets sont lavés de suite, et nous passons tous les matins en revue au pas devant le maître. Une première faute est punie par une semonce, une deuxième par la perte du cautionnement, une troisième on est renvoyé. Nous sommes soixante-dix, tous contents, tous tranquilles. On n'entend jamais de bruit; et le maître nous parle toujours avec politesse, ce qui nous plaît à tous. On aime à être considéré; aussi sommes-nous respectueux pour lui. Les règlements sont connus, et chacun s'y soumet. »

En écoutant cet homme de bon sens je pensais à la France.

Ceux qui tiennent les rênes de l'État feraient bien d'aller prendre des leçons du maître de mon cabriolet.

30 mars.

Une lettre arrivée hier de Londres racontait l'anecdote suivante : Lady .... s'aperçoit qu'elle est volée; il lui manque du linge, des parures, des diamants même. Qui soupçonnera-t-elle? tout le monde, plutôt qu'une jeune femme de chambre qu'elle a depuis six mois, qui possède toute sa confiance sans aucune restriction, et qu'elle affectionne particulièrement. La police est avertie. Milady recommande qu'on interroge chacun de ses gens; mais elle trouve inutile de faire comparaître une personne dont elle est aussi sûre.

« — Impossible de s'en dispenser, milady, tous vos « gens doivent être interrogés également. »

On procède à la visite comme à l'interrogatoire; et la police obtient pour résultat de découvrir que cette jeune femme de chambre si candide est un Français forçat libéré; les objets volés ont été retrouvés dans sa chambre.

30 mars.

Hier soir, chez la marquise de Bartillère, on me faisait un crime de ne pas être tory outré. Je répondis : « — C'est parce que je suis pour une sage « réforme, que je défends un principe conservateur « de toutes les idées de l'ordre, et que je désire qu'on « rende à la religion ce qui lui appartient, en ren-

« dant au clergé l'indépendance, qui est son droit.
« Conséquent avec ce principe, puis-je défendre, en An-
« gleterre ceux qui combattent, et veulent arrêter une
« réforme que réclament les intérêts les plus sacrés
« et les plus légitimes? La politique anglaise, hypo-
« crite et félone, forge des chaînes au nom de la li-
« berté, gouverne à force de corruption, et empoisonne
« depuis des siècles la raison du monde.

« Comment ne pas s'indigner contre ce pouvoir
« temporel qui, réunissant dans sa main le pouvoir
« spirituel, s'impose aux nations, et exploite les peu-
« ples? Tant que cette outre d'Éole restera ouverte,
« l'Europe ne jouira pas d'un ciel calme et serein;
« elle verra sans cesse ses intérêts les plus précieux
« mis dans la balance où se pèsent les balles de coton,
« et les caisses d'opium. Il faut enfin que le monde se
« réveille pour écraser de son poids ce comptoir où
« s'escomptent depuis si longtemps nos malheurs, nos
« souffrances, et nos révolutions. »

1er avril.

« Comment peut-il se faire, me disait, il y a peu de
« jours, M. le comte Beugnot, que vous, si attaché
« au principe de la légitimité, vous puissiez admet-
« tre une exception aussi importante et aussi grave
« que celle qui admet Henri V et repousse Charles X? »

Je vis à regret qu'une certaine coterie, avait attiré vers elle cet homme, qui a plus d'esprit que de fixité dans les opinions.

« — Monsieur le comte, lui répondis-je, c'est avec
« douleur, pardonnez à ma franchise, que je vois des

« hommes aussi distingués que vous, devenir le jouet « d'intrigants adroits qui cherchent à diviser un parti « puissant et national marchant à la conquête de l'a- « venir. C'est précisément parce que je soutiens la « légitimité, que je m'attache à Henri V. Je tiens de « la bouche même de Charles X, et j'ai été autorisé « à le répéter, qu'il regarde son abdication pour bien « donnée; qu'il l'a renouvelée en pays étranger, et « qu'il est bien décidé à ne jamais revenir sur cet « acte.

« — Soit, dit M. Beugnot; mais alors nous arri- « vons nécessairement au duc d'Angoulême.

« — D'accord sur les deux premiers points, dis-je « à M. Beugnot; voyons si nous pourrons l'être aussi « sur le troisième....... « Je n'ai rien signé depuis « Rambouillet, m'a dit M. le Dauphin, mais je vous « déclare formellement que je n'entreprendrai jamais « rien contre les intérêts du duc de Bordeaux. Vous « pouvez le dire en mon nom. »

M. Beugnot n'eut rien à répondre.

6 avril.

Une lettre de Vienne apporte des détails touchants sur la mort de l'Empereur d'Autriche, François Ier.

Sa Majesté sentant sa fin approcher, la vit venir avec calme. Il mit ordre à tous les intérêts de sa famille et de son empire. Rien ne fut oublié. Jamais chrétien ne témoigna plus de résignation à l'approche de ce moment solennel, que la volonté humaine ne peut reculer.

Jamais homme en parfaite santé ne développa plus d'élévation, et plus de présence d'esprit. Après s'être occupé de tous les intérêts dont sa position lui faisait une obligation, l'Empereur ne pensa plus qu'aux devoirs imposés par sa conscience; et, dans cette sublime occupation, il montra le même calme et la même force d'âme. Quand tous ses devoirs de prince et de chrétien furent remplis, il attendit patiemment la mort; et, sentant qu'elle ne pouvait tarder :

« — Qu'on ouvre toutes les portes de mon appar-
« tement, s'écria l'Empereur en recueillant le peu de
« forces qui lui restaient, et que tout le monde soit
« introduit sans distinction ! J'ai vécu au milieu de
« mes peuples; je veux expirer devant eux. »

En effet, l'ordre de l'Empereur étant exécuté, chacun se précipita dans ses appartements; et la douleur respectueuse que montra la foule parut aussi sincère que profonde. C'est au milieu d'elle que l'Empereur rendit le dernier soupir.

7 avril.

Le ministère Peel vient d'être battu à la majorité de trente voix, avec la motion de lord Russell.

Grand et mémorable exemple que le ciel donne à la terre, en créant, malgré la volonté de l'homme, et presque à son insu, une de ces grandes époques où la vérité triomphe, en se dégageant des préjugés et des maux dont les passions s'efforcent de l'entourer. Voilà longtemps que je vois l'Angleterre marcher à pas lents, mais d'une manière inévitable, à une grande révolution qui sera le triomphe de toutes les

croyances qu'elle a foulées aux pieds. L'aristocratie, qui est sa force, perd tous les jours de son pouvoir.

Sans doute le ministère Peel défend en apparence les idées d'ordre; mais cet ordre même est le désordre moral le plus grand qui puisse exister.

CHAPITRE III

—

9 août 1835.

L'autre jour, je discutais dans un salon, devant des étrangers, et des hommes du juste-milieu. La discussion roulait sur la France et sur l'Angleterre. Nous parlions déjà depuis quelque temps : « Voici ma pro-« fession de foi, dis-je à ces messieurs : Nous sommes « des hommes monarchiques ; mais nous voulons « appuyer la monarchie sur les seules bases qui la « consolident et lui offrent un avenir, en reconnais-« sant franchement les droits des peuples, et en leur « donnant les libertés qui sont également dans l'inté-« rêt des rois, et dans celui des sujets. » — « Vous « voilà avec votre suffrage universel, véritable déma-« gogie, anarchie certaine, absurdité sans pareille » « s'exclama-t-on de toutes parts. — « Comment « entendez-vous le suffrage universel ? » demandai-je « à mes auditeurs. — « Le suffrage universel !... c'est

« tout un peuple nommant ses députés. » — « Si c'é-
« tait là notre doctrine, messieurs, je vous permettrais
« de la condamner ; mais nous ne cessons de répéter
« que ce que nous demandons, c'est seulement que
« tous ceux qui payent l'impôt, contribuent à nom-
« mer ceux qui le votent. Nous voulons trois de-
« grés à l'élection : celui de la commune, de l'ar-
« rondissement, et du département. » — « Comment !
« mais c'est fort sage, » dit un des auditeurs. —
« Sans doute, repris-je, mais ce qui n'est pas sage,
« c'est de juger un système sans le connaître dans tous
« ses développements. » — « Sans doute votre pensée
« est très-monarchique, dit mon antagoniste ; mais le
« pays est tout démocratique ; il n'ira jamais dans le
« sens où vous voulez le mener ; que ferez-vous alors ? »
« — C'est parce qu'on refuse au pays ce qu'il a droit
« de demander, qu'il exige plus que son droit ; satis-
« faites son premier intérêt, qui est celui de s'admi-
« nistrer lui-même ; et alors la nation, plus sage et
« mieux éclairée, deviendra moins exigeante. » —
« La nation veut avant tout ce qui est, » dit un juste-
« milieu. — « Pardon, la nation veut l'ordre avant
« tout, et il vous est aussi impossible de le donner,
« que de le garantir. Votre existence se soutient au
« milieu du chaos, par la confusion des idées et des
« choses. Vous ranimez le désordre par les baïon-
« nettes, et vous voilà poursuivant aujourd'hui les
« principes de trouble que vous avez préconisés hier ;
« mais quand les fers se seront émoussés à ce jeu,
« que deviendrez-vous, n'ayant aucun point d'appui
« dans le pays ? Heureusement le pays marche sans
« vous, et malgré vous. Si vous marchez vers l'ordre

« sans violence, vous hâtez votre destruction ; et par « le désordre, vous consommez votre ruine. » — « Mais vous, légitimistes, monsieur, vous n'êtes pas « moins impossibles. » — « Entendons-nous bien ; « je dis qu'il vous est impossible de satisfaire à tous « les besoins du pays, et qu'à la légitimité seule « appartient ce pouvoir. A un jour donné, entravés « par les liens dont vous vous êtes entourés dès votre « berceau, vous vous trouverez hors d'état de mar- « cher par vous-mêmes ; c'est alors que vous rede- « manderez comme nous la légitimité. Ce jour-là, « nous serons d'accord. Aussi je suis loin de crier « contre les hommes du centre, parce que je vois en « eux de futurs alliés ; parce que je suis persuadé « qu'un jour ils nous tendront la main pour les aider « à s'opposer à la république, dont le pays ne veut « à aucun prix ; son nom est aujourd'hui pour lui « le synonyme d'échafaud, de guerres intestines et « étrangères, de troubles et d'anarchie. » — Il n'y avait pas grand'chose à répondre, et l'on se regardait sans mot dire. — « Mais, reprit un des juges du camp, « je vous ai entendu dire tout à l'heure que vous ne « formiez aucun vœu pour le ministère Peel : vous « voulez donc le désordre partout? celui de l'Angle- « terre entraînerait celui de la France. » — « Non, « monsieur ; et d'abord je nie que la situation de l'An- « gleterre ait aucune influence sur la position de la « France, dans le sens où vous l'entendez ; le mi- « nistère Peel est, en France, le soutien de M. de « Broglie ou de M. Guizot. Il veut faire végéter quel- « que temps de plus le système actuel. Je conviens « que derrière le ministère Peel, et quoiqu'il fasse

« pour l'arrêter, s'avance, je le répète, une révolu-
« tion qui menace le gouvernement anglais; pour
« moi, la destruction de l'anglicanisme est le gage du
« repos du monde. La révolution sera véritablement
« en Angleterre une restauration sociale; et je crois être
« conséquent avec mes principes, en désirant la fin du
« pire des désordres, du désordre moral, du désor-
« dre organisé, du désordre se propageant de proche
« en proche comme la tache d'huile qui s'étend; et
« tendant à se faire universel, pour empêcher qu'on
« ne voie qu'il est le désordre. Vous vous êtes élevés,
« messieurs, contre la prétendue exagération reli-
« gieuse de la restauration; exagération qui était
« plus dans la forme que dans le fond; et de quel
« droit venez-vous aujourd'hui réclamer en faveur du
« despotisme anglican? Faut-il faire retentir à votre
« oreille les cris de désespoir de cette pauvre Irlande,
« qu'une poignée de prêtres anglicans et de proprié-
« taires exploitent avec la barbarie et l'insolence des
« anciens janissaires? — Au centre la liberté, et le
« despotisme aux extrémités: c'était Rome, a dit Mon-
« tesquieu. — Le mensonge, le préjugé, le privilége,
« la persécution à l'intérieur, et la guerre à l'exté-
« rieur, pour que le peuple anglais et les nations
« étrangères ne puissent pas apercevoir l'odieux de
« leur gouvernement, et de leur Église de monopole :
« voilà l'anglicanisme! »

10 avril.

Le ministère Peel a donné sa démission. Qui lui succédera? Rien de possible et de stable, pas plus en Angleterre qu'en France. En dépit des efforts humains, la régénération sociale s'opérera par le pays, d'où sont sorties toutes les déviations des principes constitutifs de la société européenne. Du chaos de l'Angleterre doit surgir un jour l'ordre général. Son gouvernement, qui, depuis trois cents ans, l'a si souvent interverti et troublé, cet ordre précieux, tombera le jour où l'Europe, établissant autour de l'Angleterre un cordon sanitaire, laissera son aristocratie se débattre contre les éléments de haine et de destruction qui fermentent autour d'elle, et ne permettra pas qu'elle ouvre cette soupape de sûreté à l'aide de laquelle elle s'est, jusqu'à présent, débarrassée des idées révolutionnaires en les rejetant sur ses voisins.

12 avril.

Il est d'un esprit sage et éclairé de ne rien repousser sans examen, quand il s'agit d'être utile à son pays; de ne pas s'effrayer des obstacles, et de chercher à faire jaillir la lumière du sein des obscurités dont l'entoure quelquefois l'ignorance ou la prévention. Comme on me sait ami du progrès et de l'amélioration de la société, on m'a mis en rapport avec le colonel Roland qui s'occupe avec succès de l'éducation morale des galériens de Toulon; et qui, par

le travail, est parvenu à les amener à des habitudes plus régulières et moins vicieuses.

Je reconnus en lui le désir d'être utile à ses concitoyens, et de les améliorer; mais je crus remarquer une imagination fort vive, qui pouvait parfois lui faire illusion; avec quelques opinions hasardées qui me firent l'effet d'être nées plutôt du désir de se singulariser, que d'une étude approfondie des choses et des hommes. Il me sembla que des convictions mieux arrêtées eussent donné à ses actions, et à ses efforts une direction plus positive. Je regrettai qu'elles ne fussent pas plus conformes à ces idées de vérité dont on ne peut s'écarter sans danger. Quand l'homme compte sur sa seule force pour fonder quelque chose de durable, il bâtit sur un sable mouvant, qui ne lui offre ni solidité ni durée.

Le colonel Roland me pria de lire ses écrits : je le fis avec une sérieuse attention, et voici le résultat des réflexions qu'ils m'inspirèrent. Je lui communiquai ma pensée dans une seconde conversation que nous eûmes ensemble.

« Nobles idées, pensées profondes, sentiments éle-
« vés, intentions généreuses et philanthropiques. Ce
« serait faire un grand pas vers l'amélioration sociale
« que d'éclairer ses frères, et de leur prouver que leur
« véritable intérêt, humainement parlant, est d'être
« ce qu'on appelle honnêtes gens. Reste à savoir si les
« moyens proposés par le colonel Roland sont suffi-
« sants. Il est resté prouvé par l'expérience, qu'il ne
« suffisait pas d'être déiste pour être honnête homme,
« et que l'indifférence en matière de religion conduit
« infailliblement à n'en avoir aucune. La raison qui

« n'a de base que cette terre, ne résiste jamais à cer-
« taines épreuves. En éclairant l'esprit de l'homme,
« cherchez en même temps à élever son âme. L'ins-
« truction même devient un grand mal, quand elle
« n'est pas accompagnée de l'éducation morale ; mais
« qu'est-ce qu'une éducation morale qui n'est pas re-
« ligieuse? Combattre les passions, par l'intérêt bien
« entendu de l'homme, ce n'est pas lui donner les
« moyens de les vaincre. Il lui faut des motifs pui-
« sés dans un ordre de choses plus positif, plus du-
« rable et plus élevé. Vous avez sans doute fait un
« grand pas, dis-je au colonel Roland, mais il faut en
« faire un de plus, ou cette œuvre de perfection res-
« terait incomplète. Que sont devenues toutes les
« écoles de ces philosophes qui croyaient créer des
« vérités? et encore dans leurs doctrines, la pensée
« de la divinité était-elle présentée comme moyen et
« comme but. Vous semblez présenter les idées reli-
« gieuses comme utiles seulement à l'adolescence; et
« elles le sont bien plus à l'âge de la raison, qui a une
« lutte à soutenir contre les passions. Vous dites que
« ce sont des idées bonnes et utiles même, mais point
« indispensables ; et c'est une dangereuse erreur. »

Le colonel m'écouta en homme qui tient à ses idées, parce qu'il les croit bonnes ; mais qui a l'esprit assez élevé pour ne repousser ni les conseils ni la lumière qui naît de la discussion; et il me promit de professer hautement les doctrines religieuses dans une séance à laquelle il me priait d'assister.

Je me rendis en effet, le dimanche 5 avril, chez un honorable manufacturier, qui se félicite hautement des instructions du colonel, et du bon effet qu'elles

ont produit sur les ouvriers. L'auditoire était nombreux, un tiers était composé de curieux; le reste d'ouvriers. Le professeur parla avec grâce, avec facilité; il fut écouté avec une grande attention. Je ne perdis pas un seul mot de son argumentation; et tout ce que j'entendis ne fit que confirmer l'opinion que je m'étais faite de ses écrits; but utile et honorable sans doute; mais moyens insuffisants; quelquefois confusion d'idées, de choses et de principes. Ignorance et indifférence sur les vérités fondamentales, et même énonciation de principes qui leur seraient opposés.

15 avril.

Si l'on trouve dans mes *Mémoires*, des faits ou des opinions touchant le magnétisme et le somnambulisme, c'est que j'en ai étudié sérieusement les avantages, les inconvénients et le danger. Je crois savoir sur ce sujet tout ce qu'on peut apprendre; et j'espère avoir mis à mes recherches toute la prudence nécessaire.

Étonné souvent des effets que je produisais, j'ai toujours voulu me garantir des extravagances auxquelles se livrent plus ou moins ceux qui magnétisent. Je modère tellement les facultés que le ciel m'a données, et je parviens à obtenir pour moi-même un état de calme si complet, que jamais je n'ai causé la moindre agitation aux personnes que j'ai magnétisées, ne l'ayant fait que pour soulager la souffrance, et jamais par simple plaisanterie. Aussi, assez généralement, les somnambules que je magnétise, ne veulent plus retourner à leur magnétiseur. J'ignorais jusqu'où

l'abus du magnétisme pouvait être poussé, quoique je connusse parfaitement le danger de l'influence que l'on prend sur la personne que l'on magnétise. Un fait est venu m'éclairer ; et il me confirme dans la pensée que le magnétisme est une arme à deux tranchants dont il est possible d'user pour le bien ; mais aussi pour le mal de l'humanité. Ce n'est pas une raison de penser qu'il soit coupable de l'employer pour le soulagement de ses semblables ; mais celui qui en abuse est le plus criminel des hommes. Une faculté ne peut jamais être coupable par elle-même ; et elle ne le devient que par le mauvais usage qu'on en fait.

17 avril.

Berryer, dans deux séances sur la question des vingt-cinq millions, a effacé toutes les renommées de la tribune française. Rien n'a été égal à la puissance de sa parole, de son maintien et de son sang-froid, quand on l'interrompait avec aigreur ; de sa chaleur quand elle était nécessaire. La légitimité finira, elle aussi, par être plaidée devant la raison de la France, et elle triomphera de ses répugnances et de ses préjugés.

1er mai.

Fatigué d'entendre sans cesse accuser M. Royer-Collard d'être le père des doctrinaires, et désespéré qu'on pût attribuer cette paternité à un homme d'un esprit aussi distingué pour lequel j'ai, depuis longues

années, autant d'affection que d'estime, je voulus remonter à la source de cette assertion, et je puis donner comme certains les faits que je vais rapporter.

« En tout cas, je renie ma postérité, disait il y a « quelques jours, M. Royer-Collard, à la Chambre, à « quelqu'un qui lui parlait de ses prétendus enfants : « j'ai pu avoir des doctrines, et l'expérience m'a donné « le droit et le temps de les mûrir ; mais je n'ai jamais « eu rien de commun avec ce qu'on appelle les doc- « trinaires : j'ai, toute ma vie, été voué de cœur et de « conviction à la légitimité ; j'ai aimé la liberté, parce « que j'ai cru que ce principe et ses conséquences, « renfermés dans de sages limites, étaient également « dans l'intérêt des rois, et dans celui des peuples ; « j'ai voulu de la liberté pour consolider le trône, et « jamais pour le renverser. . . . .
. . . . »

Les premiers qui furent désignés à tort ou à raison par le nom de doctrinaires furent peu nombreux.

« Ce parti, disait le spirituel Beugnot, tiendrait « sur un canapé. » En effet, alors ils étaient trois, et chacun avait fait ses preuves de dévouement et de fidélité à la cause royaliste : c'étaient MM. Royer-Collard, de Serre et Camille Jourdan. Le premier avait entretenu pendant longues années une correspondance avec Louis XVIII, pendant l'émigration ; son indépendance, ses vues sages autant qu'élevées, son aversion pour l'intrigue, et son éloignement des étrangers, comme son horreur pour l'anarchie, se rencontraient à chaque page de ses écrits.

Le second, M. de Serre, avait servi avec distinction à l'armée de Condé.

Le troisième, Camille Jourdan, avait été le dernier Lyonnais qui, lors des Cent Jours, accompagna Monsieur, lorsque celui-ci fut forcé d'abandonner Lyon. Il ne quitta pas un moment ce prince, et rédigea toutes les proclamations.

Ce fut en 1816 ou 1817 que ces trois hommes, si bien faits pour s'entendre, ayant traversé les mêmes époques; toujours restés invariablement attachés à la légitimité, et liés par la plus étroite affection, parurent ensemble à la Chambre des députés. Ils avaient un égal attachement pour le principe de la légitimité, pour le roi, pour leur pays, et pour le progrès que son intérêt réclame. Leur éloquence les fit remarquer à la tribune. Ils ne se bornaient pas à coudre habilement des mots à côté les uns des autres; ils développaient de larges et profondes théories. Je ne partageais pas toujours leurs opinions; mais j'admirais leur talent, et il était impossible de ne point rendre justice à la pureté de leurs intentions.

Quelquefois il y eut un peu d'obscurité dans les théories qu'ils professaient; et on ne les comprit pas toujours; on les accusa de marcher à travers les nuages, de s'élever trop haut, et de ne pas rester à la portée des esprits ordinaires. Dans toutes les discussions importantes on retrouvait leur éloquence, et ces mêmes théories prises de haut. On les appela *hommes à doctrines*, et l'on en fit *les doctrinaires*. Cependant ils étaient trois, alors, et ils sont toujours restés trois : espèce de trinité que la mort seule pouvait rompre. M. Royer-Collard resta seul, et l'on ne parla plus que de lui. Alternativement appelé ou repoussé par la Restauration; lui disant quelquefois des vé-

rités sévères; toujours considéré par elle, il ne la remercia point d'être juste, et ne se plaignit jamais de sa sévérité. Le témoignage de sa conscience lui a toujours suffi. Quelques hommes, pour se donner de l'importance, se déclarèrent ses disciples, et se firent aussi appeler doctrinaires. M. Royer-Collard garda longtemps le silence; mais quand il s'aperçut que sous cette dénomination de doctrinaires, on s'en prenait ouvertement au trône qu'on voulait renverser, il déclara qu'il n'était pas doctrinaire; et il renia les enfants, ou les disciples qu'on s'efforçait de lui donner. Son cœur, était trop noble et trop loyal pour s'adjoindre à tous ces mensonges politiques, à ces théories de bouleversement, de trahison et d'ingratitude proclamés hautement à la tribune.

Depuis, une nuée de petits et grands doctrinaires a surgi de toutes parts : il y en eut de différentes époques, et de tous les âges ; il y eut aussi, parmi eux, des hommes d'un grand talent. L'ambition, comme l'amour du pouvoir, les réunit sur le même terrain. Sur ce terrain, M. Royer-Collard ne marcha jamais; il n'a d'autre ambition que celle du bien. Non, il ne fut jamais doctrinaire dans l'acception qu'on a donnée à ce mot ; et jamais dévouement à son pays et aux princes légitimes ne fut mieux prouvé, car aucun ne fut plus éprouvé que le sien.

J'avoue que, pour le moment, je déplore son silence prolongé, et je suis dans l'attente d'une grande et utile leçon que, dans ma conviction, il doit à son pays, et au monde politique.

Espérons que sa conscience lui fera sentir la nécessité d'une semblable déclaration. Il manquerait, ce

me semble, quelque chose à sa carrière politique, si son silence se prolongeait; et s'il ne s'expliquait pas franchement quand il a encore les moyens de le faire. »

« — Avec qui va voter M. Royer-Collard? » lui dit un jour un député, au moment où il allait monter à la tribune pour y déposer sa boule.

« — J'aurais pu vous le dire si vous ne me l'eus-
« siez pas demandé, répondit M. Royer-Collard. Je
« tiens à conserver l'indépendance des votes ! »

3 mai.

Une des premières démarches d'un Anglais millionnaire venu à Nimes, où il est fixé, fut de demander s'il y avait des coqs dans la ville ; et sur la réponse affirmative du maître de l'hôtel, l'Anglais ordonna qu'on lui apportât tous ceux qu'on rencontrerait. Là-dessus, force conjectures :

« — C'est un malade qui vient dans le Midi pour remettre sa santé gravement altérée, disait-on ; et le bouillon de coq est de beaucoup préférable à celui de poulet, assurait l'un.

« — Pas du tout, disait un autre, c'est un gourmand qui veut faire bonne chère ; regardez plutôt, il se porte à merveille, et il faut des coqs à son appétit glouton. »

Les uns et les autres se trompaient.

Cependant le nombre des victimes augmentait chaque jour : celui des têtes exposées à la hache du cuisinier transformé en ministre de haute justice diminuait visiblement; et le prix des derniers venus

allait toujours croissant. L'Anglais payait largement sans y regarder. Quelques mauvaises langues prétendirent que l'appât du gain avait engagé les villages voisins à grossir le nombre des victimes

Enfin, un coq fut payé cinq cents francs; mais ce fut le dernier. Peu de jours s'étaient écoulés; notre voyageur, en passant de bonne heure dans une rue, reconnut le chant d'un coq :

« — Quoi donc! s'écria-t-il dans une douloureuse « colère, ce maudit cri, ce cri de malheur me pour- « suivra-t-il toujours? Faisons un dernier sacrifice. » Il frappe, et le bruit sourd du marteau de la porte fait arriver une vieille servante à l'air assez grognon. « — Votre maître? — Il est en affaires. — « N'importe, il faut que je lui parle à l'instant. »

Le ton dont ces paroles furent dites était, cette fois, trop impérieux pour que la vieille se mît en mesure de résister. L'Anglais est aussitôt introduit dans le riche et élégant salon du propriétaire, fort étonné de cette visite à pareille heure.

« — Monsieur a un coq? — C'est possible. — Oh! « je ne puis m'y tromper, je veux acheter votre coq. « — Et moi je ne veux pas le vendre. »

Une grande discussion s'engage, sans succès. Prières, supplications, menaces, tout fut également repoussé. L'Anglais alla jusqu'à mille écus. Inutile. L'étranger ainsi éconduit, court chez le préfet, et demande à lui parler pour une affaire, dit-il, fort importante. Le conseil de préfecture était assemblé, et l'Anglais est introduit; quel est l'étonnement de chacun, en apprenant qu'il s'agit tout simplement d'un coq dont l'un offre trois mille francs, et que l'autre

refuse de vendre. On crut avoir affaire à un fou; et le réclamant fut débouté de ses prétentions.

Furieux, et jurant qu'il ne couchera pas dans une ville où on lui refuse la mort du dernier des coqs, l'Anglais rentre dans son hôtel, assemble tous ses gens, et ordonne que l'on prépare ses malles à l'instant même. Tout est en l'air ; deux chevaux de poste, sans oublier celui du courrier, arrivent avec grand fracas, une foule nombreuse était assemblée ; chacun regrettait l'argent que le séjour de l'étranger, et ses caprices répandaient dans la ville ; il explique la cause de son départ, et les assistants de prendre son parti ; mais le rancuneux insulaire n'en donne pas moins le signal du départ. Le cortége se met en route; et il traverse la ville au pas pour en sortir, plutôt en triomphateur qu'en vaincu. Cependant les esprits s'étaient exaspérés ; et le voyageur était à peine hors de la ville, que le peuple indigné se porte en masse à la maison de l'homme indépendant qui avait cru pouvoir refuser de livrer le héros de son poulailler à la hache du bourreau anglais. Portes, fenêtres, tout est brisé. Pas une poule n'est épargnée; et le coq est porté en triomphe au haut d'une perche, en tête de la foule enchantée de ce haut fait. On rattrape le voyageur qui s'éloignait à pas lents, et on le ramène en ville aux cris de l'allégresse générale. L'Anglais reprit tranquillement le chemin de sa demeure, et son sommeil ne fut plus troublé par d'horribles rêves, ni interrompu par le chant d'aucune espèce de coq.

Lecteurs, si vous me demandez quel fut le motif de

cette haine jurée à toute une espèce de volatile, je vais vous l'apprendre.

Jamais cœur ne fut plus sensible que celui de mon Anglais : il aima dans sa vie, mais de cette façon d'aimer qui est l'histoire de quelques privilégiés. Un jour (il était quatre heures du matin), les deux amants savouraient tranquillement le bonheur de leur affection : ils s'étaient assurés du sommeil profond d'un vieux mari qui ne quittait jamais sa couche célibataire; mais il arriva qu'un coq, plus fier et plus heureux que le vieillard, chanta si haut son triomphe, que notre bonhomme, réveillé, et obéissant à je ne sais quelle pensée, se leva sans trop savoir où il allait. Les volets étaient hermétiquement fermés; il marche à tâtons par une route par lui peu fréquentée ; il arrive enfin au lit conjugal. Sa femme, qui venait de s'assoupir, se réveille en sursaut. — Qui va là? s'écrie une voix bien mâle. — Le mari stupéfait ne dit mot, et reprit la route de son appartement. Il eut le bon esprit de se taire; pas un reproche ne fut adressé par lui à sa femme ; mais l'inconnu fut sévèrement consigné à sa porte ; et pendant trois mois consécutifs la jeune femme put maudire en silence le coq qui, si mal à propos, avait réveillé son mari ; nul moyen de correspondre avec notre Anglais ne lui fut laissé. Celui-ci, de guerre lasse, et aussi par délicatesse, quitta la ville, jurant que, partout où il s'établirait, pas un coq ne resterait vivant.

7 mai.

Je lis dans la *Revue des Deux-Mondes*, écrite sous l'inspiration de ces philosophes modernes qui n'ont laissé après eux que des ruines, des cendres et des tombeaux, un long article consacré à la mémoire de Luther, moine apostat et orgueilleux. Quand toutes les doctrines de l'erreur sont terrassées par le flambeau de vérité qui éclaire le monde, il y a un triste courage à se rallier au mensonge pour étendre ses ombres et chercher à les convertir en lumière. Efforts inutiles! Le temps des triomphes de l'ange des ténèbres est passé : l'ange de la vérité s'est levé, soutenu par la main d'un Dieu tout-puissant, et l'heure de la justice a sonné. Au milieu de ces vains efforts pour couronner l'illégitimité de l'autorité de l'homme, une voix plus forte que la volonté de la créature s'est élevée ; et je lis ces lignes arrachées à l'écrivain, et qui sont une condamnation de ce qui les précède, et de ce qui les suit :

« La forme catholique avait été la plus belle, la « plus complète, la plus poétique, la plus imposante « des formes revêtues par le christianisme. Elle avait « porté le plus loin l'esprit de sacrifice et d'union ; le « plus heureusement mêlé les arts terrestres aux sen- « timents divins; le plus obtenu des forces de « l'homme; et le plus fait pour l'organisation de la « société. Elle avait formé l'Europe d'un bout du con- « tinent à l'autre; elle avait établi cette homogénéité « de civilisation qui exigeait une seule pensée dans « une seule autorité; la soumission à l'esprit de la loi,

« du pouvoir politique au pouvoir religieux, pour
« repousser tant d'innovations, transformer tant de
« peuples, assouplir tant de rudesse, maîtriser tant
« de passions, surmonter tant de désordres. Mais,
« après avoir accompli cette grande tâche par l'unité
« de l'Europe et la sécurité de la civilisation, elle
« avait perdu de sa force. L'esprit de Luther s'y trouva
« à l'étroit; il la brisa, et les éclats de cette puissante
« unité allèrent frapper toutes les vieilles institutions
« du monde, et les couvrirent de leurs débris.

« Des abus avaient pu se glisser parmi les membres
« du clergé; mais les doctrines de l'Église ont en
« elles un feu sacré que rien ne peut détruire; et, se
« réveillant de son assoupissement, en présence du
« danger des attaques, elle se hâta de repousser les
« abus de son sein : elle resta unie, indivisible, et les
« débris restèrent du côté des esprits orgueilleux qui
« voulurent en savoir plus qu'elle.

« Plus de quatre mille sectes divisent aujourd'hui
« les descendants de Luther et de Calvin : partout leur
« foi improvisée s'ébranle, s'affaiblit et s'éteint.
« L'Église catholique, au contraire, toujours animée
« de la même foi et des mêmes croyances, reste tou-
« jours debout pour éclairer le monde, consoler les
« souffrances, et dominer les naufrages, en tendant
« une main secourable aux naufragés. »

8 mai.

Le procès des républicains[1], qui fait asseoir cent

[1] Une salle provisoire, en charpente, avait été construite à cet effet, devant le palais du Luxembourg.

vingt accusés devant leurs juges, offre tant de violations du droit de défense, que malgré soi on en est indigné. Les prévenus ne s'entendent pas dans la marche à suivre. Les uns (ce sont les accusés de Paris) voulaient faire devant les pairs, l'exposition et le développement de leur système de gouvernement : « Ce ne « sont pas nos têtes que nous avons à défendre, di- « saient-ils, ce sont nos idées. » Les autres, appartenant presque tous à Lyon, voulaient réduire cette lutte politique aux proportions d'un débat judiciaire.

Quand le gouvernement, cédant aux entraînements de l'arbitraire, eut fait décider par la cour des Pairs que les défenseurs choisis par les prévenus ne seraient pas admis à présenter leur défense; et qu'on leur désignerait des avocats d'office, les Parisiens décidèrent « qu'ils protesteraient par leur silence « contre cette violation du droit jusqu'à présent res- « pecté par le despotisme. » Les Lyonnais refusèrent de souscrire à cette ligne de conduite; ils déclarèrent « qu'ils accepteraient le débat, ayant à cœur de donner « des éclaircissements sur la manière dont la lutte « s'était engagée, prolongée, et sur la part active « que le gouvernement avait prise dans ces funestes « combats. » Tel a été, en peu de mots, le prologue de cette grande affaire. Et les accusés se sont présentés devant les juges de Louis-Philippe, comme jadis devant les soldats, sans plan arrêté, sans ligne de conduite déterminée, affaiblis par la désunion, et par les tentatives faites par le pouvoir, pour les maintenir dans cet état qui leur ôte la force née de l'unité des esprits, et de l'ensemble des mouvements. Mais la haine les a inspirés, et leur a fait trouver des armes

dans tout ce qui pouvait frapper. On n'a jamais vu un spectacle comparable à celui qu'a offert l'enceinte construite à grands frais pour pouvoir contenir cette foule de prévenus, les gardes nécessaires pour maintenir l'ordre, et les cent soixante pairs qu'on a condamnés à cette rude tâche. Rien ne peut donner une idée de l'exaspération des républicains, de leurs cris, de leurs menaces, du trouble et de l'effroi des juges.

Pendant que le procureur général, M. Martin (du Nord), lisait le réquisitoire par lequel on demandait à la Cour l'autorisation de faire sortir de l'audience, et de reconduire en prison tout accusé qui troublerait l'ordre, sans que, pour cela, les débats fussent interrompus, l'un des prévenus, M. Beaune, d'une voix qui couvrait celle de la justice, protestait « contre les « violences judiciaires » dont on usait envers eux. Les embarras du gouvernement vont toujours croissant; et cette loi de la nécessité qu'il a proclamée, l'entraîne comme malgré lui aux violences qui déjà manifestent son impuissance d'action, ainsi que les inconséquences de son origine. Comme il n'appartient pas à l'homme de créer, son existence finira par un véritable suicide.

8 mai.

Mon Élisabeth commence à aller un peu mieux, bien que la maladie menace de se prolonger ; et voilà que l'on m'annonce que ma chère petite Marie est souffrante. Que d'inquiétudes, mon Dieu !

Je viens du couvent, et heureusement la maladie de

Marie ne demande que du temps et des soins, sans avoir rien de grave. O ma chère Élisa, protége tes enfants du haut du ciel, protége leur existence; mais protége encore plus leur âme contre toutes les séductions du monde! Élisabeth continue à être d'une douceur et d'une raison qui me charment. Madame de Périgord la soigne avec le cœur d'une mère : elle était une des plus anciennes amies de ma femme. Marie a décidément une petite maladie de peau. Ma mère voulait aller la soigner, mais mon père a craint, avec raison, la contagion, et il a défendu à ma mère de suivre l'impulsion de son cœur.

Il est arrivé un bien triste événement. L'un de nos voisins de campagne, le jeune comte Dubourg, se promenait au bois de Boulogne ; son cheval s'étant trouvé subitement incommodé, il a pris celui de son palefrenier; et, emporté par lui sous bois, il a été se briser la tête contre un arbre.

Je viens d'assister à l'enterrement de ce malheureux jeune homme, passé de la vie à la mort d'une manière aussi imprévue. Paraître ainsi devant le Juge éternel!... Cette pensée fait frémir; et l'âme se recueille et se trouble en pensant que personne n'est à l'abri de ces terribles morts subites.

Malgré le temps, toute la société s'était rendue à cette cérémonie ; et le recueillement des spectateurs avait quelque chose d'imposant. J'ai écrit cette catastrophe à M. le comte de La Suze, mon neveu, et son beau-frère, pour qu'il l'apprît à sa malheureuse femme, avec tous les ménagements que demande sa santé, qui est dans un état déplorable.

14 mai.

J'ai été avant-hier chez madame Dudevant.

Son dernier ouvrage, *André*, a été accueilli avec un suffrage général. L'opinion s'est montrée quelquefois pour elle, sévère avec justice ; mais, cette fois, elle semblait heureuse de pouvoir, sans restriction, payer à son talent la part d'admiration qu'il mérite J'ai toujours plaint cette existence si triste, et si malheureuse; et, quand tout le monde semblait se réunir pour l'accabler, je soutenais qu'il y avait dans cette âme irritée, découragée, quelque chose qui valait mieux que ce qu'elle voulait paraître. A elle seule il est donné de faire sa propre éducation, et il faut qu'elle ait tout parcouru dans le cercle des folies humaines, pour se rattacher au bien, à la justice et à la raison. Il ne faut point presser son jugement, il faut savoir l'attendre ; mais cette force d'âme qui lui permet d'entendre le langage de la vérité, annonce déjà une grande supériorité d'esprit. Avec ses préjugés, ou ses opinions hasardées, c'était quelque chose pour elle de venir soigner dans la prison un prisonnier grand seigneur, comme elle disait. Son cœur d'amie n'a rien calculé : aussi le mien lui en conserve-t-il une reconnaissance sincère ; et je me sens pour elle autant d'intérêt que d'affection.

Que ne donnerais-je pas pour voir ce talent si beau rompre à jamais avec le génie du mal ! Elle ne veut jamais, quand je lui écris, paraître touchée de mes lettres, bien qu'elle s'en montre re-

connaissante ; et toutes ses réflexions morales, et même religieuses, c'est à un autre de ses amis qu'elle les adresse ; homme d'esprit et de talent, homme estimable qui lui est sincèrement attaché, qui la connaît et la juge comme moi : c'est M. Sainte-Beuve, que je rencontre chez madame Récamier. Il n'en désespère pas non plus, et il travaille de tous ses efforts à sa résurrection. Si cette femme pouvait deviner tout ce qu'elle pourrait être, elle n'hésiterait pas à secouer la poussière du passé. Tous mes efforts tendent en secret à lui ménager l'intérêt de la société.

Je rencontrai l'autre jour chez elle M. Buloz, propriétaire de *la Revue des Deux-Mondes*. On parla de Luther et de l'abbé de Lamennais. La conversation fut longue et animée ; je la soutins sinon avec talent, du moins avec courage. J'aurais eu honte de ne pas oser professer hautement mes opinions.

« L'abbé de Lamennais, disais-je, a moins d'audace « que Luther, mais il n'est pas moins coupable; et, « chose bizarre, l'un et l'autre serviront à l'accom- « plissement des décrets de la Providence. Au pre- « mier on devra d'utiles réformes : l'Église, sor- « tant d'une sorte de léthargie, s'est hâtée de ful- « miner contre les abus qui s'étaient infiltrés parmi « ses membres ; le second ramènera les peuples à la « croyance. »

On me trouva sévère sur l'abbé de Lamennais ; mais en reconnaissant son ambition, en voyant son orgueil, et en examinant ses œuvres sans prévention, je me dis qu'il ne retrouverait jamais le talent qu'il avait annoncé dans les deux premiers volumes de son ouvrage sur *l'Indifférence en matière de religion*.

J'étais chargé de remettre à M. de Chateaubriand les deux derniers ouvrages de George Sand : *André* et *Léonie*.

« Ce talent, me dit-il, est du très-petit nombre de « ceux de notre époque qui resteront. »

Comme je sortais, madame Récamier me suivit. J'avais cherché à toucher son âme, sentant toute l'importance de cette société pour madame Dudevant.

« — Je m'en rapporte à votre tact, me dit madame « Récamier avec sa bonté si gracieuse ; arrangez tout « cela vous-même ; voyez ce qui sera possible et utile ; « vous connaissez mon admiration pour le talent de « madame Dudevant, mais vous ne savez pas encore « tout l'intérêt que vous m'avez inspiré pour elle. « M. de Sainte-Beuve, son ami, y a aussi contribué. « Si vous pensez que ma société puisse lui être de « quelque ressource ; eh bien, un jour vous l'amène-« rez chez moi, si cela lui convient. Nous causerons « longtemps toutes deux ; et promptement je verrai si « nous pouvons nous entendre, si je suis bonne à quel-« que chose, et si je puis moi-même lui convenir. J'ai « plus d'une fois lutté contre le désir que j'avais de « la connaître, et de l'attirer chez moi. Les circon-« stances s'y opposaient alors. Enfin je m'en fie à « votre esprit, comme à votre affection pour elle et « pour moi. »

15 mai.

On parle de l'intervention en Espagne. Une conversation que j'ai entendue hier, ne paraissait laisser

aucun doute à cet égard. C'était chez la comtesse D...; M. de M..., qui remplace l'ambassadeur russe, s'y trouvait; quelqu'un parla avec légèreté de la France.

« Je suis loin d'appeler nulle part l'intervention « étrangère, repris-je; mais je ne comprendrais pas « que les puissances étrangères souffrissent celle du « gouvernement français en Espagne. »

M. de M..., qui avait d'abord gardé le silence, m'interrompant avec vivacité :

« — Soyez tranquille, me dit-il, vous avez parfai- « tement raison ; les puissances ne se mêleront jamais « des affaires intérieures de la France, qu'elles regar- « dent comme une nation de premier ordre; mais « pour se croire le droit de bouleverser impunément « l'Europe, il faut avoir gagné quarante batailles « comme Napoléon; et si l'on veut la guerre, on n'a « qu'à intervenir. Le traité de la quadruple alliance « a passé inaperçu, parce que, en effet, il n'a amené « aucun résultat réel; mais il n'en serait pas de « même d'une démarche qui semblerait accorder à la « France un droit de prépondérance que les puis- « sances ne se sont pas cru avoir par rapport à elle. « Louis-Philippe est trop sage pour le tenter; et il « l'est assez, pour comprendre que son premier inté- « rêt est d'écraser, et d'anéantir ces principes et ces « hommes qui font des révolutions partout. L'Eu- « rope n'en veut pas; et la France même lui en donne « l'exemple, car le besoin et le sentiment de l'ordre « se font sentir partout. »

La déclaration était nette. On parla aussi de ce nouveau procès enté sur le procès monstre. Les défenseurs que les républicains avaient choisis pour les assis-

ter, et que la Cour des pairs n'a pas voulu admettre, ont signé une lettre très-offensante pour la pairie. Cette lettre, dénoncée à la Chambre par un pair, a été suivie de la résolution prise par cette même Chambre, de citer à sa barre les signataires de cette pièce, ou du moins ceux qui y sont nommés, car on dit que cette protestation, adoptée en petit comité, a été un peu légèrement, insérée dans un journal, à l'insu de ceux dont les noms y figurent. Parmi ces noms se trouvaient ceux de deux députés : MM. de Cormenin et Audry de Puyraveau. Voilà les nouvelles complications où se jette le gouvernement; et généralement on l'en blâme; mais je ne suis point de cet avis. Dans la route fausse où il s'est engagé, je pense qu'il y a de l'adresse, et qu'il y avait intérêt à lui à le tenter. C'est engager la Chambre des députés d'un côté; de l'autre, c'est faire acte de force, quand la faiblesse du pouvoir ressort de toutes parts : c'est occuper les esprits, ce qui est bien quelque chose.

La proposition est venue du duc de Montebello, homme d'un caractère honorable, et il y a de l'énergie à l'avoir faite.

16 mai.

Madame Dudevant m'avait demandé de lui faire rencontrer M. de Chateaubriand, qui ne va chez personne; et qui est trop galant, pour souffrir qu'une femme vienne le chercher chez lui. Il fut convenu que ces deux talents si remarquables se rencontre-

raient chez moi : j'étais en tiers, et cette entrevue fut curieuse. Il y eut d'abord une sorte d'embarras, et même un peu de froid entre nous trois. Bientôt M. de Chateaubriand fut éloquent dans ses phrases, bien qu'avec quelque recherche; Madame Dudevant, naturelle, polie et profonde dans son langage. Il y eut du soin dans sa politesse et beaucoup de franchise. Nous restâmes une heure en présence. M. de Chateaubriand partit le premier. Il ne paraissait pas avoir trente ans ce jour-là, et il y avait une sorte de coquetterie dans tout son maintien. Il est difficile d'être plus aimable quand il le veut.

A quelques jours de date, je fus chez madame Dudevant pour connaître l'impression que lui avait laissée cette entrevue.

Elle n'était pas dans son petit salon quand j'y entrai : j'y trouvai, à sa place, une dame qui l'attendait comme moi. J'ignorais le nom de cette dame ; une petite fille s'y trouvait aussi; et à sa ressemblance, je jugeai avec raison qu'elle était sa fille. Aussi cette remarque, faite à propos, fut-elle un prétexte pour commencer la conversation. La physionomie et les paroles de cette personne me frappèrent; et, dans une conversation qui dura près d'une demi-heure, nous abordâmes successivement une foule de sujets : le monde et la campagne, la société, la solitude, les révolutions, le temps, l'espace, etc. Je l'examinai avec attention ; et, suivant mon habitude, je cherchais à la connaître et à la deviner. Elle parut s'en apercevoir.

« — Il est des physionomies, lui dis-je enfin, ma-
« dame, sur lesquelles se peignent les sentiments, les

« émotions de l'âme, et presque les opinions : toute « une vie, enfin ; la vôtre est du nombre.

« — Mais c'est impossible, me dit-elle, et si je vous « mettais au défi, vous reculeriez.

« — Non, madame.

« — Eh bien, prenez donc une plume.

« — J'y consens ; mais à plusieurs conditions. Vous « me permettrez d'être vrai ; vous l'ordonnerez même, « et vous ne vous fâcherez de rien; puis, si j'ai réussi « dans cette faible esquisse tracée à la hâte, vous « aurez la bonté de me le dire. J'ajoute seulement que « vous n'entendrez pas cette lecture, sans que vos yeux « se remplissent de larmes. »

Cette parole sembla la faire réfléchir un moment.

« — N'importe, me dit-elle, j'accepte. »

La porte s'ouvrit, et madame Dudevant entra avec Listz, cet homme aimable, spirituel et original, ce génie musical aussi remarquable par ses inspirations, que par son exécution brillante. Il eut le bon goût de parler de sa reconnaissance pour moi, dans les termes les plus aimables. J'avais, en effet, protégé le commencement de sa carrière ; frappé, comme tant d'autres des débuts de cet enfant vraiment extraordinaire.

« — Que disiez-vous? » dit madame Dudevant, avec son ton aimable et familier.

Je lui dis ce dont il était question.

« — Allons, vite à l'œuvre, monsieur de la Roche- « foucauld, reprit madame Dudevant; voici de l'encre, « du papier et une plume. »

Pour me rendre mon travail presque impossible, on ne cessa de rire, de jaser et de me faire parler.

Enfin, après un quart d'heure passé devant la table, je priai cette dame, dont j'ignore encore aujourd'hui le nom, de vouloir bien s'approcher de la fenêtre, pour que je lui fisse la lecture de cette œuvre si informe, et si grossièrement improvisée.

« Il est des impressions qui ne trompent point, et « celle que j'éprouve est du nombre. Vous me de« mandez votre portrait, madame; l'écrire serait ra« conter une vie qu'une teinte de tristesse et de mé« lancolie a presque entièrement voilée. Trop s'atta« cher à l'extérieur, serait faire une insulte gratuite à « toutes les qualités de votre âme et de votre cœur. « Ce sont elles qui doivent m'occuper exclusivement, « puisque ce sont elles qui donnent tant d'attrait et « de charme à votre personne. Vos yeux ne sont si « beaux, vos regards si expressifs, que parce qu'ils « sont le miroir et le reflet de ce cœur passionné, pro« fond, si capable d'exclusion et de dévouement; si « grand dans ses sacrifices, si vrai dans ses senti« ments; de ce cœur qui ne calcule pas, quand il « s'est donné; qui n'a jamais demandé un sacrifice, « mais qui n'a pas eu le courage de les refuser; « qui sait imposer silence à ses émotions, sans par« venir à les détruire. Vous avez beaucoup souffert « dans votre vie, madame; mais vous avez moins souf« fert par vous-même que par les souffrances de ceux « qui vous aimaient. Que de larmes vous avez versées « en tâchant d'essuyer celles des autres ! Et plus d'une « fois vous avez prouvé que vous étiez capable d'une « résolution aussi forte que généreuse...

« Votre âme élevée est plus tendre que vrai« ment passionnée; capable de beaucoup donner,

« avide de recevoir, pardonnant à ceux qui ne l'ont « pas devinée; et ne pensant à vous venger que par « votre douleur et par vos regrets.

« Vous avez concentré maintenant toutes vos affec- « tions dans votre fille ; et votre pensée constante est de « lui éviter les tribulations qui ont traversé votre pé- « nible existence.

« Ceux qui ont eu l'honneur de vous connaître, « madame, ne vous oublieront point. Moins heureux, « à peine si j'espère de vous un léger souvenir. Il m'eût « fallu plus de temps pour tracer cette esquisse ; mais « vous êtes trop distinguée, madame, pour ne pas être « indulgente. »

Le silence qui suivit cette courte lecture m'eût laissé ignorer l'impression qu'elle avait produite, si tous les traits de cette physionomie mobile n'avaient exprimé l'émotion et la surprise.

« — Monsieur, vous avez dit la vérité, me dit enfin « madame *** avec un profond soupir ; je vous devais « cet aveu. Je ne sais comment expliquer une chose « aussi incompréhensible, que cette étonnante péné- « tration. »

Je restai quelque temps encore dans le salon de madame Dudevant. L'intéressante personne qui m'avait interrogé, retirée dans un coin de l'appartement, semblait plongée dans une profonde rêverie.

18 mai.

Henri Percy, de la princesse de Craon[1], vient de

[1] Fille de madame la comtesse du Cayla.

paraître. C'est le second ouvrage de cette femme si distinguée par son talent, et par ses sentiments.

Après la lecture de cette foule de livres aussi absurdes dans leur exécution, que dans leur conception même, on est heureux de reposer son âme par celle de ce roman historique si riche de style, de tableaux et de sentiments nobles et généreux, soutenus par tout ce que la morale a de plus pur, et la religion de plus sacré. Un immense intérêt est répandu dans tout le cours de l'ouvrage; et quand on le finit, on ne forme qu'un vœu, c'est que l'auteur se remette promptement à l'œuvre.

22 mai.

Je suis allé dimanche dernier voir les courses de Chantilly. Le coup d'œil était délicieux. Tout ce qu'on connaît s'y trouvait. Ce lieu, qui rappelle tant de souvenirs de tout genre, et surtout à moi, que les bontés de M. le prince de Condé y attiraient souvent, me suggérait de tristes et profondes réflexions. Je croyais voir un spectre se promener majestueusement au milieu de cette fête, redemandant la vie qui lui avait été violemment arrachée.

Livré à mes pensées, je restai isolé au milieu de la foule, sans échanger une seule parole avec ceux qui m'entouraient. Toute la nouvelle aristocratie, cent fois plus hautaine que l'ancienne, s'était donné rendez-vous dans ce lieu. On parlait avec chaleur des grands dîners qui devaient être donnés par le duc d'Orléans, et du bal de la ville.

Pendant que je méditais sur le présent, en le rap-

prochant du passé comme de l'avenir, une aventure burlesque vint apporter une distraction à mes pensées. Il y avait devant moi une très-belle personne, qui se vantait d'être venue de chez elle à la course avec sa société dans une calèche à quatre chevaux ; du reste, elle parlait peu, et chacun paraissait empressé d'obtenir d'elle un mot, ou un regard.

Une autre personne était auprès d'elle, empressée, attentive, au moindre geste, à lui remettre son châle, et à déplisser sa pèlerine : elle parlait beaucoup, sans exiger de réponse; elle venait de raconter son splendide déjeuner, quand tout à coup un dégoûtant souvenir de tout ce qu'elle avait bu et mangé partit de sa bouche, comme un horrible jet d'eau, et inonda, en un moment, tout ce qui était devant ou à côté d'elle. Le désespoir de cette malheureuse femme, au milieu des rires ou des murmures, me fit pitié ; je me rapprochai d'elle, et, la soutenant avec force, je lui fis franchir toutes les banquettes d'une magnifique tente où l'on prenait place pour cinq francs, et je lui fis descendre un long escalier. Un verre d'eau lui fut offert, et elle ne reparut plus.

Il y avait une seconde tente pareille à celle où je m'étais introduit; et au milieu, une tribune magnifique pour les princes de cette branche ingrate. En face, ces magnifiques écuries ; de côté, les restes du vieux château, comme un souvenir de tant de grandeur passée; cette pelouse immense couverte d'une foule nombreuse ; des tentes, des restaurants, des marchands et des jeux de toute espèce; enfin, une innombrable quantité de voitures, tout cela formait un coup d'œil magnifique. A six heures, il restait encore la course

des haies; mais je revins à ma chaumière où j'avais avec peine trouvé place pour mon cheval.

25 mai.

Procès sur procès, incidents sur incidents, embarras sur embarras, les deux Chambres rivalisant d'absurdité avec le gouvernement : telle est la situation actuelle. Il faut y ajouter la position toujours plus grave de l'Angleterre; le mépris de l'Europe ; les succès de don Carlos; l'impossibilité d'une intervention franche et efficace; le réveil de la révolution ; les émeutes de Paris ; l'irritation, le dégoût, le mécontentement; la stagnation des affaires ; la baisse des fonds, et partout la nullité comme la niaiserie du juste milieu ; tous les jours de nouveaux ennemis que semble se créer à plaisir Louis-Philippe. Comment ose-t-on dire encore, que le gouvernement actuel est solide et qu'il pourra durer? les doctrinaires sont sa dernière ressource, et tous les jours ils s'amoindrissent et s'éteignent.

26 mai.

Hier soir j'ai entendu de la bouche même de la mère la plus tendre, le récit d'une aventure qui avait été sur le point de troubler sa vie sans retour. Un fils unique occupe toutes les pensées de madame de R***; il est l'objet de tous ses soins.

« — Allez faire telle commission, dit-elle ces jours-« ci à un domestique qu'elle a depuis quelque temps;

« emmenez avec vous mon fils (enfant de quatre ans), « et surtout surveillez-le bien.

« — Madame peut être tranquille. »

Cet homme possédait la confiance de sa maîtresse, bien qu'elle eût remarqué qu'un sentiment de vengeance entrât parfois dans son âme, même pour de petites choses.

Le domestique et l'enfant longent ensemble les boulevards. Au coin de la rue Caumartin et de la rue Basse-du-Rempart : « — Regarde cette enseigne de « marchands de chevaux, dit ce misérable à l'enfant, « vois-tu ces jolis dessins? attends-moi là, je vais « faire une course et je reviens. »

A peine a-t-il dit, qu'il détale : l'enfant le suit jusque dans la rue Caumartin. Ses forces s'épuisent ; sa vue se trouble : inutilement il appelle celui à qui on l'avait confié. Ce dernier courait toujours, l'enfant revient au boulevard en jetant les hauts cris. On s'assemble, on l'entoure; il n'écoutait personne, et sa frayeur était extrême.

Un monsieur, d'un certain âge et décoré, demande le sujet de ce rassemblement : il fend la foule, prend le pauvre petit dans ses bras, et s'efforce de le calmer, en lui disant qu'il connaît son père et sa mère, et qu'il va le ramener chez lui. La foule était inquiète, et elle voulait, avec raison, conduire l'enfant à la police.

Le bon et généreux monsieur s'y oppose, et parle raison; on l'écoute, mais on le suit. Le pauvre petit, plein d'intelligence, prend confiance, et donne quelques renseignements; l'étranger en profite; enfin, parvenus derrière la Madeleine, conduits plutôt par la Providence que par l'enfant : « La voici, la maison ! »

s'écrie celui-ci. Le portier le reconnaît; on le monte à sa mère, prévenue par la femme de chambre; on juge de sa joie, mais aussi de sa stupeur et de sa reconnaissance. Impossible d'obtenir le nom et l'adresse de cet homme généreux, et il s'esquive pour couper court aux remercîments que l'amour maternel inspirait à madame de R...

Qu'était devenu le domestique? et oserait-il se présenter devant des parents indignés?

Au bout de deux heures, il revenait tranquille, comme si de rien n'était. Apercevant l'enfant à la fenêtre, il lui fit signe de descendre pour venir le trouver; mais le pauvre petit était devenu l'objet d'une surveillance attentive, et cette ruse grossière ne put réussir. Le domestique répondit avec un odieux sang-froid à toutes les questions qu'on lui fit. Impossible d'en rien tirer; impossible de comprendre ses intentions, son motif ni son but. M. et madame de R... se sont contentés de le chasser sans prévenir la police. Ils ont eu grand tort.

Pour juger les députés compromis dans l'affaire de la lettre des défenseurs des accusés d'avril, la Chambre des pairs a dû en demander l'autorisation à la Chambre des députés. Cette discussion a été très-orageuse. Les journalistes qui recueillent les débats parlementaires se sont mêlés par les huées, et par les applaudissements à cette lutte prolongée. De là évacuation de la tribune des sténographes; rencontres à la porte, menaces et quasi-bataille entre les députés du centre, et de la presse militante. Un journal (*le Réformateur*) ayant publié un récit très-ironique pour le juste mi-

lieu dans cette occasion, le gérant a été cité à comparaître devant la Chambre des députés.

La séance des députés où l'on devait décider du sort de ce journaliste appelé à la barre de la Chambre, a été aussi scandaleuse que celle où M. Cormenin, député, a été mis hors de cause, et M. Audry de Puyraveau renvoyé devant la Chambre des pairs, avec les autres signataires de la fameuse lettre[1].

27 mai.

Il semble que la Révolution de juillet soit condamnée à vivre juste assez de temps pour réhabiliter tout ce qu'elle avait flétri et pour flétrir tout ce qu'elle avait préconisé. Les hommes du pouvoir anathématisent cette révolution dont ils ont profité, et fulminent tous les jours contre les conséquences qu'on veut en tirer pour la légitimer. C'est dans leur intérêt, il est vrai qu'ils protestent, mais c'est toujours au profit de l'ordre. Les hommes de l'opposition attaquent violemment le pouvoir qu'ils ont créé ; et, poussés par une force plus puissante que leur volonté, ils rendent justice, malgré eux, à cette Restauration qu'ils ont tant calomniée. Aujourd'hui un journal de l'opposition a fait l'éloge de l'impartialité du chancelier M. d'Ambray, en opposition avec la manière dont M. Pasquier avait conduit les débats judiciaires du Luxembourg. Ce même journal se riait de cette aristocratie nouvelle, improvisée au sein de la bourgeoisie, du commerce, et des gens d'argent.

[1] M. Ives Jauffrenou, gérant du *Réformateur*, a été condamné à un mois de prison et dix mille francs d'amende.

La Restauration eut donc raison d'accorder la préférence à l'aristocratie fondée depuis des siècles sur de vieilles gloires ou d'éminents services; et même sous le rapport de l'égalité, dont les Français sont si jaloux, elle valait mieux que celle qui la remplace, car elle faisait ce qu'elle pouvait pour faire oublier sa supériorité, tandis que l'autre, par sa morgue de parvenus et d'enrichis, rappelle à chaque instant son désir de s'élever au-dessus des autres.

Je ne veux pas excuser les fautes et les inconséquences de la Restauration, que j'ai été le premier à déplorer; mais je veux aussi que justice lui soit rendue; et je suis heureux de reconnaître, dans tous les événements qui se passent sous nos yeux, cette main providentielle qui semble s'être chargée de les diriger. C'est pour moi un puissant motif d'espérer un dénoûment favorable.

7 juin.

Mon petit livre de pensées vient de voir le jour. Assez ordinairement un auteur est fort préoccupé de ses productions bonnes ou mauvaises; et moi je ne songe pas plus aux miennes, que si elles étaient d'un autre. Les affaires générales m'occupent trop sérieusement pour que je pense à ce qui m'est personnel.

J'ai expliqué dans une courte préface[1] le but que j'ai voulu atteindre en publiant ce recueil.

« — Rendez-moi un petit service, avait dit M. de « Girardin en me rencontrant sur le pont Louis XV.

[1] Voir le dixième volume de mes Mémoires.

« J'ai le plus grand désir de connaître madame Dude-
« vant, autrement dit George Sand : engagez-la de
« ma part de venir dîner à ***. »

A huit jours de là, je fis la commission. Telle fut la réponse :

« — Je suis fort sensible à l'obligeance de M. de
« Girardin ; mais je ne vais nulle part. Du reste, je
« reçois toujours avec plaisir les personnes qui veu-
« lent bien se présenter chez moi. »

8 juin.

Plusieurs jours se sont écoulés sans que je puisse trouver un moment pour écrire. Je passe tout mon temps auprès de ma chère Élisabeth, atteinte d'une maladie qui me tourmente bien plus qu'elle ne s'en doute. Il n'est survenu dans son mal aucune circonstance aggravante, mais c'est assez d'une position pareille, pour alarmer le cœur d'un père.

J'avais toujours pensé qu'il ne pouvait pas exister un athée de bonne foi, lorsque, causant, il y a peu de jours, avec un homme que j'aime et que j'estime, j'ai découvert tout à coup qu'il ne croyait à rien. Combien je plains un pareil travers d'esprit, qui nous ravale au niveau de la brute ; et désenchante toutes les qualités du cœur, en réduisant la vertu à zéro. Être honnête homme devient une véritable duperie ; et l'homme d'esprit, pour être conséquent, ne devrait reconnaître d'autre règle, que celle de son intérêt.

Il n'y aura point d'intervention en Espagne ; je l'ai su

de source certaine. M. de Talleyrand a plus contribué qu'aucun autre à l'empêcher. On ne pouvait y penser sans le consentement de l'Angleterre; et Louis-Philippe s'était assuré, par l'intermédiaire de son fidèle ami Sébastiani, qu'on n'y consentirait jamais. « Un rien, di-
« sait M. de Sébastiani à Louis-Philippe, peut déranger
« l'équilibre européen; et puis d'ailleurs, croyez-moi,
« faites des vœux pour don Carlos; car, vainqueur, il
« sera cent fois plus dans la dépendance de la France,
« que la reine Christine, qui, en résumé, n'obéit et
« ne commande à personne. »

Madame la comtesse de Montesquiou, sœur de ma mère, était souffrante depuis longtemps; mais une mort subite l'a saisie, au moment où on y pensait le moins. Heureusement que sa vie était une préparation de tous les moments : jamais on n'eut un cœur plus chaud, une âme plus tendre, un plus noble caractère, et un esprit plus élevé; l'estime toute particulière de Napoléon l'honora, car il savait bien juger ceux qui l'entouraient. J'ai toujours vu ma tante sensible à toutes les épreuves qui ont traversé ma vie; elle arriva la première dans ma chambre à Sainte-Pélagie, malgré son état de souffrances... Encore une peine infligée au cœur de ma pauvre mère!

Le comte Jules de l'Aigle, mon neveu, vient d'épouser mademoiselle Germain, charmante et spirituelle personne : il y avait à la soirée du contrat un mélange d'opinions vraiment bizarre. J'y ai retrouvé M. de Broglie, que je n'avais pas vu depuis longtemps, et sa fille se faisait remarquer par une beauté et une

grâce ravissantes; je me suis empressé de parler à la mère, ne pensant pas qu'on doive tenir compte des opinions politiques vis-à-vis d'une femme; et trouvant que la politesse doit passer avant tout.

Le comte de Bouillé, mon ancien camarade et ami, arrive de Prague, et je viens d'avoir avec lui une conversation fort intéressante. Nous avons beaucoup causé des exilés; et si tous les renseignements qu'il me donnait, ne m'ont point entièrement satisfait, il en est qui m'ont rassuré sur l'avenir du royal enfant, qui annonce de l'esprit, un bon cœur, et en un mot une grande droiture de jugement et de caractère. Espérons que ses qualités se développeront tous les jours un peu plus. Il paraît que M. le marquis de Latour-Maubourg doit conserver le titre de gouverneur, bien que sa santé l'empêche d'en exercer les fonctions. Le lieutenant général de Saint-Chamans, appelé à Prague presque subitement, par une espèce de malentendu, est resté plus de huit jours sans connaître son sort. C'est un homme d'honneur et de caractère; il a pu se dévouer, mais ne le mènera point qui voudra; il saura de lui-même avoir une volonté; et il est fort à penser qu'elle sera bonne.

Rien cependant ne s'arrangeait; l'on paraissait de plus en plus incertain; et les cartes étaient sur le point de se brouiller, quand le marquis de Bouillé, avec son dévouement si parfait, son esprit conciliant et son entier désintéressement, a proposé de donner à M. de Saint-Chamans le titre d'aide de camp de Charles X, attaché à l'éducation du jeune prince, en partageant avec lui ses fonctions. Tout a été convenu, et Bouillé

est parti pour Paris, où l'appelaient ses affaires; bien décidé, à son retour, si les choses allaient bien, à se mettre entièrement de côté, et à ne rien réclamer de ses droits ou de ses fonctions, pour laisser agir M. de Saint-Chamans seul; ce qui, avec le caractère de ce dernier, paraissait indispensable.

Croirait-on que des hommes, se disant royalistes et dévoués, ont pu écrire à Charles X pour lui vanter l'espèce de réaction qui s'opérait, disaient-ils, dans tous les esprits; osant ajouter, les aveugles! que ce n'était plus Henri V que l'on voulait, et qui était possible, mais bien lui; que, seul, il pouvait tout réparer; qu'il était, en conséquence, nécessaire qu'il revînt sur ses abdications. On voudrait s'emparer d'une nouvelle restauration, en exclure Henri V, et amener au trône le duc d'Angoulême, qui, devant la couronne à ces faiseurs, la leur laisserait exploiter. Tel est, du moins, leur espoir; et ils comptent sur la mort de Charles X, qui ne peut être éloignée.

Ce vénérable vieillard, qui a pour se mêler d'affaires un goût particulier, a pu partager un moment des idées qui sont en harmonie avec ses pensées; aussi a-t-il voulu y réfléchir.

Je crus nécessaire de causer à fond avec Bouillé, et de lui expliquer la situation de la France, telle que je la comprenais; lui exposant l'impossibilité de revenir jamais avec un parti, ou avec l'étranger, si, toutefois, on voulait ne pas être renversé de nouveau; l'indifférence actuelle qui existe généralement pour la branche aînée; une seule pensée, celle de l'intérêt; un épouvantable égoïsme; un seul besoin, l'ordre à tout prix; réprouvant par le fait tout gouvernement qui ne par-

viendrait pas à l'établir; et repoussant par les mêmes motifs, tout ce qui tendrait à troubler la tranquillité.

Bouillé, doué d'un esprit parfaitement juste, et d'un cœur dévoué partagea mes idées ainsi que mes opinions, en m'avouant que, depuis qu'il était en France, toutes ses remarques personnelles l'avaient conduit au même résultat; et que tous les hommes graves et sensés qu'il avait rencontrés, lui avaient parlé dans le même sens. En présence des princes, le respect qui est au fond de son cœur lui en impose parfois un peu. Il me quitta pour prendre des notes; et il me promit d'écrire immédiatement à Prague la lettre la plus forte, pour démontrer le danger du piége tendu, soit par l'aveuglement, soit avec de criminelles intentions. Il me promit, en outre, de venir me voir tous les quinze jours, pendant son séjour à Paris, et d'écrire aussitôt après à Prague, afin d'éclairer les esprits sur la situation réelle des affaires.

On m'avait dit que l'on m'en avait voulu, à Buschtiérad, du récit de mon voyage. Bouillé m'assura qu'il n'en était rien.

« — Retournez-y, me dit Bouillé; et la manière dont « vous y serez reçu, vous prouvera la fausseté de ces « allégations. »

CHAPITRE IV

Paris, samedi 13 juin 1835, lendemain de la mort d'Élisabeth de La Rochefoucauld.

Est-ce un rêve ou une réalité terrible? O mon Élisabeth, ma chère Élisabeth, mon enfant, mon sang, tout mon être, tu n'es plus, et je vis...

Je n'entendrai plus ton pas léger; cette voix qui m'était si chère, ne viendra plus frapper mon oreille! L'expression de ta tendresse n'ira plus droit au cœur de ton père! Tu n'es plus! un abîme s'est entr'ouvert, et j'y suis descendu vivant, pour n'en jamais sortir; ma douleur est de celles que le temps ne peut atténuer, et que chaque jour, chaque heure viendront accroître. Quoi! je ne te verrai plus! J'étais si fier de toi, si heureux d'être ton ami, ton père! Je jouissais si vivement de ta confiance, et du bonheur de te diriger par mes conseils! J'aurais voulu éloigner de tes pas les épines inséparables de l'existence; j'aurais voulu qu'elles me blessassent seul; j'aurais tout fait pour t'éclairer de

mon expérience, pour te conduire, et te préserver! Il m'était si doux de te voir aimée, appréciée de ceux qui te connaissaient, et admirée par ceux qui te rencontraient. Tu étais mon orgueil, ma joie, ma vie, mon passé, mon présent, tout mon avenir; tu occupais toutes mes pensées; tu avais été mon premier enfant, enfant si impatiemment attendu! O chers enfants, qui me restez, ne croyez pas que vous ayez moins de droits à ma tendresse, et à un égal partage dans mon cœur; mais c'est votre sœur que je pleure!... Apprenez de votre sœur à vivre, apprenez d'elle surtout à mourir!

Mon Élisabeth, cette fleur à peine éclose, qu'un instant a flétrie, ravissait par la finesse de sa taille, par sa légèreté, par ses couleurs si fraîches, et surtout par les apparences de la meilleure santé. Elle ressemblait à sa mère; elle possédait déjà le germe de ses vertus; mais elle avait, au moral, plus de rapport avec son malheureux père. Même profondeur et même vivacité dans sa manière de sentir; même courage, même mépris de la douleur, et égale force pour la supporter; avec une imagination bouillante, elle était capable des résolutions les plus énergiques, lorsqu'elles lui étaient dictées par la raison. Son âme passionnée avait toute l'innocence de son âge; une extrême vivacité qu'elle savait contenir quand le premier moment ne l'avait pas emportée; une apparence de légèreté, avec une raison profonde; un esprit déjà développé, avec tous les aimables enfantillages du premier âge; telles étaient les qualités dont l'ensemble donnait à Élisabeth un charme qui la faisait chérir de tous ceux qui l'entouraient.

Chère Élisabeth, sublime enfant qui t'es purifiée par la souffrance et la résignation : avec ton cœur, tu aurais beaucoup souffert; avec ton imagination, et tes moyens de plaire, tu aurais été exposée à de difficiles combats dans cette triste vallée de larmes. Aussi la seule pensée qui puisse adoucir ma douleur, est celle de la gloire et du repos que tu viens d'acheter par cinquante jours de souffrance. Quand j'invoquais le ciel pour toi, durant cette longue agonie, c'était pour demander à Dieu de te choisir lui-même le sort le meilleur, me résignant à tout ce qu'il lui plairait d'ordonner. Aussi je ne murmure pas, malgré mon amère tristesse; et je bénis, le cœur navré, cette Providence qui, en t'appelant dans son sein, a déchiré mon cœur paternel. Ange céleste, que l'idée du malheur auquel ta mort me condamne, ne trouble pas le bonheur dont tu jouis !...

Obtiens de là-haut, pour ton père, la force d'accomplir tous les devoirs qui lui restent à pratiquer ici-bas; obtiens-lui miséricorde; obtiens qu'un jour il te rejoigne dans ce séjour où le repentir siége à côté de l'innocence. Je t'invoque avec une confiance sans bornes, ô mon enfant! tu étais sur cette terre mon existence, ma joie, mon rêve, mon bonheur, ma vanité, mon orgueil, et déjà souvent ma consolation. Deviens l'âme de ma vie, l'inspiration de mes pensées, le mobile de mes actions !

Après cinquante jours d'alternatives cruelles entre la résignation et l'espoir, on était venu me chercher, à quatre heures du matin. Ma fille était plus mal ; je volai auprès d'elle. Déjà ma mère y était. Élisabeth avait encore toute sa présence d'esprit; et elle était

douée de trop de pénétration pour ne pas pressentir le danger de son état; mais elle avait aussi trop de force d'âme, pour témoigner ce qu'elle pensait. Elle craignait de s'attendrir, et d'affliger ceux qu'elle aimait. J'avais, depuis plus de trois semaines, prié M. l'abbé Hamelin[1], son directeur, de venir la voir, et de l'encourager.

J'étais loin de me croire destiné au malheur qui m'attendait; mais je voulais mettre à profit pour le ciel ses souffrances, en lui donnant la force de les supporter. L'avant-veille de sa mort, elle s'était trouvée plus mal, et les secours de la religion lui avaient été administrés. Là encore cet ange avait été sublime de résignation, de confiance et de piété. Pas une parole qui pût affliger les siens ne lui était échappée. Quelquefois ses yeux, un peu rouges, annonçaient qu'elle avait souffert; mais elle ne voulait pas l'avouer.

« — Tu souffres bien, » lui disait ma nièce.

« — Pourquoi en conviendrais-je? répondit-elle; « on ennuie les autres, ou tout au moins les afflige, et « soi, l'on s'affaiblit. »

Depuis que son âme si pure s'était unie à Dieu par la communion, son crucifix ne la quittait jamais; elle l'embrassait souvent en faisant le signe de la croix, sans proférer un murmure, ni une plainte.

A six heures et demie, j'envoyai prier M. Hamelin de venir avant sa messe; il ne se fit point attendre, et elle lui sourit de ce sourire avec lequel elle saluait

[1] Directeur du catéchisme de Saint-Thomas d'Aquin, depuis curé de l'Abbaye-aux-Bois, et aujourd'hui de Sainte-Clotilde.

tous ceux qui l'approchaient, sourire délicieux qu'elle a conservé jusqu'à sa mort.

« — Je vais dire la messe pour vous, que voulez-vous que je demande? lui dit M. Hamelin.

« — Patience et courage, » répondit-elle après un instant de silence, comme si elle avait pressenti le sacrifice qui se préparait.

Cet être angélique souffrait de corps et d'esprit. Sa voix s'affaiblissait, sa vue se troublait; une lutte horrible entre cette vie si forte et une fin prématurée se faisait pressentir sans la troubler; son âme restait calme et tendre. L'abbé Hamelin revint, et ne la quitta plus. Ses exhortations touchantes calmaient à l'instant même les agitations de la nature, et rendaient à son esprit toute sa force.

« — Calme-toi, ma chère Élisabeth, à la voix de « ton père, lui disais-je au milieu des convulsions « les plus terribles; tu souffres, pauvre enfant, offre « à Dieu tes souffrances; il te soutiendra, et la sainte « Vierge te protégera[1] ! »

Aussitôt on voyait l'effort qu'elle faisait, et elle redevenait calme. Mais quelle agonie, grand Dieu! Le sacrifice pour elle a été entier; que n'a-t-il pas été pour moi!

« — Mon père, vous avez de la peine, me dit-elle « tout à coup, en me regardant fixement avec une « anxiété qui annonçait toute sa tendresse; vous avez « du chagrin; je ne vous vois plus qu'à travers un « nuage, c'est bien triste. » A peine si on l'entendait. Elle cherchait à me deviner de son regard incertain

[1] Ainsi que mes autres enfants, elle portait le nom de Marie.

qui peignait encore son âme. Quels moments cruels! on se mettait à la torture pour recueillir ses paroles devenues presque inintelligibles. Puisant de la force dans mon cœur :

« — Sans doute, mon enfant, je souffre, lui dis-je, « puisque tu souffres; et comment pourrait-il en être « autrement, n'es-tu pas ma vie! » Elle me regardait toujours fixement, et, me retenant près d'elle :

« — Donnez-moi votre parole que vous n'avez pas « une autre cause de chagrin. »

« — Je te la donne, mon enfant, ma chère en-« fant. »

Je ne disais que trop vrai; mais je sentais mes forces m'abandonner dans cette lutte de deux cœurs, l'un si tendre, l'autre si malheureux. Je cherchais à me ras-seoir pour m'éloigner un peu; et ne quittait pas ma main, qu'elle serrait avec un mouvement convulsif. Une larme échappa à mon courage et sillonna ma joue malgré moi. Cette pauvre enfant, qui ne me quit-tait pas de vue, s'en aperçut; aussitôt une expression déchirante se répandit sur ses traits, et des larmes couvrirent son visage. J'appelai l'abbé Hamelin, et ses exhortations lui rendirent le calme; mais elle sem-blait avoir fait un effort terrible; et, comme pour montrer qu'elle se résignait, mais qu'elle m'avait trop bien deviné, elle arracha de son doigt une bague de sa pauvre mère, la seule qui ne la quittât jamais; et elle me la mit au mien avec une expression que rien n'effacera de mon souvenir. Sa physionomie si douce, si ravissante, et le matin même encore riante, s'altéra un moment; il semblait qu'elle venait d'offrir à Dieu un immense sacrifice. Elle joignit ensuite ses

mains, qu'elle tint longtemps réunies, puis elle me tendit l'une d'elles, en retenant la mienne.

Le danger de son état ne fut pas, je crois, sa pensée constante ; mais on ne peut douter qu'à plusieurs reprises des idées sinistres n'aient traversé son esprit; et qu'elle n'ait mis son courage à accepter un sacrifice qui devait bien coûter à cette enfant qui aimait tant la vie. La religion seule a pu lui donner cette force qui l'a soutenue jusqu'au dernier moment; et puis, probablement, sa mère entretenait son courage du haut du ciel; et, fière de son œuvre, elle se disposait à la présenter à l'Éternel, accompagnée des deux anges qui l'avaient précédée.

Enfin, la connaissance de mon Élisabeth se perdit; et son existence ne fut plus qu'une lutte affreuse, mais toujours calme, entre la nature qui succombe; et l'âme qui se dégage de ses liens terrestres.

Un silence morne régnait autour d'elle. A peine entendait-on sa respiration longtemps si pénible et si oppressée. Tout à coup sa poitrine cessa de se gonfler, son cœur de battre..... Le mien seul battait avec violence pour sentir le plus affreux malheur qui puisse jamais accabler un homme..... Un moment je restai muet, respirant à peine, et comme suspendu entre la vie et la mort; il me semblait que mon existence m'abandonnait, et que mon cœur avait cessé de sentir. Tant que ma fille existait, je m'étais fait une contrainte opiniâtre; mais elle m'abandonna, alors que je compris toute l'étendue de mon malheur. J'ignore ce que je devins, mais on me raconta qu'après avoir embrassé mon enfant avec une sorte de calme, je me précipitai hors de la chambre; je ne voyais plus,

j'étais déchiré, et mon désespoir avait une violence que rien ne pouvait calmer. Aucune réflexion ne m'était possible; je ne sentais que ma douleur. M. Hamelin me suivit comme un ange de paix, il me rejoignit; mais je ne pus sentir que plus tard tout ce que je lui devais : il a donné de la force et de la résignation à ma fille; elle me devait le jour, elle lui a dû l'éternité.

Je gagnai ma chambre, je ne sais comment, et tombai dans mon fauteuil sans connaissance; j'ignore combien de temps j'y restai sans mouvement; ma mère me soignait avec M. Hamelin et ce bon Thano, ce domestique si dévoué; la connaissance me revint à moitié, mais je ne pouvais ouvrir les yeux. Mon père était là (il aimait tant ma fille, et ma fille l'aimait tant aussi!); je ne le voyais pas; ses sanglots si touchants me firent comprendre sa présence; je le serrai contre mon cœur gonflé de larmes qui l'étouffaient; et enfin, je pus pleurer.

Les larmes de ma mère se confondirent avec les miennes. Il me semblait que sa douleur approchait de celle que j'éprouvais.

La pensée de ma fille me suivra jusqu'à mon dernier jour; un voile lugubre a recouvert mon existence. Qu'ai-je maintenant à désirer, à craindre, ou à espérer! Les contrariétés ne sont plus rien pour moi. Nulle douleur ne peut plus m'effleurer; mais celle que j'éprouve aujourd'hui semble m'égarer : je puis encore perdre un enfant, un père, une mère; Marie est malade, et je tremble pour ses jours.

On avait eu la pensée de s'assurer après la mort d'Élisabeth, des causes de sa maladie; mais je m'y

suis opposé. Je connaissais l'horreur de sa mère pour ce genre d'examen ; puis je n'ai pu supporter la pensée que des mains étrangères et indifférentes viendraient toucher sans respect, et profaner du regard cette vierge si pure.

Au moment où je trace ces lignes, je tremble encore pour les jours de la dernière de mes filles, délicieuse petite Marie, qui charme aussi tous ceux qui la voient.

Tandis que tant de gens m'enviaient cette famille si belle, si rayonnante de santé, si brillante de vie, qui eût pu croire que j'étais condamné à aller verser des larmes sur tant de tombes réunies !

On dit qu'il faut du courage pour mourir ; il en faut bien plus pour vivre.

. . . .

Quelques détails encore sur mon Élisabeth. Je ne vis plus que quand j'évoque son souvenir.

Quand elle apprit, pendant sa maladie, la mort de madame de Montesquiou, sa tante : « Oh ! que je « plains ses enfants, dit-elle, et combien je me repro- « che de n'avoir pas assez senti la mort de ma mère, « et compris une pareille perte ! Cette pensée est « amère pour moi ; cette mort eût dû me faire une « bien plus grande impression ; mais, jusqu'à mon « dernier jour, la pensée de ma mère, comme celle de « sa mort angélique, dirigeront chacune de mes ac- « tions. Oh ! combien elle serait heureuse, ma mère, « ajouta-t-elle, si elle allait me voir arriver dans le « ciel ! » Elle se tut... Pauvre enfant ! peut-être pensa-t-elle un instant, que bientôt elle allait accroître, par sa présence, le céleste cortége...

Pendant tout le cours de sa cruelle maladie son unique distraction fut de s'occuper de ceux qui l'entouraient. Leurs intérêts étaient les siens, et chacun avait part à sa pensée, comme à sa reconnaissance; enfin, toute la maison la chérissait. Elle faisait entrer ceux qui venaient chercher de ses nouvelles, pour leur dire quelque chose d'aimable.

Quand je songeais avec orgueil à son établissement, en pensant que chacun la voudrait pour fille ou pour femme, devais-je penser que Dieu avait déjà marqué sa victime?

Durant tout le cours de sa maladie, elle était sans cesse occupée d'aller passer un mois de sa convalescence auprès de madame de Montmorency, dans l'intérêt de son père. Elle pensait aussi à madame de Laval, si bonne, si parfaite et si malheureuse aujourd'hui.

Plus l'heure fatale approchait, et plus la piété d'Élisabeth semblait prendre de force, pour supporter des souffrances sans égales.

« — Nous allons sortir, me disait-elle un jour, « j'en suis enchantée ; il y a si longtemps que je suis « dans mon lit; j'irai où vous voudrez, mais je serais « heureuse d'aller voir mon amie à Auteuil (c'était de « mademoiselle de Beaufremont, cette personne si « agréable et si bonne, qu'elle parlait). Je l'aime, « disait-elle, et elle m'aime bien aussi ; nous y dînerons, n'est-ce pas, mon père? Je veux que vous me « disiez ce que vous voulez que je mette... » Chacune de ses paroles déchirait mon cœur comme si un poignard l'eût traversé.

25 juin.

Les médecins sortent de chez Marie ; et si le malheur qui semble me poursuivre avec un si cruel acharnement, ne devait me donner des craintes, je pourrais espérer que le ciel, touché de ma douleur comme de ma résignation, mettrait enfin un terme à mes peines.

O jeune ange, qui dois être maintenant couronné de gloire, protége ton père et sa jeune famille, toi qui témoignais à tes frères et à ta sœur un intérêt si tendre.

3 juillet.

Depuis bien des jours je n'ai pas écrit, je n'ai de force pour rien ; mon caractère est abattu, mon énergie est morte, mon cœur est déchiré, le passé me tue, l'avenir m'effraye. J'ai perdu le sommeil ; toutes les nuits, je me réveille en sursaut, croyant qu'on m'appelle ; et il me prend un tremblement nerveux que comprendront seuls ceux qui ont souffert.

Je ne jouis plus de rien, et il me semble que mon âme n'est plus susceptible d'autres émotions que de celles de la souffrance. Chaque jour ajoute à ma douleur ; et tous les jours je me sens plus accablé sous son pesant fardeau.

O mon Dieu, je ne suis pourtant pas ingrat, et en embrassant Marie rendue à la vie, je vous bénis de me l'avoir laissée, mais je me demande si je dois la conserver, et mes yeux se remplissent de larmes. Je tremble

pour tout ce qui m'est cher, et je n'ose plus compter sur ce que je possède encore.

Je jouissais de mon rapprochement avec madame de Montmorency; une lettre qu'elle m'avait écrite, après mon malheur, m'avait touché. Je lui avais répondu de la manière la plus tendre. J'avais fait, à sa demande, le plus grand des sacrifices, celui de lui abandonner Marie. Madame de Laval, touchée, reconnaissante, me mandait que sa belle-fille était très-contente de ma correspondance; lorsque, sans aucun prétexte, et malgré l'engagement formel de ne jamais revenir sur le passé, madame de Montmorency [1] m'écrivit une lettre de sept pages fort peu aimable, et que rien ne pouvait justifier.

J'allai confier mes douleurs au digne M. Hamelin, dont l'âme compatissante et éclairée sait si bien comprendre toutes les souffrances, et partager les peines du cœur.

« — Séparez la religion des hommes, me dit-« il avec un accent persuasif. Voyez, par l'exemple « de votre chère enfant, ce que l'âme peut produire, « les consolations qu'elle offre, le courage qu'elle « donne, et les merveilles qui deviennent son ouvrage; « plaignez les hommes de l'illusion qu'ils se font, et « apprenez de Jésus-Christ à pardonner; priez-le de bon « cœur, monsieur, il ne vous abandonnera pas, et sa « bonté toute miséricordieuse vous fera enfin toucher « le port. »

[1] La préférence que dans ma conscience j'avais cru devoir accorder à M. de Villèle sur M. de Montmorency, et aussi quelques motifs d'intérêt avaient mis un peu de froid dans nos rapports habituellement si bons, et si faciles.

Je me sentis plus calme en quittant ce vénérable ecclésiastique; ses paroles m'avaient fait du bien.

Je lui montrai la lettre que j'avais reçue, et ma réponse à madame de Laval, dont il approuva la modération.

14 juillet.

Les détenus de Sainte-Pélagie viennent de s'échapper au nombre de vingt-neuf. Personne ne doutera que le gouvernement n'ait fermé les yeux sur leur évasion; et qu'il ne l'ait même favorisée, dans l'espoir d'échapper à une partie des difficultés du procès d'avril; reste à savoir si cette évasion remplira son but, et ne viendra pas au contraire, accroître des difficultés qui tous les jours deviennent plus grandes. Les roués de tous les genres n'ont qu'un temps donné de succès; et leur masque une fois tombé, on s'étonne d'avoir été si longtemps leur dupe.

Ces détenus politiques repoussaient toute espèce de jugement. Le refus que firent douze d'entre eux de suivre leurs camarades, vint accroître l'embarras du pouvoir, et il est à croire que si le gouvernement connaissait l'évasion, il espérait qu'elle serait complète. La dislocation des deux affaires de Lyon et de Paris, la décision que paraît vouloir prendre la majorité de la Chambre des pairs de juger sur pièces, en motivant la retraite de M. Molé, sera féconde en résultats; c'est le coup de grâce des doctrinaires, car une triste et cruelle expérience a démontré qu'un gouvernement ne se mettait pas impunément au-des-

sus de la légalité pour arriver à l'arbitraire. Louis-Philippe est maintenant en butte aux tentatives des assassins[1].

Le fameux procès de la Roncière vient de finir; cet accusé a déployé un sang-froid remarquable; plusieurs choses sont restées inexplicables, mais la culpabilité ne paraît douteuse à personne. Me Chaix d'Est-Ange, après avoir adopté d'abord un mauvais système de défense, a déployé un grand talent dans la réplique; Odilon Barrot a été admirable, et fort de raison dans l'exposé de l'accusation : Berryer s'est surpassé[1].

A la suite de quelques bruits qui ont couru dans le public, sur une maladie prétendue, et même sur la mort du duc de Bordeaux, une discussion fort importante s'est engagée dans les journaux, sur Henri V et la légitimité de Louis-Philippe.

Régent de droit après les abdications, Louis-Philippe a renoncé, en usurpant la couronne de son neveu pour lui et pour les siens, à la couronne par droit d'hérédité, d'après nos anciennes lois ; ainsi jamais il ne pourrait retrouver ses droits à l'hérédité qu'en abdiquant en faveur d'Henri V et en reconnaissant ses droits. Si par impossible Henri V, M. le duc d'Angoulême et Charles X venaient à mourir, la nation devrait être assemblée pour choisir un roi, et la branche d'Orléans n'aurait pas plus de droits, que la branche espagnole, celle de Naples ou toute autre à qui la

[1] Attentat d'Alibaud.

[2] M. de la Roncière a été réhabilité par Louis-Napoléon.

nation, légalement convoquée, et légitimement représentée, donnerait la couronne. Voilà ce qui a été dit, soutenu par nous, et imprimé par les feuilles royalistes; et s'il s'est glissé quelques divagations étrangères à ces idées, dans certaines feuilles, ce sont de pures absurdités.

Une lettre de l'ancien évêque de Strasbourg, l'abbé Tarin, a répondu à toutes ces suppositions mensongères sur la santé du jeune prince; et une lettre de madame la Dauphine, qui arrive, ne laisse aucun doute sur sa santé présente.

Les journaux viennent de reproduire un discours fort court de M. de Frayssinous à l'occasion de la quinzième année du prince : il est plein de sagesse, de bons conseils, et de vues excellentes. M. Frayssinous semble s'être rappelé l'instante prière que je lui avais faite de parler quelquefois publiquement du duc de Bordeaux, pour que les journaux répétassent ses paroles; convaincu que l'impression produite par cette lecture serait salutaire.

Le comte de Bouillé est venu me revoir; il a écrit à Prague, à la suite de notre première conversation, dans le sens convenu; et avec la fermeté qu'il m'avait promise. Il gémit du peu de confiance que l'on accorde à ceux qui la méritent; et de celle au contraire que l'on donne à des gens qui en abusent.

M. de Latour-Maubourg vient de recevoir une lettre, lui apprenant qu'il n'est plus gouverneur du jeune prince. On se demande avec tristesse à quel propos!

On enjoignait à M. de Bouillé de gronder M. de Laurentie pour certains articles écrits avec sagesse dans *le Rénovateur;* et dans le même moment, on

soutient *la France*, qui fait un grand mal à la cause par l'exagération de ses doctrines. M. de Blacas est dans ce moment, tout-puissant.

A son retour à Prague, qui aura lieu dans deux mois, Bouillé emportera le mémoire que j'ai fait pour le duc de Bordeaux dans ma prison, et dont j'ai déjà parlé ; il s'arrangera de manière à le lui faire lire.

Bouillé me disait, que plus de dix fois il avait entendu dire à Charles X : « -- Si j'avais donné du pou-« voir à Casimir Périer ! il a prouvé qu'il avait carac-« tère et talent. »

Bonnes, 5 août.

Mon voyage à Bonnes a été attristé par un horrible attentat, commis au milieu des pompes de Juillet, dans le dessein de faire périr Louis-Philippe et toute sa famille[1]. Affreux projet dont le succès n'aurait amené le triomphe d'aucun parti, mais aurait mis le comble à nos malheurs, en déchaînant sur nous, toutes les passions antisociales.

La veille de mon départ de Paris, le 28 juillet, sorti de chez moi vers une heure, je me rendis à la préfecture de police, pour y prendre un passe-port. Je demandai M. Gisquet; il venait de partir. Je voulais le prévenir que mon voyage dans les Pyrénées n'avait rien de politique, certain que ma parole lui suffirait; et n'ayant jamais eu d'ailleurs, qu'à me louer de lui. Tout était en rumeur à la police. Un monsieur auquel je m'adressai, tout étonné de ma tranquillité, me

[1] Affaire Fieschi.

demanda si j'ignorais l'attentat qui venait d'être commis! on attendait encore des détails; mais la stupeur était grande.

« — Le roi, me dit-il, a manqué d'être assassiné;
« il y a beaucoup de personnes tuées; on est venu
« chercher le préfet en toute hâte. » Je lui dis que, sortant de chez moi, j'étais dans la plus parfaite ignorance. Je traversai lentement la cour remplie d'agents, en rencontrant partout des yeux qui s'attachaient à moi, ce qui n'était pas un motif pour que je baissasse les miens.

J'entrai dans la longue salle où se délivrent les passe-ports, et je la traversai dans toute sa longueur pour arriver au chef de division. A peine m'eut-il reconnu, que son obligeance fut extrême; cet honnête homme, qui fait depuis longtemps partie de l'orchestre de l'Opéra, m'a conservé un souvenir reconnaissant pour le peu de bien que j'ai pu lui faire.

Il m'avança poliment une chaise, donna ses ordres pour mon passe-port; et nous causâmes de l'événement du jour avec réserve de ma part, et sagesse de la sienne, d'accord tous deux sur l'horreur que nous inspirait un pareil forfait. Un des principaux chefs de la police vint nous interrompre :

« — Monsieur, dit-il au chef de division, il vient
« d'arriver des gens suspects, des hommes à barbe; et
« je pense qu'il serait prudent de suspendre la déli-
« vrance des passe-ports. »

Mon passage dans la cour ne m'avait pas disposé à être de bonne humeur; aussi ma réponse s'en ressentit-elle :

« — Ces paroles s'adressent-elles à moi, monsieur, « je serais curieux de le savoir? Je connais, moi aussi, « des gens à barbe dont le caractère est trop loyal, « pour qu'on puisse jamais les soupçonner. »

La conversation fut courte; je reçus presque des excuses, et le chef de division assura qu'il suffisait de me nommer pour rassurer les esprits inquiets; que si, d'ailleurs, je pouvais avoir besoin de garantie, il m'en servirait. Je fus sensible à cet élan si vrai; il voulut me reconduire jusqu'à ma voiture, et il eut la délicatesse de ne parler que du désir qu'il avait de prolonger le plaisir de me voir.

Revenu chez moi, j'appris sur les événements du jour, les détails qui commençaient à transpirer dans le public.

A midi et quelques minutes, Louis-Philippe étant arrivé à la tête de son cortége sur le boulevard du Temple, à la hauteur du Jardin-Turc, se pencha pour recevoir une pétition des mains d'un garde national; à ce moment on entendit tout à coup comme un feu de peloton bien nourri. Au même instant étaient tombés, baignées dans leur sang, dix ou douze victimes, parmi lesquelles on citait le maréchal Mortier, duc de Trévise, le général de Lachasse de Vérigny, M. Villate, capitaine d'artillerie, M. Rieussec, lieutenant-colonel dans la garde nationale; plusieurs femmes, et des gardes nationaux. Louis-Philippe n'avait point été blessé; mais, dans la confusion, son cheval s'était cabré, et il avait, lui-même, reçu un choc violent au bras gauche. Le duc d'Orléans avait souffert d'une légère contusion à la cuisse. Une balle avait frappé la croupe du cheval du prince de Joinville.

Des flots de fumée, sortis de la fenêtre d'une mansarde, indiquèrent le lieu d'où les coups étaient partis. On s'y élança, et on y trouva les débris encore fumants de la machine qui avait servi au forfait. Elle était montée sur une espèce d'échafaudage que soutenaient quatre pilastres liés entre eux par de fortes traverses en bois de chêne. Vingt-cinq canons de fusil s'appuyaient par la culasse sur la traverse de derrière, plus élevée que celle de devant. Toutes les lumières, placées en haut et rangées sur une même ligne, devaient s'enflammer d'un seul coup, au moyen d'une traînée de poudre. Telle était la disposition des fusils, que la mitraille qu'ils renfermaient, devait prendre le cortége en écharpe, et embrasser un vaste carré, en s'élevant des pieds des chevaux à la tête des cavaliers. La charge de chaque fusil était quadruple. Deux de ces fusils n'ayant pas pris feu, et quatre ayant crevé, ce hasard fut sans doute ce qui sauva Louis-Philippe et ses enfants.

Quand on arriva dans la chambre qui renfermait cette machine, l'assassin s'était déjà évadé par la fenêtre à l'aide d'une corde; mais, trahi dans sa fuite par son sang qui coulait d'une blessure produite pai l'explosion de la machine, il fut arrêté dans la cour d'une maison voisine.

C'est un insigne bonheur même pour notre cause, que Louis-Philippe ait échappé : les choses ne sont pas mûres, le duc d'Orléans eût été porté aux Tuileries sur des pavois; et la garde nationale, la ligne et la population l'eussent à l'instant proclamé roi.

Bonnes, 10 août.

Un fait que j'ai appris en route prouve que l'atroce assassin avait des complices, et que son crime, loin d'être un fait isolé, était bien un attentat prémédité. J'ai entendu dire à l'auberge de *** qu'un voyageur, traversant cette ville le 27, avait eu l'imprudence de dire devant témoins : « Soyez tran-« quille, demain 28 ce sera fait de Louis-Philippe et « de sa famille; aucun d'eux ne restera. » On y fit peu d'attention dans le moment; mais, quand le crime fut connu, on se rappela ce propos; et le voyageur fut arrêté à Bagnères-de-Bigorre, où il était allé prendre les eaux. Cet attentat était trop mûrement et trop atrocement prémédité, pour être l'œuvre d'un seul homme.

Le temps est magnifique, mais la chaleur est extrême; le thermomètre, dans les Landes, est monté à 34°, ce qui est presque sans exemple.

Il y a, dans ce moment, à Bonnes, beaucoup de monde, et surtout une multitude d'enfants, qui me rappellent sans cesse et ceux qui me restent, et ceux que je n'ai plus. Je retrouve assez peu de connaissances; je tâche d'être poli, mais je cherche peu les indifférents; et le plus souvent je parcours seul ces belles et imposantes montagnes, livré à mes souvenirs et plongé dans mes regrets.

On a multiplié, pour la commodité des buveurs, toutes les promenades à l'entour de Bonnes; et il s'en trouve maintenant en grand nombre, toutes plus ravissantes les unes que les autres.

Je me promène tous les matins, avec un livre qui n'a pas toujours le pouvoir de m'arracher à mes douloureuses pensées. Toutefois, à la vue de cette nature grandiose, mon corps, et mon âme elle-même, se retrempent dans l'air pur de la solitude; j'y sens renaître mes forces physiques et morales, et je rentre sinon consolé, du moins plus disposé à triompher d'un abattement qui me rendait tout impossible, pour reprendre les devoirs, et l'activité qui peuvent seuls m'aider à supporter la vie.

Le prince Czartoryski loge dans la même maison que moi. La révolution de Pologne l'a fait assez connaître, pour qu'il soit presque inutile d'en parler. Il porte empreints sur sa figure le plus noble caractère et la bonté; sa démarche est digne sans être fière, sa physionomie est agréable, ses traits sont réguliers. Il a perdu presque entièrement une immense fortune, et jamais une plainte ne lui échappe; jamais un mot de lui-même; sa modestie est pleine de charme. Ses cheveux sont tout blancs, ainsi que sa barbe; il paraît avoir de quarante à cinquante ans, mais il porte parfaitement son âge; je me félicite de l'avoir rencontré. Je l'avais déjà vu chez la vicomtesse de Laval.

Bonnes, 16 août.

La situation de la France me donne de vives inquiétudes. Les mesures arbitraires que le gouvernement semble adopter comme un refuge, les lois qu'il provoque comme un moyen, finiront par nous conduire à l'anarchie. Les républicains, gens de cœur et de réso-

lution, sont capables de tout, pour parvenir à leur but. Quand je dis qu'ils sont capables de tout, je parle uniquement de quelques-uns d'entre eux, qui regardent l'anarchie comme un moyen. Il est dans ce parti des hommes que j'ai été à même d'apprécier, des hommes qui renonceraient plutôt à voir se réaliser la chimère qu'ils caressent, que d'obtenir un succès par des moyens que leur conscience réprouve. Ceux-là ne seraient pas les plus forts dans un mouvement populaire; et ils sont eux-mêmes effrayés de l'audace criminelle qu'affichent quelques républicains insensés. Ceux-là, loin de se faire scrupule de tuer un roi, s'en vanteraient comme d'une action glorieuse; et ne se sentiraient arrêtés par l'idée d'aucun danger; mais la Providence semble veiller sur les jours de Louis-Philippe; son existence lui est encore nécessaire pour accomplir ses grands desseins, éclairer le monde, et ramener les hommes à ces doctrines de vérité dont les passions les détournent trop souvent.

Bonnes, 25 août.

En ouvrant mon journal (la *Gazette de France*), je trouve dans ses colonnes une lettre que j'avais écrite à M. de Genoude; elle est intitulée :

Esprit public dans les départements. — « Un voya-
« geur, qui vient de parcourir les provinces centrales
« et le midi de la France, nous adresse les détails qu'on
« va lire sur l'état de l'opinion publique.

« Il est difficile de se faire une idée de l'état
« d'anxiété où se trouve la France; les événements ont
« répandu une sorte de terreur panique; le présent

« inquiète, on envisage l'avenir avec effroi. Il n'y a « aucune confiance dans le pouvoir, et on regarde sa « situation comme n'étant plus tenable. On craint par- « dessus tout une révolution nouvelle, en détestant la « révolution passée. On ne veut de la république à « aucun prix, mais une sorte de sentiment d'huma- « nité et de générosité désavoue les mauvais traite- « ments exercés envers les accusés d'avril. On re- « doute de réfléchir et de raisonner ; l'agitation est « sourde et silencieuse ; on voudrait l'ordre et le repos; « mais on ne voit pas leur rétablissement dans les « mesures que prend le ministère. On a la conviction « qu'elles n'amèneront que de nouveaux malheurs ; et « que ce qui n'est pas arrivé un jour, pourra se re- « présenter dans un autre temps.

« Du reste, grand empressement de savoir ce qui se « passe à Paris. On questionne avec une avide curiosité « les voyageurs qui viennent de la capitale. Le com- « merce souffre de cet état de choses ; les bourses se « resserrent, les physionomies sont tristes et assom- « bries. « — Qu'allons-nous devenir ? disent les hom- « mes qui réfléchissent; encore un crime ! encore de « l'arbitraire ! encore de la honte ! Quelle triste et mi- « sérable situation pour le beau pays de France ! »

« La confiance dans les royalistes renaît ; la con- « duite des hommes nationaux et du clergé, la sage « direction généralement suivie par la presse monar- « chique frappent les esprits. Les hommes de la Ré- « volution sont jugés ; et ceux de la Restauration réta- « blis dans l'estime de tous les amis de l'ordre et de « la liberté.

« Ce que le pouvoir a perdu depuis un an ne peut

« se concevoir. Ce sont ses amis qui lui nuisent le « plus. C'est un grand pas de fait vers un dénoûment. « La force des choses, la puissance des événements, « l'expérience faite de cette révolution et des doctri- « naires, par-dessus tout, la main de la Providence, « achèveront, il faut l'espérer, d'éclairer les esprits. »

Bagnères de Bigorre, 3 septembre.

Je suis ici depuis le 28 au soir, et, dans ces cinq jours, je crois avoir vécu un siècle ; ce ne sont plus mes montagnards, avec leurs mœurs antiques, dont la simplicité se communique même aux gens des villes qui vont chercher parmi eux la santé. Du pavé, du bruit, de l'agitation, des voitures ; c'est tout un monde enfin ; c'est une foule d'étrangers ; toilette, cérémonie, tout s'en ressent. Il y a aux environs les promenades les plus ravissantes, mais il faut les aller chercher ; et je ne me sens plus en train de rien.

Il y a ici des personnes fort aimables, des maisons, des coteries, mais pas réellement de société ; cela n'est qu'une simple remarque, car je ne suis pas encore parvenu à me distraire assez de ma douleur, pour que la société me soit agréable.

J'ai trouvé à Bagnères toute la famille de C..., que j'ai beaucoup connue. M. de Grammont fils a de jolies manières, et est fort poli.

M. et madame de Montbrizon, connaissance de Bonnes, avec leurs charmants enfants.

Madame et M. Litou, ancien receveur général de la Rochelle, de l'obligeance duquel j'avais eu anciennement à me louer.

Madame de Ferragut, qui fit plusieurs fois d'une manière si aimable les honneurs de Bigorre, et qui semble avoir défié les années.

La famille Drack, moitié anglaise, moitié espagnole; elle se compose d'un fils, jeune homme agréable, et de trois sœurs, dont l'aînée, [personne charmante, surtout de caractère et de raison, sert de mère à ses deux sœurs, et les protége d'une manière toute maternelle.

Madame de Komar et ses trois filles si belles, si charmantes et si bonnes. Elles ont passé ici quarante-huit heures, et j'ai tâché de leur rendre leur séjour agréable; elles sont parties ce matin; hier je les ai menées, dans ma calèche, sur la route de Campan, jusqu'à Sainte-Marie.

Il y a aussi beaucoup d'hommes, et une multitude d'Espagnols de diverses opinions. J'ai connu plus particulièrement dans une course madame Areizago, aimable et spirituelle personne, carliste passionnée, qui veut bien me mettre au fait de l'opinion de chacun, et me donner des nouvelles.

Bagnères de Bigorre, 5 septembre.

J'étais hier chez madame de Ferragut, la conversation tomba sur Louis-Philippe, et elle me raconta qu'elle tenait l'aventure suivante du marquis de Villette, qui en avait été témoin. Ce dernier se trouvait chez le duc de Bourbon; c'était sous la Restauration. Madame de Feuchères était en tiers; on annonça le duc d'Orléans, qui s'était armé d'un immense bouquet de roses. Le prince salue le duc de Bourbon; puis il se

retourne du côté de la favorite, et il met le genou en terre pour lui offrir son hommage. Il faudra du temps pour relever la royauté si indignement avilie!...

Bagnères de Bigorre, 11 septembre.

Madame Frazer vient d'arriver ici avec ses délicieux enfants. Je regrette qu'elle soit protestante. Cette religion sèche et aride va si peu à son âme, qu'on ne désespère pas de la voir entrer, avec le temps, dans le sein de l'Église catholique; c'est le vœu le plus sincère que je forme.

Pleine d'esprit et d'instruction, elle ne repousse pas la lumière; et j'ai obtenu qu'elle la demandât tous les jours par une courte prière. Je compte plus sur les siennes que sur les miennes, bien que je les adresse à Dieu de grand cœur. Quel bonheur si cette parfaite mère et ses deux charmants enfants rentraient un jour dans le sein de la vérité! Quelle force et quelles consolations n'y puiseraient-ils pas! Je viens d'écrire à l'abbé de Genoude [1] de m'adresser à Bordeaux une lettre que je puisse envoyer à madame Frazer avec la série des livres qu'elle doit lire, et un exemplaire de la Bible que M. de Genoude fait imprimer. On lui a fait croire que le clergé catholique en interdisait l'étude, parce qu'il craignait la vérité. Voilà comme l'erreur se propage!

[1] M. de Genoude s'est fait prêtre après la mort de sa femme.

Bagnères de Bigorre, 13 septembre.

Il est impossible de dire l'effet que peut produire la douleur dans une âme profondément sensible; je suis convaincu qu'il est telle circonstance dans la vie qui vous fait approcher bien près de la mort, ou tout au moins de la folie.

Voici ce que racontait hier devant moi madame Frazer : Une dame écossaise qu'elle a connue, se prit d'une grande passion; mais de ces passions qui sont rares de nos jours, pour un jeune homme qu'elle crut digne de son affection. Il y avait déjà longtemps que durait ce roman, et la tendresse de l'Écossaise allait toujours croissant, quand elle apprend un beau jour, ou plutôt un triste jour, qu'elle est trompée.

Elle ne peut en douter: une cruelle certitude lui est acquise. Elle ne se donne pas la mort; ses sentiments religieux la retiennent; mais la vie lui est devenue insupportable. A l'état du désespoir succède une sorte d'atonie : elle n'a plus d'expression pour rendre sa douleur; elle la sent, et le poids de son malheur l'accable, sa santé se détruit, tous les jours on la voit dépérir; enfin elle succombe à son chagrin; on l'ensevelit, et suivant l'usage écossais on la garde quelques jours.

On se disposait à la déposer dans la bière (il y avait deux ou trois jours qu'on la croyait morte), quand tout à coup, au grand étonnement des personnes présentes, on sent un léger mouvement; on se hâte de déchirer le drap qui la recouvrait, et elle revient à la vie; mais ce n'était plus la même personne,

vive, impétueuse, passionnée ; elle était devenue une espèce d'automate ; elle avait oublié sa douleur, et l'objet de ses regrets était effacé de son souvenir ; nul ne souleva le voile qui recouvrait cette douleur dont il ne restait plus moralement aucun vestige, et sa santé se rétablit ; elle reprit toute sa raison ; quelques années plus tard elle se maria, et elle vit encore dans un âge avancé.

Bagnères de Bigorre, 14 septembre.

J'ai été hier au soir au concert des montagnards, qui se donnait à Frascati, lieu de toutes les réunions. Ce sont environ quatre-vingts enfants ou jeunes gens du pays, qui chantent sans être accompagnés. C'est dans un but charitable qu'une personne du pays a conçu cette généreuse pensée. Une partie de la recette leur est consacrée, le reste est employé à des choses utiles. Leur costume est élégant et parfaitement uniforme. Béret amarante et gland blanc ; col de chemise rabattu, petite cravate noire nouée par un simple nœud, et dégageant tout le cou ; gilet blanc, ceinture rouge ; veste bleue point boutonnée, avec trois rangs de boutons en métal, pantalon blanc.

Il y a beaucoup plus d'ensemble qu'on ne pourrait le supposer parmi ces jeunes gens qui n'ont pas le temps de faire de longues études, et ils attaquent la note avec vigueur ; il y a de belles et de jolies voix ; les solos ont encore besoin d'être travaillés. J'ai cru voir revivre en partie l'école de Choron, qui, grâce à la protection royale et à mes efforts, était parvenue à un degré de perfection dont étaient charmés tous les au-

diteurs. Le concert, commencé à huit heures et demie, finit à dix heures.

A un signal donné, le chant commence immédiatement, sans qu'aucune voix reste en arrière.

Bagnères de Bigorre, 16 septembre.

Hier j'étais à dîner seul, dans mon petit salon, quand M. D... entra ému, hors de lui, et versant des larmes de rage. Je le suivis pour connaître la cause d'une si vive émotion; et nous eûmes le cœur déchiré en voyant arriver dans la maison d'arrêt de la ville trente-cinq Espagnols désarmés par les douaniers près d'Araux : après s'être battus contre les christinos, ces courageux habitants de la Navarre se sont trouvés séparés du corps d'armée auquel ils appartenaient; et, acculés sur le territoire français, ils se sont rendus à l'hospitalité française, qui les traîne de prison en prison jusqu'au lieu de leur destination. Déguenillés, fatigués, mais fiers et point abattus, ces pauvres jeunes gens ont reçu avec reconnaissance la collecte que nous avons faite à l'instant pour eux, et qui s'est montée à deux cent quatre-vingts francs. Les christinos, après être désarmés pour la forme, restent libres, et rentrent même quelques jours après, avec leurs armes. Telle est la justice impartiale du gouvernement français. O terre hospitalière de France, pourras-tu jamais te laver de tant de honte?

Toutefois, les gendarmes et les douaniers traitaient avec égard leurs prisonniers.

Je courus chez le procureur du roi (M. de Lafeuillade), qui donna des ordres pour que les réfu-

giés reçussent les secours dont ils avaient besoin, et qu'ils fussent mieux traités. Il m'a, ce matin, accompagné lui-même à la prison, où la joie et la reconnaissance de ces malheureux pour un secours qui leur était si nécessaire m'a vivement touché. Le procureur du roi a aussi recommandé au lieutenant de la gendarmerie d'avoir pour ces prisonniers les égards qui dépendraient de lui.

Je n'aurais rien voulu demander à l'autorité qui pût la compromettre; mais, en retour de sa condescendance, j'ai employé l'influence que me donnent mes opinions, pour calmer l'exaspération que ce spectacle douloureux avait excitée. On m'a promis de ne plus manifester des sentiments si violents, en sentant bien qu'il était important de ne pas rendre impossible le résultat de mes démarches, du succès desquelles je leur avais répondu à ces conditions. Déjà l'autorité était avertie de propos assez vifs tenus publiquement par l'excellent M. D... On me promit de fermer les yeux sur le passé, en me remerciant de la modération que j'apportais dans cette affaire.

Rochefort, 30 septembre.

Mon domestique (Célestin), beaucoup plus adroit qu'on ne le jugerait au premier abord, a trouvé moyen, à Blaye, de lier conversation avec un militaire qui l'a mené promener tout autour des remparts. En apercevant le petit pavillon qu'a fait construire cette princesse, qui a toute l'étoffe pour faire un héros; en approchant, dis-je, de ce pavillon : « — Toute opinion

« à part, dit Célestin au militaire, que dites-vous de « la duchesse de Berry ?

« — Ma foi, que c'est une brave femme, on pourrait « presque dire un brave homme, et que tout le monde « en pense du bien à Blaye, où elle a fait beaucoup de « charités. J'ai fait la guerre contre elle dans la Ven« dée; nous admirions son courage. Je me rappelle « qu'une fois nous crûmes l'apercevoir ; on venait de « se battre. « Voilà la duchesse de Berry ! s'écria-t-on. « — Feu dessus ! » s'écrie le commandant. — Il fallut « obéir, c'est le devoir du militaire ; nous tirons à « contre-cœur, et nous voyons tomber une malheu« reuse femme... Les moins sensibles d'entre nous se « regardèrent entre eux, avec honte et consterna« tion, paraissant désolés d'avoir servi d'instrument « à un acte de barbarie. Quant au commandant, fier « de son coup, et espérant une bonne récompense, il « s'avança vers ce cadavre encore palpitant... La pau« vre jeune femme qui venait de tomber sous nos « coups, avait payé bien cher les similitudes de taille « et de costume qui l'avaient fait prendre pour la du« chesse. Quant à celle-ci, changeant sans cesse de « forme et d'habit, elle était déjà loin sans doute. « Nous nous en réjouimes de grand cœur. »

1er octobre.

A quelque distance de la Rochelle, je rencontrai des militaires qui venaient d'un camp de douze cents hommes qu'on a fait près de Rochefort, et qui s'en allaient en semestre. J'en pris un à côté de moi, ayant soin de ne pas me faire connaître. C'était un vieux trou-

pier, bon vivant, mais ayant fait les cent coups. Je le fis bavarder. Il me raconta qu'il avait figuré dans la dernière campagne de la Vendée, et me parla des habitants de ce pays avec une rage méprisante. Comme « nous les traitions, ces b.....-là : pas une seule poule, « pas une fille, pas une femme ne leur est restée « intacte : elles ont toutes passé par nos mains, et « quand ils se plaignaient, nous leur f....... des coups « de bâton. Apercevait-on un paysan dans les champs, « on lui criait d'avancer à l'ordre; et, s'il hésitait, nous « lui décochions un, deux coups de fusil, autant enfin « qu'il était nécessaire pour le mettre à la raison, ou « pour l'abattre. Ces b..... ne nous aimaient pas; nous « les traitions comme des chiens qu'ils sont. J'avais un « sous-lieutenant; toutes les fois que je pouvais attra- « per deux poulets ou deux canards, ce qui m'arrivait « souvent, et ma viande ne me coûtait pas cher, je lui « en portais la moitié; il me donnait la pièce, et se « serait bien gardé de me gronder. Si le manant venait « à se plaindre, un coup de pied au c.. faisait l'affaire, « on n'y revenait pas : nous avions du mal, mais il faut « avouer aussi que nous vivions bien!

« Mon sergent, oh! celui-là, c'était un bon b..., après « avoir couché avec la femme de son hôte, il a fait un « enfant à la fille, âgée de quatorze ans, que, par-des- « sus le marché, il a estropiée. Ma foi, c'était une jolie « fille! Il a gagné à l'écarté huit cents francs à son hôte.

« Si nous trouvions un fusil chargé d'une balle, « confisqué à notre profit! Aussi presque tous avaient « des balles, etc., etc[1]. »

[1] C'est plus que jamais l'occasion de dire que l'exception ne fait pas la règle : généralement le soldat français est humain, et aux époques les

Je me serais bien gardé de rien témoigner; je voulais tout connaître; mais on devine que je me débarrassai de mon espèce de bandit, le plus tôt que je pus. Il me proposa de me payer la goutte, je le remerciai, en lui souhaitant un bon voyage.

Blossac, 8 octobre.

Nous avions laissé Rennes au premier rayon de soleil; j'avais trois lieues d'une route magnifique à parcourir pour arriver à Blossac. Une magnifique avenue, longue d'un quart de lieue, vint m'annoncer la demeure de mes amis, M. et madame de la Bourdonnaye. « — Vous allez au château? me dit un garde, « assez disposé à disputer à un étranger le passage de « l'avenue. — Sans doute. — Eh bien, vous n'y trou« verez personne. » Cette nouvelle m'atterra; pas moyen de rétrograder; d'ailleurs, j'espérais, en passant outre, en savoir un peu plus, et rencontrer au moins un gîte pour la nuit; et un visage moins maussade.

Tout à coup, je fus tiré de mes rêveries par la plus ravissante perspective qu'on puisse rencontrer.

Une barrière élégante fermait cette avenue magnifique, d'où l'on apercevait le plus riant pays. A ma droite, de beaux bouquets d'arbres formés çà et là par la nature, avec une aimable coquetterie; à ma gauche, un bois admirable, bordé par une rivière, et traversé par des routes charmantes; partout des échappées de vue; devant moi d'immenses prairies couvertes de bes-

plus désastreuses de notre histoire, l'honneur semblait s'être réfugié dans l'armée.

tiaux; une rivière navigable (la Vilaine), qui les traverse en serpentant; et enfin, dans le fond de la perspective, un élégant château à l'arrangement duquel tout ce pays semble destiné. C'est, ma foi, à faire envie.

De l'autre côté de la rivière, on trouve de jolies barrières, qui annoncent une habitation des plus soignées. On cherche quelques instants cette habitation parmi des arbres d'une hauteur prodigieuse; enfin, après avoir traversé un beau pont de pierre, on entre dans la cour du château. On s'arrête sous une tente élégante, et l'on arrive dans un vaste salon meublé avec le goût qui a présidé à toutes les dispositions générales. Six grandes fenêtres donnent sur le jardin, à travers lesquelles on aperçoit les navires voguant à pleines voiles sur la rivière. Ce château que j'admirai, est situé dans une île assez grande placée entre deux rivières; et, par conséquent, à l'abri d'un coup de main.

C'est dans cette délicieuse propriété qu'habite maintenant un des hommes les plus estimables, un des caractères les plus honorables, homme du monde aimable et spirituel, homme politique qui ne transige jamais avec sa conscience; religieux, vivant pour ses enfants, dont il s'occupe constamment et qui ont répondu à ses soins, cherchant à accroître sa fortune pour eux et s'y entendant à merveille; bon mari, excellent père, parfait ami, modèle à offrir à qui veut se faire aimer, et mériter l'estime de tous. « Toute la « question, disait-il un jour dans une discussion as« sez vive, consiste à bien connaître ses devoirs; car, « après, il est impossible de ne pas les remplir. » No-

ble et belle illusion du cœur le plus loyal, et de l'esprit le plus généreux.

C'est encore dans cette charmante habitation que vous apercevez, en sabots, et surveillant ses ouvriers, une des femmes les plus élégantes, les plus agréables, les plus distinguées de la capitale, et la plus généralement appréciée par le monde, comme par ses nombreux amis. Madame la marquise de la Bourdonnaye, bonne, aimable, simple, spirituelle, a su conquérir l'estime et l'affection de tous ceux qui l'ont connue. Elle est assez difficile à juger, pour qui ne la voit qu'en passant, parce que l'on croit difficilement dans le monde à tant de naturel. Elle a de l'enfantillage avec beaucoup de raison, et elle préfère à tout, la vie de sa terre de Blossac.

Enfin, je suis arrivé dans ce château dont les maîtres étaient absents; mais on me dit que madame de la Bourdonnaye devait revenir vers quatre heures. A cinq heures rentra aussi son mari, revenant de dîner chez son curé après la grand'messe, et de remplir les modestes fonctions de membre de la fabrique. C'est ainsi qu'il se fait aimer par ces bons paysans, en même temps qu'il leur donne l'exemple. Si vous traversez un très-beau potager, de l'autre côté du pont, vous trouvez à l'extrémité une école fondée par les maîtres du lieu pour les filles, et pour les garçons : partout ils placent une bonne action dans leur vie. Puissent les bénédictions dont ils s'entourent, leur assurer une existence tranquille, avec de longs jours pour le bonheur du pauvre, et la joie de leurs amis!

La Ferté-Bernard, 18 octobre.

Nous sommes arrivés au Mans hier vers sept heures, après dix-neuf heures de route; et à Paris le 13 octobre.

A cinq heures et demie j'entrais dans la cour de l'hôtel. Une aventure bizarre m'est arrivée pour terminer mon voyage à quelque distance de la barrière.

« — Halte-là, me dit un sous-officier de gendar-
« merie qui avait un petit coup de vin dans la tête, et
« qu'accompagnait un simple gendarme; vous êtes en
« contravention, vous avez quatre chevaux de front[1]. »

Son ton était peu poli, le mien fut net, et nous commencions à nous échauffer :

« — Qui êtes-vous? me dit-il; vos papiers?

« — Diable! comme vous vous y prenez, je vous
« engage, avant tout, monsieur le sous-officier, à être
« plus poli ; nous verrons après mes papiers. Je m'ap-
« pelle le vicomte de La Rochefoucauld. »

Ce mot fut comme un talisman.

« — Vous ne reconnaissez pas R..., votre pro-
« tégé? »

Le pauvre homme, fort troublé, se confondit en excuses.

Paris, 22 octobre.

M. Hutteau d'Origny, cet homme distingué, qui se conduisit avec autant de noblesse que d'indépendance

[1] Il est à remarquer que l'un des quatre n'était pas plus grand qu'un gros chien.

vis-à-vis de Louis-Philippe qui lui avait eu de sérieuses obligations dans ses affaires de fortune; M. Hutteau d'Origny, dis-je, était venu me voir avant mon voyage aux Pyrénées, m'annonçant son départ pour Prague, où le conduisaient ses sentiments d'amour et de respect. Je le priai de se charger de mes respectueux hommages pour la famille royale ; et, pour Charles X, d'un livre de mes pensées, que j'avais fait relier richement, et renfermer dans un étui en velours, couvert de fleurs de lis.

Voici le petit mot qui m'arrive de M. Hutteau d'Origny :

« Prague, 10 octobre 1835.

« Monsieur le vicomte,

« Loin de se renfermer dans l'enceinte de la capi-
« tale, vos pensées devraient s'étendre au loin. Ici, je
« puis vous en assurer, elles ont été accueillies avec
« cette bonté, cette grâce qui vous sont particulière-
« ment connues. J'ai été chargé de vous porter des
« remercîments ; et cette charge, je serai heureux de
« m'en acquitter aussitôt mon retour.

« Je ne le serai pas moins de vous donner des dé-
« tails qui satisfassent vos sentiments comme vos af-
« fections ; et de vous réitérer, monsieur le vicomte,
« l'assurance de l'inviolable dévouement de votre
« serviteur.

« *Signé* : HUTTEAU D'ORICNY. »

Montmirail, 14 novembre

Il faut avoir perdu une femme, modèle de dévouement et de vertu ; il faut avoir perdu un fils plus tendre que tout ce que l'imagination et le cœur peuvent concevoir ; il faut avoir perdu la fille la plus charmante et la plus aimante, espoir de ma vieillesse, pour comprendre tout ce que j'ai souffert en me retrouvant dans ce lieu où elle n'est plus ; lieu jadis égayé par sa joie si naïve et si vive ; lieu où je ne la reverrai plus, et où tout me la rappelle.

Retrouver ma chère Marie eût dû être une grande joie; mais il y avait tant de larmes dans mon bonheur, que je n'ai pu trouver dans ces embrassements même, qu'une profonde tristesse.

Marie est charmante; elle est vive, sensible, et se développe, au moral comme au physique, d'une manière qui serait une consolation, si un cœur profondément malheureux pouvait jamais se consoler. Il y a quelque chose de touchant à voir la manière dont ma mère semble s'être rajeunie pour l'aimer et la soigner. C'est elle qui dirige son éducation, et ordonne de tous les moments de sa vie; c'est le patronage d'un ange, et je craindrais de rien déranger en me mêlant du moindre détail.

Marie est l'objet de l'affection générale des habitants du château, et de l'intérêt sincère de ceux du pays. Jamais il ne me serait possible d'oublier la manière affectueuse et vraie, avec laquelle ils se sont associés à mes malheurs.

M. le vicomte de La Noüe vient de passer quelques

jours avec nous. C'est un homme spirituel, instruit et de bonne compagnie. Facile à vivre, il a une conversation agréable ; sa personne a du charme, et nous avons tous regretté son départ, moi plus qu'un autre, parce que je l'aime davantage.

Il a beaucoup voyagé, ce qui donne du piquant et de l'intérêt à ses causeries. Son imagination est vive, son cœur sensible, son esprit mélancolique. Un peu de roideur et de prétention qu'on pourrait lui reprocher au premier abord, fait place promptement à une aimable bonhomie.

C'est moi qui ai facilité le début de sa carrière diplomatique ; il n'est ni intrigant, ni solliciteur; aussi les autres passent, tandis que lui demeure.

Voici quelques lettres de M. de La Noüe, écrites de Rome, et qu'on lira, je pense, avec plaisir.

I

« Rome le 26 février 1824.

« Monsieur le vicomte,

« Que vous dirai-je de Rome? Nous n'y avons eu, cette année, ni divertissements, ni théâtres, peu d'étrangers, et beaucoup de loisir pour penser à vous autres d'au delà des monts, qui probablement ne nous avez pas rendu la réciprocité. Les voyageurs frivoles ont fui une ville toute de recueillement et de prière; et les pèlerins sont restés sourds à l'appel : *Vox clamantis in deserto*. La ville, ainsi privée du nombreux concours d'étrangers qui formait l'une de ses

ressources capitales, est dans un état de souffrance très-sensible. Les ateliers se ferment, le commerce languit, la misère s'étend, et la pompe des cérémonies religieuses ne vient pas même apporter quelque distraction aux esprits. Heureux encore les Romains, si cet avertissement de leur existence toute précaire pouvait ranimer chez eux l'industrie ; et devenir le principe de ressources à l'abri des caprices de l'étranger, et identiques au pays! En vain, attirés par un beau ciel et par de grands souvenirs, les peuples du Nord viennent-ils chaque année verser chez eux leurs richesses; elles ne germent point sur un sol paresseux; et dans son mouvement continu, une importation sans contre-poids les a rapidement soutirées. Le gouvernement voit le mal, et fait de louables efforts pour le prévenir; mais privés de l'appui de manufactures bien dirigées, des droits énormes manquent leur but. Ils ne forment qu'un impôt onéreux, et que la contrebande a toujours trouvé les moyens d'éluder. L'appui de l'opinion manque à des mesures prises dans le silence du cabinet; et le défaut de publicité donne à l'opposition un champ libre.

« Malgré les soins que met la police à en dérober la connaissance au public, il est certain que les délits qui compromettent la sûreté publique, ont été cet hiver plus fréquents, conséquence naturelle d'une gêne plus générale. Les brigands avaient reparu avec une audace effrayante. Mais des mesures énergiques ont réprimé leurs tentatives; et Mgr Benvenuti, délégué du pape dans les provinces de Frosinone et d'Anagui, a obtenu des succès incontestables. Sept d'entre eux sont venus entre ses mains, la semaine dernière ;

l'un arrêté par ses soldats, et des six autres, trois apportant chacun la tête d'un de leurs camarades pour rançon, suivant la teneur des proclamations publiées; mesures auxquelles la nécessité seule pourrait servir d'excuse; et dont le succès atteste la vigueur des poursuites.

« Ce sujet me ramènerait naturellement à nos affaires de France; et malgré des inconvénients éventuels, je m'étais promis, en commençant, de ne pas les passer sous silence. Nous les suivons de loin avec intérêt, et j'ai besoin près de vous d'une confiance entière et sans réserve. Mais quoique je m'y sois pris de bonne heure, le temps me manque, encore bien plus que la place. Je n'aime pas le sang; et j'ai vu avec regret, je l'avoue, cette loi du sacrilége, d'après son auteur même inutile, mais surtout fausse dans son principe, qui fait de l'homme le vengeur du ciel, comme s'il ne restait pas à celui-ci son tonnerre. D'ailleurs, la mauvaise foi des deux oppositions, mais surtout des soi-disant royalistes, à propos des rentes et de l'indemnité, ne prend pas même la peine de se couvrir de voiles : la déraison et l'impertinence de Fiévée et consorts montent à un excès incompréhensible. Si le despotisme de Napoléon écrasait les hommes, en même temps que les sentiments généreux, il réprimait du moins aussi les passions viles et honteuses; et il épargnait aux yeux, le spectacle de plaies morales déplorables. Le *Moniteur* étant toujours arriéré, nous n'avons encore le rapport de M. Pardessus que par extraits; il nous semble l'apologie la plus satisfaisante, et le triomphe le plus complet du ministère. Plût à Dieu que celui-ci marchât

sur un aussi bon terrain pour ce qui a rapport à la politique extérieure! Mais ce sujet serait trop vaste et trop délicat même à effleurer.

« A propos de l'Espagne, avant-hier après-dîner, à table, le vieux baron de Rœden, ministre de Hanovre à Rome, assurait qu'on jugeait l'état de ce pays d'une manière généralement superficielle; que sa position était embarrassante, il est vrai, mais qu'il finirait par s'en tirer. »

II

« Rome, le 19 mai 1824.

« Monsieur le vicomte,

« Les brigands et les carbonari continuent à occuper en ce moment l'attention. Deux individus surpris portant des vivres aux premiers ont été, dit-on, fusillés sur-le-champ. Le cardinal Pallotta a fait afficher sur les lieux une longue liste de proscription; tous ceux qui y sont inscrits sont hors la loi, et leur tête mise à prix. On promet mille piastres (cinq mille francs), pour chacune, et une pension à la famille de quiconque succomberait dans la lutte. Il faudrait connaître l'ensemble de ces mesures, pour pouvoir les juger. Généralement on ne leur est pas favorable.

« Je vous écrivais ceci hier mercredi. Le *Diario* de ce matin contient un extrait étendu de la proclamation du cardinal Pallotta. Je vous l'adresse sous bande. Vous devrez la recevoir par la poste.

« De leur côté, les brigands ne s'oublient pas; ils

font des excursions, s'emparent des prisonniers qu'ils mettent à rançon, ou qu'ils gardent pour otages, et ne paraissent pas vouloir céder. A la férocité près qui s'en mêle, ce serait une guerre du moyen âge. Et ce qui signale bien la population romaine; c'est tout au plus si elle s'occupe de ce qui se passe sous ses yeux.

« La mission du cardinal Rivarola est de sa nature plus secrète. Il paraît certain qu'un troisième meurtre parfaitement analogue aux deux autres, a été commis à Ravenne. Des sentences de mort portées au nom d'un tribunal secret continuent à être adressées à diffrents individus, sous la forme de pancartes toutes semblables entr'elles. Est-il vrai, que tout récemment un prêtre de Forli ainsi condamné, et qui s'était réfugié à Rome, y ait déjà été assailli quatre fois ; qu'un jeune frère de dix-sept ans qu'il avait laissé à Forli y ait été assassiné ; qu'une lettre lui ait annoncé qu'ainsi les uns répondraient pour les autres ; et que, quant à lui, son sort viendrait tôt ou tard ? Je doute de la vérité de ces détails, parce que je suis d'un naturel incrédule ; mais ils sont répétés avec une grande conformité.

« Ravenne est surtout regardée comme un des foyers du carbonarisme. Cette secte s'est alimentée des précautions qu'on a prises pour l'éteindre. Principalement à l'époque de la guerre de Naples, le nombre des arrestations a été considérable. Sur la population de deux millions et demi des États romains, on m'assure qu'il y a cinq cents détenus à Civita-Castellana, peut-être un pareil nombre à Ravenne, et qu'une autre prison d'État est remplie à Civita-Vecchia. Quelque exagération qu'il puisse y avoir dans le nombre, il doit y

avoir un fond vrai. Ces arrestations ont été secrètes, sans aucune forme de procès. Si elles n'ont pas réussi à répandre la terreur, on conçoit qu'elles aient jeté dans les familles de noirs ressentiments, des exaspérations violentes, de profonds désirs de vengeance; et que, réprimées par la force, ces passions s'exhalent dans l'ombre et dans le mystère.

« L'Autriche a surtout à craindre, de la part des carbonari, et de leurs vues d'indépendance et de liberté. Toutes les mesures antérieures avaient été prises de concert avec cette puissance, et sous son influence. Lors du congrès de Vérone elle avait proposé l'établissement d'un tribunal suprême, commun à toute l'Italie, chargé de tout ce qui aurait rapport aux sociétés secrètes; et le cardinal Consalvi y avait consenti. Dans les circonstances actuelles, il y aura probablement eu des notes passées à ce sujet entre son ambassadeur, et le gouvernement pontifical; et, à en juger par les apparences, on n'aura pas été bien d'accord. »

III

« Rome, le 23 juin 1824.

« Monsieur le vicomte,

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire à propos du mouvement ministériel du 7 juin. En m'en indiquant le principe, et en me mettant à portée d'en prévoir le résultat, cette attention n'a pas seulement satisfait une vaine curiosité; elle m'a été à la fois utile et agréable sous plusieurs rapports, et je vous en fais mes remercîments.

« Le rejet de la loi sur les rentes qui a amené ce changement a produit ici une vive sensation. Le projet en avait été reçu avec un assentiment général. Il était regardé comme l'expression du crédit financier de la France; et tous les gouvernements étrangers, et même celui-ci, avaient fondé sur sa réussite des arrière-plans qu'ils voient ainsi renversés. En outre, le gouvernement français avait enfin acquis dans l'opinion une grande consistance; elle est ébranlée par ce coup; et cet effet est fâcheux. J'avais suivi toute la discussion dans *le Moniteur* avec une grande exactitude, et j'ai pu donner à la décision de la Chambre des Pairs des regrets motivés.

« Ces événements ont fait ici diversion aux nouvelles des brigands. Après avoir fait sottises sur sottises, le cardinal Pallotta est enfin rentré dans nos murs, poursuivi par un mécontentement général, et par des demandes de mise en jugement. Je n'entrerai pas dans le récit des excès accrus ou provoqués par les mesures qu'il a prises. Ils ont répandu une consternation véritable dans les pays de la campagne de Rome et de la Sabine. On parle d'organiser les troupes en colonnes mobiles; et il est certain qu'il est temps de mettre un terme à la flétrissure que ces désordres impriment au gouvernement.

« Il ne paraît pas d'un autre côté que la mission du cardinal Rivarola à Ravenne et à Faenza ait produit de grands résultats; et le mystère dont on enveloppe ses opérations pourrait bien n'en dissimuler que la nullité; mais, l'entreprise était délicate, et n'a point été signalée par des folies comme celles de Ferentino.

« J'ai fait vos commissions vis-à-vis de mademoiselle Duvidal. Vous l'avez oubliée dans votre légion, elle eût fait un grenadier superbe. Du reste, les recommandations de M. le duc de Doudeauville n'ont pas été vaines, et ces demoiselles sont bien redevables à la famille Massimo.

« Quant à madame Récamier; toujours indécise, je ne vois pas qu'on sache, où elle passera définitivement cet été, à Rome ou bien à Naples. Il paraîtrait, au reste, que la constance d'un jeune poëte (Ampère) est égale à son dévouement passionné, mais toujours respectueux.

« Je me joins aux habitants de la Marne pour vous remercier d'une munificence bien noble, et digne de resserrer les rapports établis entre votre famille et ce département.

« Nous attendons les prochains journaux avec une vive impatience. Quelques-uns des derniers mettaient le duc de Doudeauville aux affaires étrangères, et vous confiaient les postes. Des lettres particulières laissaient ce portefeuille à M. de Villèle, et vous faisaient directeur des travaux politiques. »

IV

« Rome le 24 juillet 1824.

« M. l'abbé de Lamennais, chassé par l'isolement et l'ennui, nous quitte demain pour Naples. Notre chargé d'affaires en a pourtant eu grand soin; et je m'attends à le voir bientôt nous revenir.

« M. de Lamennais a beaucoup d'idées, un grand

fonds d'indépendance dans l'esprit, une conversation intéressante et soutenue, ainsi que l'usage du monde.

« La discussion lui plaît, et il raisonne avec force; son orgueil égale son talent, mais il admet inconsidérément tout ce qui tend à son but. Il part de faits ou faux ou contestés, et s'avance sur des bases incertaines avec une assurance singulière.

« Je l'ai entendu nier tous les progrès que nous avons faits dans les sciences mathématiques et physiques. Je l'ai entendu affirmer que la chimie moderne était déjà renversée; et puis je l'ai vu suivre son plan.

« Il est peu d'hommes auprès desquels on soit plus content de soi-même. On a beaucoup parlé, on a beaucoup écouté, et l'on a eu un plaisir égal à parler et à écouter.

« Le duc de Laval, dans un genre différent, plaît peut-être autant à entendre, mais il anéantit tout ce qui l'approche. On ne le quitte que découragé.

« Le séjour à Rome de l'abbé de Lamennais m'a donné le goût de la controverse, et je m'y croirais assez propre. Je vous enverrai une lettre que je lui ai adressée sur un sujet important. Je n'en suis pas mécontent, mais elle sort du cercle de vos occupations; aussi ne sera-ce pas à la charge de la lire.

« Au total, l'abbé de Lamennais a la tête trop vive, et ses discours sont souvent imprudents. On en ferait volontiers sa société, mais pas son ami. Où s'arrêtera-t-il? »

V

Rome, le 7 septembre 1824.

« Le système de gouvernement intérieur suivi, mais annoncé surtout par le nouveau pontife, a produit dès l'origine une sensation généralement fâcheuse. Le retour à des idées et à des prétentions que l'on croyait abrogées, l'abolition d'institutions, fruit des révolutions, il est vrai, mais qui n'en étaient ni moins salutaires, ni moins utiles; la volonté d'une rétroactivité générale; des correspondances inquiétantes au dehors, sont les causes générales qui, en prévenant défavorablement les esprits, ont amené dans les relations respectives un état d'hostilité mal couvert. Le cardinal Consalvi s'appuyait surtout sur la politique extérieure; et, s'il ne réunissait pas dans tous les cas l'unanimité des suffrages, il sauvait du moins le fond par les formes. Ses successeurs ne se sont pas trouvés réunir au même degré cette urbanité de manières, ces attentions délicates qui, en affaires, ont souvent une grande importance; et nulle précaution avec eux ne vient tempérer l'effet produit par les mesures nouvelles. La légation de Russie laisse ouvertement éclater une désapprobation qui doit désobliger d'autant plus, qu'ayant peu d'affaires directes à traiter, et peu d'intérêts à débattre, on ne la peut supposer excitée par des désagréments et des contrariétés personnels. La Sardaigne est dans une froideur voisine du rappel respectif des ministres; et à Naples on n'a été que très-

médiocrement satisfait des réclamations élevées au sujet du tribut et de la haquenée, anciens droits prétendus. Mais les relations avec l'Autriche présentent des difficultés d'une plus grande importance. L'ambition de cette puissance, et ses arrière-projets d'envahissement supposés ne m'en avaient jamais paru les véritables motifs. En effet, quelque déplaisir que puisse éprouver la cour de Rome des droits de garnison réservés à Ferrare et à Comacchio, il faut chercher d'autres causes à la mésintelligence établie. Les plaintes sont vives également des deux parts; et, en les examinant, on trouvera que les plus graves ont trait à des sujets religieux. Le développement des principes dont Joseph II est l'auteur, donne à la cour de Rome de justes motifs d'inquiétude. Le clergé est tenu en Autriche dans un état de dépendance voisin de l'oppression. Toute correspondance est interdite aux évêques entre eux et avec Rome; toute apparence de réunion prohibée, de manière que les pasteurs isolés ne forment point à proprement parler une Église. De telles entraves affligent vivement le cœur du Saint Père. Les nouveaux arrangements ayant attribué à l'empereur la nomination aux évêchés vacants, comme en France, on lui reproche le choix des sujets qu'il présente. Des rétractations sont demandées et refusées, les investitures se retardent, et les contestations théologiques vont tous les jours croissant. Sans égard pour de très-anciens priviléges, le clergé italien est sévèrement surveillé. Au dire des Romains, les universités de Pavie, de Padoue, et de tous les États autrichiens, retentissent des maximes d'une indépendance schismatique; et des soins minutieux veillent à cet enseigne-

ment commandé. On était fort occupé ces jours-ci d'une mesure par laquelle l'empereur défendrait dans ses États le passage aux pèlerins que l'année sainte mettrait en mouvement. Tout est matière à des plaintes d'une part; et de l'autre, à des récriminations qui ne sont à beaucoup près pas moins vives.

« En opposition avec l'Autriche, la France offrait du moins des relations assez calmes. Le Saint-Siége voyait en elle son seul appui, et avait intérêt à le ménager. De grandes maladresses ont failli tout brouiller. On doit à la situation délicate où se trouvait la cour de Rome, une modération et une sagesse qui, pour le moment, ont arrêté le cours de contestations toujours fâcheuses. Mais, à un sujet différent, une imprudence et un zèle peu mesuré ont valu au Saint-Père un échec, qu'il n'a pas pu ne pas vivement ressentir. A une lettre inconsidérée, et à des demandes indiscrètes, la réponse a été telle qu'il convenait au roi de France de la faire. Léon XII est d'un caractère et d'un esprit distingué; il a senti que son zèle avait outre-passé les limites; et, dans tous ses procédés, l'intention de réparer ses torts a depuis été manifeste. Ainsi, cette circonstance qui, près d'un esprit étroit, aurait tout aigri, n'a servi qu'à procurer dans le Vatican un grand ascendant à la France. Mais tous les dehors de la plus parfaite amitié n'emportent pas avec eux l'approbation d'un système empreint d'une exagération fâcheuse; et, tout en reconnaissant les égards du Saint-Siége, on peut dire néanmoins que la bonne harmonie tient réellement moins au fond, qu'à la forme.

« L'abbé de Lamennais nous quitte irrévocablement

jeudi prochain 9 de ce mois. Son séjour à Rome pourra fournir matière à un prochain courrier, ainsi que quelques autres objets laissés en arrière.

« On nous dit le roi dans un état de santé bien inquiétant.

« Madame Récamier s'annonce aussi très-prochaine, accompagnée de ses deux fidèles, le chaperon, Ballanche; et le jeune poëte, Ampère. Elle a pris un appartement très-près de l'ambassade, mais dans la maison d'un homme peu honoré, lord K...., dont la liaison avec le duc de Laval fait du tort à ce dernier.

« *P. S.* Le nouveau règne paraît commencer sous les plus favorables auspices. Quel qu'en soit l'auteur, la suppression de la censure a été un coup de maître.

« Et les Grecs ! Leurs ancêtres ont-ils montré plus de persévérance et de valeur contre les Perses. Qui pourrait douter à présent du triomphe de la croix ? »

VI

« Rome, le 12 février 1825.

« Monsieur le vicomte,

« Nos françaises reviennent peu à peu et seront toutes rendues ici vers le 10 du mois prochain. Le nombre vient de s'en augmenter par un mariage, celui de M. de S.... avec une fille naturelle de madame de S......, heureuse fin d'une passion de trois années. La nouvelle mariée est plus âgée que son mari ; elle n'est ni belle, ni jolie, ni brillante, ni riche, ni bien née ; et cependant la longue résistance de la famille

de M. de S.... a failli mettre le jeune homme au tombeau. Cette passion si persévérante et si désintéressée, par là si peu dans nos mœurs, a fait ici sensation, et excité un intérêt général. Le duc de Laval s'en est monté la tête, et accable M. de S.... de tendresses. Je l'imite quelquefois dans ses manières, à s'y méprendre; talent perfide que je ne pourrais faire briller, sans manquer à des devoirs que je ne veux jamais enfreindre.

« Madame Récamier a rompu sa clôture en l'honneur du nouveau ménage, et a enfin paru avant-hier à une grande soirée de l'ambassadeur. Elle avait la bonté d'envoyer savoir de mes nouvelles pendant ma maladie, et je vais chez elle depuis cette époque. Je suis jaloux de mes amis; et plus sensible peut-être aux propos que l'on tient sur eux, que sur moi; je vous suppose de même, et cependant je voudrais bien vous dire mon avis sur cette femme. Mais au fond, est-ce que sa grâce n'est pas un peu affectée? Est-ce qu'elle a beaucoup d'esprit? Sa conversation n'est-elle pas un un peu guindée, à la façon de l'hôtel de Rambouillet, d'après ce que nous en rapportent les mémoires du temps? Ses manières, qui ne sont ni d'une femme de la société, ni d'une artiste, mais d'un genre amphibie et indéterminé, ne sont-elles pas dépourvues des agréments de l'une et de l'autre? Malgré les progrès de l'âge, ne se croit-elle pas une femme extraordinaire, à laquelle tout doit rendre hommage? et sa vertu tant vantée serait-elle autre chose qu'un égoïsme parfait? Il y a un mois, la première fois que je la revoyais, dans un dîner chez l'ambassadeur, elle m'a provoqué à votre sujet, à propos de l'organisation de l'opéra, avec une

vivacité dont je suis resté confondu. Le duc de Laval, malgré ses distractions, l'a senti ; et se chargeant de mon rôle, l'a relevée d'une manière à laquelle assurément elle ne s'attendait pas. Non contente de cette épreuve, elle a voulu revenir plusieurs autres fois à la charge. J'ai mis successivement dans mes réponses froideur, sécheresse et dureté. Je suppose qu'elle se le tient pour dit à présent. Mais, au total, nous ne nous sommes pas accrochés. Effet peut-être d'une première impression! Heureusement mes rapports avec vous sont de vieille date; et cependant je ne répondrais pas de ne pas m'être fait des querelles. Convenez du moins que la réaction serait singulière. En revanche, je vous dirai tout le bien que vous pourrez souhaiter de la nièce. Elle est remplie d'esprit et d'agrément [1]. »

VII

« Rome, le 13 mars 1825.

« Monsieur le vicomte,

« Nous avons eu ici cet hiver un grand nombre de Français, je vous ai parlé des plus marquants. Ceux qui s'étaient rendus à Naples commençaient à nous revenir. Alexandre de la Borde est arrivé il y a peu de jours, toujours aimable et excellent; c'est avec lui que j'avais fait mon voyage de Naples, il y a trois ans.

[1] M. de La Noue juge madame Récamier avec trop de sévérité, sous l'empire probablement d'une petite rancune, et d'impressions qui lui avaient été inspirées ; peut-être aussi d'un amour-propre blessé, par le peu d'attention qu'elle aurait prêté à un attaché de l'ambassade, réservant toutes ses préférences pour l'ambassadeur.

Il compte cette fois-ci visiter la Grèce et l'Égypte, en compagnie avec son fils, et le fils unique du général Necker. Casimir Delavigne est ici depuis plus longtemps, d'un caractère aimable et d'une société agréable, tout le contre-pied d'Ancelot, qu'on a essayé de lui comparer. Il a été vraiment touché des prévenances du duc de Laval. C'est au fond un fort bon jeune homme, incapable d'admettre aucune idée de trouble, malheureusement enrôlé par le parti contraire. La duchesse de Plaisance est arrivée à Rome, à peu près en même temps que lui; femme à la fois un peu roide et timide, extraordinaire, et affectant de ne voir que gens de petit état. Le duc de Laval cependant est bien pour elle, comme il convient. En général, il a incontestablement beaucoup de bonne grâce, de l'esprit et de la prévenance; son train de maison est très-grand; il se fait honneur, et se concilie la bienveillance de tous nos voyageurs. »

VIII

« Rome, le 28 avril 1825.

« Monsieur le vicomte,

« Je deviens involontairement craintif avec vous; votre silence m'impose, et j'ai beau me représenter d'une part vos occupations, et de l'autre votre franchise habituelle; si la raison écarte toute arrière-pensée, l'imagination est souvent la plus forte. Vingt fois, ces jours derniers, j'ai voulu mêler mes alarmes aux inquiétudes que vous a causées l'état de M. votre père; le froid d'un sentiment non partagé m'a

saisi, et je me suis tu tristement. Et tandis qu'autrefois, vous mon vieil ami, vouliez bien prendre intérêt à la politique de Rome, et aux affaires qui s'y traitent; seul aujourd'hui à les suivre, il me faut faire effort pour ne les pas négliger. J'en suis à douter si vous aurez le temps de me lire; et de même que pendant longtemps je ne m'exprimais qu'avec difficulté auprès du duc de Laval, aujourd'hui je ne sais plus vous écrire.

« Votre amie, madame Récamier, est partie avant-hier, décidément sans avoir fait ma conquête; et j'épargne l'affection que vous lui portez, en ne m'étendant pas sur elle davantage. D'ailleurs, à votre intention, j'ai continué à la voir jusqu'à la fin, et à cultiver sa connaissance. De toutes nos voyageuses, elle a quitté Rome la dernière. La duchesse de Noailles elle-même que différentes circonstances avaient contribué à retarder, était partie la veille. Celle-là a été vivement goûtée; et aux avantages de la jeunesse et de la figure, elle joint des agréments singuliers dans l'esprit. L'ambassadeur de Portugal en avait la tête tournée. Il voulait la reconduire jusqu'à Viterbe; elle l'aurait facilement entraîné jusqu'à Paris, et vous lui en pouvez faire compliment.

« Naples gémit encore sous le poids d'une occupation de trente mille hommes effectifs, qui, d'après les traités, doit continuer jusqu'au 1er juillet 1826. Le Roi est parti, dit-on, avec l'intention de demander à l'Empereur, que ce fardeau soit réparti sur deux années. Mais celui-ci fait des difficultés, et affecte de craindre pour la sûreté d'une armée qui serait ainsi affaiblie, partagée entre deux royaumes, et

disséminée sur un vaste territoire, au milieu d'une population mal disposée.

« Il paraît que de Milan, le roi de Naples se rendra à Turin; et l'on entend dire avec mystère, qu'il pourrait bien de là pousser jusqu'à Paris. Le parti vaincu de la Révolution laisse voir la haute importance qu'il attache à ce voyage incertain. Il n'est pas douteux que des tentatives seraient faites auprès de l'un de nos princes, pour le porter à effrayer son beau-frère, et à l'influencer. Des correspondances ont dû être déjà entamées à ce sujet; et à tort ou à raison, l'on a l'air de compter sur lui. Je ne me permettrai pas de laisser ignorer cette ouverture à notre ambassadeur, qui mieux que moi sera à portée d'en vérifier les fondements. Les circonstances politiques du royaume de Naples sont certainement difficiles.

« La Sicile vient les aggraver; et son état, de plus en plus alarmant, exige des mesures urgentes. La misère y semble parvenue à son plus haut degré, et l'exaspération contre les Napolitains est au comble. Le prince de Paterno, l'un des plus riches propriétaires de l'île, cessant de lutter contre les circonstances et le malheur du temps, a tout simplement fait cesser la culture de ses vastes domaines, qui restent en friche. Cet exemple est suivi, et il est difficile de prévoir le dernier terme d'un pareil état de choses. Les Anglais, déjà maîtres de Malte, jettent un regard avide sur cette riche proie. Ils ont demandé la cession du port de Melazzo au roi, qui l'a refusée; mais on ne doute pas qu'à la moindre démonstration hostile, toute l'île ne se déclarât pour eux. François Ier y est plus aimé que son père; il a annoncé qu'il irait y passer une partie

de l'été, et l'on attend un résultat heureux de ce voyage. La majeure partie de la population voudrait former un état indépendant, sous un prince de la dynastie royale; mais la cour de Naples a toujours été très-opposée à un pareil partage, qui en effet aurait bien aussi quelques inconvénients. Il semble qu'en nommant un prince du sang qui y résiderait habituellement, revêtu de pouvoirs étendus, et appuyé d'institutions constitutionnelles, on satisferait à des désirs légitimes, sans rien sacrifier de ses droits.

« Vous savez, monsieur le vicomte, le vif intérêt que m'inspirent les affaires de la Grèce. Le sort de cette belle contrée aura-t-il été enfin décidé, dans ce voyage? On doit des remercîments à l'association généreuse qui s'occupe de réparer les coupables irrésolutions des puissances de l'Europe. J'adresse la lettre ci-jointe au duc de La Rochefoucauld, dans le but de prendre part à la souscription à laquelle il préside. J'ai espéré que vous voudriez bien la lui faire parvenir.

« Passant de la politique à des sujets moins sombres, la littérature obtient, en ce moment, par les soins de Mgr Maï, de nouvelles conquêtes. Il a découvert des fragments assez considérables de Dion Cassius, de Denys d'Halicarnasse, mais surtout de Polybe, qui seront en état de paraître d'ici à peu de mois. Le bruit d'un exemplaire complet de Tacite existant, et vu chez les puissances barbaresques, a été vaguement répandu. Si je recueillais quelques données positives sur ce sujet, je m'empresserais de vous les transmettre. Cette découverte serait d'un prix inestimable, et le ministre actuel de la maison du roi n'en négligerait sûrement pas la gloire.

« Grâce aux savantes recherches de M. Champollion, les antiquités égyptiennes deviennent décidément un objet du plus haut intérêt; et moi-même qui m'en souciais assez peu, je m'y trouve pris à mon tour. Je me proposais de vous en parler en détail, mais le temps me manque, et sûrement à vous beaucoup davantage. Ces belles découvertes offrent une concordance parfaite avec la Bible. Quand vous reviendrez à Rome, vous regarderez avec un peu plus d'émotion l'obélisque de Saint-Jean de Latran, quand vous saurez, d'une science positive et certaine, qu'il a très-probablement été élevé par Joseph, fils de Jacob; et que, sans aucun doute, il a été témoin des ébats du jeune Moïse, de la tribu de Lévi, et de son frère Aaron.

« Adieu ; rendez-moi donc mon ami, et que j'entende parler de vous! vous êtes bien ingrat, je vous assure. »

IX

« Rome, le 5 juillet 1825.

« Monsieur le vicomte,

« Le voyage de l'archevêque de Paris est le sujet qui occupe le plus ici l'attention. Il se rend d'abord à Naples, et s'arrêtera à son retour à Rome. Il annonce l'intention de retourner à Paris pour la procession de l'Assomption, tout en se récriant sur la brièveté de ce terme; et, une fois son parti pris de ne s'y pas renfermer, il pourra bien ne regagner son diocèse que dans l'automne avancée. Sa position

vis-à-vis du cardinal Fesch, dont il avait été grand vicaire, était délicate. Il s'en est tiré avec esprit, c'est-à-dire avec franchise, en en parlant au roi à Paris; et en annonçant à notre ambassadeur ici, son intention de voir cette Éminence, mais sans traiter avec elle aucune espèce d'affaires. Monseigneur de Quélen a une conversation très-spirituelle, des formes gracieuses et une physionomie qui respire la satisfaction et la joie; mais, en somme, je me sentais pour lui peu de sympathie. Je me rappelle son opinion sur la loi des rentes à l'autre session. C'était le discours d'un homme qui court après la popularité.

« Le pape lui a donné un logement à l'Apollinaire, et il est traité avec toute la considération due à son rang et à sa position. De fort habiles gens sont fort occupés à supposer un but à ce voyage; et il n'est pas douteux que ses opinions sur divers objets ne soient recueillies avec intérêt. Mais les simples, comme celui qui vous écrit, trouvent tout naturel le désir de visiter Rome et l'Italie pour elles-mêmes.

« Un courrier de Rothschild nous apprend la prodigieuse hausse des fonds. »

X

« Rome, le 13 octobre 1825.

« Monsieur le vicomte,

« A Civita-Vecchia seulement, en repassant de vieux journaux, j'ai appris que mon jeune cousin de Riencourt avait été compris dans une nouvelle nomination de pages; j'avais tout à fait cessé d'y compter. Quels que

fussent ses titres, il avait sans doute bien des rivaux ; et, sans rien prétendre dans la préférence qu'il a obtenue, je ne sais quel tendre mouvement d'attachement et de reconnaissance pour vous, et pour votre famille est venu se mêler au vif sentiment de plaisir que cette nouvelle m'a fait éprouver.

« Quatre jours après, à Rome, j'ai reçu votre réponse à ma lettre de Gênes. Vous êtes parfait, mon ami, franc, loyal, vraiment milord Édouard Bomston, et moi trop susceptible et trop vif. Que vous dirai-je? J'ai eu des compagnons de plaisir et des amis de mon âge ; mais j'ai trouvé en vous, avec le charme de ces liaisons, le doux empire d'une autorité tutélaire. Abandonné à moi-même, et ne dépendant que de moi, au milieu d'une liberté sans limite, je me suis attaché à vous comme à un appui, et, croyant que vous me manquiez, je ne pouvais me taire.

« Mon cœur s'est épanché souvent avec vous. Plus souvent encore, des difficultés matérielles, la crainte de vous importuner, et l'idée surtout de vos occupations si nombreuses, l'ont retenu; mais le défaut de confiance, jamais. Fautes ou succès, prospérités ou revers, toujours il a eu le désir, la volonté de tout dire; et cette disposition, le plus grand charme de l'amitié, il en a joui sans restriction ni réserve. Combien de fois, par de douces illusions, a-t-il franchi les espaces, et, reporté près de vous, y a-t-il goûté des entretiens prolongés!

« Aujourd'hui même encore, dans les projets de voyage qui m'occupent, l'idée de vous revoir se présente à moi; et j'ai beau prévoir la difficulté de pénétrer jusqu'à vous, et de vous joindre un peu à loi-

sir, l'imagination repousse sans cesse des réflexions importunes, et la raison qui les dicte.

« Enfin, le 5 de ce mois seulement, j'ai revu le dôme de Saint-Pierre, et ce n'a pas été sans un vif sentiment de plaisir, tant il est vrai qu'un séjour prolongé dans un pays, attache par mille liens secrets et cachés qu'on ne saurait expliquer. Plus que beaucoup d'étrangers, j'ai fréquenté les Romains, et je suis entré dans leurs mœurs; et, quoi qu'il en soit, il est un air de satisfaction et un épanouissement dans les traits qui ne s'imitent pas, et dont on ne se voit pas l'objet avec indifférence. J'ai trouvé notre ambassadeur encore à Albano, et les Esterhazy à Tivoli; j'ai été les voir; et, de compte fait, je ne suis vraiment rétabli à Rome que depuis peu de jours.

« La santé du pape avait donné de nouvelles inquiétudes et menacé la ville d'une autre année d'abstinence. Quinze jours avant mon arrivée, à la suite d'une nouvelle perte de sang abondante, les symptômes d'hydropisie avaient reparu; l'enflure était considérable, la faiblesse extrême, et le danger était jugé prochain. Le mieux est très-sensible, et Léon XII peut être regardé comme ayant échappé encore à cette crise; mais sa santé sans doute est fragile. Cette maladie n'a pas servi à avancer les affaires; la décision du procès Garofolini et Spada n'a pu ainsi être rendue. Il paraît que parmi les douze jeunes gens primitivement arrêtés, deux seront condamnés à la peine de mort, six à un temps plus ou moins long de galère ou de détention, et les quatre autres relâchés. Le gouvernement s'est réservé exclusivement l'instruction de cette affaire, et

l'a tenue la plus secrète possible. Beaucoup de faux bruits ont été la suite de ce silence officiel, et il faut s'en défier.

« Je ne suis pas à la moitié de tout ce que j'avais à vous dire ; mais il faut en finir, surtout pour vous, je suppose. »

XI

« Rome, le 28 novembre 1825.

« Monsieur le vicomte,

« Hier soir, en rentrant chez lui, accompagné de sa femme et d'une autre personne, le ch. Sampieri, rapporteur de l'instruction préparatoire dans le procès des meurtriers de Pontini, a été frappé de deux coups de stylet dans le bas-ventre par un homme caché dans le vestibule de la maison qu'il habite ; son état donne ce matin de vives inquiétudes. Le meurtrier s'est échappé, et on manque de renseignements sur son compte.

« M. de Sampieri était récemment arrivé de la campagne, après un séjour de deux mois dans ses propriétés ; il n'avait point d'inimitiés privées, et l'esprit de secte a seul porté à ce meurtre.

« Déjà des pressentiments fâcheux avaient pu être formés. Le jour même de l'exécution, avant la nuit, des fleurs et des branchages avaient été audacieusement répandus sur cette tombe à peine refermée ; et il avait fallu apposter des gardes pour empêcher qu'on ne renouvelât ce scandale.

« Enfin, on avait pu s'apercevoir que cette intrépi-

dité des deux coupables, que cette persévérance digne d'une meilleure cause, que ce refus inouï dans Rome des exhortations du christianisme, n'avaient pas produit sur l'opinion une sensation uniforme.

« Ce nouveau meurtre vient accroître tous les motifs qu'on avait de craindre que la racine du mal, loin d'être entièrement extirpée, ne fût pas même connue. On avait cru découvrir une secte qui paraissait peu nombreuse, et d'une organisation assez faible ; n'y en aurait-t-il pas une autre qui se serait séparée de celle-ci comme imprudente et inconsidérée, mais qui la suivait des yeux, et travaillait dans le même sens?

« J'ai eu sous les yeux une partie des pièces du procès, et je n'en ai point été satisfait. Montanari, jusque sur l'échafaud, a protesté qu'il n'était point coupable du meurtre, mais les preuves sont à sa charge.

« On ferme les paquets, c'est un courrier de cabinet. Vous aurez cette nouvelle l'un des premiers. »

XII

« Rome, le 23 février 1826.

« Monsieur le vicomte,

« Je vous ai entretenu, l'automne dernier, du brillant accueil que M. de Lamartine avait reçu à Florence. Depuis ce temps, la disposition des esprits avait changé beaucoup. Quarante vers sur l'Italie et les Italiens, de *Child-Harold*, inaperçus jusque-là et remarqués tout

d'un coup, avaient produit cette révolution. Il paraissait douteux que le secrétaire-poëte pût prolonger davantage son séjour en Italie.

« Notre duc a reçu ce matin une lettre du marquis de la Maisonfort, que j'aurais bien voulu lire. Voici quelques détails qui me sont transmis par Artaud; on en causera peut-être à Paris, et ils pourront vous être agréables. Je me défie des exagérations du collègue, et je n'en garantis vrai que le fond.

« La société était fort montée contre le poëte. Un Napolitain du nom malencontreux de Pepe s'est chargé d'en être l'interprète. De là, insulte, ou simplement provocation, plus probablement la première, à en juger d'après les mœurs italiennes. L'explication immédiatement acceptée s'est faite à l'épée. Il faut ici supposer le poëte prodigieusement habile dans cette arme; on le décrit héros chrétien, se contentant de parer les coups dans un combat prolongé, sans vouloir prendre un seul instant l'offensive. Il a été blessé au bras, mais légèrement.

« Vous connaissez le monde; il paraît qu'en un instant la révolution a été complète; et que l'enthousiasme a pris la place tout d'un coup de l'animosité. Suivant mon auteur, le grand-duc et toute sa cour auraient envoyé savoir avec empressement des nouvelles du blessé; les équipages se pressaient en foule à sa porte, et pas une femme ne manquerait de venir en personne mettre aux pieds du héros son admiration, si ce n'est mieux encore.

« Dans une lettre précédente, Sercey me parlait d'une rétractation de ce passage de *Child-Harold* par une quarantaine de vers qu'il trouvait les plus nobles

et les plus beaux de l'auteur. Chacun à Florence les sait par cœur à présent, et les récite à l'envi.

« Même en déduisant l'exagération, il paraît du moins qu'il en a été de tout pour le mieux.

« On a eu il y a trois jours une nouvelle audience au Vatican. Elle n'a pas été moins gracieuse que les précédentes. On ne peut tenir un consistoire uniquement pour la nomination d'un cardinal. Il faut attendre qu'il y ait une préconisation d'évêques à faire. Il n'y en a aucune de prête en ce moment. Mais le délai ne peut être bien long. »

XIII

« Rome, le 29 avril 1826.

« La duchesse de Plaisance a passé à Rome une partie de l'hiver avec sa fille; et ces deux dames, peu favorisées des dons de la beauté, se faisaient remarquer par un peu de singularité, et surtout par une simplicité exagérée dans leur mise. Mademoiselle de Plaisance, destinée à posséder une fortune considérable, mais ne jouissant aujourd'hui que de la pension d'une jeune personne, a fait passer aux Grecs, la semaine dernière, de Naples où elle est maintenant, douze mille francs, fruit de ses économies et de ses privations journalières. Vous avez le cœur fait, mon ami, pour apprécier le mérite d'un pareil trait.

« Le prince Borghèse est à Rome depuis un mois environ; il n'a vu aucun des parents de sa femme, et n'a pas même rendu de visite à son beau-frère, le prince Jérome de Montfort, qui était venu chez lui.

Le duc de Laval a l'esprit juste, mais facile; et on lui a persuadé que cette conduite était fort belle. Bien innocemment, j'ai failli avoir une prise avec lui à ce sujet, il y a peu de jours. D'ailleurs, le prince Borghèse éprouve tous les heureux effets de la fortune; fêté et choyé partout, il a trouvé la considération qu'il désire. Il compte partir pour Paris d'ici à peu de jours; et le pape lui confiera le bref qu'il écrit au roi, pour le remercier de la protection accordée au commerce maritime des États romains par le gouvernement français.

« Refuge ordinaire des grandeurs déchues, Rome est de nos jours celui d'une grande partie de la famille de Napoléon. La duchesse de Saint-Leu l'a adoptée quant à présent pour patrie, et elle y réside habituellement, le cœur plein de la France, et des regrets que le temps ne peut adoucir. Elle s'en entretient volontiers, et ne fuit pas les occasions d'exprimer des sentiments communs à tous les cœurs vraiment français, en parlant du roi et de sa famille.

« Retourner en France et voir ses fils, redevenus Français, y prendre du service, et faire serment au roi de leur fidélité, serait son vœu le plus cher. L'aîné d'entre eux, celui qui, un moment, a été destiné à régner sur la Hollande, est en ce moment à Florence. Il n'y a qu'une voix sur son excellent naturel; et il faut y joindre les avantages d'un extérieur agréable. Si vous êtes curieux de savoir mon opinion, je le marierais à mademoiselle de Rohan, ou de la Rochefoucauld, ou toute autre; et je le ferais lieutenant dans la garde, et pair de France. »

XIV

« Rome, le 11 octobre 1827.

« Monsieur le vicomte,

« J'ai reçu de vos nouvelles de Lille il y a quatre jours; et la rapidité de votre écriture pouvait comme attester le prix de votre souvenir dans les circonstances où vous étiez. Quelque sécurité que puisse inspirer le caractère des gens, un indice d'amitié de temps en temps ne nuit pas; c'est le superflu, chose très-nécessaire; ou plutôt cet échange d'idées et de sentiments, n'est-ce pas l'amitié elle-même? Les détails *de visu* que vous me donnez sur le voyage du roi[1] avaient un intérêt que ne sauraient offrir les relations officielles. Tout a été pour le mieux, au faste près, dont vous savez que je suis l'ennemi par sentiment et par conviction. C'est un signe non point de grandeur, mais de corruption et de barbarie, témoin l'empire grec sur son déclin dans un sens; et dans l'autre sens, par opposition, la simplicité des souverains actuels du Nord. Ce sujet mènerait loin, surtout en le compliquant d'un peu d'économie politique.

« Je ne sais si je dois vous faire part d'une anecdote scandaleuse qui fait rire les oisifs, et baisser les yeux aux personnes les moins prudes.

« Un homme encore jeune et assez haut placé, a acheté à prix débattu, la première nuit de noces d'une jeune personne ravissante de grâce et de beauté : bien entendu que la virginité lui restât prouvée.

[1] Charles X.

« Le marché fut conclu d'un commun accord, entre les atroces parents et l'indigne mari. On espère que la jeune épouse l'ignorait.

« Ivre de plaisir, cet infâme débauché n'a pas eu honte de se vanter de cette odieuse action, comme d'un triomphe. Le peuple a sifflé le mari; et la société, par sa juste sévérité, témoigne son indignation à cet orgueilleux dépravé sans moralité ni conscience.

« Le vice a parfois même ses pudeurs.

« Je suis pressé, et je n'ai pas le temps de faire de l'esprit, ni de chercher des phrases. Quelque bref que je sois, on attend et on crie après moi pour la fermeture du paquet. Vous connaissez mon attachement sincère. »

XV

« Rome, le 7 novembre 1827.

« Monsieur le vicomte,

« Je parlais incidemment, dans une dernière lettre à madame la duchesse de Doudeauville, d'un bal que le duc de Laval comptait donner pour la Saint-Charles. Je ne m'attendais pas qu'elle dût être fêtée en outre d'une manière bien autrement heureuse, et je vous en adresse deux mots de récit; vous y prendrez part avec nous.

« Nous étions, depuis plusieurs jours, dans l'attente des suites de l'armistice conclu entre Ibrahim-pacha et la flotte combinée. Par une gracieuseté qui d'ailleurs ne manque pas de précédents, le Saint-Père avait fait prévenir de l'intention où il était, de venir unir ses prières pour le roi à celles des Français, le jour de la

Saint-Charles, dans l'église nationale de Saint-Louis; et, en effet, il s'y est rendu avec les formalités accoutumées; mais la forme devait l'emporter de beaucoup encore sur le fond dans cette démarche. Comme il se retirait, à peu près au milieu de l'église, il s'est arrêté : et là, en présence de tous, s'adressant à l'ambassadeur, il a voulu lui faire part lui-même de la victoire remportée à Navarin sur les infidèles, par les armes réunies du roi et de ses alliés. La nouvelle lui en était arrivée le matin même, par une estafette venue en toute hâte d'Ancône ; nous l'ignorions tous, et une autre bataille de Lépante n'aurait pu lui inspirer ni un visage plus riant, ni des paroles plus flatteuses, ni des manières plus aimables. L'ambassadeur a passé ensuite avec nous dans la sacristie, où se trouvaient réunis plusieurs cardinaux; et entre autres le cardinal doyen secrétaire d'État, lequel, entrant dans les détails, a lu à haute voix la dépêche textuelle qui lui était adressée; et la cérémonie s'est terminée dans l'échange des félicitations les plus vives. La soirée s'est ressentie de cet heureux concours de circonstances; les détails du combat y ont tenu comme de raison une grande place; et les idées de la gloire française s'unissaient parfaitement à celles de la Grèce délivrée du joug des barbares. Ceux même qui en pouvaient être jaloux, croyaient devoir feindre. C'était à peine quelques nuages qui faisaient mieux ressortir l'éclat d'un beau ciel.

« Indépendamment de la circonstance en elle-même, vous attacherez sans doute de l'intérêt à ces détails, par les inductions qu'ils comportent relativement aux opinions du Saint-Père, et à l'esprit de son gouvernement

dans cette affaire de la Grèce. On peut au fond, je crois, les accuser d'un peu de froideur plutôt que d'opposition et d'hostilité; et on ne saurait dire que l'inaction de Rome ait manqué de prétextes au moins spécieux. La querelle était évidemment étrangère à la religion. Le pape ne pouvait y intervenir comme chef de l'Église, puisque cette qualité lui était déniée obstinément par l'une des parties, presque autant que par l'autre; et, en cédant à de pures idées de gloire et de justice humaine, il avait à craindre de sortir de la mission qu'il a reçue d'en haut, en exposant les catholiques du Levant à un massacre général; et les établissements nombreux de sa communion à une destruction complète. La politique divergente de l'Autriche venait ajouter encore à ces difficultés. Mais la charité chrétienne n'est pas bornée aux seuls membres de la communion catholique; elle s'étend à toutes les religions et à tous les peuples; le sang était versé à torrents pour la plus noble des causes; et j'ai joui doublement de l'opinion qu'a manifestée le Saint-Père en cette occasion. »

XVI

« Paris, le 7 septembre 1828.

« Monsieur le vicomte,

« Vous êtes aussi brave qu'intrépide chasseur; et je ne différerai ni à vous remercier de votre lettre, ni à vous complimenter de votre triomphe[1]. Je m'en rapporte à vous pour surmonter les choses extraordinaires et dif-

[1] C'est à Bonnes que m'écrivait M. le vicomte de La Noue.

ficiles; et même pour les chercher. Quant à penser à vos amis, et surtout à le leur dire, seul comme vous êtes pour répondre à tous, je m'en défiais davantage, et je m'en accuse. Ces chasses dont vous me parlez, doivent être fort divertissantes, périlleuses et fatigantes; et cette émotion du danger est souvent elle-même une vive jouissance. Savez-vous qu'un *y* mal formé dans votre lettre m'a mis bien sottement à la torture, et que je commençais à craindre que la passion ne vous emportât un peu loin? C'est à l'endroit où vous me parlez de trois morts rapportés, et de trois blessés mortellement qui vous préparaient un assez beau triomphe au retour. Je lisais *hussards*, et vous pouvez conjecturer ma surprise, au lieu de *hyzards*, animal de ces montagnes, que j'avoue, en rougissant, ne pas connaître même de nom. Rien ne doit vous être plus salutaire que ce genre de vie si actif, et ce repos d'esprit où vous vivez, après tant de fatigue morale; et ce pays pittoresque, et cet air pur des montagnes, et ces bons habitants; cependant un peu de société ne vous nuirait pas; vous en retrouverez à Paris; et c'est ainsi que la variété chasse l'ennui et le dégoût.

« Le duc de Laval reste toujours disposé à me servir, et je ne puis douter de son zèle, et de sa bonne volonté. Il se trouve heureusement prolonger ici de quelque temps son séjour, et il en a été ainsi décidé au dernier moment, tous ses préparatifs faits et achevés, et son audience qu'il regardait comme de congé, demandée, le tout avec beaucoup de grâce de la part du roi, qui lui a laissé la liberté d'attendre son retour, observant qu'en effet M. de Metternich n'était

pas à Vienne en ce moment; et que ce délai ne devait pas avoir d'inconvénients. Le hasard a voulu que le duc de Laval, en sortant de chez le roi, se rencontrât avec M. de Chateaubriand, qui venait précisément aussi prendre congé; et tout naturellement il lui a raconté son audience. Il paraît que le roi, ne laissant pas entrer M. de Chateaubriand en matière, lui a dit tout simplement et poliment que ses instructions et ses lettres étaient signées, que ses préparatifs étaient faits sans doute, et qu'ils n'avaient plus ainsi qu'à se souhaiter mutuellement un bon et heureux voyage; de manière que, quelque désir qu'ait M. de Chateaubriand de prolonger, et d'attendre les événements, je ne vois plus moyen pour lui de différer. J'ai été hier chez lui, pour lui faire visite sans pouvoir entrer; et j'ai été surpris de ne voir annoncer son départ que pour la semaine prochaine. On n'épargne rien cependant pour le mettre en mouvement. Les règlements n'accordant pour frais d'établissement aux ambassadeurs que le tiers du traitement, et quelques exceptions anciennes pouvant l'autoriser à réclamer la moitié : le roi a comblé immédiatement la différence sur sa cassette. Il faudra bien en finir.

« De quoi voulais-je vous parler dans ma dernière lettre, sans le pouvoir, faute de place? Madame de Castellane continue à vivre dans une retraite absolue; et il paraît que la séparation d'avec son mari est décidée, et doit être prononcée incessamment. Je lis en ce moment les voyages de M. de Humboldt, et j'en ai la tête tournée; je ne rêve que mesures de montagnes, thermomètres, etc. C'est pourquoi je vais le soir au théâtre pour me remettre l'esprit, et j'épuise ma

bourse à votre *Comte Ory*, qui pourtant ne vaut pas grand'chose; mais mademoiselle Sontag est délicieuse. *Vale*, *ama*. »

XVII

« Florence, le 28 septembre 1830.

« Monsieur le vicomte,

« Ma correspondance a beau devenir irrégulière, j'ai avec vous ce qui sauve en amitié, le cœur fidèle et dévoué, et je m'y fie, comme ces chrétiens du moyen âge, pour qui la foi était tout; et qui, négligeant les œuvres, ont bien pu encourir, comme des païens, le courroux du ciel. J'éviterai le vôtre, en vous restant, fût-ce malgré vous, attaché vivement et tendrement. Ma dernière lettre du 15 juillet a dû arriver à Paris pendant la grande semaine, et très-probablement elle a été égarée dans la bagarre. Ainsi je puis vous sembler coupable plus encore que je ne le suis, et mieux valoir que mes apparences.

« Au temps où nous vivons, la politique est tout. J'en ai été préoccupé et absorbé autant que vous pouvez croire, ainsi que des intérêts de mes amis qui s'y rattachaient; vous étiez au premier rang, comme de droit. Mon esprit et ma santé s'y perdaient, et j'ai dû faire des excursions à Pise et à Livourne pour me distraire; puis j'ai accepté avec reconnaissance une retraite pour quelques jours à la campagne, près de Florence, chez une femme aussi excellente et estimable qu'elle est cantatrice fameuse, madame Catalani-Valabrègue. A mesure que les jours s'écoulent, il faut bien croire à la réalité de ce monde où nous

sommes; mais combien de fois encore on croit sortir d'un rêve! Vous rappelez-vous cette phrase dont j'étais accusé il y a un an du *suicide royal?* Nous prévoyions, vous et moi, des difficultés infinies et des malheurs; mais assurément une catastrophe comme celle-ci, semblable au tonnerre dans sa rapidité, est incroyable.

« Tous les Italiens, et même les Toscans, applaudissent avec transport à la révolution nouvelle, et ils auraient volontiers allumé des feux de joie. Néanmoins, jusqu'à présent, dans l'état de paix où se trouve l'Europe, les points les plus menaçants restent tranquilles. La Romagne semble retenue par le sentiment de sa faiblesse, et par la difficulté d'inventer un plan général et de s'y rallier. Le roi de Sardaigne fait des armements considérables, et paraît s'y fier, quoique du reste ce soient les troupes sardes elles-mêmes qui aient fait la révolution de 1821, et que ce soit le cas de dire : *A custodiis, quis custodiet?* Enfin, à Naples, la police a été jusqu'à présent assez fortement organisée, pour déjouer des mauvais volontés très-profondes et très-flagrantes. Reste à savoir l'effet que produira un changement de règne, rendu plus prochain de jour en jour par la détérioration de la santé du roi. En Lombardie la prépondérance des forces autrichiennes, et en Toscane la bonne disposition des esprits, garantissent suffisamment la tranquillité publique.

« Il est assez remarquable que ce soit la flegmatique Allemagne qui la première se soit soulevée; et qui ait répondu au signal parti de France. Jusqu'à présent, les mouvements de la Saxe, du Brunswick, de

la Prusse rhénane et même de la Belgique, tiennent les esprits en suspens, plus qu'ils ne les excitent; parce qu'ils manquent d'éclat et de résultats encore connus. Viendra bientôt le tour de l'Espagne et du Portugal. Dans tous les sens, nous sommes toujours la grande nation, d'où dépend l'agitation et le repos de l'Europe.

« Je vois que dans les circonstances actuelles le petit nombre de Français qui errait en Italie, regagne la France en toute hâte, et ne résiste pas au mal du pays, et aussi à la curiosité, à l'attente des hommes et des choses, et au désir de voir par soi-même; tandis que, au contraire, beaucoup de Français qui étaient en France, veulent en sortir pour se distraire, et viennent à Florence; ainsi le chancelier de V..., le duc et la duchesse de Duras, et il est question à tort ou à raison du duc de Laval, de M. de Blacas, et d'un assez bon nombre d'autres. Le duc de Duras, arrivé depuis quinze jours, restera jusqu'au milieu du mois prochain et verra ensuite. Je le trouvais à Paris un peu fier; aussi ne l'ai-je pas reconnu à Florence, parfaitement poli et courtois; l'adversité l'a formé. Je le suppose content de moi. La saison actuelle ne m'est pas commode pour ces divers voyageurs; il n'y a de réunion nulle part, et je ne sais ni où les présenter, ni que leur proposer. Les dîners, il est vrai, seraient toujours de mise; mais les finances d'un chargé d'affaires, qui n'a pas même le traitement de secrétaire, n'en comportent qu'un petit nombre.

« Tendresses, amitié, dévouement, respect. »

Paris, 15 novembre 1835.

En parcourant les derniers numéros de la *Revue des Deux Mondes* arrivés en mon absence, j'ai été plus que jamais frappé de retrouver, à travers mille faux principes et de nombreuses incohérences, cette tendance religieuse et morale que j'ai déjà signalée.

L'enthousiasme suranné, par exemple, qui surgit tout à coup en faveur de Luther et de la religion réformée, me paraît l'agonie d'un cadavre tombé en pourriture de son vivant, ou bien le dernier éloge qu'essaye une voix mal assurée sur la tombe du défunt. Il y a dans cet essai, il faut en convenir, une sorte de courage et de générosité qui l'emporte sur le ridicule; mais, ce qui m'a frappé plus que tout, c'est un article fort spirituel, profond et bien raisonné, intitulé :

DE LA DÉMOCRATIE DE L'ÉCOLE RÉPUBLICAINE.

Républicain lui-même, l'auteur fait toucher du bout du doigt, et rend sensible et simple à tous, l'horreur que la plupart des républiques et des républicains ont inspirée pour cette forme de gouvernement. Dans une pensée d'union, il veut donner à une république telle qu'il l'entendrait, l'appui même de l'aristocratie; et avant toute chose des bases morales et religieuses, sans quoi, dit-il, « rien de bon et de durable n'est « possible ; » — paroles remarquables, aveu précieux dans sa bouche, ce qui prouve en même temps un retour complet vers les idées religieuses, et le pas immense que nous avons fait vers les idées d'ordre.

Je sens que sur beaucoup de points je me trouve d'accord avec cet esprit sage et hardi qui ne recule

devant aucune de ses convictions. Seulement, je pense que c'est dans nos institutions mêmes, qu'il faut aller chercher cette république devenue, suivant nos ancêtres, impossible aujourd'hui. Je pense que la monarchie représentative, telle que nous l'entendons avec Henri V, est le seul moyen de réaliser une grande partie des idées et des espérances de M. Louis de Carné, comme aussi des nôtres. Le temps en décidera en maître souverain et absolu, et la chute des écoles américaine et anglaise prouvera tout ce qu'avaient de fantastique ces vaines et spécieuses théories qui ont fait plus de malheureux que de dupes.

C'est une chose bien remarquable de voir la religion catholique, si longtemps accusée de forger des chaînes pour les faire porter aux peuples (tandis que l'histoire des siècles l'a vue marcher constamment à leur émancipation), vengée aujourd'hui par la voix d'un seul homme, d'un citoyen géant, de cet O'Connell qui, fort seulement de ses croyances et de ses convictions toutes catholiques, obtient plus pour la liberté des peuples, que n'ont pu le faire des rois et des princes à la tête de leurs armées. Partout où vous voyez le catholicisme triompher, les peuples marchent au progrès, à l'affranchissement et aux véritables libertés qui ne sont point l'anarchie. Partout où le spirituel est séparé du temporel, le catholicisme vient défendre le faible contre le fort; là au contraire où le temporel a envahi le spirituel, vous voyez le faible opprimer le fort[1].

Partout où le catholicisme est proscrit, le peuple

[1] Ce que je dis ici n'a, comme de raison, rien de commun avec la position de Rome, où forcément le temporel est uni au spirituel.

est esclave, et l'Angleterre enchaîne ses populations au nom d'une liberté qu'elle n'affiche sur ses frontispices, que pour mieux cacher son despotisme. Mais le temps de la vengeance semble venu ; l'heure du triomphe du vrai principe est proche.

Écoutons parler cet écrivain qui ne sera suspect à aucun ; il est protestant : William Cobbett, dont les ouvrages ont eu un si grand succès en Angleterre et en France, homme de conscience et de talent, a démontré, par le témoignage des faits les plus authentiques, *que la réforme a appauvri et dégradé la masse du peuple en Angleterre et en Irlande, comparativement à l'état où elle se trouvait avant que cet événement eût eu lieu.*

Quand vous aurez vu, dit William Cobbett, toutes les cruautés et toutes les infamies exercées sous l'hypocrite prétexte d'un zèle religieux, ou pour mieux dire, quand je vous aurai fait connaître ce que les bornes de mon cadre me permettent de vous exposer à ce sujet, je terminerai en démontrant quelles pertes énormes la nation a éprouvées par ce calamiteux changement.

« La réforme ne fut l'œuvre ni de la vertu, ni du « fanatisme, ni de l'erreur, ni de l'ambition, mais « bien du penchant au vol et au pillage. Ce fut là le « seul principe qui la fit agir, et l'unique but qu'elle « se proposa. Ce qu'on appelle *réforme* fut enfanté « par une incontinence brutale, nourrie par l'hypo- « crisie et la perfidie, et cimentée par le pillage, par « la dévastation et par des torrents de sang. »

J'ai toujours parlé et écrit contre le danger et l'immoralité du bagne ; j'en ai fait un des articles de mon

rapport au duc de Bordeaux. Écoutons ce malheureux Lacenaire[1] s'exprimer lui-même sur cette école de désordres de tout genre, dans un article *sur les prisons et le système pénitentiaire en France*, article qu'il mit dans un journal. En avait-il compris lui-même le danger?

« Un jeune homme se livre à ses passions, étouffant « la voix de l'honneur, foulant aux pieds les principes de « probité qu'il a reçus dans son enfance, au sein de sa « famille, mais qui n'ont pas encore eu le temps de « jeter des racines bien profondes. Il commet un lé- « ger délit; aussitôt la police s'en empare, et le plonge « vivant dans un cloaque nommé dépôt de la préfecture. « Que rencontrera-t-il à son entrée? trois forçats évadés « qui viennent se faire ressaisir à Paris; des forçats « qui ont rompu leur ban et quitté le lieu de leur « surveillance; des forçats libérés, arrêtés en flagrant « délit de commettre de nouveaux crimes; enfin d'autres « voleurs, escrocs, filous, par goût, par tact, presque « de naissance, race gangrenée, mauvais sujets incor- « ruptibles, et qui, pour n'être pas allés au bagne, « n'en valent pas mieux, et sont depuis longtemps « incapables d'aucune pensée honnête, d'aucune action « généreuse.

« C'est là que, pour la première fois, il va entendre « l'infâme argot; il va voir les faveurs, la préséance « accordées aux vétérans du crime; aux célèbres « de ce genre... Malheur à notre jeune homme s'il ne « se met bien vite à l'unisson de leur ton, de leurs « principes et de leur langage!...

[1] Condamné à mort pour assassinat, et exécuté.

« Au milieu de ce dévergondage, de ce cynisme de « gestes et de propos, de récits horribles et dégoûtants « de crimes, le malheureux, pour la première fois, « rougit d'un reste de pudeur et d'innocence qu'il « avait en entrant; il a honte d'avoir été moins scélé- « rat que ses confrères; il craint leurs railleries, leur « mépris....

« Deux ou trois jours passés dans cet égout n'ont « pu le pervertir encore tout à fait; mais soyez tran- « quille, le premier pas est fait, il n'est pas pour s'ar- « rêter en si beau chemin, et son éducation qui vient « de s'ébaucher sous les voûtes de la Préfecture de « police, va se perfectionner à la Force et se terminer « à Poissy ou à Melun.... »

Lacenaire ne parle ici que du dépôt de police et des prisons; s'il eût parlé des bagnes, que n'eût-il pas dit alors à plus juste titre!

Combien la législation n'est-elle pas restée en arrière; et quelles améliorations ne serait-il pas nécessaire d'apporter dans cette partie si importante au bien de l'humanité, pour amener quelque moralité dans cette école de crimes et de désordres de tout genre!

La première chose, serait de ne condamner au bagne que pour la vie, et de ne jamais rejeter dans la société des monstres qui ne servent qu'à l'effrayer de leurs crimes et de leurs forfaits.

La seconde chose à faire, c'est d'améliorer l'intérieur du bagne, en cherchant à y introduire des principes de morale et de religion; et en résumé je préférerais de beaucoup la déportation au bagne.

Voyez ce que peut l'homme par lui-même sans croyances religieuses. Impossible de douter de l'em-

pire comme de la vérité d'une religion qui seule parvient à mettre un frein aux passions et à faire un saint du dernier des scélérats.

Le législateur force le criminel à se cacher, ou le conduit au gibet; la religion fait entrer le repentir dans son âme, et lui accorde l'espérance du ciel, s'il fait un retour complet sur lui-même.

« Paris, 28 novembre.

Quelle foule immense d'étrangers arrive de tous les côtés! Fuyant cette année l'Italie et le choléra, ils viennent se divertir à Paris, et en faire en quelque sorte les honneurs. La joie et la prospérité seront grandes dans la capitale, et cette situation nouvelle n'est pas, il faut en convenir, sans influence. L'aisance et la vanité satisfaites de la classe bourgeoise donnent de la force au gouvernement; mais la famille d'Orléans ne sait quels moyens employer pour rétablir une cour.

A l'exception de l'empereur Nicolas, peu satisfait de son entrevue avec les souverains, tous les rois de l'Europe veulent la paix, et consentent même à l'entretenir aux dépens de leur honneur. La position de don Carlos leur faisait un devoir sacré de se déclarer en faveur du principe légitime; mais négligeant l'intérêt de l'avenir, ils ne songent qu'à celui du présent. C'est ce qui occasionne et amène la confusion de toutes les idées politiques, morales et religieuses, à travers lesquelles cependant perce la lumière, sans que les hommes y soient pour rien.

Tout semble réussir à souhait au gré du pouvoir de

Juillet. Aussi les hommes peu clairvoyants chantent-ils victoire. Cependant, pour celui qui regarde de plus près, Louis-Philippe semble marcher sur un terrain peu solide.

12 décembre.

La comtesse de Marescau racontait hier une aventure plaisante qu'elle tenait de madame de Menou elle-même (l'Égyptienne), au sujet de son entrevue avec le général de Menou.

Le général allait épouser une Égyptienne; mais il ne la connaissait pas, et il mourait d'envie de voir sa figure. Enfin, l'heure est fixée, et on lui amène celle qui allait devenir sa femme. Suivant l'antique usage, l'Égyptienne se jette respectueusement aux genoux de l'officier qu'elle va prendre pour époux; celui-ci, se rappelant qu'il est Français, et ne voulant pas demeurer en arrière de galanterie, se précipite aussi sur les deux genoux. L'Égyptienne s'incline avec respect; M. de Menou ne lui cède en rien; mais, tout en s'inclinant, il cherchait à apercevoir un bout d'oreille, un petit coin de figure. Enfin, l'Égyptienne, émue vivement, mais fidèle à son respect pour les usages de son pays, se précipite sur le plancher tout de son long. M. de Menou en fait autant, mais toujours le nez en l'air, pour aviser à découvrir quelque chose de l'inconnue.

Nous laisserons sur le flanc M. de Menou et sa future épouse, espérant qu'ils n'y sont pas restés plus de temps que de raison; et nous dirons que madame de Menou,

qui possédait les plus beaux yeux du monde, fut jalouse plus tard, à tort ou à raison, d'une célèbre actrice qui avait aussi de fort beaux yeux.

« — Elle m'avait, je crois, dérobé mon secret, « racontait elle-même madame de Menou. » Ce secret consistait dans une espèce d'huile que possèdent les Égyptiennes, et avec laquelle elles frottent leurs paupières, ce qui donne à leurs yeux un éclat incomparable.

Madame la princesse de Talleyrand vient de mourir dans les sentiments les plus religieux. Quelle grande et noble puissance que celle qui pardonne ainsi au repentir; M. de Talleyrand, est, lui-même, dans un état grave. On dit que la mort de Broussais, ce vétéran de la médecine, et qui avait son âge, lui avait fait une vive impression.

« — M. de Talleyrand, me disait hier spirituelle-« ment quelqu'un, va mettre toute sa diplomatie à ne « pas être surpris par la mort. C'est la dernière partie « qu'il joue en présence de l'Éternité. »

Voici un propos qu'il aurait tenu, dit-on, en apprenant une mort subite :

« — On a beau dire, cela fait réfléchir. »

L'archevêque de Paris a consolé madame de Talleyrand à ses derniers moments. Espérons qu'il en sera de même de l'évêque Époux, qui a, dit-on, assuré que l'année 1836 ne le verrait pas dans ce monde.

La voix de la religion prend un empire forcé, quand toutes les ambitions s'éteignent. Demandons au ciel que ce grand exemple du repentir soit donné au monde. Nous touchons à l'époque de toutes les réparations.

13 décembre.

Un ouvrage curieux par ses recherches sur les travaux de Versailles, et sur ces immenses prodigalités si sévèrement reprochées à Louis XIV, vient de m'être confié par l'auteur, employé depuis longtemps aux archives de la liste civile. J'y ai trouvé du talent, des pensées élevées et de nobles sentiments; l'auteur a su donner de l'intérêt à un travail de chiffres arides.

Il prouve, par des documents incontestables, que tous ces admirables travaux de Versailles qui attestent la magnificence du grand roi, comme la grandeur du siècle, n'ont pas dépassé la somme de deux cent vingt millions d'alors, ce qui ferait aujourd'hui environ un milliard trois cent millions. C'est en résumé une somme énorme.

L'auteur répond victorieusement à tous les pamphlets; il a fait un livre utile et que l'on aimera à consulter.

Le vicomte de S.... P....., homme d'un esprit distingué, d'un dévouement à l'épreuve, et des plus nobles sentiments, m'avait demandé à causer avec moi. Nous nous sommes trouvés d'accord sur infiniment de points concernant les choses, les hommes et les plus hauts personnages. Il pensait que madame la duchesse de Berry pouvait encore jouer un rôle, en avouant cependant que son mariage lui avait fait perdre une partie de son importance politique; et il affirmait que M. de Lucchesi avait agi par un sentiment vraiment chevaleresque; enfin il assurait que c'était le

plus honnête homme du monde, et le plus désintéressé. « Je n'ai rien à dire, lui répondis-je, sur M. de « Lucchesi, que je ne connais point; mais, quant à « Madame, bien que son noble caractère et son hé« roïsme la mettent au niveau de toutes les positions, « je ne pense pas que les circonstances lui en fournis« sent l'occasion. »

M. de S.... P..... m'assurait, en outre, que madame la duchesse de Berry aimait son mari à l'adoration.

Ayant beaucoup voyagé, il a reconnu que la conduite des souverains envers Louis-Philippe était toute politique; qu'ils le considéraient comme l'adversaire forcé de la révolution, et de l'esprit révolutionnaire qu'ils redoutent avant tout; que les abdications de Charles X et de Louis-Antoine leur paraissaient choses jugées sans retour; qu'ils reconnaissaient Henri V comme seul roi légitime; qu'ils voulaient avec Louis-Philippe user et tuer la révolution, tandis que l'enfant roi grandirait; mais qu'il n'entrait dans la pensée d'aucun souverain, de regarder comme possible que le duc d'Orléans succédât à son père; et que pour le lui prouver d'une manière incontestable, ils étaient décidés à lui refuser toute alliance.

A propos des abdications, il me cita un fait curieux qu'il tenait du prince de Metternich. On se rappelle l'abdication du vieux roi de Sardaigne, en faveur de son frère; les regrets de la couronne lui étant arrivés, et le nouveau roi ne tenant nullement au pouvoir, ce prince fit sonder les puissances sur la pensée de rendre le trône à celui qui l'avait longtemps occupé. La réponse négative la plus positive fut unanime; et ce précédent doit être considéré comme loi pour l'ave-

nir. « Le roi actuel, répondit-on, est libre d'abdiquer, « mais dans ce cas la couronne passerait à ses descen- « dants, *les droits ne peuvent remonter ; ils doivent* « *descendre.*

M. de S.... P..... me dit être en correspondance avec madame du Cayla; ajoutant qu'elle ne connaissait plus du tout l'esprit et la situation de la France ; effet aussi naturel qu'ordinaire d'un trop long éloignement comme du séjour à l'étranger. C'était mon avis.

Il avait été frappé à la fois de l'esprit de madame du Cayla, comme de la vivacité d'une imagination qui avait son danger; vivacité qui a rendu souvent si difficiles nos relations politiques.

Nous déplorâmes la division des royalistes, et toutes les hésitations de Prague qui en étaient la cause, en convenant qu'il n'y avait plus là, pour nous, qu'un principe représenté par un enfant, en dehors de tout ce qui s'était fait, et de tout ce qui se ferait encore comme de tous les événements.

Il me raconta un fait qu'il tenait de M. de Villèle lui-même. En parlant du dernier ministre de la révolution, et de cette confiance aveugle de Charles X dans M. de Polignac, l'ancien ministre des finances, s'en étonnait dans ces termes et par ce motif :

« Quand Chateaubriand, lui dit-il, sortit du minis- « tère, j'allai moi-même proposer à Monsieur, après « m'être entendu avec Louis XVIII, M. de Polignac « pour le remplacer.

« — Vons ne le connaissez pas comme moi, me « répondit Son Altesse Royale ; c'est un honnête « homme, parfaitement dévoué, mais ses vues ne « sont pas étendues ; et c'est d'ailleurs l'esprit le

« plus entêté que j'aie jamais connu; il vous serait « insupportable. »

14 décembre.

J'eus, l'autre jour, une longue conversation avec M. de Talhouët, gendre de M. Roy[1]. Il s'est refusé à paraître au procès d'avril.

« — Comment condamner, me disait-il, des hommes « coupables d'avoir mis en pratique les principes « qu'ils ont entendu proclamer comme vrais, par « ceux qui, aujourd'hui, poursuivent leur condamna- « tion! C'est pour moi chose impossible, et je m'abs- « tiens. Je tiens de pairs présents aux audiences, que « plusieurs lettres des carbonari paraissant inintelli- « gibles, on se disait à l'oreille :

« — Il faut en demander l'explication à Barthe ou à « Mérilhou; ils ont fait partie de ces associations, et « ils pourront nous éclairer. »

Hier, je traversais le pont Louis XV[2] par un temps horrible; beaucoup de personnes regardaient dans la rivière. Je saute à bas de mon cabriolet, et je vois avec effroi une femme luttant avec la mort qu'elle avait voulu trouver, en se précipitant dans la rivière; et, en même temps, repoussant les efforts de ceux qui, courageusement, avaient été la chercher aux portes de l'Éternité, résolue qu'elle était encore à se replonger dans l'abîme. Cette lutte avait quelque chose

[1] Ministre des finances avant 1830.
[2] Aujourd'hui pont de la Concorde.

d'horrible! Il fallait faire un assez long détour pour arriver au bord de l'eau : j'y courus, animé par l'espoir de porter quelques consolations dans cette âme malheureuse.

J'apprends de quelqu'un, qui me reconnaît, que cette femme jeune, aux yeux égarés, regardait avec effroi la rivière; qu'il l'avait d'abord surveillée; mais que lui voyant lire tranquillement une lettre, la déchirer après en morceaux, et la jeter dans l'eau, il avait espéré qu'elle renonçait à son fatal dessein. Mais tout à coup elle mit son châle par-dessus sa tête, et se précipita. Ses jupons avaient protégé sa chute, et l'avaient retenue sur l'eau. Mon charitable monsieur allait s'élancer à sa recherche, quand, à ses cris redoublés, des bateliers accoururent; et, avec un zèle touchant, enlevèrent aux flots cette pauvre femme. Comment se fait-il que, sur le bord de l'eau, dans un temps où de pareils événements sont malheureusement si fréquents, il n'y ait rien de disposé pour soulager les gens qu'on arrache à la mort?

Il faut convenir qu'il y a du bon dans les classes pauvres; et l'intérêt que cette femme jeune et malheureuse inspirait me raccommodait avec l'humanité.

Les femmes d'un bateau de blanchisseuses s'efforçaient avec charité d'arracher ses vêtements qui étaient collés à son corps. Ses yeux étaient fixes, ses paroles brèves. Elle n'ouvrait la bouche que pour déclarer sa résolution formelle d'achever son œuvre de désespoir. C'était un terrible spectacle...

Nous l'avions fait entrer dans une petite chambre, auprès d'une cheminée de tôle; puis nous nous écar-

tâmes, tandis qu'on lui mettait du linge sec, et qu'on l'entourait d'une immense couverture de laine bien chaude. Après je revins vers elle, et la raisonnai doucement, avec le zèle que m'inspirait sa position; je lui parlai de Dieu et de son indulgence, bien plus grande que celle des hommes; lui faisant craindre d'entrer dans l'Éternité par la porte du crime : je lui dis qu'il n'y avait pas de faute qui ne fût expiée par un repentir sincère. J'appelai le Ciel à mon aide; j'eus aussi l'idée d'employer mon influence magnétique. Enfin, regardant autour d'elle avec effroi, elle témoigna le désir que je fisse retirer tous les spectateurs, promettant de me parler. Sa physionomie annonçait toujours une altération morale que j'attribuais à l'action du moment. Elle tremblait de tous ses membres.

Alors elle me dit avec désespoir qu'elle avait été accusée injustement d'avoir trahi ses maîtres. « Moi « une voleuse! comprenez-vous, monsieur?... » Je redoublai d'efforts pour la consoler, lui promettant aussi de ne pas l'abandonner, et de la ramener chez ses maîtres, en la justifiant.

Le commissaire de police, que j'avais envoyé chercher, entra sur ces entrefaites; et, à ma demande, d'après l'exposé des faits, il promit de ne faire aucune recherche étrangère au malheur, considérant les fautes, quelles qu'elles fussent, de cette malheureuse, comme suffisamment expiées par une catastrophe pareille; et de plus semblant partager mon opinion.

Il y avait près de deux heures que j'étais là ; mes affaires m'appelaient, ma présence n'était plus utile;

je me retirai, vivement ému de l'empressement charitable que j'avais rencontré autour de moi.

Deux jeunes gens qui ne m'avaient pas quitté, et dont le dévouement m'avait touché, me remercièrent de l'assistance que je leur avais prêtée.

Le lendemain, je me rendis chez le commissaire de police, et j'appris de lui que cette malheureuse était une parfaite honnête femme, très-aimée de ses maîtres qu'elle servait depuis longtemps avec zèle et fidélité. Instruits de ce qui s'était passé, ils étaient accourus aussitôt pour la réclamer à la Charité, où il l'avait fait conduire, et ils me remercièrent d'une manière touchante de mon intervention toute naturelle. Il paraît qu'un accident arrivé à certaine époque critique, en lui dérangeant la tête, l'avait portée à cet acte de folie. Elle accompagnait d'ordinaire l'enfant de ses maîtres, et nul doute que si elle l'avait emmené ce jour-là, elle ne l'eût précipité avec elle dans la rivière.

17 décembre.

Je revenais, il y a trois jours, de dîner chez mes enfants, à Vaugirard ; il était huit heures environ ; mon portier me remet une lettre pressée, je l'ouvre ; elle était d'une dame de ma connaissance qui s'exprimait à peu près en ces termes :

« Je ne sais ce que j'écris ; mais c'est au nom de « toute une famille au désespoir que je vous prie d'ac- « courir sous un prétexte quelconque : une scène vio- « lente a eu lieu en notre présence entre M. de *** et « M. de *** ; ils doivent se battre demain matin. Nous

« n'avons d'espoir qu'en vous. Seul vous pouvez em-
« pêcher ce duel par votre caractère, votre esprit con-
« ciliant et sage, comme par votre réputation d'hon-
« neur. Vous êtes si bon juge en pareille matière,
« que le jugement que vous porterez décidera en der-
« nier ressort. Pardon de tant compter sur votre bonté :
« je vous écris en mon nom comme en celui de ma
« mère, qui a été émue d'une manière affreuse par ce
« surcroît d'inquiétude à son âge. Nous vous atten-
« dons, car nous vous connaissons. »

Faire ma toilette en un clin d'œil, me jeter dans ma voiture, et accourir pour éviter une pareille catastrophe, ce fut pour moi l'affaire d'une seconde.

On devine comment je fus reçu.

Je regarde qu'un duel est toujours un malheur réel, ne parlant même qu'humainement; et à plus forte raison, si l'on est assez parfait pour souscrire dans toute sa conduite aux lois divines, et aux règles qu'elles imposent; mais il est telle circonstance qui aggrave encore d'une manière terrible les conséquences du duel; et ici les suites devaient en être épouvantables.

Je trouvai ces dames dans un état d'anxiété difficile à rendre : la belle-mère était hors d'elle; la femme se montrait admirable de courage, d'honneur et de sensibilité. A peine commençaient-elles à me parler, que l'un des deux champions (celui dont la famille venait de m'appeler) entra dans la chambre pour dire adieu à ces dames, et aller chercher une amie de sa femme, qui devait l'accompagner au bal. Ce contraste était déchirant. Ses sentiments sont ceux d'un noble chevalier; il était vivement ému, mais il voulait à

tout prix se battre, et ne faire aucune concession.

Après avoir obtenu avec peine le récit de ce qui s'était passé, je compris que, s'il pouvait avoir raison sur le motif de sa conduite, il s'était tout à fait mis dans son tort, en employant une expression dont un homme de bonne compagnie ne doit jamais se servir, même au moment de se couper la gorge. Mon parti fut bientôt pris, et je sentis que le seul moyen d'arranger l'affaire, était de détourner adroitement la discussion du véritable motif qui l'avait amenée, pour la ramener sur un mot qu'on avait eu tort de proférer. Le difficile était d'arriver à la partie adverse, logée dans la même maison. Je restai seul avec ces dames, et ce fut par elles que j'appris le désir de M. ***, que je n'avais que trop deviné : celui de m'avoir pour témoin.

Trop agité en ce moment, il n'avait pu m'en parler lui-même.

Quelque cruelle que put me paraître une semblable mission, il m'était difficile de m'y refuser, surtout avec l'idée et le désir d'éviter une solution funeste.

Ayant écouté froidement ces dames, je priai la plus âgée d'aller trouver l'adversaire, ce qu'une circonstance particulière lui permettait de faire d'une manière simple, et de l'engager à venir me parler en particulier dans une chambre de cet appartement. Soit un peu de faiblesse de sa part, soit que M. de *** ne voulût pas rentrer ainsi sur le terrain de la scène sans réparation, elle échoua complétement dans sa tentative. Il était dix heures, on devait se battre le lendemain matin même; rien n'était réglé, le temps s'écoulait; il fallait prendre un parti sans

tarder. J'en pris un qui pouvait paraître hardi, mais qui fut justifié par la marque d'estime que me donna M. de ***, et que je reçus avec reconnaissance. Je lui écrivis, en lui disant que je l'attendais à la porte dans ma voiture; et que, désirant lui dire un mot, je le priais de vouloir bien descendre, ne pouvant supposer qu'il pût me refuser cette preuve de confiance.

Sa réponse ne se fit pas attendre, et il vint lui-même me l'apporter. Nous causâmes plus d'une heure ensemble; et, personnellement, je n'eus qu'à me louer de nos rapports; mais c'est un homme très-décidé, chatouilleux sur le point d'honneur, redoutant peu une affaire, et croyant à tort ou à raison avoir à se plaindre de son adversaire. Il fallait absolument détourner le véritable sujet de la discussion, car sur ce terrain il n'y avait aucune possibilité de s'entendre.

Une position complexe et difficile imposait à chacun des lois de délicatesse sévères et impérieuses, indépendamment même du point d'honneur purement personnel. Il y allait du repos de toute une famille. Je sais parfaitement que pour me rendre clair, il faudrait entrer ici dans des détails que je dois taire, ainsi que le nom des deux champions.

A près de minuit, nous nous séparâmes, n'ayant rien conclu, mais moi avec l'espoir d'avoir beaucoup adouci des dispositions que j'avais trouvées très-vives, et avec la parole de s'en rapporter le lendemain, avant le combat, à la décision de ses propres témoins. On sent à quel point cette entrevue, dans ma propre voiture, avec la partie adverse, était délicate; mais nous y mîmes de part et d'autre beaucoup de franchise. Je tâchai d'y apporter la plus grande impartia-

lité ; seul moyen d'être écouté. ne dissimulant pas les torts de M. de *** dans l'expression dont il s'était servi, mais décidé à ne consentir en son nom qu'à une démarche possible et convenable pour tous.

Je mis dans mes expressions toute la mesure possible ; mais je dois dire à l'éloge de M. de *** que, malgré son juste ressentiment, il parut m'entendre à demi-mot, quelque décidé qu'il fût d'ailleurs à ne faire aucune concession sur le point d'honneur. Il m'eût été aussi impossible de le lui conseiller, que de le lui demander, car quelqu'affreuses que puissent être les conséquences, l'honneur est égal pour tous; et des témoins appelés dans une affaire de ce genre, doivent en l'arrangeant, s'il y a possibilité, conserver intact l'honneur de chacun, et concilier avec impartialité tous les intérêts.

Nous convînmes seulement de nous revoir ; M. de *** n'avait pas même eu le temps de prévenir ses témoins. Le lendemain matin, à sept heures, personne n'avait encore paru, et je me désolais d'autant plus de ce retard, que le combat devait avoir lieu vers neuf heures. A huit heures, M. de ....., témoin de la partie adverse, me fit l'honneur de venir chez moi; et je trouvai en lui un homme du monde plein de délicatesse, chatouilleux sur le point d'honneur, mais animé comme moi du désir que cette affaire s'arrangeât.

J'avais à peine fermé l'œil de la nuit, cherchant l'issue possible à donner à cette affaire. Je ne comprendrai jamais une platitude; mais quand on s'est donné un tort dans un moment de vivacité, il est simple de le regretter de sang-froid; et après une heure d'entretien, nous convînmes ensemble des ter-

mes précis dans lesquels M. de ***. que je représentais, exprimerait, devant quatre témoins, à M. de ***, ses regrets du mot qui lui était échappé. Le tout était de décider l'un à parler, et l'autre à se trouver satisfait. Les deux autres témoins approuvèrent nos propositions. A onze heures, rien n'était encore conclu ; enfin, à midi, tout fut réglé et consenti de part et d'autre : gestes, paroles, salut, départ ; les choses se passèrent ainsi. Nous nous quittâmes, heureux d'avoir terminé cette affaire lorsqu'à huit heures du matin, le même témoin qui, déjà, était venu chez moi, y entra, la figure bouleversée.

« — Tout est fini, me dit-il, et il n'y a plus moyen « d'éviter le combat; l'imprudence d'un enfant et l'in« conséquence d'une personne âgée, ont rouvert une « plaie trop saignante, et M. de *** est décidé à se « battre ce matin. Que faire? Je n'y comprends plus « rien, et, en vérité, j'en perds la tête! — Ce qui « était possible hier, lui-dis-je, ne l'est pas moins « aujourd'hui ; tout a été parfaitement réglé entre « nous, et M. de *** est entièrement en dehors de « ce qui s'est passé depuis hier ; rien n'est donc « changé quant à lui, et je conviens cependant que « quelque chose est à faire vis-à-vis de votre client. « Avant tout, ne perdons pas de temps ; où est M. de ***? « — Au café voisin ; je le raisonne depuis une heure, « mais jamais je ne pourrai le décider à venir chez « vous. — Faites-moi le plaisir d'aller lui dire que « M. le vicomte de La Rochefoucauld le prie de lui « faire l'honneur de venir passer quelques instants « chez lui, et qu'il ne suppose pas qu'il ne veuille pas « y consentir. »

En effet, ces deux messieurs furent bientôt de retour; l'émotion de M. de *** était portée à son comble, et il paraissait impossible de lui faire entendre raison. Sa décision était formelle, et il imposait, pour y renoncer, des conditions qu'il m'était impossible d'accepter. Après une heure d'une discussion fort animée, j'obtins enfin de lui quelques concessions indispensables; et nous réglâmes les termes du procès-verbal de tout ce qui s'était passé la veille, et qui devait être signé par les quatre témoins et les deux adversaires.

Pendant que ces deux messieurs étaient chez moi, j'avais dans mon salon un monsieur et une dame qui venaient consulter ma somnambule sur un état de santé malheureusement fort grave; dans ma bibliothèque, deux étrangères qui m'avaient demandé un rendez-vous; dans l'antichambre, une personne qui avait à me parler; et sur l'escalier, un domestique avec une lettre. Toute ma crainte était que la personne que je représentais, n'arrivât sur ces entrefaites; heureusement, il n'en fut rien, et je lui fis dire en toute hâte de m'attendre chez lui vers deux heures, ne pouvant m'y rendre avant. Son second témoin, homme de sens et d'énergie, devait aussi s'y trouver. Il n'était pas chez lui quand j'y arrivai, et sa femme me reçut, tourmentée à l'excès de ce nouvel incident. Bientôt son mari rentra, et il déclara à son second témoin comme à moi, avec une extrême vivacité, que jamais il ne consentirait à signer le procès-verbal que nous lui présentions.

« — Monsieur, lui dis-je avec un ton aussi ferme « que grave, quand vous me fîtes l'honneur de me de-

« mander pour témoin, et que je vous fis celui d'ac-
« cepter une aussi pénible mission, j'y mis une con-
« dition *sine qua non*, c'est que vous en passeriez
« par tout ce que décideraient vos témoins, remet-
« tant entre leurs mains votre honneur et votre vie.
« Je me crois bon juge en pareille matière, mon-
« sieur, et je n'admettrai jamais que vous pensiez ne
« pas pouvoir signer une chose que nous vous propo-
« sons. »

Il se détermina péniblement enfin, et nous fîmes deux expéditions du procès-verbal. Craignant de ne pas trouver chez lui M. de ...., témoin de la partie adverse, je dictai une lettre dont je pesai chaque parole, afin d'accompagner les procès-verbaux que nous devions porter nous-mêmes, le second témoin et moi. En effet, il était sorti; mais à sa place nous rencontrâmes, à sa porte, la partie adverse, et nous n'eûmes qu'à nous louer d'une conversation qui termina à jamais une affaire dont nous avions pu prévenir les funestes effets.

L'expédition d'Afrique est terminée. Abd-el-Kader est en fuite dans les montagnes, et son parti découragé pour le moment, du moins. Espérons que, cette fois, on saura mettre à profit ce succès qui a été vivement disputé. Le maréchal Clausel a fait preuve de talent et de caractère.

Le duc d'Orléans a été légèrement blessé : on ne peut lui refuser du courage; et c'est toujours avec plaisir que j'en trouve dans un Bourbon, quel qu'il soit.

Le général Oudinot est aussi légèrement blessé;

c'est un brave et habile militaire : il a vengé son frère; il a retrouvé ses dépouilles mortelles, et il pourra leur faire rendre les derniers devoirs. J'aime à voir des militaires, sur lesquels on pourrait compter au besoin, ne pas rester étrangers à l'armée. Du reste, la conduite du général Oudinot ne peut laisser aucun doute sur ses sentiments; et elle a été aussi noble que conséquente.

26 décembre.

J'avais endormi trois fois une personne étrangère que l'on m'avait dit parfaite somnambule : à la quatrième fois, elle parut s'endormir d'un sommeil si paisible, que, d'abord, je le crus naturel; mais bientôt m'apercevant d'une immobilité parfaite, et du mouvement nerveux des paupières, qui est presque toujours un signe de sommeil magnétique, je ne conservai plus un doute; je continuai à la magnétiser, et puis je la laissai près d'un quart d'heure dans un repos absolu. Comme son sommeil devenait plus agité, et qu'elle poussait de temps à autre de profonds soupirs, je me rapprochai d'elle pour essayer de la calmer.

« — Avez-vous quelques souffrances physiques? lui « dis-je; le magnétisme vous est-il nuisible ou salu- « taire? »

Nulle réponse.

Je réitérai ma demande avec plus d'instance, en plaçant une main vis-à-vis du cœur et une autre sur la tête.

Alors elle me parla à voix basse, mais en allemand (c'est sa langue).

« — Je ne puis vous comprendre; parlez-moi en « français. — Vous m'avez fait beaucoup de bien, et « je suis mieux portante. — Vos peines sont donc mo- « rales? Ne craignez pas de me les confier; quelles « qu'elles soient, je suis incapable d'abuser de votre « confiance : parlez donc. — Je souffre horriblement, « j'ai beaucoup de peines; j'avais rêvé, il y a quelques « jours, que ma mère était morte; quelquefois mes « rêves se sont réalisés, et je me sentais triste; mais « aujourd'hui, je ne peux plus en douter, ma mère « est morte, et je suis bien malheureuse; tout m'ac- « cable! — Mais comment pouvez-vous en avoir la « certitude? — Je ne sais. — Pourriez-vous me dire « le jour de sa mort? — Jeudi. »

Nous étions au lundi, et la mère de cette personne, est à plus de deux cents lieues.

« — Avez-vous quelques détails à me donner dans « votre intérêt? — Ma mère a laissé une somme d'ar- « gent pour qu'elle me fût remise; mais on ne le vou- « dra pas, et j'aurai bien de la peine à l'obtenir : un « méchant homme qui était à Paris, et qui me pour- « suivait, m'a beaucoup calomniée auprès de ma fa- « mille. Hélas! si elle pouvait connaître ma vie, et « lire dans ma conscience, elle verrait qu'on l'a trom- « pée; elle regretterait d'avoir ajouté foi à d'infâmes « calomnies; sans doute j'ai commis des fautes que « je déplore *endormie*, en sentant qu'*éveillée* j'aurai « encore des reproches à m'adresser. Je suis bien mal- « heureuse, et j'ai beaucoup de chagrin; j'en ai beau- « coup causé à ma bonne mère, et j'en suis inconso-

« lable : je l'aimais tant! — Me dites-vous toute la « vérité? — Je suis incapable de vous tromper; je ne « le pourrais pas. — Mais, repris-je, puisque vous « voyez votre mère, vous voyez donc aussi ce qu'elle « devient? — Sans doute, je la vois monter au ciel. — « Vous voyez donc le ciel? — Oui. »

Ici cette pauvre somnambule tomba comme dans une espèce d'extase, et me fit une admirable description du ciel. Effrayé pour elle-même, et craignant de commettre un sacrilége, je me hâtai de m'arrêter, et de la ramener à l'état de somnambulisme ordinaire.

« — Après vous avoir réveillée, dois-je vous prévenir de la mort de votre mère? — Vous êtes si bon, « que je m'en rapporte à vous pour me préparer dou« cement à une nouvelle qui me fera bien du mal. « Hélas! qui maintenant s'intéressera à moi? — Moi! « je vous le promets. — J'y compte. — Avez-vous « quelque autre chose à me dire ou à me confier? — « Pas pour le moment. — Si, plus tard, lui dis-je, je « vous consultais pour des malades, pourriez-vous « donner des conseils utiles?— Oui; mais quand vous « m'aurez magnétisée davantage. »

Je ne m'occupai plus que de calmer cette malheureuse personne; puis je la réveillai doucement. Ses yeux furent un moment hagards au réveil; elle paraissait étonnée, surprise, inquiète, bien qu'ayant entièrement perdu le souvenir de tout ce qui venait de se passer.

« — Est-ce que j'ai dormi? — Oui. — Ai-je parlé? « — Oui; vous m'avez dit que j'étais assez heureux « pour vous avoir fait du bien. »

Dans le moment même on frappait à la porte : c'é-

ait l'amie de madame *** qui rentrait. Je la consultai à la hâte à voix basse, ce qui parut inquiéter celle qui venait de se réveiller. Je me hâtai de lui en expliquer le motif, en lui disant qu'elle m'avait aussi parlé de sa mère pendant son sommeil, et avec beaucoup d'inquiétude, la voyant bien malade. Des larmes coulèrent de ses yeux. Je l'engageai à s'armer de résignation et de courage. J'attends maintenant avec impatience que le temps nécessaire pour avoir des nouvelles soit écoulé, bien que je ne doute nullement que l'événement ne soit que trop vrai [1].

Du reste, je cite ce fait comme mille autres que je ne puis expliquer, tant notre intelligence est bornée; mais j'avoue qu'il me donne une idée, quoique bien faible encore, de l'intelligence de l'âme quand elle est dégagée de la matière, puisque, en dernière analyse, le somnambulisme n'est que le sommeil du corps.

Les limites du bien et du mal, de ce qui est permis et de ce qui serait défendu, sont ici très-difficiles à tracer. En cela, comme en toute autre chose, la voix de la conscience doit être écoutée, en attendant que des gens éclairés, des esprits supérieurs aient prononcé. C'est le but vers lequel je tends, et je voudrais pour cela une réunion des médecins les plus habiles, et des ecclésiastiques d'un esprit assez supérieur pour ne pas être arrêtés par des idées vulgaires, ou de faibles préjugés. A mon avis, ce serait insulter à la justice divine, que de supposer qu'une de nos facultés pût être cou-

[1] En effet, tout s'est passé comme on l'avait annoncé; et j'ai lu la lettre qui lui apprenait la mort de sa mère.

pable par cela même qu'elle existe; elle peut seulement le devenir par l'usage qu'on en fait : il n'y a pas, en effet, une seule de nos facultés dont nous ne puissions abuser.

Il y a quelques jours, M. D*** me demanda de consulter ma somnambule, madame Joseph, morte depuis longtemps, pour sa femme qui est fort souffrante : le jour et l'heure furent fixés de concert. M. et madame D*** se rendirent dans mon salon sans être connus, même de nom, de madame Joseph. Je l'endormis, et la mis en rapport avec madame D***, en lui recommandant toute son attention. Madame Joseph fut étonnante ; elle parla à madame D*** de son moral, comme de ses souffrances, avec une extrême lucidité ; elle lui dit tout ce qu'elle éprouvait, et ce qu'il y avait de plus grave dans ses souffrances, en y joignant quelques conseils. Elle ajouta que le magnétisme lui ferait beaucoup de bien, en indiquant le moyen de l'employer. Madame D*** éprouva un effet réel de mon magnétisme ; mais malheureusement je crus apercevoir que ma somnambule jugeait son état assez grave, bien qu'elle ne le lui dît pas ; les somnambules étant toujours doués d'une extrême circonspection. Avant de s'en aller de mon salon, madame D*** demanda à madame Joseph s'il lui serait possible de faire une seconde consultation sur sa mère, dont elle lui avait apporté des cheveux.

Ma somnambule est d'autant plus lucide qu'elle porte plus d'intérêt aux personnes dont elle s'occupe.

Elle répondit qu'elle ne demandait pas mieux, quoique déjà fatiguée, pourvu que je la magnétisasse, et que je lui laissasse quelques moments de repos. Je

l'avais mise si parfaitement en rapport avec madame D***, qu'elle l'entendait aussi bien que moi ; son mari écrivait sous la dictée de madame Joseph. Quelqu'un m'ayant demandé, je sortis un instant ; et à mon retour, je trouvai M. et madame D*** encore plus stupéfaits de la seconde consultation que de la première. Madame Joseph, après avoir touché et senti les cheveux de madame B***, dit de la manière la plus positive tout ce qu'avait éprouvé la malade, et son genre de souffrance ; elle parla d'une opération qu'en effet on lui avait faite en temps inopportun ; des traces et des suites funestes que cette opération avait laissées ; d'une lésion qui se dirigeait vers le cœur, et qui amènerait le danger le plus immédiat, dès qu'elle l'aurait atteint. En un mot, la situation de la malade lui parut des plus inquiétantes. Le désespoir de madame D*** était peint sur sa physionomie ; mais comme son courage est aussi héroïque que sa tendresse, elle pressa madame Joseph, afin de savoir d'elle si elle voyait un remède, enfin si quelque chose était à faire.

« — Comment voulez-vous ! reprit vivement la som-
« nambule ; ce qu'il faudrait avant tout à madame
« votre mère, ce serait un repos absolu ; mais avec un
« caractère aussi violent, il est impossible de l'obte-
« nir. »

Tous ces détails, tant sur le caractère que sur la santé, étaient en effet de la plus grande exactitude.

M. et madame D*** partirent confondus de tout ce qu'ils venaient de voir et d'entendre ; madame D*** bien plus effrayée encore de ce qui lui avait été dit par rapport à madame sa mère, que sur elle-même.

28 décembre.

« Vous faites des progrès immenses, me disait, ces « jours derniers, M. Sarrut, mon ancien compagnon « de prison; vous avez aujourd'hui quatre-vingt-dix « chances pour vous, et si les royalistes ne font pas de « sottises, vous arriverez infailliblement. Vous êtes fort « adroits, et la *Gazette de France* est un habile journal « qui prend les choses de très-haut, et voit de loin; « l'exagération de quelques-uns des vôtres, et leur « absurdité, vous nuit et vous sert à la fois. De parti « bonapartiste, il n'en existe pas maintenant; il n'y a « plus d'éléments : la république est impossible. Je « vois bien une nation obéissant à un roi d'une assez « grande habileté; mais je ne vois nulle chance pour « le fils de Louis-Philippe. Le père tombé dans l'at- « tentat Fieschi, un des fils était infailliblement sur « le trône; mais c'est fini maintenant, et tout le « monde voit le duc de Bordeaux dans l'avenir, sans « chercher comment il arrivera. Les circonstances et « le temps sont pour vous : si vous perdez votre partie « maintenant, ce sera bien votre faute. Il n'y a plus « de liberté à attendre de Louis-Philippe et de ses doc- « trinaires; et si, une fois arrivés au pouvoir, vous te- « nez parole, je vous déclare que nous préférerons cent « fois Henri V à ce qui est; et que, parmi les républi- « cains de bonne foi (et le nombre en est plus grand « qu'on ne pense), beaucoup vous arriveront, et vous « viendront en aide contre les exagérés de votre « parti. »

29 décembre.

Un digne prêtre de la paroisse vient de m'adresser une jeune femme, plongée dans la plus affreuse misère; et qu'il a ramenée à la religion en la faisant marier avec un brave jeune homme qu'elle connaissait depuis longtemps. La misère les avait empêchés de faire aucune démarche; la charité du digne ecclésiastique a tout aplani, et ces braves gens le bénissent. Tous leurs effets sont au mont-de-piété, et leur infortune est telle, qu'ils n'ont rien mangé depuis hier matin ni l'un ni l'autre : la femme est jolie, d'une tournure distinguée; ses sentiments sont élevés, et elle a reçu une bonne éducation. Sa reconnaissance payerait largement du bienfait, si le bienfait ne portait en lui-même la plus douce récompense. Élevée dans l'aisance par un père qui n'avait pu la reconnaître, la délicatesse lui faisait refuser souvent, ce qu'il voulait faire pour assurer son existence; et la mort subite de ce père lui a enlevé toutes ses ressources. Un brave jeune homme qu'elle connaissait lui offrit de l'épouser et la recueillit chez lui : bon ouvrier et honnête homme, il fuit la mauvaise compagnie; mais le travail lui manque, et leur misère tire les larmes des yeux. Ce qui me reste d'une somme de mille francs que m'avait remise madame de Montmorency pour la distribuer en bonnes œuvres m'a permis de faire quelque chose en leur faveur. La femme vient de m'apporter une pétition pour le préfet de la Seine; j'y ai joint l'apostille la plus pressante.

30 décembre.

C'était un soir, au déclin d'un jour d'hiver, le froid était peu vif, et une foule d'oisifs et aussi de curieux empressés à occuper leur temps d'une manière quelconque, ou même à le perdre tout simplement, se pressaient contre le parapet avec avidité, comme pour assister à un spectacle curieux. Les premiers arrivés avaient les premières places, et, nonchalamment appuyés sur la pierre, ils semblaient braver ceux qui, moins heureux, hissés sur la pointe des pieds, faisaient les plus pénibles efforts afin d'apercevoir quelque chose. Dans la presse, plusieurs regards menaçants étaient lancés par ceux qui se sentaient serrés ou heurtés de trop près : la foule curieuse n'a pas de galanterie, et encore moins de politesse. Quelques paroles assez vives furent échangées ; mais la curiosité l'emportait pour le moment sur tout autre sentiment. Des enfants se glissaient sous les bras des plus grands, et parfois entre leurs jambes, pour arriver au parapet ; quelques-uns montaient alternativement sur les épaules les uns des autres. A plus de cinq cents pas de droite et de gauche, on voyait les passants entraînés comme par un aimant magique, presser le pas d'abord, et puis se mettre à courir ensuite. Ceci me rappelle que, passant sur le pont Louis XV, quelques jours après l'aventure de la femme noyée, je vis une vingtaine d'individus regardant la rivière avec une grande attention : l'idée du malheur passé me vint en tête et oppressa ma poitrine ; j'étais sur le trottoir op-

posé; vite, je me précipite de l'autre côté, et, m'adressant à un homme dont l'attention était extrême et les yeux fixes :

« — Monsieur, pourrais-je vous demander ce que « l'on regarde : quelque malheur!... » Son air stupéfait, ou plutôt stupide, me confondit. « — Mais je ne « regarde rien, me dit-il d'un air presque mécontent; « je fais comme les autres, et vous voyez bien qu'il « n'est rien arrivé. » Je me retirai, riant de moi-même qui avais presque imité le passant dont je me moquais.

Je reviens à mon histoire. Au plus morne silence, qui prouvait la plus sérieuse attention, succédait parfois le bruit d'un filou qui criait au voleur pour s'assurer la possession du mouchoir ou de la bourse qu'il avait dérobée, ou même de la montre qu'il venait de surprendre au gousset du propriétaire mécontent. Parfois des cris et des encouragements excitaient l'attention de ceux qui, ne pouvant, sans trop savoir pourquoi, quitter le lieu de la scène, écoutaient sans voir, cherchant à tirer un mot, une explication des plus favorisés.

« — Non, il ne mourra pas, disait l'un.

« — Ma foi, il a la vie dure, disait un autre.

« — Le voilà qui s'enfonce, disait un troisième.

« — Il reparaît encore, disait un quatrième « étonné.

« — Maudit enfant, est-il cruel! » criaient tout haut quelques-uns des curieux, plus humains à leur manière, égoïstes, immobiles à leur place, au lieu de courir au secours, dans la crainte de perdre leur part du spectacle.

« — Bien fait! » entendit-on tout à coup, répété comme par instinct; et, par un mouvement involontaire, le parapet se trouva un instant dégagé du poids énorme qu'il portait : la foule épouvantée recula de terreur, les échafaudages improvisés s'écroulèrent, des cris de plus d'un genre se firent entendre; mais bientôt chacun reprit sa place, et la curiosité fut plus vivement excitée que jamais par le nouveau spectacle qui s'offrit aux yeux.

Depuis plus d'un grand quart d'heure un maudit enfant, armé d'un long bâton, s'efforçait de noyer un chien assez gros, qui faisait tous ses efforts pour regagner la rive, malgré la rapidité du courant. La rivière était fort haute et d'un jaune sale, sur lequel se dessinaient en taches les traces de sang que laissait le malheureux animal sans se décourager, nageant péniblement, fatigué de la longueur de la lutte, étourdi aussi des coups qu'il recevait, et traînant une pierre que cet enfant cruel lui avait attachée au cou. Quelques polissons l'aidaient dans ce jeu, et parcouraient la rive en tous sens, pour la rendre inabordable. Le héros de ce drame était un enfant d'une apparence frêle et nerveuse, au regard ardent, à la figure hâve, aux membres grêles : pauvre être que la misère et le crime semblaient avoir nourri de leurs inspirations féroces. La foule l'encourageait à grands cris dans sa lutte avec ce pauvre animal inoffensif, qui ne demandait que la vie; et dans cette foule insensée, qui sait s'il ne se trouvait pas quelque victime future, prédestinée à tomber un jour sous le fer du précoce assassin!

Mais le bord de la rivière était extrêmement glis-

sant, et, dans un moment où il cherchait à atteindre de plus loin, avec une longue perche, le pauvre chien et à lui porter un coup sur la tête, son pied glisse; il est entraîné par le courant. Enfant et chien, tout disparut. « — Justice! » s'écria la foule; mais bientôt un cri général de joie et de stupeur se fit entendre; il y avait du remords dans ce cri :

« Les voilà! les voilà! » entendit-on de toutes parts; et, encore cette fois, une leçon de fidélité et de pardon fut donnée à l'homme par un pauvre animal!

On apercevait à la surface le corps inanimé de l'enfant, traîné péniblement par ce chien vraiment héroïque, luttant à la fois contre le courant, la pierre, son propre épuisement et ses souffrances. Il ne resta pas en repos avant que le corps de ce malheureux enfant ne fût entièrement hors de l'eau; ses pieds seuls y touchaient encore. Des bateliers rendirent à la vie ce méchant enfant aux cheveux roux, qui fut recommandé à la police. Un invalide s'empara du pauvre animal, lui promettant un plus doux avenir. Le chien, épuisé, eut encore assez de force pour lécher la main du vieillard. On applaudit. Quelques pièces de monnaie furent jetées aux bateliers; et la foule s'écoula tranquillement, en attendant qu'un nouveau spectacle vînt l'agiter ou la fixer un instant.

31 décembre.

Louis-Philippe, audacieux par nécessité et adroit par instinct, a parlé du premier de sa race, dans son discours d'ouverture des Chambres. Nous verrons où le conduira cet essai qui n'est pas sans habileté.

Mais quelle royauté que celle qui s'entoure de tant de précautions! quel supplice que le poids d'un pareil sceptre, et qu'il faut être ambitieux pour le supporter! Du reste, le discours ne disait rien ; on devait s'y attendre. La session en dira davantage, et le terrain de la réforme parlementaire, sur lequel l'opposition est forcée de marcher d'une manière unanime, ouvre la première tranchée vers l'avenir.

On dit qu'une nouvelle conspiration a été découverte : plusieurs arrestations ont eu lieu; de grandes précautions avaient été prises, et la marche du cortége, se rendant à la Chambre des députés, était le parfait modèle de la situation hérissée de difficultés, d'une royauté appelant à son secours les principes qu'elle a créés dans l'intérêt d'un jour.

Appuyée maintenant sur des baïonnettes payées pour maintenir l'ordre, cette royauté essaye de lever la tête; mais le regard d'un enfant suffit pour la faire trembler.

Il paraît que le même individu qui avait il y a quelques années, tiré un coup de pistolet sur le pont Royal, ou qui du moins en avait été soupçonné, a été arrêté avant-hier.

On aurait trouvé sur lui deux pistolets chargés.

ANNÉE 1836

CHAPITRE PREMIER

1er janvier 1836.

Oh ! qu'il est triste ce jour de l'an, pour qui a le cœur abreuvé de douleur! Chaque jour, chaque année, sont des moments de plus ajoutés à la souffrance. Je me sens un redoublement de tristesse qui m'accable, et une teinte de mélancolie répandue dans toute ma personne qui me dégoûte de tout. Ma vie me semble un fardeau pénible, et je traîne ma douleur comme un boulet de mille livres attaché à mon existence. Tout ce qui me reste, me rappelle ce que j'ai perdu; et je ne me sens plus la force de jouir de rien. Je suis triste, affligé, abattu, découragé ; le passé

m'arrache des larmes, le présent me semble un malheur, et je n'ose envisager l'avenir : je le crains et le redoute comme un surcroît de peines et de souffrances.

Hier, j'entrais dans la chapelle de la Visitation. Le jour était sombre comme ma pensée ; une faible lampe brûlait à l'autel de la Vierge et je priai quelques instants, demandant à Dieu miséricorde ; encore souffrant, mais ne murmurant pas ; sentant avec effroi tout ce qui me manque, et espérant dans la miséricorde céleste comme dans la protection de Marie.

Les larmes sont stériles : elles usent et déchirent ; mais il est consolant, en priant pour ceux que l'on regrette, d'invoquer aussi le ciel pour les objets de ses plus chères affections.

Je reçois un nombre infini de visites et de cartes du jour de l'an, bien que je ferme ma porte, excepté pour les habitués, ou bien pour le malheur ou l'infortune qui s'adressent à moi ; et si ma position ne me permet pas de faire tout ce qui serait dans mon cœur, je veux du moins que chacun connaisse ma douleur et mes regrets de l'impossibilité où je me trouve.

Le nommé Prévost, parfait honnête homme, que j'avais placé au mobilier de la couronne, sort de chez moi, et il me racontait que presque toutes les personnes nommées par moi avaient été conservées, malgré leurs opinions. Cela m'a fait plaisir, par l'intérêt que je porte, et conserve à mes anciens protégés ; et aussi, parce que c'est bien prouver la bonté de ces choix ; car Louis-Philippe se mêle de tout, entre dans tous les détails, et s'entend bien en économie politique et en administration.

Trois enfants amenés par leur tante, sont venus m'exprimer la reconnaissance de leur mère et de toute une famille......Il est doux de pouvoir se dire que l'on a contribué à l'existence, à l'éducation morale et religieuse de petits êtres que, malgré leur malheur, l'Être juste et infini traite à l'égal des grands de la terre, en leur donnant souvent la préférence, s'ils sont supérieurs en vertu.

Ce sont des émotions douces, que rien ne peut ternir.

M. Williamson sort aussi de chez moi avec sa sœur. Ils font partie de cette famille anglaise que m'avait léguée une de mes tantes (madame de Tranz), il y a plus de vingt ans, avec les moyens de fournir à leur existence, et de les faire élever dans le sein de l'Église catholique. Ils étaient six: ils sont encore quatre, et ils ont parfaitement répondu à mes efforts...... Voilà de ces joies auprès desquelles les plaisirs du monde paraissent peu de chose. La fatigue que laissent ces derniers, n'égale pas la satisfaction qu'on va y chercher, heureux quand de tristes regrets ne les ont pas suivis.

3 janvier.

Je lis depuis quelque temps, dans la *Gazette de France*, des articles pleins de sens [1] sur les avantages que trouverait l'Europe, et en particulier la France,

[1] Grave question, qui exigerait au moins impérieusement l'existence d'un royaume de Pologne indépendant.

à laisser la Russie s'agrandir du côté de l'Orient et s'emparer de Constantinople, quitte, comme de raison, à régler les compensations que nous devrions exiger pour nous, et celles aussi à donner aux autres puissances : la Belgique, par exemple, réunie à la France, et nos frontières reculées jusqu'au Rhin. Il y a longtemps que cette pensée est la mienne; et j'avoue que j'ai toujours préféré l'alliance russe à l'alliance anglaise, rivale perfide et dangereuse, dont l'action hostile et souterraine ne se ralentit jamais; et je me rappelle que sous la Restauration, sous Louis XVIII même, où un sentiment contraire était en valeur, et où l'on regardait la Turquie comme notre alliée forcée, je combattais déjà cette idée, voyant peut-être les événements d'un peu plus haut, un peu plus en grand, et les prévoyant plus à l'avance.

Je comprenais parfaitement à quel point et par quels motifs l'Angleterre devait s'opposer à un projet qui détruirait sa puissance; mais dans tous les temps et à toutes les époques, j'ai combattu de tous mes efforts l'alliance anglaise, la regardant comme également funeste et mensongère. Ses intérêts sont trop opposés aux nôtres, pour qu'elle puisse jamais de bonne foi s'unir à ces derniers et les protéger. C'est le chat-tigre qui fait patte de velours pour attirer sa proie et la déchirer ensuite jusqu'aux os.

Il paraît certain que c'est d'une maison de la rue du Bac, en face de mademoiselle C***, fameuse marchande de modes, que devaient partir les nouveaux coups de fusil destinés à Louis-Philippe. Les complices ont été dénoncés par un des leurs au moment

de l'exécution; et la maison a été fouillée au-dessus du café: on y a trouvé des fusils, des amorces, et beaucoup de poudre; mais j'ai su ces détails d'une manière trop positive pour pouvoir en douter.

On a aussi arrêté dans la cour du palais Bourbon, un homme d'une grande audace, et de beaucoup de caractère, que la police surveillait, et que l'on a trouvé armé de deux pistolets.

6 janvier.

La *Quotidienne*, qui dans sa ligne politique suivait de loin la *Gazette*, et qui était rédigée avec talent, vient de se fondre avec le *Rénovateur* dont elle adopte les opinions, en abandonnant les siennes.

Le *Rénovateur* était écrit sous l'influence de Prague, c'est-à-dire de M. de Blacas, rêvant une restauration avec Charles X ou le Dauphin, véritable impossibilité.

Cette division fait plaisir aux Tuileries, et elle afflige quelques esprits dévoués, mais peu profonds, comme étant funeste aux légitimistes qu'elle affaiblirait. Tel n'est point mon sentiment, et comme je suis convaincu que notre opinion ne pourra l'emporter que quand elle sera devenue tout à fait nationale, je suis enchanté que les peuples puissent se convaincre de plus en plus, que ceux qui soutiennent nos opinions marchent légalement et généreusement à la tête de tous les intérêts vraiment nationaux, n'hésitant pas même à se séparer de leurs amis, quand ces derniers semblent

abandonner les intérêts du pays, dans un sentiment privé quel qu'il soit.

J'avais chez moi, hier, un homme assez influent parmi les populations du Midi, et il serait aussi important qu'utile de le conquérir. C'est M. Boyer-Fonfrède auquel sa nouvelle situation à la tête d'une entreprise, qui prend un accroissement considérable, donne une grande importance.

Adversaire de la Restauration, effrayé de ses fautes dans l'intérêt du pays, chaud partisan de la Révolution de juillet, à laquelle il a apporté son influence, tout en cherchant à s'opposer au désordre dans le pays qu'il habite, il est aujourd'hui furieux d'avoir été si complétement mystifié ; et il ne peut pardonner au gouvernement sa duplicité : il se rapproche de nos opinions, c'est-à-dire d'Henri V, aux conditions qui sont la base de nos sentiments de tout genre. Il craint la république, dont il reconnaît l'impossibilité, en redoutant les excès ; mais l'idée de toute réaction l'effraie.

7 janvier.

Tout est aujourd'hui sacrifié à l'intérêt du trône de juillet ; aussi Louis-Philippe soutient-il en Espagne Christine et la révolution.

Le principe de la légitimité le poursuit dans ses rêves politiques comme un spectre effrayant. C'est ainsi qu'il a repoussé la Belgique qui voulait se réunir à la France, pour en faire la dot d'une de ses

filles mariée à un prince devenu Anglais. C'est par le même motif qu'il sacrifie la France devenue presque vassale de l'Angleterre; mais l'Angleterre lui sourit perfidement, dans la vue de se faire partout de cette alliance un moyen d'accroître son influence. Louis-Philippe connaît au fond l'opinion sévère que porte l'empereur de Russie sur sa politique comme sur son usurpation. Il importait à la France de soutenir l'indépendance de la Pologne, pour s'en faire une barrière ; mais il fallait la paix à la sécurité du trône de juillet : la France et la Pologne ont été sacrifiées. Il faudrait rejeter sur l'Orient ces forces importantes de la Russie qui offre un trop-plein effrayant pour l'avenir ; mais l'Angleterre s'y oppose, et nous obéissons.

Il suffit de voir tout le mal que nous a fait l'alliance anglaise pour juger cet échafaudage politique élevé à grand peine par M. de Talleyrand. Le temps fera justice de cette réputation diplomatique qui, à une exception près, a été si nuisible et si préjudiciable à la France.

La France devrait répondre fièrement aux ridicules prétentions de l'Amérique ; mais qui oserait dire aujourd'hui entre les mains de qui sont ses créances ?

Sans doute l'injure d'Ab-del-Kader demandait à être vengée, et je suis trop Français pour vouloir que jamais la France reste sous le coup d'un échec quelconque ; mais là encore, les intérêts de la France ont été sacrifiés au *Roi des Français*, qui voulait avoir son fils au jour de l'an, pour donner un prétexte aux vaines adulations parmi lesquelles le prince a pris la première place. Il a fallu ramener le duc d'Orléans à Oran, et au lieu d'un

séjour plus ou moins long à Mascara, qui eût permis de fortifier ce point, alors fort important, et de profiter plus amplement d'une expédition coûteuse, on en a abandonné les chances au hasard. L'habileté reconnue du maréchal Clausel saura y suppléer, mais on gémit de l'égoïsme qui préside à toutes les décisions.

12 janvier.

Quelqu'un bien instruit me disait hier que cent mille étrangers étaient dans ce moment à Paris. En mettant leur dépense à quinze francs par tête, ce qui est modéré, cela ferait quinze cent mille francs jetés par eux chaque jour dans la capitale. On conçoit qu'une pareille prospérité contribue à faire quelque temps illusion sur la véritable situation des choses.

La rupture entre la *Gazette* et la *Quotidienne* paraît complète. La *Quotidienne* refuse de s'expliquer, ce qui fait présumer qu'elle va s'engager dans une route aussi fausse que dangereuse. C'est le moment, pour les gens de cœur, de se prononcer.

Je ne serais nullement étonné que cette espèce de division qui va s'établir parmi les royalistes, ne fût inspirée et soufflée par Louis-Philippe lui-même. On ignore tous les moyens de séduction et de corruption qu'il a en son pouvoir, et dont Charles X, sans s'en douter, peut recevoir les instigations perfides et mensongères. On espère affaiblir les royalistes en les divisant; mais il y a un principe plus fort que les

hommes, quel que soit le terrain sur lequel ils se placent, quand il n'est pas celui de la vérité. Attendons l'événement : serrons-nous autour du principe, et demeurons inébranlables au poste de l'honneur et du droit. Les abdications sont valides pour tout homme sincère ; et Charles X ne peut y revenir.

J'allai, hier, parler avec M. de Genoude de cette division qui, dans mon opinion, quelque malheureuse qu'elle paraisse au premier abord, doit tourner, en résumé, au profit de la cause royaliste, et au triomphe d'opinions vraiment nationales.

Je lui annonçai le projet que j'avais de lui écrire à ce sujet une lettre que je signerais; et, malgré ma répugnance à brusquer une chose de cette importance, je ne pus me refuser à l'écrire sur-le-champ à son bureau. Elle fut insérée hier dans la *Gazette*. La voici :

« Monsieur le Directeur,

« Tout en m'affligeant profondément des efforts « que l'on fait pour jeter entre les royalistes des « germes de division, à propos de l'abdication de « Charles X, je suis convaincu que cette division est « d'autant moins possible, qu'elle repose sur une er- « reur. J'ai moi-même, dans un voyage à Prague, en- « tendu Charles X déclarer d'une manière formelle « qu'il avait abdiqué, et qu'il ne reviendrait jamais « sur cette abdication, renouvelée par lui sur le sol « étranger. Autorisé par Sa Majesté à répéter ses « paroles, je regarde comme un devoir de le faire « aujourd'hui ouvertement. Puisse, monsieur, cette

« courte, mais positive explication mettre fin à des « insinuations affligeantes, peut-être l'ouvrage de « nos ennemis, et désapprouvées, sans nul doute, à « Prague, par un prince dont je vénère la loyauté.

« Agréez, etc.

« Signé : Le vicomte DE LA ROCHEFOUCAULD. »

Des jeunes gens bien connus étaient, ces jours derniers, au bal de l'Opéra. Un homme à la figure bien rouge, étalé nonchalamment dans une stalle, pousse un soupir, sa tête se penche, et il expire sur l'épaule de son voisin. On l'emporte : il faut huit personnes pour en venir à bout. Impossible de le tenir sur une chaise dans le couloir, tant ses membres étaient déjà roides; on l'étend par terre ; on lui fait respirer les essences les plus fortes, il ne donne aucun signe de vie. On lui ouvre les veines, pas une goutte de sang ne sort. Il avait été foudroyé et il n'existait déjà plus.

Une femme l'avait suivi; cette femme était sa sœur. Son désespoir calme et profond avait excité l'intérêt général. « — Secourez mon frère! » s'était-elle écriée d'abord. « — Tout est donc fini ! » furent ses derniers mots. On envoie chercher un fiacre, on y place péniblement le mort; la sœur monte après : personne ne s'y oppose, personne ne vient à son aide; on ferme la portière, et le cortége du mort se met en route sans être accompagné. Chacun revient tranquillement à sa place; le spectacle continue, et bientôt on entend des rires et des plaisanteries à ce même lieu

témoin de tant de douleur..... Pauvre femme! que j'aurais voulu être là pour partager sa peine, et essayer du moins de la rendre moins amère.

L'absence de tout principe dénature tous les sentiments.

Il y a toujours eu sans doute des mœurs dépravées ; mais dans les temps même de corruption, un homme, par exemple, qui eût été à un bal de filles sans déguiser son nom et sa position aurait perdu toute considération.

Aujourd'hui, une liste de vingt-cinq souscripteurs, parmi lesquels se trouvent des noms connus, vient d'être ouverte pour donner un bal uniquement composé de filles; et l'on devine assez comment finira une pareille orgie! Il ne faut pas être bien rigoureux pour gémir sur son pays, quand on voit un tel oubli de toute pudeur.

14 janvier.

Ma lettre dans la *Gazette* a eu assez de retentissement : les journaux l'ont répétée avec des commentaires conformes à leurs opinions.

Elle a fait faire un grand pas à la discussion; et la *France*, en y répondant, a déclaré elle-même que les abdications avaient été renouvelées, et qu'elle en connaissait tous les détails : elle a seulement ajouté que les rois n'avaient pas le droit d'abdiquer.

17 janvier.

Grand tumulte au camp ministériel ! M. Humann, soutenu par M. Thiers, avait opiné fortement, au conseil, dans le sens de la conversion des rentes, et il avait eu contre lui les doctrinaires dévoués à l'intérêt, ou à la nécessité. En apportant son budget à la Chambre, M. Humann, oubliant ou feignant d'oublier qu'il y avait un roi gouvernant réellement, et un président du conseil, du moins pour la forme, parla de son opinion personnelle, dont il se plut à vanter les avantages.

La Chambre prit feu aussitôt. On décida qu'on adresserait des interpellations au ministre, et qu'on provoquerait la mesure. La mine de MM. Guizot et de Broglie s'était singulièrement allongée pendant le discours. Après qu'il eut fini, ils s'entretinrent un instant, puis ils coururent chez Louis-Philippe. Celui-ci riait sous cape de sa nouvelle finesse. D'accord avec M. Thiers, il avait tout conduit ; et, trop habile pour ne pas sentir l'importance de la mesure de conversion , quand le temps lui paraîtrait opportun, il avait voulu y préparer les esprits, en en rejetant toute l'impopularité sur un de ses ministres, et surtout sur la Chambre elle-même. Mais son principal but était de désunir les membres d'un ministère auquel sa cohésion donnait trop de force, quand il lui arrivait de l'avoir contre lui dans ses combinaisons gouvernementales. En se faisant de M. Guizot une

arme contre M. Thiers, et réciproquement, il espère arriver à régner et à gouverner seul.

Diviser pour régner, c'est une combinaison dont le machiavélisme n'est pas neuf; il était digne de Louis-Philippe de la faire revivre en France. Il ne pardonne pas à M. Guizot une certaine pruderie de conscience qui le gêne souvent, et à M. de Broglie un orgueil qui le blesse.

M. Thiers s'était tenu un peu en arrière : tout en se donnant l'air d'approuver M. Humann, il voulait garder une espèce de neutralité, pour pouvoir intervenir à propos dans un sens de pacification. Il est donc arrivé que tous ces orgueils mystifiés ont remis à une autre époque le soin de faire hautement éclater leurs griefs; le coup a porté, les blessures sont faites ; mais personne ne veut laisser le champ libre à ses antagonistes.

19 janvier.

M. Humann a donné sa démission : honneur à cet acte de conscience et de bonne foi ! J'aime à louer ce qui est bien. Il a pris par cette démarche une très-bonne position. M. d'Argout le remplace, mais il ne comblera pas le vide que laisse sa retraite.

La question de la conversion des rentes sera reprise par un des membres de la majorité, M. Gouin, dont les connaissances financières sont connues. L'opposition, avec adresse, s'est bien gardée de prendre l'initiative, mais elle se réserve de soutenir fortement la mesure.

L'opinion royaliste doit prendre, avec M. Berryer, une part active dans la discussion d'une réforme qui, si elle blesse à Paris quelques intérêts, doit avoir pour la France d'immenses résultats de bien-être.

Si la conversion passe à la Chambre des députés, après une discussion qui achèvera de dépopulariser le gouvernement et d'éclairer les esprits sur l'égoïsme de ceux qui nous gouvernent, il ne restera plus au pouvoir que la ressource de faire rejeter la mesure par la Chambre des pairs; mais l'effet sera produit, et les résultats en seront immenses. Les provinces verront qu'on les sacrifie à Paris d'abord, et puis à un intérêt purement dynastique.

Les conséquences de la retraite de M. Humann sont grandes. L'avoir remplacé par une nullité n'aurait été qu'un mauvais replâtrage sans aucune consistance. Aussi M. d'Argout, en homme prudent, se gardera-t-il de se démettre d'une place qui lui vaut cent mille livres de rentes, contre un ministère aussi éphémère.. Les difficultés, ajournées ou terminées, ne font que donner plus d'intensité aux obstacles, que les circonstances, la force des principes et du droit amoncellent tous les jours sous les pas du ministère.

La Chambre des députés, composée en grande partie des députés de province, va se trouver aussi dans une position fort grave. On ne lui pardonnerait pas en France de tout sacrifier à la capitale : ses membres le sentent, et ils seront poussés malgré eux, à une mesure que réclame le pays, et que le pouvoir repousse dans un intérêt purement individuel.

Il est dangereux de laisser prendre aux corps de l'État une attitude d'opposition forcée : alors que

l'accord cesse d'exister, les amours-propres s'en mêlent, et il devient fort difficile de renouer cet accord.

20 janvier.

C'est à tort que l'on veut souvent comparer la France à l'Angleterre; il n'y a, entre les deux pays, que des intérêts diamétralement opposés, ainsi qu'une rivalité constante et naturelle. Puissance éminemment mercantile, l'Angleterre trafique à son profit de l'honneur, du repos et du commerce de toutes les nations; mais s'il n'existe aucune analogie possible entre la France et l'Angleterre, il n'en est pas ainsi entre la France et l'Espagne; et le triomphe du pouvoir légitime en Espagne serait le précurseur infaillible pour la France, d'une restauration faite par Henri V, et établie sur les bases les plus larges, les plus sages et les plus conciliantes. En Espagne aussi, il est essentiel de détruire l'idée de toute inquisition, et de toute réaction faite ou soufferte par Charles V triomphant.

Hier la comtesse de La Rochefoucauld (Frédéric), cette personne si éminemment distinguée, me proposa, à la jolie soirée qu'elle donnait à ses amis, de me présenter à la belle marquise Alvarez. J'avais fui la salle où les violons se faisaient entendre et appelaient le rire; et je rêvais tristement, quand la comtesse me fit cette aimable proposition. Je m'assis près de la ravissante Castillane dont la beauté le disputait à l'élégance; elle est d'une taille élevée; ses mains ravissantes et ses pieds imperceptibles rappellent bien ces

beautés espagnoles tant vantées. Des compliments me parurent une conversation trop banale pour une personne qui doit en avoir tant entendus; et qui, d'ailleurs, me parut valoir mieux que cela. Je lui parlai de l'Espagne pour laquelle, comme Français d'abord, et aussi comme fils d'un grand d'Espagne, je professe un intérêt si vif. Je lui parlai de la grande nation, de son courage, de ses malheurs, et de son invincible persévérance. « Chez nous, me dit-elle, avec un accent « profond, les guerres civiles sont interminables, et « la haine est éternelle comme l'amour. » Je lui demandai franchement ses opinions :

« — Comment voulez-vous, me dit-elle, que je sois « pour don Carlos? son avénement au trône serait le « triomphe de l'inquisition, et le signal des plus terribles réactions : nous voulons un gouvernement « sage et modéré avant tout. Le vôtre, en se donnant « l'air de soutenir ouvertement Christine, fournit aux « carlistes tous les secours qui leur sont nécessaires : « c'est d'une insigne mauvaise foi. Zumala-Careguy « était un grand homme; et s'il eût vécu, don Carlos « serait aujourd'hui à Madrid, sans nul doute. — L'in« quisition n'est plus possible aujourd'hui, madame, « répondis-je; et don Carlos se gardera bien de se « livrer à des réactions qui ne sont ni dans son cœur, « ni dans son intérêt. »

Un tour de valse m'enleva ma ravissante Espagnole.

Je parlais aussi des affaires de Charles V, avec quelqu'un qui en est parfaitement au fait. On me disait que c'était le manque d'argent qui retardait toutes les opérations. Il y a en Hollande une batterie de campagne,

des fusils et des munitions, que les fournisseurs ne veulent pas livrer faute d'argent.

21 janvier.

Jour de deuil, de tristesse et de malheur ! !

La Chambre des députés vaque aujourd'hui.

M. Guizot a aussi fermé ses salons; mais pour ménager la révolution qu'il caresse, dans la vue de mieux l'étouffer, il a donné hier une grande soirée, qui se sera forcément prolongée bien au delà de minuit.

22 janvier.

« Nous avons une telle affluence dans nos salons, « disait ces jours derniers madame la comtesse d'Ap- « pony à madame Duchâtel, bien que nous cherchions « à échelonner nos invitations, que nous sommes pri- « vés d'y recevoir des Français auxquels nous serions « heureux d'en faire les honneurs : ces derniers « doivent plutôt nous plaindre que nous en vouloir. « — Ces regrets ont aussi leur bon côté, reprit ma- « dame Duchâtel ; et ils prouvent que les étrangers « ont le désir de se rapprocher de nous. — Dites « plutôt, reprit à son tour madame d'Appony, avec son « petit air fin, doux et spirituel, que Paris est la ville « de l'Europe, où l'on peut le plus facilement s'in- « struire et s'amuser, et que les étrangers aiment les « sciences et le plaisir. » — Madame d'Appony se leva en achevant la phrase, fit la révérence et se retira.

Madame Duchâtel avait essayé de donner une tour-

nure politique à ces paroles de madame d'Appony; et l'ambassadrice, beaucoup moins philippiste que son mari, étant ou cherchant à paraître légitimiste, ne voulut point lui donner cette satisfaction.

Je sors de la messe de mariage d'Eugène de Montesquiou avec mademoiselle Cypierre, charmante personne, appartenant à une excellente famille sous tous les rapports. Eugène est le second fils de la marquise de Montesquiou, ma cousine, dont le mari est mort, il y a bien des années en Espagne.

L'archevêque a fait la cérémonie, qu'il a accompagnée d'un discours parfait. Le couvent du Sacré-Cœur avait prêté sa chapelle. Rien n'est plus triste pour moi qu'une cérémonie de mariage, si ce n'est un baptême. Cet enfant jeté sans s'en douter sur cette mer orageuse, sans volonté, et à travers mille écueils m'inspire la plus profonde pitié. Il en est de même de celui qui engage son existence, sans souvent connaître à peine, la personne qu'il jure d'aimer toujours; incroyable légèreté des parents, et souvent même de ceux qui contractent cette union solennelle. Aussi que de mariages malheureux !

Mademoiselle de B***, mariée il y a peu de temps, et battue dit-on par son mari, malgré une grossesse avancée, vient de se sauver et de se réfugier chez son oncle, M. H***.

Cette histoire me rappelle celle de madame de F*** :

Ne pouvant vivre avec son mari, qu'à tort ou à raison elle détestait ; et résolue à se séparer à tout prix, elle avait appris des gens de loi que, tant qu'il n'y aurait pas de voies de fait, la réussite de sa de-

mande était impossible. Elle arrive un jour triomphante chez son homme d'affaires, et encore tout émue :

« — Eh bien, j'en suis venue à mon honneur, et « M. de F*** m'a donné un bel et bon soufflet. « — Comment cela, madame? — Bien appliqué, je « vous jure; mais aussi comme je l'ai remercié! il ne « pouvait comprendre ma reconnaissance. — Sans « doute, madame, il y avait au moins un témoin, con- « dition indispensable. — Eh! mon Dieu, non. — « Dans ce cas, madame, c'est un soufflet en pure « perte. »

Madame de F*** sort piquée, ne dit pas un mot; elle remonte en voiture, retourne au logis marital, monte chez son mari à l'improviste, et lui applique une vigoureuse paire de soufflets.

« — Je vous avais demandé par grâce un soufflet, « monsieur; il s'est trouvé inutile, et je vous le « rends. » On ajoute que cette fois, mieux avisée, madame de F*** s'était fait suivre par son laquais.

Autre histoire :

M. de ***, aimait à faire enrager sa femme : il alla consulter son homme d'affaire, pour savoir jusqu'à quel point il pouvait se procurer ce plaisir, sans donner matière à séparation; et une fois bien renseigné, il donna libre carrière à son humeur tyrannique, querelleuse et taquine, en ayant soin, toutefois, de se tenir dans les limites du code matrimonial. La pauvre victime, opprimée dans tous les détails de sa vie intérieure, voulut du moins se venger. Le mari avait la manie des oiseaux. Il en possédait une collection des plus belles, et des plus rares espèces qu'il te-

nait renfermées dans de superbes volières. Un jour qu'il était absent, sa femme ouvre furtivement les portes des volières, et elle y introduit une compagnie de chats. On devine le dégât qui s'ensuivit, et la stupeur du mari à son retour.

Cette anecdote m'en rappelle encore une dernière :

Le baron de G***, d'une bonne noblesse de province, avait épousé la fille d'un petit gentilhomme. Sot et vaniteux, M. de G*** se plaisait souvent à rabaisser l'origine de sa femme, en glorifiant la sienne ; et ce sujet, le plus ordinaire de ses conversations, portait sur tout ce qu'il pouvait trouver de défectueux chez les parents de celle qui avait l'honneur de partager sa couche. La dame souffrait plus ou moins patiemment ces continuelles diatribes, et n'en remplissait pas avec moins de zèle ses fonctions de maîtresse de maison, de mère de famille, et de bonne ménagère. Elle poussait même la vertu jusqu'à y joindre celle de barbier et de perruquier de son mari. C'était avant la Révolution; et chaque jour, madame de G*** poudrait, de ses mains mignonnes et délicates le chef de son maître et seigneur ; puis elle emprisonnait dans une catogan artistement faite, ses cheveux de derrière, longs comme on les portait à cette époque.

Un jour qu'elle était occupée à lui rendre ces soins touchants, et que M. de G*** s'étendait un peu plus complaisamment encore qu'à l'ordinaire, sur son sujet favori, l'obligeante coiffeuse sentit l'impatience la prendre, et la moutarde, comme on dit vulgairement, lui monter au nez. Enfin poussée à bout, et entraînée par l'opportunité de la situation, tenant d'une

main la queue encore inachevée, elle applique de l'autre un vigoureux soufflet sur la joue de l'époux étonné, et se sauve, le laissant échevelé et stupéfait de cette preuve de vigueur féminine.

30 janvier.

« Votre petite Marie se porte à merveille, me man-
« dait hier ma bonne mère ; elle vous donnera de la
« consolation, j'en suis sûre, car elle a les plus heu-
« reuses dispositions, et conserve le souvenir le plus
« tendre et le plus touchant pour tout ce qu'elle avait
« perdu. Elle allait hier chez des bonnes femmes
« qu'elle aime beaucoup, et à qui elle a donné un ma-
« telas. Elles la comblèrent de bénédictions, et lui
« souhaitèrent tout le bonheur possible. Elle regarde
« Thérèse[1] et lui dit.... : Du bonheur ! il me man-
« quera toujours *ma mère*, et ses yeux se remplirent
« de larmes.... Je pourrais mon cher enfant, vous ci-
« ter vingt traits qui m'attendrissent, et m'étonnent
« toujours. »

Mademoiselle Thérèse m'a remis, de la part de ma pauvre vieille bonne que j'aimais tant, et que nous venons de perdre, une boîte d'écaille noire, doublée en or, ayant dessus un médaillon des cheveux de ma mère, ainsi qu'un anneau d'or revêtu des cheveux de ma sœur.

Mademoiselle Thérèse y a joint cet extrait du testament de cet être vénérable et dévoué, dont le souve-

[1] Mademoiselle Thérèse Langlois, depuis longtemps auprès de ma mère, servait de gouvernante à ma fille.

nir restera gravé dans mon cœur jusqu'à mon dernier jour. Je l'invoque comme un ange, certain de son affection, et de la récompense éternelle due à de si hautes et si rares vertus.

Pauvre bonne! mon émotion a été si vive en recevant ce précieux dépôt, que je n'ai pu prononcer un mot, et des larmes sont tombées de mes yeux.

Voici cet extrait :

« Je prie monsieur le vicomte de permettre que je
« lui offre la boîte que madame sa mère m'a donnée
« à son mariage ; elle ne peut convenir qu'à lui : le
« médaillon était des cheveux d'une mère qu'il aime
« bien. J'y joins une petite bague qui me vient de
« madame sa sœur. Je le remercie des bontés qu'il
« n'a cessé de me prodiguer, et je suis sûre qu'il priera
« pour moi après ma mort.... »

On vient de donner un bal magnifique dans la salle Ventadour, pour les malheureux pensionnaires de la liste civile. Le coup d'œil était des plus magnifiques. Des glaces énormes, placées au fond du théâtre, reflétaient des lustres en grand nombre, ainsi que la multitude qui remplissait toute la salle dont on avait fait un parterre, et aussi toutes les loges, ce qui offrait un ravissant spectacle. On y voyait les plus jolies toilettes, et les plus charmantes personnes.

30 janvier.

La discussion sur la conversion des rentes va commencer. Le ministère en sent tellement les conséquen-

ces plus ou moins immédiates, qu'il n'est pas d'efforts qu'il ne tente, pour amortir un coup qu'il regarde comme mortel pour lui, bien que décidé à tout supporter.

M. de Broglie a dit qu'il ne reconnaissait qu'une loi, *celle de la nécessité ;* aussi ne se retirerait-il, que s'il y était forcé.

J'avoue qu'il m'est impossible de comprendre comment on peut accuser d'injustice cette mesure qui fait enfin peser sur les rentes, que l'on n'a pu atteindre jusqu'à présent, une partie des sacrifices de tout genre imposés aux contribuables de tout temps et principalement depuis juillet.

Les provinces se prononcent si fortement, qu'il est impossible que le gouvernement ne finisse pas par avoir la main forcée. Peut-être, au fond de l'âme, Louis-Philippe le désire-t-il, sans comprendre assez que la chute des doctrinaires qu'il n'aime pas, parce qu'ils choquent son orgueil, serait une suite d'embarras tels, qu'il lui sera impossible de s'en tirer. Les doctrinaires ont achevé de se rendre impopulaires et antipathiques au pays ; mais, après eux, aucun ministère ne saurait durer.

Les ministres, se croyant certains de la majorité, même à la Chambre des députés, sont décidés à faire de la réduction des rentes une affaire de cabinet.

Je développais hier toutes mes pensées et mes espérances à M. Royer-Collard, que je n'avais pas vu depuis quelque temps, et qui m'a bien étonné par son opposition à la mesure de la conversion, qu'il considère comme injuste, dangereuse et vexatoire. M. Royer-Collard écoute rarement celui qui lui

parle, et il ne répond qu'à ses propres pensées. Il fait peu de cas du gouvernement actuel et des ministres ; mais il ne voit point au delà du moment présent; ou, s'il le traverse, c'est pour découvrir une horrible anarchie, sans aucune ressource, sans crise possible pour le bien : tout changement lui semble à craindre ; et, préférant encore une apparence d'ordre au désordre général qu'il regarde comme infaillible, il trouve qu'il est coupable de prêter en rien la main à une mesure qui pourrait ébranler ce qui existe.

Il croit encore que la loi sera repoussée par les députés ; et que Louis-Philippe intérieurement n'en veut pas. Lui qui connaît M. Humann, il pense « qu'entraîné par l'espoir de se faire une renommée, « et aussi par de perfides conseils, il a été poussé à « une mesure dangereuse, sans avoir le caractère né« cessaire pour en subir les conséquences, en les fai« sant tourner à son profit. »

J'aurais pu lui rappeler le temps où, sous la Restauration, il prêtait la main à l'opposition contre un pouvoir qui, du moins, à travers des fautes, avait fait un grand bien. J'aurais pu essayer de le battre par ses propres armes ; mais j'ai préféré respecter le caractère, et les souffrances de cet homme vénérable, pour lequel je me sens une affection sincère.

Il m'a fait, du reste, du clergé actuel le plus pompeux éloge, avouant son influence, sans songer assez qu'elle devait nécessairement tourner au profit de toutes les idées d'ordre et de vérité, en assurant infailliblement leur triomphe.

Il pense enfin qu'Henri V aujourd'hui est plus im-

possible que tout au monde, à moins que ce ne soit dans dix, quinze ou vingt ans; et moi je suis convaincu que le principe de la légitimité sera l'unique refuge à nos maux, en dépit des factions, des partis, de Prague et de la France.

Au reste, on dit tous les jours plus de bien du Prince : son esprit se forme et se développe d'une manière étonnante; son caractère est ferme, autant que son esprit est vif et pénétrant. Il parle et écoute. N'est-il pas l'enfant de la Providence?

Le duc de Bordeaux se plaît à causer avec les Français en grand nombre qui vont le visiter.

« Nous nous sommes trouvés jusqu'à quarante, un « même jour, » me disait hier M. de la Bouillerie qui a passé à Prague quelque temps, et qui m'en parlait fort en détail, et de la manière la plus satisfaisante, ainsi que ses enfants, jeunes gens admirables qui ont beaucoup vu le prince. M. de la Bouillerie est, sous tous les rapports, un juge aussi sage qu'éclairé.

La discussion sur la proposition de M. Gouin est remise à jeudi : chaque jour de gagné offre de nouvelles chances de victoire au ministère. Il compte tellement sur la faiblesse pusillanime de la Chambre, qu'il espère entraîner la majorité. Nous verrons si cette Chambre doit continuer à sacrifier les intérêts de la France, ou si elle sortira enfin d'une léthargie coupable.

4 février.

Le procès Fieschi[1] occupe toutes les têtes; et la séance d'hier a amené de singulières révélations. Il semble même qu'on doive encore en attendre. Je trouve quelque chose de triste et d'immoral dans cette espèce d'intérêt qu'inspire Fieschi ; et il n'y a qu'à parcourir sa vie entière pour juger du mépris qu'il mérite. C'est un homme qui veut, avant tout, produire de l'effet; mais quand je lis dans le compte rendu d'un procès où, malgré tout, il s'agit d'un pareil scélérat, et de trois têtes, au moins, qui doivent tomber, « messieurs les pairs ont ri; » mon cœur se soulève d'horreur, et je réfléchis tristement sur la légèreté des hommes.

Il est clair pour moi, que cet attentat avait d'immenses ramifications. Je ne crois pas que Fieschi les connaisse toutes; mais, certes, il en sait bien plus qu'il ne l'a dit tout d'abord. Il était décidé à se taire; et ce n'est que poussé par la discussion, et aussi par la lâcheté de ses coaccusés, qu'il se décide à parler.

Hier, vers dix heures du soir, je me rendais chez madame de Ferrary, qui m'avait invité à une grande soirée. Ma voiture avait pris la file, et marchait au pas dans la grande cour de l'hôtel de Blacas. J'approchais du péristyle, quand je reconnais la livrée des princes

[1] Le principal acteur de l'attentat du 28 juillet 1835. (Machine infernale.)

d'Orléans ; je vois leurs piqueurs; je les regarde descendre ; puis je baisse ma glace et je donne l'ordre à mon cocher de passer outre. Je me rends alors chez la gracieuse comtesse de ***, dont les opinions sont si prononcées ; charmante maîtresse de maison, femme essentielle, chez laquelle je raconte mon aventure : un quart d'heure plus tôt, je me serais trouvé, pour la première fois depuis 1830, dans le même salon que ces princes ; et, si je les eusse rencontrés, j'aurais été poli, mais froid. J'ai préféré éviter leur rencontre, bien que dans cette circonstance j'eusse été bien aise et curieux d'étudier une fois de plus le monde.

Je trouve que, sur un champ de bataille, on peut tuer son ennemi de bonne guerre ; mais qu'il n'y a pas de raison pour ne pas lui ôter son chapeau. Au reste, cette conduite de la part des princes est adroite, et je ne conçois point qu'ils ne l'aient pas tenue depuis longtemps. C'est un moyen de rentrer dans la bonne compagnie, et de forcer bien des gens qui ne les aiment pas, à être polis envers eux, en les revoyant en maison tierce.

Madame de Ferrary est une étrangère, sans obligations politiques ; c'est un témoin neutre.

LETTRE A M. DE BOUILLÉ

5 février.

« J'ai su d'une manière très-positive, mon cher « Bouillé, mille détails qui m'ont charmé, sur l'esprit, « le cœur et le caractère de notre jeune prince ; mais

« qu'il songe et travaille tous les jours à se rendre « digne des hautes destinées pour lesquelles le ciel « semble le réserver, à travers de si cruelles et de « si longues épreuves. Sans doute, l'école du mal- « heur est bonne, c'est même la meilleure, si l'on « sait en profiter ; mais il faut employer le temps « précieux qui nous est donné, à bien étudier les « affaires, en les voyant toujours sous leur côté vrai; « et non à travers le prisme de toutes les illusions. « Mon espoir est d'autant plus fondé, que j'espère « sans les hommes, et malgré les hommes.

« Que de fautes dans la conduite des royalistes ! « Comment ! le journal *la France*, qui essaye de nous « diviser, et réjouit nos ennemis en nuisant à notre « cause d'une manière grave, est soutenu et soudoyé « hautement par Prague ? Marcherons-nous toujours « à travers une région de rêves creux et de chi- « mères? il serait temps cependant de nous établir « enfin, sur un terrain plus solide. Ne pouvez-vous, « très-cher, faire de généreux efforts pour ouvrir des « yeux si aveuglés ; ou manqueriez-vous du courage « nécessaire, courage devenu un devoir sacré, une « nécessité absolue?

« Connaîtra-t-on toujours si peu et si mal les af- « faires, les choses, les hommes, et la véritable situa- « tion du pays ! Il faut cependant partir d'un point « de départ trop vrai pour être nié. Charles X est roi « à Prague ; mais le duc Bordeaux est seul possible en « France, il sera seul roi de France : or, ce qui nuit « le plus à ses chances de retour, c'est, il faut bien le « dire, l'entourage de Prague, et la conduite qu'on « y tient. Elle remonte à Coblentz avec les mêmes

« illusions, et pareil danger. A-t-on jamais rien obtenu « par une pareille marche; et ceux qui parlaient si « haut avec un invincible et courageux dévouement, « n'ont-ils pas été trop tristement justifiés en tous « points? leurs écrits publics et secrets en feront foi. « *On le sait :* et qui croit-on cependant? ceux qui ont « toujours bercé les princes d'illusions qui ne se sont « jamais réalisées, ou qui n'ont eu qu'un moment de « durée; ceux enfin, qui nous ont conduits vers l'abîme « dans lequel ils ont précipité le trône et la patrie. « Certes, ce ne sont pas ces hommes qui les en feront « sortir; la France les repousse, et n'en veut à aucun « prix, pas plus de leurs personnes que de leur sys- « tème à jamais impossible.

« Dites donc, cher Bouillé, la vérité tout entière à « notre jeune prince; il est en âge qu'on la lui pré- « sente sous son jour véritable; il est digne de l'en- « tendre, et il y va de l'intérêt de tout son avenir, « comme du nôtre; qu'il sache qu'il y a en France « des hommes voués depuis leur naissance, à la cause « de la légitimité, mais qui aiment assez sa royale « personne, pour ne jamais lui taire la vérité, nour- « riture du sage, qu'il soit roi ou simple citoyen. Ils « ne lui demanderont jamais rien, que le droit de lui « parler dans leur conscience, et dans leur amour « bien entendu; et celui d'être écoutés dans son inté- « rêt, et dans celui de la France.

« Vous êtes chargé d'une grande et importante mis- « sion : vous êtes à sa hauteur; mais montrez-vous-en « digne, en marchant sans peur et sans reproche dans « la route que l'honneur vous a tracée.

« Sans doute, bien que nous ne touchions pas en-

« core au dénoûment de ce drame tragi-comique, né-
« cessaire dans les voies de Dieu pour nous arracher à
« tant d'illusions et d'erreurs mensongères; il est vrai
« de dire cependant, que les événements marchent
« à pas de géant. Les doctrinaires sont fortement
« ébranlés; et après eux, rien de possible comme
« fixité. L'habileté de Louis-Philippe viendra échouer
« devant les difficultés qu'il a lui-même semées sur
« sa route.

« A quoi le ciel nous réserve-t-il? je l'ignore; mais
« nous ne sommes pas encore à la fin des orages po-
« litiques : on doit s'y préparer, et avant de ren-
« trer au port de la légitimité, le vaisseau de l'État
« sera forcément battu par la tempête. Il faut
« que la légitimité revienne redemandée par l'in-
« térêt de tous; cette vérité est incontestable; il n'est
« plus question d'amour : ce sentiment ne vit plus
« que dans le cœur d'un très-petit nombre de fi-
« dèles, chez lesquels il est même dégénéré en con-
« viction. Mais remarquez la main de la Providence,
« qui se joue des vains desseins de la créature, quand
« elle repousse sa croyance. Elle a fait justice de l'hy-
« pocrisie des écoles anglaises et américaines, et des
« chartes octroyées par le bon plaisir.

« En Angleterre, un président d'une réunion de
« protestants propose la santé du Saint-Père, et tous les
« assistants d'applaudir. En Irlande, tout un peuple
« se lève comme un homme, à la voix éloquente d'un
« catholique, réclamant avec sagesse la liberté poli-
« tique; et si l'Angleterre, justement ébranlée, pouvait
« encore échapper à la révolution qui se prépare, ce
« serait le catholicisme seul qui parviendrait à l'en ar-

« racher. Mais il faut que justice se fasse, pour le « grand et utile enseignement du monde. En Espagne, « le principe de la légitimité se venge noblement des « justes reproches qu'on a pu lui adresser. Voyez les « affaires d'Orient; voyez d'un coup d'œil rapide cette « nullité d'un côté; de l'autre, cette puissance qui « marche toujours, et dites que l'avenir n'est pas gros « d'événements. Je regarde en pitié cette politique « étroite et égoïste des souverains de l'Europe; et je « crie du fond de mon cabinet à notre jeune prince, « avec toute la puissance de mon âme : « Ne recourez « jamais à de pareils auxiliaires; soyez Français, « et *uniquement* Français ! » Les souverains de l'Eu-« rope ne veulent pas que la France soit en révo-« lution parce qu'ils en craignent les conséquences « pour eux-mêmes ; mais ils redoutent avant tout, « que la France soit puissante et unie, car alors elle « serait indépendante, et commanderait en maître.

« A ces deux conditions, Louis-Philippe leur con-« vient, car il est ennemi forcé de la révolution; et il « ne lui est pas donné de rendre à la France, sa ri-« chesse, sa gloire et son indépendance.

« L'alliance de l'Angleterre, puissance jalouse et « immorale, nous a toujours été nuisible; aussi, « parmi toutes les alliances, la seule qui nous con-« vienne, à certaines conditions, et avec des précau-« tions, c'est celle de la Russie; mais c'est à la légi-« timité qu'il appartiendra seulement de l'établir sur « des bases solides, et il serait à désirer qu'une al-« liance de famille vînt la cimenter.

« Je vous dirai en finissant que l'esprit d'athéisme « est mort en France avec Lacenaire. Avec Fieschi

« finira la république; et avec le ministère actuel, « dernier soutien du trône de Juillet, l'esprit doctri- « naire.

« En espérant ce moment, marqué par la Provi- « dence, travaillons sans relâche, et avec persévérance « vous *là-bas*, et moi *ici*, et attendons avec patience « le grand jour de la résurrection.

« Croyez, en attendant aussi, très-cher, à mes sen- « timents aussi anciens que sincères et dévoués. « Écrivez-moi avec tous les détails possibles.

« Le vicomte DE LA ROCHEFOUCAULD. »

On racontait hier devant moi, la retraite du bal de madame ***. Vers une heure, son mari voulut se retirer, la femme refusa de le suivre. Il lui renvoya sa voiture; mais ennuyé d'attendre toute une nuit, son cocher avait noyé ses soucis dans de larges libations ; et, vers quatre heures du matin, quand sa maîtresse monta dans sa voiture, après toute cette nuit de plaisir, ledit cocher était ivre-mort. La portière se ferme, il fouette ses chevaux, et le voilà parti comme un trait en ligne diamétralement opposée à la demeure de madame ***. Elle avait beau lui crier qu'il se trompait et tirer son cordon; à peine parvenait-elle à ralentir sa marche : le domestique inquiet sur le sort de sa maîtresse, se hâtait-il de descendre et de courir aux chevaux, l'intrépide cocher le recevait à coups de fouet, et repartait au galop ; le serviteur n'ayant plus d'autres ressources, que de grimper en toute hâte derrière la voiture. A la Croix-Rouge, le cocher se décide à retourner, gagne, du même train, les ter-

rains de Bellechasse, tourne et retourne, sans parvenir à retrouver le chemin de son quartier qui était le faubourg Saint-Honoré. Enfin il s'arrête ; ses chevaux couverts d'écume refusaient de marcher. Le domestique, profitant de ce moment de répi, court à la portière et, l'ouvrant en toute hâte : « Ma-
« dame, s'écrie-t-il de l'accent le plus persuasif, ma-
« dame, par grâce, descendez, si vous ne voulez être
« tuée. »

Mais en souliers de satin blanc, en toilette de bal, comment patauger dans cette boue jusqu'à la cheville? Impossible! Madame *** se décide enfin à se confier aux bras de son domestique, plus courageux que fort; et après quelque temps d'efforts inutiles, haletant, n'en pouvant plus, il avoue à sa maîtresse qu'il ne peut continuer. Grand désespoir !

« — Si madame voulait, mais je n'ose lui proposer
« de monter sur mon dos : cependant, grâce à ce
« moyen, je réponds de la ramener chez elle. » En désespoir de cause, il fallut bien s'y décider. On passe devant un corps de garde : une femme en fleurs, en riche toilette, emportée sur le dos d'un homme, et poussant de longs soupirs, cela donne des soupçons. *Qui va là? Halte-là! A la garde!* On fait entrer madame *** dans le corps de garde ; elle perd connaissance. Le domestique raconte l'aventure : il se fait accompagner par la garde chez M. de F***, dont il connaît les gens : des chevaux sont attelés ; le cocher de madame de F*** ramène chez elle madame ***. Elle se mit au lit et ne dit mot.

Après quelques jours écoulés, madame de F*** n'entendant parler de personne, ne se croit pas obligée au

silence, puisqu'on ne lui avait pas même adressé des remercîments : le cocher avait tout conté, et bientôt le mari de madame ***, qui ne se doutait de rien, apprit dans le monde la mésaventure de sa femme.

7 février.

La prise en considération de la proposition sur la réduction des rentes a passé à une grande majorité. Le ministère, témérairement engagé, a donné sa démission, et les refus des nouveaux ministres que le pouvoir appelle à son secours, arrivent de tous les côtés. Voilà le trône de Juillet de nouveau entouré de difficultés et d'entraves qui ne tiennent qu'à lui. Hors de la vérité point de salut.

« — On regrette toujours le pouvoir ! » me disait, il y a un instant, M. le vicomte de la Noue. Je suis vraiment tenté de céder à un sentiment d'orgueil, en voyant combien ce regret du pouvoir est éloigné de mon âme. Elle est, malgré ses tristes conséquences, au-dessus d'un pareil retour.

On vient de me raconter une querelle de ménage qui a fini d'une manière originale. Le mari est bon, mais infiniment moins sensible que sa femme, qui, de plus, est fort jalouse.

« — Monsieur, vous rentrez bien tard (il n'était « pas dix heures) ; d'où venez-vous? — Ma foi, d'où « j'avais affaire. — Eh bien ! monsieur, puisqu'il en « est ainsi, je vous laisse, dit madame en pleurni- « chant ; et je vais coucher dans l'autre chambre avec

« mon amie qui est venue me demander l'hospitalité « pour cette nuit. »

Le mari, un peu fatigué, ne mit aucun obstacle aux projets de sa femme, qui s'en trouva fort piquée. Il se couche et s'endort profondément; on assure même que ses ronflements s'entendaient du cabinet voisin.

Cependant madame de *** était allée tout doucement trouver son amie, et lui proposer de partager sa couche. Celle-ci dormait paisiblement. Madame de *** ne dormait point; la tranquillité d'âme de son mari contrastait trop avec l'agitation de son cœur. Bientôt elle se lève, et un verre d'eau sucrée est préparé par ses soins; elle en avale un premier, puis un second : altération toujours croissante! elle comptait sur le sommeil de son amie; mais la maligne personne veillait tout endormie. Enfin, un troisième verre d'eau est préparé; mais, cette fois, madame de *** ne le porte même pas à ses lèvres; et, toute à ses pensées, elle avance à pas de loup dans la pièce voisine : que va-t-elle faire? Sa main gauche était armée d'une énorme carafe; elle traverse une chambre, puis une autre à tâtons; enfin elle tourne doucement la clef dans la serrure, et la voilà dans la chambre de son mari, dont une lampe de nuit éclairait la figure impassible. Sa fureur est au comble; elle ne tient pas à l'aspect de cette physionomie tranquille, quand son âme est si agitée. Elle s'avance lentement, et tremblante auprès du lit; sa vengeance ne se fera pas longtemps attendre; cependant elle hésite encore. Enfin son parti est pris; et, d'un bras assuré, elle jette à la figure de son mari le

verre d'eau qu'elle tenait d'une main, tandis que de l'autre elle lui verse sur la tête le contenu de l'énorme carafe. Qui croirait à la fureur du bonhomme se tromperait. Il se lève; et, se voyant tout mouillé, tout poissé, il cherche à réparer le désordre de sa toilette. Sa femme, un peu honteuse de ce qu'elle a fait, et vaincue par la bonté de son mari, l'aide de son mieux à se sécher; mais où passer le reste de la nuit? Le lit est devenu une espèce de lac. Le couple embarrassé se dirige vers la chambre de la jeune amie, que le plus profond sommeil venait enfin de gagner. Le bruit que font le mari et la femme en s'étendant sur un énorme canapé la réveille; et, apercevant une figure d'homme, elle s'enfonce sous ses draps et disparaît; mais bientôt, réfléchissant que le meilleur parti à prendre est de céder son propre lit, elle tire ses rideaux avec de pudiques précautions, et s'habille à la hâte. Les trois acteurs de cette scène burlesque rient aux éclats; et la jeune amie va passer le reste de cette nuit aventureuse sur un canapé dans une chambre voisine.

10 février.

« Quelle mine fit, l'autre jour, M. Pasquier quand Fieschi le compara à un canard? » demandait-on avant-hier à M. Villemain, au milieu d'un très- nombreux auditoire. « — Ce que fit M. Pasquier, reprit « le spirituel et malin pair, il fit le plongeon. » Et chacun de rire.

15 février.

Le ministère, tel qu'on l'avait annoncé prématurément, n'est pas encore nommé. Il paraît que Louis-Philippe, à l'exception du duc de Broglie, regrette son ancien ministère, et même M. Guizot, dont il reconnaît l'utilité. Aussi personne n'a-t-il encore été positivement chargé de composer un cabinet nouveau. On met des noms en avant, sans se décider à rien, espérant tout du temps et de la Chambre, que l'on travaille en tous sens, pour arriver à un replâtrage. Les anciens ministres, tout en disant qu'ils s'en vont, et faisant répéter par les journaux qu'ils déménagent, remuent ciel et terre pour rester, ou pour revenir promptement; inconsolables de s'être si témérairement engagés, à la suite de M. de Broglie, vis-à-vis d'une Chambre sur laquelle ils comptaient davantage, et qu'ils espéraient effrayer par la pensée de leur retraite.

Louis-Philippe frappe à toutes les portes, et pas une ne s'ouvre : les plus ambitieux reculent devant le peu de durée promis à leur pouvoir. On peut prévoir que tout cela finira par un amalgame de ministres anciens et du tiers parti, qui rencontreront des difficultés de position plus ou moins insolubles, et qui n'auront le pouvoir de faire ni le bien ni le mal. Il faudrait remonter plus haut pour étudier la vraie cause du désordre, et pour y remédier.

15 février.

Je me suis élevé contre cette espèce d'intérêt qu'avait inspiré Fieschi, et j'ai gémi de cette curiosité féminine reléguée pendant le procès, grâce à M. Decazes, dans une espèce de petit donjon grillé, où l'on ne peut arriver qu'au moyen d'une échelle; et où quelques femmes, en rougissant, ont été repaître leurs yeux satisfaits.

La sentence a été prononcée aujourd'hui; et ces hommes vont recevoir le juste châtiment de leur crime.

Il faut reconnaître que la religion, reprenant tout l'ascendant qui appartient à elle seule, vient relever Fieschi, accablé sous le poids de son exécrable forfait, en en faisant un coupable repentant. La puissance de l'homme est si bornée, que, suivant les lois mêmes de la justice, il ne peut faire grâce au repentir le plus sincère. Il n'en est pas de même de la puissance de Dieu.

Fieschi marchera sans crainte à l'échafaud, parce qu'il espérera dans la miséricorde divine, et qu'il s'est repenti. Il a déjà vu plusieurs fois M. l'abbé Grivel, aumônier de la Chambre des pairs. « — Je désire « entendre la messe, a-t-il dit, car je ne suis pas un « athée, et je me repens de mon crime. Monsieur « l'abbé, je vous demande, a-t-il ajouté, de passer « avec moi les trente-six heures qui s'écouleront « entre ma condamnation et mon exécution, car, quel- « que fort que l'on soit en présence de la mort, il est

« impossible de répondre de ce qui peut se passer « dans l'esprit, pendant une pareille attente. » L'abbé Grivel le lui a promis.

L'avocat de Fieschi lui dit qu'une femme de haut parage désirait avoir de son écriture... Il écrivit aussitôt ces quelques lignes, qui pourraient servir de leçon :

« Je puis d'autant moins me refuser à la demande « de mon avocat, qu'il m'est impossible de supposer « au désir de ces dames un autre motif que celui de « l'intérêt que leur inspire ma situation malheureuse. »

Le prince de Brunswick lui écrivait une lettre pour le même objet. Fieschi lui en répondit une de quatre pages « sur les fautes qui avaient entraîné la perte de « ses États, sur la nécessité pour son fils de profiter « d'un pareil exemple, et y ajoutant même des con- « seils.

18 février.

C'était le jour du mardi gras ; adossé contre le Louvre, les bras croisés, après avoir mis ma montre à l'horloge, je réfléchissais au spectacle que j'avais devant les yeux. Trois criminels venaient d'être condamnés à mort, et ils attendaient dans leur prison l'exécution de leur sentence, livrés à des pensées de mort. Le bœuf gras s'avançait à pas majestueux vers la cour des Tuileries ; une foule innombrable couvrait la place du Carrousel. Un char funéraire se faisait jour à travers les curieux : tous ces esprits incertains et indifférents regardaient sans voir et sans penser ; et

moi je faisais de tristes réflexions sur cette pauvre humanité, sur sa légèreté, sur ses faiblesses : flot qui marche en tous sens, va et vient au gré du vent qui la pousse, de la main qui sait la contenir, ou de l'esprit fort qui la domine et l'entraîne.

Louis-Philippe, pour s'emparer de l'esprit public, a eu pour lui la vanité de ceux qu'il appelait les soutiens de l'ordre, l'apathie générale, qui est un grand mal ; la crainte d'une nouvelle révolution ; le besoin du repos ; la soif de l'ordre, qui, dirigée par l'intérêt personnel, prédomine sur tout ; et aussi une certaine habileté.

La politique de Louis-Philippe n'a rien de profond ni d'élevé : elle marche terre à terre ; rien pour l'avenir qu'il n'ose envisager, tant il y croit peu ; il trompe le présent en étouffant ses remords, et en enchaînant la conscience de ses serviteurs.

Ils n'ont reconnu qu'une loi infaillible, celle de la nécessité ; et c'est cette nécessité même qui doit un jour les faire reculer en les terrassant.

Fieschi et ses complices, Pépin et Morey, ont été exécutés. Tous trois sont morts courageusement. Au moment suprême, un commissaire de police étant venu demander une dernière fois à Pépin, « s'il avait « des révélations à faire, » il a répondu avec fermeté « qu'il n'avait rien à dire, » puis montant d'un pas assuré les degrés de l'échafaud, il s'écria en arrivant sur la plate-forme : « Je meurs innocent, je meurs « victime, adieu ! »

« Je devrais être superstitieux, » disait, pendant le trajet de la prison à l'échafaud, Fieschi à son confes-

seur, « car lorsque j'étais en Calabre, une bohémienne « me prédit que je mourrais un jour guillotiné, et « l'âme contente. Elle ne m'a pas trompé. »

L'idée de ces trois existences tranchées, de ces trois hommes paraissant ainsi brusquement devant l'Éternel, frappe l'âme d'une sorte de stupeur, et la remplit d'impressions profondément mélancoliques.

Le crâne de Fieschi vient d'être examiné avec soin, et il n'annonce aucun des traits si caractéristiques de l'esprit, du cœur et de la vie de cet homme. Ainsi tombe tout cet échafaudage systématique et dangereux d'athéisme et de matérialisme, qui fait dépendre la raison et les actions de l'homme de la conformation de ses organes.

« Qu'on me dise, qu'elle est la couleur de la sagesse; « si la justice a quelque chose d'harmonieux et qui « soit doux au toucher! cependant je la vois, je la « trouve belle, je l'admire; et, si mes yeux étaient « frappés de cécité, mon âme jouirait encore de l'éclat « de sa beauté; ah! loin de nous prêter le moindre « secours, *nos sens sont un obstacle à l'examen des « choses intellectuelles!* Dieu est esprit, il n'y a qu'un « esprit qui puisse le voir ; la résidence de mon Dieu « est dans mon âme ; c'est là seulement que je puis le « voir et le toucher ; c'est du fond de mon cœur qu'il « me regarde, qu'il me parle, qu'il me gouverne, « qu'il me dirige où il lui plaît. »

(Saint Augustin.)

Je retrouve une lettre où l'on me rend compte d'un fait assez extraordinaire, touchant le fils de Louis XVI.

Une des élèves de M. Abel de Pujol, mademoiselle de ***, lui trouvant une fois l'air préoccupé, lui en demanda le motif. « Que voulez-vous, lui répondit-il, « je viens de voir un homme fort extraordinaire, c'est « un vieillard dont je me sers pour modèle (du reste « assez mauvais sujet), et qui, en voyant le portrait « de Louis XVI, m'a dit être un des trois individus « qui avaient aidé à faire entrer et sortir le cheval de « carton dans lequel avait été sauvé Louis XVII ; qu'ils « l'avaient remis au dehors à des mains amies, dans le « voisinage; qu'il ne savait rien de plus ; et qu'on lui « avait payé une pension. Cet homme habitait Bicêtre. « Même lorsqu'il est entre deux vins, il soutient son « dire. »

26 février.

Enfin le travail est terminé ! M. Thiers est ministre des affaires étrangères, et président du conseil, par ordonnance du 22 février. C'est, en définitive un ministère de tiers parti, comme je l'avais prévu.

M. Thiers sentira les exigences du parti qui le pousse, et sur lequel forcément il s'appuie; il subira les nécessités de sa position; il sera entraîné, ou bien il se brisera contre les écueils de tout genre qui l'environnent.

Il n'est pas dans l'essence d'un corps délibérant, auquel les circonstances donnent en fait le pouvoir, de s'arrêter devant un premier succès. Plus le ministère accordera, plus on lui demandera, car il n'aura

ni le caractère, ni l'habileté d'oser tout ce qui serait à faire ; à force de concessions comme le ministre Martignac, il sera placé à la queue de l'opinion, au lieu de la diriger.

M. Thiers a été insignifiant dans ses deux discours aux députés et aux pairs : on l'a écouté en silence. Il veut s'efforcer de rester stationnaire ; mais ses efforts échoueront, et il sera obligé de marcher à la rencontre des événements : le système de la doctrine s'est écroulé sans retour. M. Thiers marchera, ou il sera brisé comme tant d'autres instruments de cette Providence qui a son but, bien au-dessus de la portée de l'homme.

Après la chute du ministère doctrinaire, il n'y a plus rien de stable pour le pouvoir de Juillet; le système des doctrinaires, aidé d'une sorte de volonté qui consistait à tromper tous les partis, à caresser tous les principes, sans en reconnaître aucun ; cette rouerie, dis-je, a pu en imposer quelque temps, et donner aux choses une apparence d'ordre, et aux affaires un simulacre de fixité; mais cette fantasmagorie devait avoir un terme, et le premier choc intérieur devait la briser.

Aujourd'hui surgissent toutes les difficultés qu'on niait, tous les obstacles qu'on s'efforçait de ne pas voir; et M. Thiers en est réduit, malgré son audace et un talent qu'on ne peut lui refuser, à hésiter, à tâtonner, et à flotter incertain au gré d'une majorité qui refuse de se dessiner. Il parle pour ne rien dire. Triste instruction pour les hommes qui s'efforcent de marcher en dehors des principes.

Il n'est pas au bout des obstacles qui s'amoncellent

autour de lui : la majorité lui restera-t-elle ? c'est fort douteux, à moins qu'il ne consente à s'appuyer sur M. Odilon-Barrot qui l'entraînera infailliblement vers la gauche.

Louis-Philippe ne veut pas qu'on change de système ; et cependant son ministère doit infailliblement tomber, s'il ne prend pas une initiative quelconque.

On le pousse vers la gauche ; c'est la seule ressource pour s'assurer une majorité ; mais alors il en résultera des concessions forcées...

« Comme tu as fait, il te sera fait. »

Jamais paroles de l'Évangile ne reçurent une plus sévère application. M. Thiers, dans le *Constitutionnel* d'abord, puis enfin dans le *National*, emporté par un intérêt de parti, frappa au cœur le pouvoir légitime. Le voilà au faîte de la puissance; et sa chute ne peut plus être qu'une défaite complète, et sans retour. Il aspirait au pouvoir, mais il ne le voulait pas encore : la volonté de l'homme s'est annulée devant les décrets de la Providence; et le voici armé de la souveraine puissance, ne pouvant ni reculer sans danger, ni avancer sans péril ; encore moins rester en place.

D'un autre côté, Louis-Philippe recule, avec ou sans raison, devant une dissolution de la Chambre. Que faire au milieu de tant de difficultés, et comment surmonter autant d'obstacles?... Il faut convenir que la position du pouvoir de Juillet est loin d'être facile.

M. Guizot lui fait dans les *Débats* une guerre à outrance, dont son armure trop légère ne pourra supporter les coups.

1er mars.

J'ai toujours pensé que Dieu, dont la puissance me paraît tellement infinie que je n'y songe jamais sans crainte, n'avait pas borné sa création au monde que nous habitons; et que l'univers était rempli d'autant de mondes habités que nous découvrons d'étoiles au ciel, sans pouvoir nous faire une idée de la forme, ni du genre des créatures qui les peuplent.

Nos connaissances, comme nos découvertes sur tous les points, sont entièrement incomplètes; et si l'homme, au lieu de chercher à inventer, employait toutes ses facultés intellectuelles à pénétrer ce qu'il est, il atteindrait à une connaissance infiniment plus parfaite des choses qu'il ignore, et à une plus grande perfection des moyens qu'il emploie.

Ainsi par exemple, je crois que la découverte des ballons ira beaucoup plus loin, et pourra même atteindre les plus importantes améliorations, soit pour aller dans un sens, soit pour se diriger vers un point : soit pour parcourir la distance, ou franchir même la hauteur.

Avant que le premier navigateur se fût lancé sur l'Océan, et eût trouvé le moyen de s'y diriger, on eût accusé de folie, celui qui en eût eu seulement la pensée.

J'ai eu hier avec madame de Jaucourt une conversation intéressante sur la première journée de la Restauration. Elle en attribuait toute la gloire à M. de Talleyrand, opinion que je combattais par des faits.

Elle me raconta qu'en 1813 M. de Talleyrand étant chez elle, à la campagne, elle vit arriver pour lui une lettre de l'empereur Alexandre, ce qui lui fit grand'peur. Ceci prouve que ces deux personnages étaient alors en correspondance; et que, suivant son habitude, M. de Talleyrand trahissait celui qu'il servait; mais rien ne dit le motif de la correspondance; quel qu'il ait été d'ailleurs, il reste évident, en rapprochant les heures, le moment de l'arrivée de l'empereur Alexandre chez M. de Talleyrand, le temps de repos qu'il y prit, et aussi l'heure[1] à laquelle nous nous présentâmes; que M. de Talleyrand n'avait pas encore eu le temps d'user de l'influence fatale qu'il prit plus tard sur l'esprit d'Alexandre, cherchant d'avance à l'armer contre la monarchie à laquelle il semblait vouloir l'associer, désirant à tout prix qu'elle fût faible, afin de se rendre nécessaire.

M. de Talleyrand profita habilement d'une position qu'il n'avait point faite, et d'événements indépendants de sa volonté. Cette première journée, à jamais mémorable de la Restauration, journée à laquelle l'histoire rendra plus de justice que les contemporains, décida seule du retour des Bourbons.

M. Sarrut sort de chez moi; nous avons longtemps causé politique, et passé en revue toutes les chances du présent, toutes celles de l'avenir. Tout

[1] C'est à dix heures du soir que nous reçûmes la réponse si positive de M. le comte de Nesselrode; et M. de Talleyrand ne vit l'empereur de Russie qu'à quatre heures du matin.

en disant que la conduite de Prague et l'existence du journal *la France* nous font un grand mal, il trouve notre marche habile. Lui et surtout plusieurs hommes d'esprit de son parti hésitaient à croire que la *Gazette* se décidât à prendre extérieurement parti pour M. Thiers dans la dernière lutte. Il est convenu que le parti bonapartiste se croyait encore des chances pour saisir le pouvoir au moyen de l'anarchie qui se prépare; en avouant que si l'on opposait Henri V à un Bonaparte, il y avait pour notre prince un avantage de neuf contre un. Il a souri quand je lui ai dit que c'étaient quelques hommes qui mettaient un Bonaparte en avant, cachant derrière ce grand nom leur ambition personnelle. Il a reconnu que les vieux Bonapartes étaient pour le moment tout aussi impossibles que les vieux Bourbons.

« C'est parce que la nation en masse, a-t-il ajouté, « repousse la république, et veut l'ordre à tout prix, « qu'au jour du désordre surgira nécessairement un « Bonaparte ou un Bourbon. Si c'est votre parti qui « l'emporte, et qu'il soit assez fort pour être sage, « beaucoup d'entre nous, sans nul doute, se rallie« ront franchement. Pendant les quinze jours que j'ai « passés en Angleterre avec Joseph Bonaparte, j'ai vu « entre ses mains des lettres de presque tous les mi« litaires qui entourent Louis-Philippe, et qui lui « faisaient des offres de service. Ce fait m'a paru cu« rieux comme complément de l'éducation de l'homme « politique. »

M. Sarrut est capable, ambitieux, plein d'énergie et de résolution. Aussi lui ai-je fait entendre que nous comptions sur lui, que nos bras lui étaient ouverts,

et qu'il ne pouvait que se perdre avec le parti bonapartiste.

« — Vous avez une très-grande difficulté, m'a-t-il « dit encore, c'est celle du drapeau. »

J'en convins avec lui, en ajoutant que cette difficulté m'occupait sans cesse.

« — Si vous prenez le drapeau blanc, reprit-il, vous « révoltez tout le pays, qui se serre contre ce drapeau « de gloire qu'il regarde comme sa propriété ; si vous « prenez le drapeau tricolore, vous révoltez et blessez « au cœur des provinces qui vous sont nécessaires, et « qui ont versé leur sang pour votre cause. Vous n'a- « vez qu'un seul moyen : qu'Henri V, en rentrant en « France, déclare que, tenant à ne froisser personne, « et étant Français avant tout, il ne veut ni d'un dra- « peau qui a semblé exclusivement celui d'une famille « qui a marché contre le peuple, ni d'un drapeau « que Bonaparte lui-même avait cru devoir changer; « et qui, à côté de beaucoup de gloire, rappelle tant « de malheurs et d'anarchie ; qu'il adopte pour ses « armées le drapeau *bleu* et *blanc*, couleurs d'ailleurs « de la capitale du royaume; et pour montrer que, « comme Français, il l'associe à toutes les gloires, « qu'il fasse mettre un aigle au haut du drapeau : « tout le monde sera aux pieds d'Henri V. »

2 mars.

Le bill contre les associations orangistes vient de passer aux Communes d'Angleterre ; et la discussion importante qui a précédé le vote, a servi à démontrer

que, sous le manteau de la religion, ces sociétés secrètes si nombreuses, liées par des serments envers le chef, étaient les ennemies acharnées des trônes. Il est facile de présager tout ce que promettent ces associations, existant partout, même dans l'armée.

4 mars.

J'ai assisté à la première représentation des *Huguenots*, paroles de M. Scribe, musique de Meyerbeer. En rendant à ce dernier, toute la justice que mérite une aussi belle œuvre, dont la composition a quelque chose de grand, de savant, de profond, d'original et de vraiment gracieux, on sent la nécessité de quelques coupures, et l'on regrette plusieurs réminiscences légères, à la vérité. Meyerbeer est trop riche, pour rien emprunter à personne.

On s'afflige seulement de l'alliance de cette œuvre si remarquable, avec des paroles aussi mauvaises que dangereuses, aussi médiocres que fausses. Tout serait à refaire ; et si c'est une tache pour l'auteur des paroles, c'en est une aussi pour l'auteur de la musique ; le poëme est absurde comme composition, et comme détails, il est mensonger d'un bout à l'autre. Il voudrait rendre la religion odieuse : d'une religion de paix et de pardon il voudrait faire une religion de meurtre et de sang : il amène des moines sur la scène pour y encourager les forfaits, et bénir en termes hideux des épées qui doivent servir aux meurtriers. Il veut, en un mot, faire de la Saint-Barthélemy un acte de férocité purement religieux, tandis qu'aux yeux des

moins impartiaux, ce fut un acte purement politique. On pouvait sans doute punir les criminels ; mais l'assassinat ne peut jamais être autorisé par les lois, ni provoqué par le pouvoir; et la religion qui commande le pardon, est incapable d'approuver le meurtre, et les égorgements.

8 mars.

Les doctrinaires sont devenus impossibles, et bientôt M. Thiers qui, renfermé dans un espace étroit, ne sait ni demeurer en repos, ni avancer, ni reculer, ne sera pas plus possible. Pour rester ministre, il faudra qu'il casse la Chambre; et, dans mon opinion, il tombera devant la Chambre prochaine, qui ne le trouvera pas assez libéral. Alors un homme détesté de Louis-Philippe deviendra son unique ressource : cet homme est M. Guizot, condamné à être restaurateur malgré lui ; mais les doctrinaires sont finis en présence du pays. M. Guizot ne pourra marcher à la tête de leurs rangs clair-semés : il faudra de toute nécessité qu'il casse encore une fois cette Chambre libérale.

« Les sociétés tendent toujours à rentrer dans le « cercle des lois éternelles dont la volonté orgueil- « leuse de l'homme s'efforce sans cesse de sortir. » (*Gazette de France* du 10 mars 1836.)

C'est ainsi qu'après avoir été entraînée par toutes les passions dans une série de mensonges et de folies, la société est forcée, malgré elle-même, de rentrer dans les voies de la vérité. Précieux et admirable pouvoir de la conscience ! c'est toi qui éclaires l'homme, l'arrête, et le sauve au moment de tomber dans l'abîme.

Il y a pour l'homme une conscience privée (c'est le plus grand bienfait de la Divinité); et pour les peuples, une conscience publique non moins sûre, et quelquefois plus active; car les nations s'éclairent comme les individus, et quelquefois plus promptement encore.

On ne parlait en France que de la souveraineté du peuple; et c'est en vain que quelques esprits sages s'efforçaient d'en démontrer le danger, même dans l'intérêt public. La révolution de Juillet a été chargée par la Providence de faire justice de ce principe aussi absurde que perturbateur : elle en a développé les conséquences funestes, et les excès de tout genre; elle en a démontré l'impossibilité. Il nous restait ce principe absolu de l'omnipotence parlementaire, abstraction faite des limites dans lesquelles on doit se renfermer; eh bien, aujourd'hui, les hommes mêmes qui s'étaient fait une arme de ce principe de circonstance pour renverser ce qui était, sont amenés à le combattre dans l'intérêt de leur conservation, et pour donner quelque vie à ce qui existe. M. Thiers lui-même, au faîte de la puissance, est forcé de renoncer aux doctrines du tiers-parti qui l'a appelé, au risque de se voir culbuté par la jalousie perfide et ambitieuse des doctrinaires; et tout cela pour conserver le pouvoir, et s'opposer à de nouveaux embrasements, dont la nation ne veut pas.

Les journaux d'hier annoncent la découverte et la saisie d'armes, ce qui prouve le plan d'une conspiration, qui n'attend que le moment pour éclater.

Les succès de Charles V en Espagne s'accroissent chaque jour. On parle d'une intervention française;

mais je doute qu'elle ait lieu. Louis-Philippe n'est pas assez imprudent pour y prêter les mains; et M. Thiers se sent bien plus disposé que lui à jouer la fortune de la France sur un coup de dé, dans un intérêt personnel.

À travers tant de crimes, de fautes et d'erreurs, la France, comme la Madeleine repentante, se sauvera par la charité; tous les jours de nouvelles ou d'anciennes œuvres se créent, se consolident, s'achèvent et se perpétuent.

L'évêque de Belley veut fonder une maison de refuge pour les jeunes protestantes converties.

Rien, en effet, n'est plus intéressant que cette œuvre, destinée à protéger l'existence de jeunes personnes qui rentrent dans le sein de l'Église catholique, et dont l'avenir pourrait se trouver compromis par la misère. C'est plus que l'existence qu'on leur donne, c'est l'éternité qu'on leur assure. Un bref du pape Grégoire XVI est venu encourager les souscriptions. Honteux de ma modeste offrande, je me suis uni à l'intention de cette œuvre en envoyant mon obole. Dans le canton de Vaud, une chapelle va être élevée par un digne curé dans un lieu qui, depuis longtemps, était privé d'église.

Je joins ici la copie d'une lettre qui a couru parmi les royalistes. Elle constate l'aveuglement dans lequel sont toujours plongés les conseillers des princes.

« Au milieu de la profonde douleur où me plongent
« la perte récente d'une de mes filles et la grave ma-
« ladie de deux autres, je tâche de trouver la force

« nécessaire pour vous écrire quelques lignes, ainsi « que je vous ai promis de le faire, dans les moments « où cela pourrait être plus particulièrement utile à « la cause, et aux intérêts que vous servez si noble- « ment, et auxquels je suis également dévoué.

« On est ici content de plus en plus de la *France*, « on l'est d'autant plus que la *Quotidienne*, depuis et « malgré sa réunion au *Rénovateur*, mécontente « chaque jour davantage.

« On va le lui faire savoir ; loin de trouver mauvais « que la *France* ait répondu pour elle aux provocations « de la *Gazette*, on l'en remercie.......

« Ce n'est pas l'exercice du pouvoir royal qu'am- « bitionne Charles X; mais, en retenant la couronne « dans ces temps de deuil et de malheur, il veut « préserver son petit-fils des dangers auxquels l'expo- « seraient l'inexpérience de l'âge, et l'isolement ; et, « si la Restauration se faisant, on croyait utile aux in- « térêts de la monarchie, que la couronne fût déposée « sur la tête de ce jeune prince, on trouverait cepen- « dant le Roi toujours disposé à réaliser les intentions « qu'il avait manifestées à Rambouillet; et qui, alors, « furent repoussées.

« De ces paroles ou de semblables, conclure que Sa « Majesté reconnaît la validité de l'abdication de Ram- « bouillet, c'est se mettre en opposition avec tout ce « qui se dit et se fait ici. . . . . »

On dit cette lettre de M. le duc de Blacas.

Je rencontrai hier un monsieur d'un certain âge, dont les opinions sont parfaites, et qui me connaît beaucoup. Il y a longtemps que je ne l'avais vu. Il

m'aborda en me parlant de la lettre que j'ai publiée dans la *Gazette de France* sur les abdications.

« Moi aussi j'ai été à Prague, me dit-il; le roi m'a « beaucoup parlé; et je confirmerais, s'il pouvait être « nécessaire, la vérité de tout ce que vous avez avancé. « Je possède, en outre, ajouta-t-il, des extraits de « lettres de Charles X au marquis de Latour-Maubourg, et certifiés par ce dernier, qui sont la con- « firmation de votre lettre. »

Le malheur de Charles X a toujours été l'oubli du passé, avec l'influence que l'on peut prendre sur son esprit en sens inverse. Il renonce momentanément à ses idées, mais il y revient toujours. J'en donne pour preuve ce nouvel extrait de lettre, qui se trouve dans un sens tout opposé, puisqu'elle félicite M. de Lille, qui s'est déclaré si hautement, dans la *France*, pour la nécessité des abdications.

« J'ai été très-sensible à l'obligeance avec laquelle « M. de Lille a bien voulu se prêter à des arrange- « ments que les circonstances dans lesquelles on se « trouve, rendaient indispensables; on lui sait un gré « infini des efforts qu'il ne cesse de faire, et de la mar- « che qu'il suit; veuillez bien lui témoigner toute « notre satisfaction, qui en est la preuve. » (30 janvier 1836.)

Madame de La Rochejaquelein, mise en cause pour avoir accompagné Madame dans la Vendée, vient d'être acquittée à Orléans. C'est à M. Janvier qu'est dû ce triomphe dont tout Français doit se réjouir. On espère que bientôt aussi mademoiselle de Fauveau sera rendue à sa patrie.

15 mars.

Hier je suis allé faire mes adieux à madame Dudevant, qui m'avait écrit pour m'annoncer son départ. Elle est toujours entourée ; aussi ne peut-elle travailler que la nuit ; elle s'était couchée à cinq heures.

« — Avant-hier, racontait-elle naïvement, quelqu'un entre chez moi et me trouve fondant en larmes. — Mon Dieu ! qu'avez-vous ? — Je priais Dieu depuis quelque temps avec une effusion de cœur qui m'a mise dans cet état. — Mais vous n'étiez pas à genoux. — Que fait la posture à Dieu ? c'est l'âme qu'il regarde, et cette position me fait mal. »

En train de causer, elle a été fort aimable et fort gracieuse pour chacun. Elle a des amis dévoués, ce qui prouve qu'elle est bonne ; mais à l'apogée du talent, elle est sous quelques rapports dans l'enfance de la raison. Il n'en sera pas toujours ainsi ; et si son talent ne peut plus grandir, sa raison grandira.

Elle devait dîner, dans la maison, chez madame de***, autrefois la belle et séduisante duchesse de Caylus, plus belle que jamais, dit-elle, et qui lui avait fait les avances les plus aimables pour la réunir à M. de Lamartine.

Nous nous disputâmes au sujet de l'abbé de Lamennais.

« — Dieu lui inspire un repentir sincère ! » lui dis-je. Elle rit beaucoup, avec la gaieté d'un enfant, de la manière dont j'en parlais ; ayant pour lui une admiration que je suis loin de partager, et qui lui passera.

« — Quelle opinion M. de Chateaubriand a-t-il « prise de moi quand il m'a vue chez vous ? me dit- « elle. J'admire son talent, mais sa personne ne m'a « pas plu. »

« — Il vous accorde, répondis-je, la supériorité « que personne ne vous refuse ; mais, en vous ju- « geant comme auteur peu moral, il prétend que « vous devez ce talent à cette immoralité même, et « que l'un disparaîtrait avec l'autre. C'est à vous à « venger vos amis. »

Elle ne me répondit pas. On peut tout lui dire, avec mesure toutefois, sans jamais la fâcher. Je la quittai en lui souhaitant bon voyage, et surtout bon succès pour le procès que son mari recommence.

Je laissai chez elle quatre femmes, et cinq ou six artistes ou gens de lettres. Elle protége et écoute tout ce qui a besoin d'elle. Ses amis ne lui sont pas nécessaires, et cependant elle se mettrait au feu pour eux.

La spirituelle et gracieuse madame de Souza a reporté sur son fils, le jeune et élégant M. de Flahaut, issu de son premier mariage, toute la tendresse de son âme passionnée. Cette tendresse est mêlée de jalousie, comme le sont toutes les affections profondes et exclusives, et les nombreux succès de M. de Flahaut auprès des femmes sont, en outre du blâme moral, un objet de chagrin pour cette femme sensible.

« — Chère mère, lui disait un jour avec malice ce « fils trop passionnément aimé, je veux faire un ca- « deau à madame de ***. » C'était une des beautés dont il était épris. « Mais je veux que ce soit quel-

« que chose de bien extraordinaire, un objet peu « commun, extrêmement rare, enfin presque introu- « vable.

« — J'y penserai, mon fils. » Et la bonne mère se donne l'air de réfléchir profondément. M. de Flahaut attendait avec impatience, n'osant interrompre le silence des recherches.

« — Mon fils, j'ai votre affaire, » dit-elle à la fin d'un air pensif. M. de Flahaut se rapproche et câline sa mère pour la remercier. « — Hé bien! ma mère? « — Eh bien ! mon fils, donnez un de vos cheveux à « madame de ***, je vous jure que vous ne pouvez « rien trouver de plus rare... » Il était déjà entièrement chauve.

CHAPITRE II

—

Paris, 13 avril 1836.

On ne m'accusera pas de craindre la mort, je l'ai bravée trop souvent dans ma vie sous le plus léger prétexte pour qu'on puisse le supposer, mais je ne me suis pas vu sans émotion sur les rives de l'éternité[1]. On sent à quel point il serait imprudent d'attendre ce moment solennel pour se réconcilier avec Dieu. Accablé par la maladie, on est presque incapable de remplir les devoirs que la religion offre au chrétien comme un dernier refuge.

L'âme conserve quelquefois encore assez de force pour sentir et pour regretter ; aussi ne doit-on pas se

[1] Mes souffrances, qui étaient extrêmes, faisaient que je me crus un instant plus mal que je n'étais réellement.

A peine si ma tête pouvait soutenir la plus légère application quand j'écrivis ces lignes.

hâter de juger ! Mais un degré de plus de souffrance, et les facultés intellectuelles seraient anéanties.

Un refroidissement m'avait donné des maux de tête aigus, et, pour avoir voulu reprendre trop tôt ma vie ordinaire, j'eus froid dans la salle à manger de mes parents le premier jour que j'y descendis, et toute la soirée dans le salon de ma mère; toute la nuit je me sentis du malaise et de la fièvre. Le lendemain, on me proposa une promenade à cheval que j'acceptai. Après avoir eu très-chaud, un vent glacial me saisit, et je fus malade toute la nuit ; le lendemain je voulus sortir afin de voir une personne qui arrivait à Paris ; tout était ouvert chez elle, et sa chambre était sans feu ; rentré chez moi, j'envoyai chercher M. Andral, qui m'a traité avec un intérêt dont je serai éternellement reconnaissant. J'étais pris d'une manière grave; il y avait complication, je longeais la fluxion de poitrine et la fièvre cérébrale.

J'en appelai à l'honneur de M. Andral pour connaître mon état. Il m'assura qu'il en répondait, promettant de me prévenir, si quelque accident venait l'aggraver.

Le sang m'étouffait. Le docteur commença par ordonner l'application de quinze sangsues; la nuit fut cruelle, je la passai assis sur mon séant, à étouffer d'une manière horrible... Le lendemain un jeune chirurgien fit habilement jaillir de mon bras quatre palettes d'un sang noir et enflammé. Des peines cruelles avaient préparé cette maladie de longue date ; et la force de mon tempérament avait lutté longtemps avant de succomber. Celui qui renferme ce qu'il éprouve, s'use à force de souffrir, et tout son être devient une

fournaise ardente d'où la douleur découle à plein bord. Si M. Andral eût retardé d'un jour la saignée, une invasion de la bile qui se fit le lendemain, eût rendu le traitement difficile.

Cet état d'étouffement ne me quitta pas pendant sept jours et sept nuits que je passai sans sommeil. Sophie, la sœur de charité de la maison, me posa sur la poitrine quatre énormes vésicatoires qui me firent beaucoup souffrir : je ne pouvais ni lire ni écrire, ni dire un mot, ni entendre parler.

C'est une grâce du ciel qu'un moment d'arrêt forcé dans la vie.

L'homme la parcourt souvent sans fixer ni le point de départ, ni le but; et, en courant à perdre haleine, il pense tomber à chaque pas. Emporté par le tourbillon des affaires ou des plaisirs, il ne pense point, il ne voit point; ou, s'il pense, il ne réfléchit pas; et il s'instruit à peine du point le plus important de l'existence, et de la véritable destinée de l'homme.

Les sciences humaines lui suffisent, et il néglige l'étude de lui-même et celle de la *Divinité*. Il ignore les grandes vérités de la religion, il doute sans examen, et néglige l'Éternité pour s'occuper de l'intérêt d'un moment.

Il s'étourdit et songe à ses intérêts terrestres, sans savoir si le temps lui sera donné pour les discuter! L'homme semble lutter avec son existence comme avec un cadavre dont les lambeaux lui restent souvent dans les mains.

Il se vante, au milieu de ses désordres et de ses doutes, de la tranquillité de son âme, espérant échapper à ses remords par ses désordres mêmes; mais sa

conscience ne lui laisse point de repos. La conscience est un bienfait de la Divinité, qui a voulu qu'au milieu des plus horribles tempêtes, l'ancre restât au vaisseau, et qu'un port assuré fût toujours en vue du pilote.

« Si je ne crois pas à la Divinité (disait un homme « de ma connaissance qui, livré à mille désordres, se « vantait de ne croire à rien), du moins il m'est im« possible de mettre en doute l'existence d'esprits in« fernaux auxquels par moments je me crois livré. »

C'est ainsi qu'il appelait les avertissements incommodes de sa conscience.

Quelle partie que celle dont l'enjeu est une éternité!.....

Après avoir eu deux jours auprès de moi une vieille femme sourde et maladroite, j'avais envoyé chercher une de ces religieuses *gardes* qui se vouent au soulagement de l'humanité. Leur exemple inspire de la résignation ; aussi, pendant ces nuits si longues où j'étouffais au point de sentir qu'un peu plus je cesserais d'exister, pas une plainte ne m'est échappée. Vivant dans une solitude forcée, j'ai eu le temps de réfléchir tristement et de mettre les choses à leur valeur : j'ai regardé la souffrance comme un moyen d'expiation; et je l'offrais à Dieu pour mes enfants, pour mes parents et pour mes amis.

Oh! mes enfants! vous étiez pendant ces moments de souffrance ma principale occupation, et votre pensée déchirait mon cœur : votre vue m'arrachait malgré moi une larme que je renfermais soigneusement. Je vous voyais seuls, isolés, jetés sans père ni mère dans un monde au milieu duquel il est presque impossible

de marcher sans une protection toute spéciale du ciel. Je vous confiais à Dieu, je vous mettais sous la protection de votre mère; je priais, je souffrais pour vous! Mon cœur avait conservé toute sa force.

J'ai plus souffert de corps et d'âme pendant cette maladie que jamais on ne pourra le penser, mais je déguisais sous les apparences d'un grand calme tout ce qui se passait dans mon âme; j'aurais craint d'affliger mes parents.

Je regardais avec reconnaissance et admiration cette bonne garde qui me prodiguait ses soins; et je me demandais si jamais l'athéisme ou la philosophie pourraient créer un être renonçant à toute jouissance, à toute fortune, à tout espoir terrestre pour consacrer ses jours et ses nuits à soulager les misères de l'humanité! La religion seule peut inspirer une pareille abnégation et un tel amour de ses semblables.

Ces dignes femmes imposent un tel respect qu'il est à naître qu'une seule ait été insultée; elles ont à ce sujet une sérénité touchante.

Une sœur de charité est la réponse la plus victorieuse à faire à tous les raisonnements de la philosophie.

Extrêmement affaibli par ma maladie, je ne puis dire à quel point j'étais humilié d'avoir recours à ma garde pour toutes les misères de l'existence; et, en regardant cette nature ainsi dégradée, je me demandais comment le déiste pourrait allier la grandeur de l'âme et cette dégradation, avec l'idée de justice qu'il se fait de la Divinité quelle qu'elle soit, sans le péché originel d'un côté, et de l'autre sans la venue du Sauveur appelé à régénérer le monde. Mystère de bonté

que notre esprit ne peut comprendre; Dieu ayant voulu laisser à la créature le mérite de la foi.

C'est ainsi que tout s'enchaîne dans la religion d'une manière sublime; ainsi est-il aussi coupable de nier qu'absurde de douter, en disant froidement : « Je « ne comprends pas, donc je ne puis croire. » Si nous pouvions tout comprendre avec notre intelligence bornée, où serait l'immensité de Dieu, dont les décrets nous resteront inconnus jusqu'au grand jour de la vérité?

Pauvre humanité qui court à sa perte sans sonder l'abîme où elle se précipite! Livré à mes pensées, je m'examinais avec crainte ; et si un mois de souffrances me paraît long, que serait-ce d'une éternité!

« Mon Dieu (s'écriait dans sa prison un compagnon « de douleur de Silvio Pellico), je ne sais point con« former ma volonté à la vôtre, et cependant je le « voudrais opérer en moi, ce miracle. » Je venais de lire ce livre où se trouvent de si longues douleurs à côté d'une admirable résignation, et je me demandais si j'avais le droit de me plaindre.

Puissiez-vous, mes enfants, trouver dans tous mes écrits d'utiles leçons et de sages conseils! Puissiez-vous comprendre que la vie de l'homme doit être une préparation à la mort! C'est alors qu'il la voit arriver sans crainte, et qu'elle devient son espoir. Je voudrais pouvoir vous dire, comme mon père serait en droit de le faire : « Mes enfants, imitez-moi. » Mais, je suis loin d'avoir sa perfection et ses vertus ; du moins, je m'écrirai de cette voix tendre et paternelle qui ne peut tromper : « Mes enfants, croyez votre père, « et profitez d'une expérience qu'il cherche à mettre

« à votre portée ; ayez ses sentiments d'honneur, de « loyauté, de délicatesse ; imitez son dévouement, sa « foi ; aimez votre pays comme il l'a aimé, et soyez « toujours prêts à verser votre sang sur la place pu- « blique pour votre Dieu et pour votre roi.

« Ne soyez jamais fanfaron du vice : il y a de la « lâcheté à ne pas oser paraître bon, et à rougir du « bien, comme à se vanter du mal. Si vous avez le « malheur de commettre des fautes, ne remettez ja- « mais au lendemain à vous repentir; regrettez vos « torts en formant la résolution de n'en plus com- « mettre. Mais songez que l'on n'est fort qu'avec l'aide « du ciel, et que l'exemple des autres n'est pas un « motif pour les imiter dans leurs travers. »

Je conjure tous les jours le ciel de préserver les enfants qui me restent du joug tyrannique de ces passions qui dénaturent tout, agitent l'existence, et qui laissent tant de malheurs et de troubles au fond du cœur pour de si courtes jouissances. J'offre pour vous, mes enfants, avec résignation, ma douleur profonde et mes regrets, dans l'espoir de pouvoir vous être utile par mes prières.

Puisse Dieu vous prendre sous sa protection spéciale ! Vous vous appelez tous *Marie*. J'ai toujours eu une foi particulière dans la sainte Vierge ; et je proclame hautement ici que j'ai dû souvent, dans ma vie, à son intercession de sortir de positions difficiles. Personne n'a jamais connu ni ma personne, ni ma vie, et mes mémoires n'en donneront qu'une faible idée. Qui pourra bien savoir tout ce qu'il y avait dans mon âme de puissance pour aimer ma patrie et mes semblables? qui pourrait comprendre mon organisation

morale, qui m'a tant fait souffrir? Il faudrait sentir comme moi, pour deviner mes peines! Oh! ma chère et tendre Marie, ma fille, combien, pendant ce long mois de souffrances, tu m'occupais aussi! Je demandais au ciel pour ma mère d'assez longs jours pour te conduire à l'époque de ton mariage! Je songeais avec douleur que si le ciel m'appelait à lui dans l'état où j'étais, je pourrais à peine donner à mes enfants une bénédiction dernière. Je ne pouvais pas recevoir mes parents, et la moindre agitation me faisait un mal impossible à rendre, tant mes nerfs étaient agacés; il y avait des moments pendant la nuit où je me sentais dans un tel état d'irritation, que j'aurais été tenté de me jeter à bas de mon lit pour me mettre à courir. Mon père, qui se tourmentait de mon état, blâmait l'activité des remèdes, sans voir à quel point ils avaient été nécessaires.

Ma mère, qui a beaucoup souffert dans sa vie avec un grand courage, croit difficilement au degré de souffrances, à moins que l'inquiétude ne s'empare de son âme, et alors elle la dévore. Aussi, malgré moi, je préférais être seul. Une seule parole me valait de longues quintes suivies d'étouffements.

Marie est toute à ma mère, et je bénis le ciel de cette heureuse adoption. J'ai dû, dans l'intérêt de mes garçons, de les établir loin de moi; un jour il faudra les faire voyager, leur donner une carrière; et je resterai seul, sans consolation, sans intérêt, sans intérieur, sans personne à qui confier ma pensée. Oh! qu'il y a de douleur dans ce dédale solitaire! et qu'ainsi isolé, il est difficile de lutter contre de profonds chagrins!

L'intérêt de mes amis, si bons, si compatissants et surtout si affectueux pendant cette maladie, ne me laisse pas le droit de me plaindre; ils ne sauront jamais à quel point leur occupation m'a touché; ma bouche leur exprimerait mal ce que mon cœur a senti si vivement. Puissent-ils en trouver ici un jour un témoignage non suspect! Ce n'est pas seulement avec la reconnaissance que l'on répond à tant d'intérêt; il faut plus, il faut leur offrir une affection, non moins profonde que la leur.

J'avais conservé les témoignages précieux d'une bonté qui venait chaque jour, en me donnant du courage, m'offrir de douces consolations; mais j'ai trouvé qu'il serait indiscret de les laisser subsister; il me semble que c'est presque profaner l'amitié que de lui donner la moindre publicité; et puis j'ai craint qu'on ne se demandât peut-être après moi ce que j'avais pour l'inspirer. Que de prières et de pèlerinages furent offerts pour moi! quelles douces exhortations à la patience, quels excellents conseils!... J'ai tout compris, tout senti, et le nom de mes amis est inscrit dans un cœur dont rien ne s'efface.

Il est impossible aussi, de m'avoir généralement témoigné plus de bienveillance, et le nombre de cartes déposées, ou de personnes inscrites, en est la preuve. J'en ai été vivement touché; et le premier jour que l'on m'a permis de sortir en voiture, mais sans descendre, je portai moi-même cent quarante cartes avec l'expression de ma profonde reconnaissance.

Je vais mieux, sans doute, mais M. Andral exige de longues et ennuyeuses précautions : forcé de m'y sou-

mettre. Un rien, une émotion, un peu de chaud, un peu de froid, lire et écrire me causent encore beaucoup d'étouffement

J'ai rendu mes impressions dans cet écrit telles que je les ai éprouvées, sans hypocrisie comme sans respect humain. Dieu veuille que je n'en perde pas le souvenir, et qu'elles profitent à mes enfants!

24 avril.

« — Qu'en dis-tu, mon cher? » disait, il y a des années, M. de Lamartine à un de ses camarades d'enfance auquel il venait de lire son premier ouvrage en vers, qui eut un si grand succès, et commença la réputation de l'auteur.

« — Mais c'est à merveille, mon ami, cependant je « te conseille quelques corrections. — Je n'en ferai « point une seule, dit M. de Lamartine (qui aujour- « d'hui encore ne revoit jamais ses œuvres); tant pis « pour ceux qui remarqueront des défauts dans mes « livres : c'est qu'ils ne sont point à leur hauteur; et, « je te le dis franchement, tu peux me compter comme « le premier poëte de l'époque. »

« — Mon cher, dit encore M. de Lamartine à cette « ancienne connaissance de collége lorsqu'il devint « député, je viens de te lire mon premier discours, « qu'en penses-tu? — Qu'avec un peu de travail, et « quelques corrections; avec moins de vague, et plus « de positif, il serait parfait. — Mon pauvre ami, re- « prit le poëte, tu ne t'y entends pas, c'est trop pro- « fond pour toi : tant pis pour ceux qui ne me com-

« prendront pas. Je t'ai dit une fois que j'étais un « grand poëte, et je ne t'ai point trompé : aujourd'hui « je te dis que je suis un profond politique, un véri- « table homme d'État. L'avenir te révélera cette vé- « rité incontestable. »

Il y a quelques jours, un grand dîner fut donné par le prince de Talleyrand, ce vétéran suranné de toutes les politiques, à toutes les sommités du moment.

M. Guizot était au nombre des conviés : c'était le jour même où il prononça à la Chambre un discours qui ne le conduisit pas à grand'chose, mais qui eut du succès.

M. de Lamartine se faisait attendre ; enfin il arrive, et, après les saluts de politesse, il va droit à M. Guizot :

« — Ah! que je vous fasse mon compliment sin- « cère, mon cher collègue, vous vous êtes montré « aujourd'hui le premier orateur de la Chambre, et « nulle éloquence n'est comparable à la vôtre ; aussi « y exercez-vous une grande puissance ; votre posi- « tion y est exceptionnelle ; mais j'espère bien, d'ici « à quelques années, y acquérir la même autorité : « je la tiendrai dans ma main, fit-il du geste et de « la parole, avec cette différence, que vous, c'est par « la puissance de votre éloquence que vous triom- « phez ; et que moi, ce sera par la profondeur et l'é- « lévation de mes pensées politiques ; car, comme « homme d'État, j'ignore qui pourrait avoir la préten- « tion de l'emporter sur moi. »

Le vieux diplomate sourit, mais le miroir seul fut son confident indiscret. La spirituelle madame de Dino était embarrassée, car elle aime trop ce qui est beau, pour ne pas avoir de l'enthousiasme pour le poëte ;

mais elle a trop de portée dans les idées, et de profondeur dans ses jugements, pour ne pas mettre les hommes à leur valeur.

Ces détails ont été donnés par M. Guizot lui-même à sa belle-sœur, madame de Meulan, qui les racontait fort spirituellement; et probablement les aura transcrits, suivant son habitude.

« — Ne me parlez pas, disait dernièrement le vieux « marquis de Sémonville, de ce vieux roué de Talley- « rand; qui n'a-t il pas servi? qui n'a-t-il pas trahi? » et de là un pompeux et malicieux portrait qui allait tout aussi bien à lui, Sémonville, qu'au prince dont il faisait un si mordant panégyrique, sans avoir l'air d'y toucher; et la galerie de rire des mille traits malins du plus sardonique des hommes, comme de sa naïveté. « — Tenez, messieurs, ajouta-t-il, si M. de « Talleyrand pouvait se rajeunir seulement de « quelques années, il jouerait aujourd'hui la partie « d'Henri V. »

29 avril.

« — Qui diable fait donc cet infernal tapage, et ose « ainsi troubler nos joies? » dit en sortant de table un jeune étourdi assez spirituel du reste. « Quel est cet « impert... » ajouta-t-il en ouvrant la porte de l'antichambre. Il allait achever son adjectif, quand fort promptement sa figure se rembrunit; et fort heureusement pour lui sa langue se colla à son palais avant qu'il eût achevé le mot malencontreux.

« — Ah ! mon cher monsieur Pierre, c'est vous!
« Soyez le bienvenu ; un verre de champagne vous
« tenterait-il ? Nous sommes là, voyez-vous, en joyeuse
« compagnie. — Mais, en effet, il me semble que
« tandis que ma femme et mes enfants attendent pour
« vivre l'argent que monsieur me doit, il se charge,
« lui, avec quelques amis, d'ajouter encore à la liste
« de ses créanciers déjà assez nombreuse. — Eh bien!
« dit le jeune étourdi sans se déconcerter, si ce n'est
« que cela, vous repasserez un autre jour. — Mais,
« monsieur me paye toujours en semblable monnaie,
« et cette monnaie n'a pas de cours ; je prie instam-
« ment monsieur de vouloir bien... — Ah ! cher
« monsieur Pierre, cela vous déplaît donc beaucoup
« de repasser ? vraiment, cela vous contrarie? Eh
« bien, alors, ne repassez pas, et chacun y gagnera. »

Là-dessus mon étourdi, le laissant tout stupéfait d'une pareille hardiesse, lui ferma la porte au nez, et se remit à boire.

Maître Pierre, en effet, ne repassa plus ; les huissiers vinrent à sa place ; mais le mauvais sujet avait déniché : son logement avait été pris sous un nom supposé.

•

On fait grand bruit de l'accord qui règne entre Louis-Philippe et les souverains étrangers ; et l'on en donne pour preuve, l'accueil que ceux-ci se disposent à faire aux ducs d'Orléans et de Nemours, partis pour chercher femme à travers l'Europe.

Est-ce donc aujourd'hui seulement que l'on reconnaît à quel point la politique de l'Europe est enta-

chée de machiavélisme et d'intérêt? Les souverains ne laissent-ils pas accabler le seul roi de l'Europe[1] qui lutte avec énergie en faveur de ses peuples et de ses droits; et ne subissent-ils pas l'influence mercantile de l'Angleterre? Je serais tenté de faire une exception pour la Russie, et encore... La politique de la Russie est une des plus fines, sachant temporiser à propos, et ne se décourageant jamais; celle de l'Autriche, toujours immobile et hostile à la France, reparaît sous toutes les formes. La politique de la Prusse est celle d'un égoïste, voulant avant tout le repos. Il y a de l'honneur, du courage et de l'élévation dans certains petits souverains, mais il leur manque la puissance, les hommes et l'argent.

Je conclus, moi, du voyage des princes de la branche cadette, que très-certainement les souverains ne seront pour rien dans le retour d'Henri V; telle a toujours été ma conviction, et à ce sujet ma joie est complète : je veux voir dans son retour l'œuvre seulement de la Providence.

7 mai.

M. Thiers a eu beau faire, et M. de Montalivet beau dire à la Chambre des pairs, voilà le ministère, par un des coups de boutoir inattendus de M. Dupin, devenu forcément ministère de tiers parti, et rejeté vers la gauche. Grand est l'étonnement de ceux qui répétaient à l'envi, lors de l'avénement de M. Thiers aux affaires étrangères : « C'est vrai, les hommes sont

[1] Charles V.

« changés, mais le système, mais les doctrines sont les « mêmes. »

Je disais : « C'est impossible. — Vous le voyez ! » répétait-on avec un air de triomphe. Alors j'ajoutais : « — Attendez un peu. » Eh bien, au moment où l'on s'y attendait le moins, les choses ont entièrement changé de face ; et si l'on dit à Louis-Philippe : « Mais « vos Chambres ne sont rien, et votre ministère est « moins que rien. — Tant mieux ! dira t-il, je reste « seul, et c'est moi qui gouverne ; je règne, je joue, « du fond de mon palais, et les gouvernés et les « gouvernants ; ma pensée s'imprime à tous, et ma « volonté seule est loi. »

Sans doute, il faut être fort aidé par les circonstances, par l'engouement du présent, et la crainte que laisse encore le passé aux vanités triomphantes, pour avoir réduit les hommes à ce degré d'abaissement.

Malgré tout, le gouvernement marche vers la gauche, c'est-à-dire vers la révolution, dont Louis-Philippe ne veut pas plus que l'Europe; et vis-à-vis de laquelle il se trouve engagé par les promesses les plus solennelles.

Je ne parle pas du système de M. Thiers, il n'en a pas ; il aime le pouvoir, et s'amasse une grande fortune : Louis-Philippe veut gouverner seul ; mais c'est au moment où les difficultés du dehors sembleront s'aplanir, que celles de l'intérieur deviendront insurmontables.

Il y a longtemps qu'on a dit de M. de Talleyrand qu'il méprisait le mépris : M. Thiers est son élève et son émule dans ce genre. Comment se tirera-t-il de

cette position? Il finira le plus hâtivement possible cette session, pour arriver plus tard à la prochaine, qui verra, d'une manière ou d'une autre, la fin de son pouvoir ministériel.

12 mai.

Quel n'a pas été hier mon étonnement en voyant passer dans les Champs-Élysées le roi des Français, escorté comme jadis ces pauvres princes de la branche aînée, contre lesquels on a tant crié. L'escorte se composait de chasseurs, et de garde nationale à cheval ; un officier à la portière; il y avait deux ou trois voitures, dont une à huit chevaux.

Toutes les nouvelles qui nous arrivent du duc de Bordeaux parlent avec avantage de son extérieur, de sa grâce, de sa force, de son esprit et de son cœur. L'œuvre de Dieu ne reste jamais incomplète. Que le ciel en soit béni!

La discussion sur les monuments a commencé : tout porte à croire qu'elle sera vive contre M. Thiers; mais les cent millions seront votés par cette Chambre, qui a trop obtenu elle-même, pour ne pas être indulgente.

Il y aurait plus de véritable indépendance pour le pays dans une Chambre dont les membres recevraient un traitement, à moins de la composer uniquement de riches propriétaires indépendants; mais cette indépendance même pourrait avoir un autre genre d'inconvénient.

Le Plessis-les-Tournelles, 26 mai 1836.

Depuis longtemps je promettais à M. de Genoude de venir faire un pèlerinage sur le tombeau de cette femme angélique et distinguée, dont, à force de sentiments pieux et de résignation il a pu supporter la perte. Je voulus tenir ma parole ; et, il y a peu de jours, je lui mandai que j'allais arriver.

A une lieue de son habitation, vers la Maison-Rouge, on quitte la grande route de Provins pour se jeter dans une traverse qui doit être abominable à l'époque des mauvais temps. Autrefois une magnifique avenue d'une lieue environ conduisait jusqu'au parc; on lui demande aujourd'hui trente mille francs pour la rétablir ; et je comprends qu'il soit tenté de faire cette dépense afin de rendre l'approche de sa terre moins difficile.

Deux importantes tours flanquent le château du Plessis, que M. de Genoude a fait construire d'une manière aussi élégante que solide ; et de magnifiques fossés l'environnent à distance. Du haut des tours on jouit d'une des vues les plus étendues qu'on puisse désirer.

Avant d'arriver au château, on a déjà traversé une partie du parc par des routes habilement tracées, et bordées de lilas qui embaument. A la grille, à droite et à gauche, sont deux grands pavillons qui ont jusqu'à présent suffi à l'habitation de M. de Genoude, ainsi qu'à celle de sa famille et des amis qui viennent le visiter.

Il reste trois enfants à M. de Genoude, et le plus ardent de ses vœux serait que tous trois se consacrassent à l'Église. « Je le demande au ciel, disait-il ; « que me fait mon nom, et à qui importe-t-il qu'il soit « conservé? Je serais plus en repos sur le sort de mes « enfants, et j'aurais l'espoir de voir perpétuer par « eux l'œuvre que je commence. » Cette œuvre est la fondation d'une société de prêtres instruits, retirés dans cette demeure ; et aussi de laïques destinés à jeter des lumières au milieu du monde, et l'éclairer par des livres écrits sous la pensée d'une religion pure et élevée. C'est un grand et admirable projet. La difficulté sera de trouver des sujets ; et la partie qui, dans mon opinion, s'accorde le moins avec l'esprit de M. de Genoude est celle des hommes. Il les porte tous dans son cœur comme chrétien; mais il n'a pas encore assez l'habitude de les bien connaître et de les juger. Il les instruira ; il leur fera entendre la parole évangélique d'une manière élevée, hardie, toute à lui ; et chacun trouvera sans doute à puiser dans cette source féconde. La jeunesse l'écoutera avec intérêt et plaisir, et ses sermons seront suivis avec empressement ; mais il ferait plus d'impression, je pense, en s'adressant aux masses qu'en parlant aux particuliers. Doué d'une imagination ardente et d'un zèle non moins ardent, plein de son sujet, il espère trop promptement qu'on le suit dans la route où il marche, et il s'étonne trop vivement qu'on reste en arrière. « Je quitterais la terre sans aucun regret, « me disait-il l'autre jour; je bénirais le ciel de m'ap- « peler à lui. »

Quand M. de Genoude parle ainsi, il exprime fran-

chement sa pensée; puis, si vous le ramenez aux affaires de la terre, auxquelles il a su donner pour lui comme pour les autres une direction toute religieuse, il vous en parle avec une chaleur souvent indépendante de sa volonté; et que le temps et l'expérience modifieront encore. De là quelquefois la manière différente dont il est jugé. « Si je n'avais pas une re-« ligion aussi profonde, aussi puissante, disait-il, ma « nature serait mauvaise. » Peut-être a-t-il raison; sa nature n'est pas à la hauteur de ses pensées; et ceux qui ne l'ont connu qu'au début de la vie, ne songent pas assez combien est puissant ce sentiment religieux qui le domine. Toujours en présence de Dieu, je suis convaincu que, si quelquefois aux yeux des autres M. de Genoude paraît trop animé, trop incisif sur quelque grande question, il commet peu de fautes aux yeux du Tout-Puissant. Au surplus, il n'était pas ce qu'il est, et il n'est pas encore ce qu'il sera. Dans cette position, le chrétien doit craindre seulement la trop grande habitude d'avoir raison; et la première vertu du prêtre, c'est l'humilité, la deuxième, la charité; son zèle même ne doit jamais l'emporter au delà des limites de la bienveillance : trop de confiance en soi, est un danger pour soi-même comme pour les autres.

M. de Genoude est maintenant à la tête d'une grande fortune, et s'il en jouit, c'est dans l'espoir du bien qu'il veut faire. Le propre de son esprit est de pouvoir embrasser mille choses à la fois sans en abandonner aucune; et de mettre à tout ce qu'il entreprend une suite qui ne se dément jamais. Il a rendu de grands services à la cause royaliste. Ceux qui le

connaissent mal lui reprocheront trop de confiance en lui; mais d'abord sa confiance est en Dieu; et puis, qui a jamais fait quelque chose de grand, sans avoir une espérance qui conduit à la conviction dans la réussite? Il faut, pour être juste envers M. de Genoude, faire la part d'une situation que les circonstances ont grandie d'une étonnante manière. Si je parle aussi longuement sur cette existence et sur cet homme, c'est que le nom de M. de Genoude se trouvera inscrit dans l'histoire de l'époque.

On jouit chez lui d'une grande liberté et d'une grande aisance. Il n'y a aucune magnificence, mais on y trouve en abondance tout ce qui peut être utile; sa table est simple et bonne. Une femme d'un grand mérite, et dont l'inépuisable bonté s'unit à la plus extrême bienveillance, fait les honneurs de sa maison avec une recherche de politesse qui n'a rien de gênant. C'est la mère de M. de Genoude, qui ne quitte jamais ses petits-enfants. Elle adore son fils, ce fils dont elle est si fière, le seul qu'elle ait conservé d'une nombreuse famille, ce fils qui fait son bonheur et sa gloire. Elle veut que ce soit lui qui lui ferme les yeux à l'heure dernière; et, jusqu'à ce moment suprême, oubliant au tribunal sacré qu'elle est mère, elle se met aux genoux de celui qui alors devient pour elle le Dieu dont elle reçoit l'absolution. Rien n'est aussi touchant que le tableau de cette bonne mère entourant ce fils qu'elle chérit, des soins les plus affectueux. Ce dernier semble s'y résigner, parce que c'est une mère qui les lui offre. Les manières de M. de Genoude n'ont rien d'austère; mais elles portent avec elles tout le cachet d'un caractère grave. La fille d'un de ses frères, jeune

personne charmante qui a perdu son père et sa mère, est recueillie par madame de Genoude sous ce toit hospitalier.

Trois fils forment la famille de M. de Genoude. L'aîné est un enfant remarquable ; la douceur est empreinte sur ses traits, la pureté dans son regard. Il adore son père, et tout son désir est de marcher sur ses traces. Il écoute tout, remarque tout, et vous interroge sur tout. Le second, doué d'une étonnante mémoire, a un caractère peut-être moins facile, mais il le vaincra plus tard, par une force de volonté déjà très-marquée chez lui. Le troisième est un amour de physionomie, de grâce et de gentillesse; il est tout le portrait de sa mère; puisse-t-il lui ressembler en tout! Un ecclésiastique d'un grand mérite, et animé d'un zèle touchant pour les habitants de ce pays, M. l'abbé Grabut, dirige l'éducation des enfants, surveillés en outre par un répétiteur soigneux.

Il était quatre heures et demie, quand j'arrivai au Plessis-les-Tournelles : je me promenai longtemps avec M. de Genoude, heureux de causer avec lui. Nous allâmes au-devant de plusieurs personnes qu'il attendait; et à six heures et demie nous nous mîmes à table. Sa conversation est toujours animée, spirituelle, instructive, facile; à huit heures et demie la prière en commun; et vers neuf heures et demie ou dix heures, chacun se retire chez soi.

Le lendemain, c'était la Pentecôte, et nous entendîmes une grand'messe dans la chapelle du château. Qui dira le spectacle touchant de ces enfants, dont l'aîné a huit ans, et le cadet quatre ans et demi, servant, avec le recueillement le plus touchant, la messe

de leur père qui semble les présenter et les offrir à Dieu. Les bons paysans des environs, qui trouvent maintenant au Plessis tous les secours dont ils ont besoin, se montrent touchés de tant de sollicitude, comme de si nobles exemples. Trois mariages aujourd'hui ont été réalisés, et ce n'est pas trop présager, que d'annoncer d'avance tout le bien que fera dans cette contrée un zèle aussi éclairé que bien dirigé.

Le portrait de madame de Genoude, fait par Gérard, est dans la chapelle : elle est représentée montant vers le ciel avec les trois enfants qu'elle a perdus en bas âge, tandis que, dans un coin du tableau, on aperçoit les trois autres fils qu'elle a laissés auprès de son époux. Leur attitude est celle du respect, de l'affection et de la prière. Elle semble fière et heureuse de tout ce qu'elle voit ; et son regard bienveillant et tendre annonce qu'elle bénit tout ce qu'elle laisse sur la terre.

Le soir de la Pentecôte, M. de Genoude nous fit entendre un excellent discours plein de savoir et de pensées élevées. Ici tous les jours se ressemblent, animés de cette monotonie douce qui laisse l'âme plus tranquille. L'air qu'on y respire est si pur, que tout l'être s'en ressent. De si bons exemples font faire un retour sur soi-même, et cette pensée est un pas vers le bien.

Un quatrième enfant, un peu espiègle, mais gentil, est élevé avec les enfants de M. de Genoude : c'est le neveu de M. l'abbé Juste, supérieur de la communauté du Temple, de cet ecclésiastique éclairé que l'archevêque de Paris a donné à M. de Genoude pour le diriger au début de son ministère. On aime à causer avec M. l'abbé Juste ; et à la suite d'une conversation,

on est tenté de se croire un peu meilleur, parce qu'il a su vous inspirer avec douceur et conviction le désir de le devenir.

Il est arrivé ce matin avec sa mère qui a l'air de l'aimer tendrement; bonne et excellente personne toute en Dieu.

Madame de Beauregard, personne fort spirituelle et très-dévouée, se trouvait avec nous. Il y a de l'originalité dans son esprit, comme dans sa personne; son cœur est admirable.

Je n'ai jamais vu de spectacle plus touchant que celui de trois mères chérissant également leurs fils : madame de Lourdoueix, vrai modèle de tendresse maternelle et de bienveillance générale, se trouvait aussi au château.

Son fils, M. de Lourdoueix est l'ami intime de M. de Genoude. Cet homme supérieur, d'un esprit profond et élevé, dont le coup d'œil juste et perçant sait voir de loin, et juger si parfaitement, avait accompagné madame sa mère. C'est un deuxième M. de Genoude. A eux deux ils forment un tout parfait; les défauts de l'un disparaissent devant les qualités de l'autre. J'ai pour M. de Lourdoueix une affection vraie, et une appréciation sincère que je voudrais mériter à mon tour. Après avoir été franchement homme du monde, il a cherché et trouvé dans la religion, la force de sacrifices immenses. Tous les jours il va demander au ciel la résignation et le courage. La franchise et la chaleur de ses croyances sont un noble et utile exemple; il est de plus aussi sage qu'indulgent.

J'ai enfin à parler d'une personne que je ne connaissais pas, et que j'ai été enchanté de rencontrer,

d'une femme fort spirituelle, et dont la conversation est aussi piquante que vive, dont les idées sont élevées, les sentiments pleins de chaleur, les convictions profondes, qui a assez de supériorité pour être restée naturelle à travers de véritables succès, et des éloges mérités ; de l'auteur de *l'Athée* et d'autres ouvrages appréciés; de madame Pannier enfin, qui plaît à ceux qui ne font que la rencontrer, et qui doit attacher ceux qui la connaissent.

Ces lignes, écrites sans aucune étude, sont inscrites sur une feuille fragile; mais le sentiment qui les a dictées ne s'effaceront pas si facilement d'un cœur qui ne sait pas oublier; et qui conservera à ses amis le plus tendre souvenir, comme le dévouement le plus sincère.

Je pars demain, vivement touché d'un accueil si aimable, et l'esprit rempli de souvenirs qui me seront précieux à conserver.

4 juin.

Le duc de Fitz-James vient de prononcer à la Chambre des députés un discours des plus remarquables par l'élévation des pensées, la noblesse des sentiments, la force des raisons, et une véritable éloquence : c'était à propos des affaires étrangères. Il a fortement combattu l'alliance anglaise, contre laquelle je me suis moi-même toujours sévèrement élevé, comme contraire à tous nos intérêts. M. le duc de Fitz-James a su se montrer Français avant tout : il a vengé les opinions des légitimistes, en prouvant que leurs opinions étaient véritablement nationales,

et qu'elles soutenaient et défendaient tous les intérêts français.

Le temps rendra cette vérité incontestable visible à tous; et les trois quarts du chemin seront faits.

La Chambre était fatiguée quand M. de Fitz-James est monté à la tribune; mais tel est l'empire de la raison, qu'on l'a écouté jusqu'à sept heures avec la plus silencieuse attention, ce qui n'est pas ordinaire, surtout quand l'heure du repas a sonné. M. de Fitz-James a su se montrer modéré, en même temps que fort et parfois incisif. La véritable force ne s'éloigne jamais de la modération.

M. Thiers a répondu le lendemain, et il a aussi parlé le surlendemain : on ne peut lui refuser le talent et beaucoup d'esprit; mais il s'est vu forcé d'aborder franchement la question, en laissant de côté les intérêts généraux de la France, et en éludant adroitement les questions délicates, pour avouer que l'alliance avec l'Angleterre avait été la seule possible, et la seule qui convînt à la révolution de Juillet, parce que l'Angleterre était la seule puissance qui lui eût tendu franchement la main, tandis que les autres lui avaient témoigné plus que de la méfiance.

J'avais écrit à madame Dudevant pour la féliciter sur la fin de son procès[1], que j'avais apprise vague-

[1] Le tribunal, à la requête de madame Dudevant, a prononcé la séparation de corps, en ordonnant que ses deux enfants resteraient confiés à sa garde.

ment, quand cette lettre d'elle est venue me donner plus de détails.

« Merci mille fois de l'intérêt que vous portez à « ce qui me concerne. Si je ne vous ai pas écrit, « c'est que j'ai compté que les journaux vous fe- « raient plus clairement et plus laconiquement le « récit d'une affaire que je n'aurais jamais eu le temps « ni le courage de raconter à mes amis. C'est déjà si « triste et si ennuyeux d'en être l'acteur principal ! « *le National* et *le Droit* ont rapporté assez fidèle- « ment des faits que je désire que vous lisiez, si vous « ne les avez pas lus. Par eux vous serez au courant « de toute ma vie conjugale; et je serais bien aise que « vous connussiez catégoriquement cette histoire, « pour bien juger de la nécessité qui m'a entraînée « à plaider; détermination si contraire à la douceur « et au désintéressement dont j'avais fait preuve jus- « que-là.

« J'attends que mon mari prenne un parti. Il re- « fuse l'arrangement que j'ai encore eu la générosité « de lui offrir après sa seconde défaite. Il est tellement « aveuglé, qu'il prend ma modération pour de la « crainte. Il ne sera content, que quand il se sera en- « tièrement ruiné. Il y a eu ici réaction complète en « ma faveur. C'est là pourtant le père de mes en- « fants! Ne suis-je pas bien à plaindre d'avoir à triom- « pher de la sorte ! Il faut que j'aie mes enfants, afin « d'être à la fois leur père et leur mère.

« Je ne vous parle que de moi, c'est vous traiter en « ami. Avec un autre, je craindrais d'être déplacée; « mais vous êtes si bon pour moi, que j'use du privi-

« lége. Payez-moi de ma confiance, en me parlant lon-
« guement de vous et de vos enfants.

« Toute à vous de cœur,

« George. »

RÉPONSE A MADAME DUDEVANT.

4 juin.

« A votre silence prolongé, je m'affligeais, et je sentais que mon intérêt si sincère valait mieux que votre indifférence.

« Votre lettre m'a fait d'autant plus de plaisir, que vers le 25 du courant j'aurai quitté Paris pour plusieurs mois ; et j'espère bien avant, avoir reçu une fois de vos nouvelles.

« Je n'avais point lu les journaux dont vous me parlez ; et mon amitié ne pouvait se contenter de savoir aussi légèrement ce qui vous concerne...

« J'ai envoyé chercher aussitôt *le National*, dont je remarque souvent l'indépendance et la justice, bien que je ne partage point toutes ses opinions.

« J'ai été si content du compte rendu de votre procès, que je l'ai fait lire à la duchesse de Liancourt, ma nièce, et ce récit l'a fort intéressée ; elle n'a pas été moins touchée des pages inscrites dans la *Revue des Deux Mondes*. Je les lisais au moment où votre lettre m'est arrivée. Pauvre femme ! combien vous avez souffert, et que d'agi-

« tations ont rempli votre vie! Qu'ils viennent donc « vous accuser, ceux qui ne font aucune part aux cir- « constances au milieu desquelles l'existence vous a « jetée! A votre place, eussent-ils fait mieux?

« Le temps ramènera l'empire des croyances, qui « n'étaient qu'endormies, mais qui sont profondes au « fond de votre être, et dont votre âme ressent l'im- « périeux besoin. On verra où peuvent et doivent con- « duire, à travers tant de débris, un esprit supérieur, « un jugement sain, et une noble indépendance.

« Renoncez à parler du néant au milieu de vos in- « vocations : c'est faux de toute façon.

« Vous aurez fait du mal, sans doute, et beaucoup; « mais il vous est donné de le réparer, et de faire un « plus grand bien encore. Il restera prouvé un jour, « que votre talent tient à vous, et non à la ligne où « les malheurs et le temps vous avaient jetée. On « pourra vous plaindre, en vous admirant d'autant « plus, que vous aurez montré plus de courage; mais « on perdra le droit de vous blâmer.

« J'en rendrai au ciel de sérieuses actions de grâce; « votre cœur était un abîme et votre tête un chaos « qu'il appartenait à vous seule de débrouiller. L'a- « mitié seule vous laisse une impression durable; je « le sais, et j'y compte.

« Soignez bien l'éducation de vos enfants! La du- « chesse de Liancourt a vivement recommandé votre « fils, à ma prière, à un abbé fort sage et fort in- « struit qu'elle connaît, et qui est au collége où vous « l'avez placé. La vie et surtout l'éternité dépendent « du début.

« Ne craignez jamais de me parler de vous; rien

« ne m'intéresse plus. Votre conduite n'a rien qui « m'étonne, et il y a en vous de hautes et puissantes « qualités, que les circonstances montreront, et que « le temps, je l'espère, développera de plus en plus.

« Votre ami sincère,

« Le vicomte DE LA ROCHEFOUCAULD. »

6 juin.

Encore des conspirations, des poudres, et des cartouches au nombre de deux cent mille! Quelle sinistre position au milieu de ce calme apparent; que d'efforts actifs, permanents, terribles, pour renverser un trône, et tuer un roi! rien n'est capable de décourager les conjurés, ni la prison, ni l'échafaud. Il suffirait que le coup fut consommé, pour nous replonger momentanément dans de nouveaux troubles. Quelles ressources terribles n'annonce point un pareil développement de moyens? Cette pensée est effrayante pour l'homme qui réfléchit; et Louis-Philippe lui-même est trop avisé, pour ne pas en être ébranlé. Il doit passer de cruels moments au sein de la pourpre, et regretter d'avoir échangé une position si noble et si élevé, contre le carcan de toutes les misères, contre un trône sur lequel ses enfants ne s'assoieront jamais d'une manière solide.

Une fête brillante a été donnée à Tivoli en faveur des malheureux pensionnaires de l'ancienne liste civile; elle a rapporté net près de vingt-huit mille

francs. On doit à toutes les opinions cette justice, que l'esprit de charité les avait réunies sans distinction dans ce jardin.

Huit cents hommes ont été mis hors de combat de part et d'autre, dans les affaires qui viennent d'avoir lieu en Espagne, entre les Christinos et les Carlistes. Le triomphe est resté aux derniers : combien ne sont pas coupables les puissances qui entretiennent une guerre civile aussi acharnée! Et celles qui, par leur indolence ou par leur égoïsme, souffrent que le sang coule aussi inutilement, quelle responsabilité n'encourent-elles pas !

14 juin.

« J'ai eu de l'argent dans les mains, et je puis « prouver par témoins que je ne l'ai point gardé. » Langage du ministre de la guerre à la Chambre des députés. De telles paroles n'ont pas besoin de commentaire.

Le ministère, poussé dans ses derniers retranchements, a déclaré que non-seulement Alger ne serait pas abandonné ; mais même qu'on y enverrait tous les secours nécessaires. L'honneur français a parlé plus haut que l'intrigue.

M. Thiers a tiré habilement parti de l'espèce d'enthousiasme qui s'est manifesté dans la Chambre, à propos de la conservation d'Alger. C'est l'opinion générale qui a forcé l'esprit de cette Chambre si peu indépendante.

Le président du conseil s'est cru forcé d'annoncer

qu'il y avait eu division dans le conseil sur ce fait important. Il en résulte la nécessité d'un nouveau remaniement du ministère; et en présence des difficultés intérieures, le trône de Juillet est forcé de reconnaître son impuissance. L'égoïsme et le machiavélisme des gouvernements étrangers les lui aplanissent à l'intérieur.

19 juin.

Dans les discussions qui ont eu lieu ces jours-ci à la Chambre des députés sur le budget, M. Berryer a fait preuve d'une grande supériorité de talent ; on voit qu'il avait beaucoup étudié la question : aussi s'est-il montré aussi éloquent que profond, et l'impression qu'il a faite a-t-elle été grande.

Quel aveu de M. Laffitte! quelle critique de la révolution de Juillet!

« Si vraiment un déficit existe, a-t-il dit, au lieu « des nombreuses améliorations promises solennel« lement et attendues généralement ; et si ce déficit « est constant, je dois demander pardon à Dieu et aux « hommes, de la part que j'ai prise à la révolution de « Juillet. »

Rien n'est plus mémorable que ces paroles arrachées à la conscience de l'homme qui a le plus contribué à la révolution de Juillet.

Honneur à ce retour à la vérité!

Les aveux continuent, et sont bons à enregistrer, comme critique amère de la révolution de 1830, et réhabilitation de la Restauration.

C'est aujourd'hui le journal *le Bon Sens* qui parle :

« Il n'y a pas en France de patriote qui ne fasse le « même acte de contrition que M. Laffitte. »

C'est-à-dire, il n'est point de patriote qui ne demande pardon à Dieu et aux hommes d'avoir fait la révolution de Juillet.

Il est permis de se demander qui restera bientôt pour la soutenir? Apparemment ceux-là seulement qui, n'ayant rien quand elle est advenue, possèdent aujourd'hui une fortune considérable, ou des traitements qui leur donnent une grande existence; et encore est-il possible de croire que ceux qui ont acquis cette fortune, aimeront à la conserver ; en finissant par se détacher d'un gouvernement, qui compromet et use successivement tous les hommes qui l'ont le mieux servi, et auxquels il devait tout, jusqu'à sa propre existence.

Je trouve dans la *Gazette de France* du 19 un court résumé qui peint si parfaitement la situation du gouvernement et de la Chambre, que je le transcris littéralement.

« Ainsi, en se séparant, la Chambre laisse le gou-« vernement sous le coup et sous le poids : — 1° d'or-« donnances fiscales sans approbation législative ; — « 2° d'une majorité dénoncée au pays, comme com-« posée réellement de 178 fonctionnaires salariés ; — « 3° de lois de compte non rapportées, ce qui consti-« tue une déplorable irrégularité ; — 4° d'un budget « voté en déficit incontestable; — 5° d'un ministère qui « ne veut pas conserver son ministre de la guerre; qui « ne veut pas accorder l'amnistie, qui ne veut pas en-« tendre parler de réforme électorale, et qui s'est di-« visé de lui-même sur deux questions importantes :

« l'une de moralité, l'autre de politique, en face d'un « tiers parti, de doctrinaires irrités, et de gauche re- « pentante et menaçante. Ajoutez à cela la discussion « soutenue pendant deux jours entre la Restauration « et la révolution, dans laquelle M. Berryer a battu « M. Thiers à coups de chiffres et de raison ; plus, la « répudiation solennelle de M. Laffitte, on jugera du « chemin que les esprits et les faits ont déjà parcouru « en France, et celui qui reste encore à parcourir « pour sortir définitivement de l'impasse révolution- « naire. »

CHAPITRE III

Bonnes, 2 juillet.

Me voici encore une fois dans ce séjour de prédilection et de souvenirs, où je me retrouve toujours avec un vrai bonheur, au milieu de ces bons habitants que j'aime pour eux-mêmes, comme pour l'affection si touchante qu'ils me conservent.

J'ai suivi cette même route que j'avais parcourue à travers tant de difficultés, lors de mon retour de Saint-Sauveur, au moment de la révolution de Juillet. J'ai appris à Auch le nouvel attentat commis sur la personne de Louis-Philippe. C'est une triste pensée, que celle de vivre au sein d'une société qui renferme autant de séides prêts à commettre un crime, et décidés à y parvenir. Insensés qui nous gouvernez, étonnez-vous donc de recueillir les fruits que vous avez semés !

J'arrivai à Pau à cinq heures, par une chaleur de trente degrés au soleil; et j'y ai revu avec bonheur

le comte de Gestas, cet homme excellent qui passe sa vie à rendre des services. Il loge toujours chez ces trois sœurs béarnaises dont l'âme et les sentiments sont à la hauteur des plus nobles positions. Elles sont honorées et aimées dans la ville de Pau; et je fus vivement touché de l'accueil qu'elles me firent.

Pendant les trente-six heures que je séjournai dans cette ville, il y passa six courriers venant ou descendant d'Espagne; et un courrier envoyé par M. de Rainneval, l'ambassadeur français, attendait le retour d'une estafette qu'il venait d'expédier à Paris.

Il me confirma les succès toujours croissants des carlistes.

Bonnes, 9 juillet.

Mes jours se passent fort bien ; et je sens déjà le bon effet des eaux et de l'air du pays.

Je vis beaucoup seul dans ma chambre et dans les montagnes, livré à mes souvenirs.

Quelques détails me sont parvenus de Paris sur le nouvel attentat auquel Louis-Philippe vient encore d'échapper. L'auteur de cet attentat est un jeune républicain nommé Alibaud. Dégoûté d'une vie inutile et misérable, il s'était choisi un suicide qu'il croyait glorieux, et propre à rendre son nom immortel, en dirigeant ses coups contre celui que les républicains ont tant de sujets de haïr. Il a, dit-on, quitté Perpignan sa ville natale, avec l'intention d'accomplir son crime. A la veille de partir, il reçut publiquement un soufflet à la suite d'une querelle. Ses amis qui le savaient brave, s'étonnèrent de le voir supporter cet

outrage en silence, et comme l'offenseur continuait à le provoquer par ses paroles. « Voulez-vous que je « vous demande pardon? avait répondu Alibaud. J'y « consens; mais me battre.... Ah! j'ai autre chose à « faire. »

Il était depuis plusieurs mois à Paris, plongé dans la misère, et n'ayant pas même la possibilité d'acheter une arme pour accomplir son funeste dessein, lorsqu'il se décida, pour se procurer l'instrument du crime, à offrir ses services à un armurier, en se présentant à lui comme commis-voyageur.

L'armurier lui ayant confié des cannes-fusils, Alibaud les avait renvoyées quinze jours après, n'en gardant qu'une qu'il prétendait avoir perdue, et dont il se reconnaissait débiteur. Enfin, le 25 juin, à six heures et demie du soir, comme Louis-Philippe quittait le palais des Tuileries pour se rendre à Neuilly, il déchargea son fusil-canne dans la voiture royale, au moment où le prince se penchant à la portière, saluait la garde nationale. Un rapide mouvement en arrière sauva Louis-Philippe; mais la bourre resta dans ses cheveux. Aussitôt le coup tiré, Alibaud avait sorti de sa poche un poignard dont il cherchait à se frapper; mais la foule se précipitant sur lui, le lui arracha, et l'emmena au poste.

La Chambre des pairs s'est constituée en cour de justice, et on a procédé immédiatement aux interrogatoires.

Le procès d'Alibaud est commencé. Quel sang-froid dans le crime! C'est le résultat des doctrines prêchées et écrites par ces hommes qui prétendent au-

jourd'hui établir l'ordre! Ils n'y réussiront pas, quoiqu'ils fassent ; car les paroles de l'Évangile ne peuvent tromper, et la vérité est pour tous. Il est à croire que ce procès durera le moins possible, et qu'au moment où j'écris, cet homme d'un infernal courage est condamné. Quelle terrible leçon!

Si j'étais Louis-Philippe, je ferais grâce, puisque sa vie seule a été compromise : le sang appelle du sang ; et c'est en face de l'échafaud que de nouveaux criminels, hardis à venger leur complice, font le serment d'un nouveau crime, tandis qu'ils sont parfois tentés d'hésiter devant la clémence.

Alibaud a un type, et une physionomie à part. Il porte une longue barbe noire. Le discours qu'il a prononcé contenait un si horrible éloge de tous les crimes et doctrines qui enfantent les révolutions, que le gouvernement en a fait défendre l'impression. Le président de la Chambre des pairs s'est même vu forcé d'ôter la parole à l'accusé, tant était grand le scandale causé par ses paroles. Voilà où conduit le mépris de la vérité, et la pensée coupable de ne reconnaître que des principes de circonstance[1].

Bonnes, 14 juillet.

Nous avons fait avant-hier une charmante course, à une heure plus loin que Gabas, sur la limite de la France et de l'Espagne. Madame Thayer et sa belle-

[1] C'est M. Charles Ledru qui a été chargé de la défense; et jamais cet avocat distingué n'avait développé plus de talent, et prouvé plus d'éloquence.

sœur s'étaient rendues en voiture aux Eaux-Chaudes, où un très-bon déjeuner nous attendait : les hommes y étaient allés à cheval.

Assailli par de tristes pensées et de cruels souvenirs qu'avaient réveillés en moi la nouvelle de la mort d'une amie de ma chère Élisabeth, je marchais seul en avant de la société, indifférent à tout, si ce n'est au spectacle de cette admirable nature, tantôt riche et gracieuse, et quelquefois agreste et sauvage à faire peur. Nous marchions constamment entre deux immenses montagnes, sur le bord d'un magnifique torrent, que viennent gonfler d'admirables cascades qui tombent avec fracas du plus haut des rochers, en faisant étinceler leur écume blanche au soleil. Tantôt c'était une ravissante prairie, un chalet, un petit moulin pittoresque, des accidents remarquables, des précipices, des abîmes. Que de pensées surgissent à l'âme au milieu de ces vastes solitudes ! Quelques clochettes tintent au milieu des montagnes, au col de quelques moutons maigres, de chèvres hardies, ou de vaches aventureuses. Quelque chanson mélancolique vous dit qu'un enfant est là aussi qui veille et chante, ignorant des soucis de la vie.

Les habitants du pays sont généralement gais et spirituels ; quelques jolies filles aux larges épaules, à la taille bien prise, rapportent sur leur tête d'énormes fardeaux de foin que les hommes viennent de faucher. Le chemin, depuis les Eaux-Chaudes monte toujours; aussi, à la fin, la difficulté qu'on éprouve à respirer vous avertit que l'air est fortement raréfié. La route est fort mauvaise ; mais le préfet, M. Le Roy, vient de donner l'ordre de la tracer.

Nous avions eu tout le jour un temps magnifique; vers huit heures, un petit brouillard nous fit hâter notre marche pour rentrer à Bonnes.

« Il faut que notre victoire s'achève sans aucune « violation des lois, sans le moindre outrage à la pro- « priété, sans effusion d'une seule goutte de sang, « sans aucun crime devant les hommes, sans aucun pé- « ché devant Dieu ! » — Paroles d'O'Connel, adressées au peuple Irlandais dans un discours pour un projet d'association; paroles que peuvent répéter après lui, les royalistes français, car elles sont l'expression de leurs intentions et de leur pensée.

Un agent de police, après avoir été au nom de l'autorité supérieure, et armé de toutes les menaces, défendre l'impression du discours d'Alibaud, a reçu un démenti formel du journal officiel.

M. Thiers, président du conseil a combattu vivement la loi salique à la Chambre des pairs, au grand scandale des augustes auditeurs; et le *Moniteur*, en rapportant son discours à huit jours de date, lui fait faire l'éloge de cette même loi.

Lafayette et M. Thiers ont dit et imprimé que : « la « révolte était le plus saint des devoirs, » et M. Thiers, organe avoué du gouvernement, fait poursuivre la *Gazette de France* pour avoir dit que l'insurrection enfantait tous les désordres et tous les crimes. Quel beau thème pour M. Berryer, défenseur de la *Gazette*! Tandis que le gouvernement fait condamner par la Chambre des pairs les principes qui ont fait la révolution de Juillet, et formé le parricide, Ali-

baud, cet homme dont le sang-froid ne s'est pas démenti, meurt sur l'échafaud, après avoir demandé, dans sa prison, l'*Imitation de Jésus-Christ*, et M. Thiers est au faîte du pouvoir ; et le gouvernement demande de l'argent pour fêter l'anniversaire de la révolution de Juillet.

Point de milieu cependant : il faut être royaliste et catholique avec l'illustre Fénelon, ou républicain et athée avec Alibaud. Les doctrines nouvelles conduisent à l'athéisme religieux et politique par l'indifférence religieuse et politique ; et sans religion, il n'y a pas de crime. Pour nous, la révolte n'est jamais permise, et tous ceux qui se sont révoltés ou qui se révoltent sont coupables de fait, quelle que soit la forme ou le but ; car il n'y a qu'une vérité morale et religieuse. Vos doctrines, hommes coupables qui nous gouvernez, ont germé dans une tête forte, et Alibaud n'a été, suivant lui, que conséquent en disant : « le ré-« gicide est le droit de l'homme qui ne peut obtenir « justice que par ses mains. » Vous avez nié le devoir ; pourquoi voulez-vous que le criminel se soumette à vos lois ? Vous avez sanctifié la révolte ; il se révolte en se glorifiant de ce que nous flétrissons comme un crime. Vous lui avez dit que la majorité était la seule loi ; donc, au plus hardi ou au plus habile ! Vous avez préconisé les conspirateurs ; eh bien, il conspire comme vous.

Il vous a entendu crier bien haut que Charles X ayant manqué à ses serments, vous aviez été libres de de vous révolter. Que fait Alibaud ? il vous l'a dit : il conspire ; il se révolte contre celui qui, bien plus que le Roi, a manqué à ses serments. Si Charles X

se fût trouvé au milieu de la mêlée, en 1830, vous auriez élevé sur vos pavois, celui dont la balle meurtrière eût atteint ce noble cœur. Eh bien ! Alibaud, imbu de vos principes, a voulu se faire un nom, et délivrer son pays de votre roi.... Il meurt parce qu'il a échoué; et vous êtes au pouvoir, parce que le succès a couronné vos tentatives.

Vous avez beau vous agiter, la confusion morale est au comble.

Bonnes, 17 juillet.

Je suis allé hier à Pau, et j'étais de retour ce matin à Bonnes.

J'ai trouvé tous les buveurs sur la promenade, attentifs aux danses et aux chansons du pays.

A six heures et demie, après le dîner, une course a eu lieu. Vingt-cinq montagnards, tous vigoureux, bien pris et de gracieuse humeur, étaient rangés par M. Thayer et par moi, qui devions donner le signal. Il s'agissait de gagner trois prix de quinze, dix et cinq francs, en allant chercher à trois quarts de lieue environ, sur la cime d'une haute montagne, un drapeau que nous y avions placé. Au signal donné, véritable hourra, il fallait voir ces lézards à deux pattes, courant, bondissant, franchissant les précipices, les ravins, les haies, les sentiers les plus difficiles, et arrivant au pas de course au haut de la montagne qui est très-escarpée : les hauteurs de Bonnes étaient couvertes, à toutes les distances, des buveurs d'eau et des habitants du pays; l'intérêt était soutenu, sus-

pendu, partagé entre tous les concurrents. Plus d'un cœur parmi ceux de ces jolies filles battait de crainte ou d'espoir. Un beau montagnard qu'on appelait Fourcade, garçon aux formes athlétiques, d'une belle figure et d'une physionomie charmante, avait déjà gagné le matin la course des œufs.

Fourcade eut bientôt pris les devants, et conserva tout le temps son avantage. Nous les suivions des yeux; et quelques lunettes braquées avec soin, en nous permettant de voir tous les détails, ajoutèrent encore à l'intérêt de ces jeux. Fourcade avait pris un chemin qui paraissait plus long, mais il était le meilleur, car cet homme a autant d'intelligence que de force. Un second, rouge, petit, trapu, le suivait de près, mais toujours à la même distance ; un troisième avait aussi de l'espoir ; puis venait un quatrième, jeune homme de dix-sept ans, joli garçon s'il en fut jamais, annonçant beaucoup de vigueur; quelques-uns soutenaient la gageure ; d'autres découragés, étaient entièrement distancés. Enfin, au bout de dix-neuf minutes, nous voyons se dessiner à l'horizon, Fourcade saisissant le drapeau et sautant de joie ; puis arriver le second, le troisième, le quatrième ; après quelques moments de repos, ils repartent comme des traits, ramenant avec eux les traînards, et à peine étonnés des précipices qu'ils allaient franchir. Fourcade ouvre la marche; et, en peu de minutes, les vainqueurs reçus par une musique champêtre, viennent recevoir les prix qu'ils ont si bien gagnés ; leurs concurrents ne témoignent aucune envie, aucune tristesse ; tout au contraire, ils semblent partager la joie des vainqueurs.

Après une course aussi rapide, on devrait les croire

rendus de fatigue ; eh bien, ils rentrent dans Bonnes, précédés de la musique, et les vingt-cinq coureurs commencent ensemble une ronde ; ils gambadent tout comme si de rien n'était ; c'est à qui sautera le plus haut ; un repas avait été préparé pour eux ; toute la soirée les danses continuèrent, et ce matin ces infatigables montagnards se sont remis de grand matin au travail, après avoir pris seulement quelques heures de repos. Tout est rentré dans le calme, et chacun a repris sa vie habituelle.

Bonnes, 19 juillet.

Jusqu'où ne va pas la folie humaine ! C'était pourtant un homme d'esprit, mais à quoi sert l'esprit sans la raison qui le guide ou l'arrête? Il venait de perdre une femme adorée. Cette femme possédait la plus jolie petite chienne du monde qu'elle affectionnait particulièrement. Le mari est un philosophe tout aussi sensé, et tout aussi fou que mille autres philosophes. Il croit à la métempsycose ; et tout d'un coup se persuadant que l'esprit de sa femme était passé dans l'âme de sa chienne, il la fit soigner, lui donna des domestiques pour la servir, et lui assigna pour manger à table, la place qu'occupait sa maîtresse ; enfin il n'est pas de soins qu'il ne lui rendît, d'hommages qu'il ne lui prodiguât. Rira qui voudra de mon philosophe ; mais le fait est certain.

31 juillet.

M. Carrel, à la suite d'un duel avec M. E. de Girardin[1], est mort victime de ce point d'honneur auquel l'homme a tant de peine à se soustraire, lorsqu'il s'agit pour lui de prouver qu'il méprise le danger. Celui qui parviendrait à extirper cet usage barbare rendrait sans doute à la société un immense service. Le premier qui osera braver ce préjugé sera le plus courageux; mais la tâche est difficile, il faut en convenir.

Les amis de M. Carrel annoncent qu'il est mort sans une seule pensée religieuse. Espérons que cet homme, doué de grandes qualités, et d'un noble caractère, aura éprouvé un remords avant de paraître devant le juge suprême qui tient toujours le pardon suspendu sur nos têtes.

C'est une perte pour la société que la mort de M. Carrel, parce qu'il maintenait dans de sages limites un parti qui va bientôt, sans lui, les franchir. Nulle main autre que la sienne, n'est assez forte pour le contenir.

Bagnères-de-Bigorre, 17 août.

J'arrive d'une course que j'ai faite à cheval, avec mon fidèle Célestin, qui s'en est tiré mieux que je ne l'espérais. J'avais promis à mes amis de Cotterets et

[1] M. de Girardin a aussi été gravement blessé; les deux adversaires avaient montré un grand sang-froid, sans aucune animosité.

de Saint-Sauveur d'aller les visiter, et j'ai voulu tenir ma parole.

Arrivé à Cotterets, j'y retrouvai avec grand plaisir toute la compagnie de Bonnes. Il n'était bruit dans cette petite ville que de l'événement extraordinaire qui venait d'y arriver : Une jeune femme, jolie, vive, spirituelle, intrépide, voulut prendre, pour abréger sa route, un chemin épouvantable que bordait un précipice; malgré les instances de son guide, elle refusa de descendre; mais le passage était si difficile, que le cheval hésite; le guide le saisit par la bride, il recule, les jambes lui manquent, et les voilà femme et cheval roulant dans le précipice, au grand effroi des assistants. A quelques pas, la femme est arrêtée dans sa chute par un buisson : elle avait encore sa connaissance, et elle entendait parfaitement les cris de désespoir qu'on proférait d'en haut. Le cheval, moins rapide dans sa chute, arrive au buisson et entraîne de nouveau avec lui dans l'abîme la malheureuse femme. Comment y descendre? Enfin, animé par un motif aussi puissant, on parvient jusqu'en bas; et la première chose que l'on voit est le cadavre du cheval : on cherche avec désespoir celui de madame de... Pendant longtemps les recherches sont infructueuses; enfin on la retrouve sur le bord du gave, la tête entre deux rochers, et baignée dans son sang. On ne doute pas d'abord de sa mort; elle était immobile, inanimée. Un hasard la rappelle à la vie!... Un jeune étudiant était parti presque en même temps que la société dans laquelle se trouvait cette jeune femme. « — Attendez-moi, avait-il dit avant de partir à ses « amis, que je remonte chercher ma trousse. » On

le traite de fou. « — Tout ce que vous voudrez, « mais je ne marche jamais sans elle. » Sage prévoyance qui sauva cette malheureuse femme! il la saigna; et maintenant, que huit jours sont passés depuis cet événement, on l'attend au bal, où elle compte aller pour remercier la société de l'aimable intérêt qu'on lui a témoigné.

J'ai reçu hier la visite d'un cœur reconnaissant; c'est celle de Brod, artiste aussi distingué par ses sentiments et ses manières que par son talent, attaché comme premier hautbois à l'Académie royale de musique. Il vient de donner ici un charmant concert avec Franchomme, premier violoncelle du Théâtre-Italien, Il est impossible d'avoir poussé plus loin la perfection que ces deux artistes. On est fort amateur à Bagnères; aussi l'orchestre était-il digne de ces deux maîtres. Tout ce qu'il y a d'étrangers s'était porté dans la belle salle de Frascasti, et l'enthousiasme a été au comble.

Bagnères-de-Bigorre, 17 août.

Les affaires d'Espagne marchent vers un dénoûment qui ne peut longtemps se faire attendre. Dieu veuille que la révolution, dont le passage est toujours teint de sang, ne vienne pas écrire de nouveau une des pages sanglantes de son histoire avant le triomphe de Charles V! Sans doute, il peut encore exister chez ce grand peuple de l'ignorance et des préjugés; mais on doit espérer que le ciel regardera en pitié cette nation qui, au milieu du sommeil léthar-

gique de tous les peuples, conserve tant d'énergie, de foi et de fidélité. Oui, espérons que le ciel prendra sous sa protection ce prince, digne d'être roi ; et qui, en se jetant courageusement au milieu de l'Espagne, sans armes, sans argent et sans secours, s'est fié à la sainteté de sa cause, à l'amour de ses sujets et à Dieu avant tout.

La Constitution de 1812 est proclamée : les principales villes ont arboré le drapeau de la révolution ; le gouvernement de Christine est aux abois ; Charles V marche de triomphes en triomphes. Malheureusement il est entouré d'intrigues difficiles à déjouer, et peut-être soudoyées par ses déloyaux ennemis.

Là il faut encore que la révolution se montre odieuse et impossible, le juste milieu absurde et découragé, comme en France, et que le principe de vérité devienne à la fois pacificateur et sauveur, en conciliant tous les intérêts, et en arrachant la noble Espagne à tous les désordres, à tous les malheurs, et à toutes les horreurs de l'anarchie.

L'exemple de l'Espagne aura une grande influence sur la France. Louis-Philippe le sait ; mais il redoute une anarchie qui ferait écrouler son trône dans le sang ; aussi s'oppose-t-il à une intervention qui serait forcément en faveur de la révolution et de l'anarchie.

M. Thiers et ses adhérents, qui veulent le pouvoir, et craignent un retour vers le principe de l'ordre, poussent à l'intervention, directement et indirectement. Les partisans de Christine comptent sur lui : peut-être ont-ils leurs raisons pour cela. M. Thiers et Louis-Philippe sont conséquents tous les deux :

M. Thiers est révolutionnaire par conviction, tandis que Louis-Philippe ne l'a été que par nécessité.

Espérons que son adresse, sa volonté, comme sa persévérance, l'emporteront, dans cette occasion, sur les intérêts révolutionnaires de son premier ministre.

On parle beaucoup de la chute de M. Thiers, seul moyen de sortir de ce dédale. On dit que M. de Talleyrand l'abandonne, ce qui prouverait que la puissance de son ancien favori est au moins chancelante. M. Thiers a cru pouvoir se passer de son maître; mais le vieux diplomate en sait encore plus long que son élève.

Il paraît que, sur la question de l'intervention, les puissances sont décidées à ne rien céder. Il est temps qu'elles se relèvent de leur apathie.

Bagnères-de-Bigorre, 20 août.

Le roi de la finance est mort : Nathan Rothschild, le banquier de Londres, celui qui disposait du repos du monde, est descendu dans la tombe ; et il ne reste déjà de sa puissance que quelques ossements réduits en cendre. Dieu veuille avoir pitié de son âme! mais quelle époque que celle où la richesse seule est une puissance; et où l'égoïsme le plus froid décide en souverain des destinées humaines! Tout est à l'enchère : l'honneur comme la politique. L'Europe est devenue un vaste encan, où chacun songe à remplir ses coffres aux dépens du bonheur des peuples. Tout est à vendre.

Quand, après avoir désarmé les nationaux, à Madrid, tout paraissait être tranquille, on reçut, samedi

soir, la nouvelle de la proclamation de la Constitution à la Granja.

Paris, 11 septembre.

Le 9, vers quatre heures, je rentrais dans la capitale, après en avoir été absent deux mois et demi. Pendant ce court espace, que d'événements ! Des attentats, des conspirations, des armes, des poudres saisies, et tout ce qu'on ignore ! Une association de vingt-trois régicides : Alibaud, le premier en ligne, a péri ; il reste les autres à découvrir. Cinq mille ouvriers de la Société des Droits de l'homme passés en revue par leurs chefs, sous prétexte de conduire l'un d'eux à sa dernière demeure ; des sous-officiers, imbus des idées de liberté et de républicanisme ; des militaires arrêtés, d'autres surveillés, l'autorité s'effrayant avec raison d'un danger qui serait de tous le plus grand, en annonçant une désorganisation générale. Quand l'autorité elle-même s'est efforcée d'habituer la nation à supporter un trône illégitime, doit-elle s'étonner de ne rencontrer de moralité nulle part? Tout aujourd'hui dans le gouvernement tend à la confusion de toutes les idées, comme de tous les principes; et c'est au milieu de cette confusion nécessaire à son existence, que le pouvoir vit et règne, et que la société menace de se dissoudre, et de tomber en lambeaux ; l'égoïsme est son Dieu ; l'intérêt, son idole à laquelle elle sacrifie tout, sans songer au lendemain dont forcément elle reconnaît les incertitudes.

En Espagne, dans ce malheureux pays, que le principe religieux et monarchique peut seul arracher à

l'anarchie, voici une nouvelle révolution qui éclate : c'est l'arrivée de la reine Christine qui l'a faite ; des régiments ont déposé leurs chefs ; et un simple sous-officier est entré triomphant dans Madrid. La révolution ménage cette princesse jusqu'à ce qu'elle se sente assez forte pour la frapper : ce n'est pas le sang qui effraye la république ; et celui d'un roi est un digne holocauste à offrir sur l'autel de ses orgies.

Christine cède; car pour résister, il lui faudrait des forces qu'elle n'a pas.

En France, le ministère Thiers, devenu ministère de tiers-parti, et bientôt de révolution, pousse à l'intervention, et l'exécute sourdement pour forcer la main au roi des Français ; les ordres sont donnés et deviennent de plus en plus pressants.

La révolution a juré la mort de Louis-Philippe ; il n'a pas de plus chauds ennemis que les révolutionnaires. Si l'alliance de l'Angleterre l'entraîne vers l'abîme, les puissances du Nord forment un temps d'arrêt : intervenir en faveur de la révolution, c'est attirer sur ses bras tout le poids de l'Europe. Entrer en Espagne, sous les étendards de la révolution, ce serait gangrener notre armée et compromettre sa propre existence, en ébranlant l'Europe.

On n'interviendra pas ; le ministère Thiers tombe, et les contre-ordres sont donnés; mais après cela, on n'adoptera pas une politique sage et ferme. Rien d'élevé, rien de grand, rien de possible n'est donné au gouvernement de Juillet, condamné à mourir de sa belle mort, entouré d'impuissances qu'il ne pourra

surmonter, après s'être engagé dans des voies aussi fausses.

Voici un ministère doctrinaire revenu au pouvoir[1]. M. Molé préside, mais M. Guizot, ministre de l'instruction publique, est véritablement l'âme de ce ministère. Comment agira-t-il? Frappé d'inaction dès sa naissance, il ne fera rien ; car pour faire quelque chose, il faudrait casser la Chambre, et appeler à soi les royalistes, c'est-à-dire les gens d'ordre ; hors cela, rien de possible. Tout au plus, la révolution sera comprimée quelques jours ; mais pendant ce temps, l'exaspération et la rage de ceux qui conspirent ira croissante; et l'on doit tout en craindre.

La France assiste, l'arme au bras, aux débats actuels sans s'inquiéter du lendemain : elle ne songe pas plus au duc d'Orléans qu'au duc de Bordeaux. Pour le moment, tout repose sur Louis-Philippe, qui lui en impose jusqu'à un certain point. C'est un souverain qui lui représente une révolution entée sur les amours-propres, et à laquelle elle se cramponne, car elle ne veut pas de nouvelles révolutions.

Les conspirations sans cesse renouvelées disent assez, que les jours du souverain sont menacés. La France attend l'événement sans prévoyance et sans calcul.

J'ai toujours dans la pensée que quelque grande catastrophe renversera ce gouvernement à bases si fragiles. La république pourra bien nous apparaître; mais s'établir, je ne le crois pas : la Providence disposera de l'avenir dans l'exécution de ses décrets éternels : c'est aux sages et aux fidèles à s'y préparer.

[1] Ordonnances du 6 septembre.

La retraite du préfet de police Gisquet est un événement ; il tenait tous les fils, il était dévoué ; et M. Gabriel Delessert qui le remplace, enthousiaste de bonne foi du régime actuel, est trop honnête homme pour servir utilement ce gouvernement de roueries et d'escamotage.

J'ai trouvé les fonctionnaires généralement inquiets, découragés, ne croyant pas à la durée du pouvoir actuel, mécontents, poussés dans toutes les directions ; inquiets sur leur propre existence, comme sur celle du gouvernement lui-même.

A Bordeaux, j'ai fait connaissance avec un Anglais extrêmement riche, propriétaire du plus ravissant yacht que l'on puisse imaginer : j'allai le visiter à mon retour, et je fus reçu à bord par le capitaine et par son second, avec toute la grâce, toute la politesse possible. M. Gremhell est fort jeune, et d'une extrême vivacité ; il est petit, assez gras, a beaucoup de physionomie, parle assez difficilement français, mais il paraît fort aimable et il est extrêmement poli, ainsi que son second et son ami, le capitaine Blanchly, de la marine royale, qui est toujours avec lui, et lui sert d'interprète. Il y a un troisième officier, aussi de la marine royale, parlant bien français, d'une figure agréable et de manières élégantes.

Ce charmant petit bâtiment, que le propriétaire possède uniquement pour son plaisir, a vingt-cinq hommes d'équipage, et deux canons : une paire de pistolets et un sabre pour chaque matelot ; en outre plusieurs carabines et autres armes. Les meilleures pro visions sont à bord, avec un excellent cuisinier ; une

table toujours couverte des meilleurs vins en l'honneur des nombreux visiteurs qui arrivent à tout moment.

Le capitaine Gremhell est parti d'Angleterre sans savoir précisément où il portait ses pas; et il compte rester en course tant qu'il s'amusera. Je le crois bon vivant, et homme à ne pas se rassasier sitôt de plaisirs. On devine la vie joyeuse que l'on mène à bord ; mais ce qu'on ne saura jamais, c'est l'élégance, ce sont les recherches de tout genre de cette délicieuse habitation, si bien que la petite maîtresse la plus recherchée, en serait jalouse. J'engageai fortement mes aimables hôtes à faire une descente dans le magnifique bassin d'Arcachon ; et pendant mon séjour à la Teste, je donnai des ordres en conséquence, pour qu'on leur fît une magnifique réception.

J'avais abordé le yacht dans une modeste barque conduite par un seul rameur ; mais il me fut impossible de résister aux instances de mon nouvel ami; et force fut à moi de me laisser reconduire à terre dans son élégante chaloupe, montée par quatre matelots et un pilote. Nous volions. Je vis à bord une machine parfaitement simple, mais merveilleusement inventée, au moyen de laquelle un homme peut rester plusieurs heures au fond de l'eau, y respirant, y voyant, y marchant, libre de ses mouvements et de ses actions: l'air lui arrive de la surface de l'eau, au moyen d'une pompe à double mouvement.

L'homme employé à cet exercice est un gaillard des plus vigoureux ; et il ne court aucun danger dans ses excursions sous-marines.

Quelle confusion règne maintenant dans cette Amérique si vantée ! Voilà le sort réservé à tous les peuples qui, se séparant de la foi de leurs pères, cherchent purement à s'appuyer sur les doctrines humaines. Quelle grande et puissante leçon donnée au monde ! Dans ce pays de liberté, on fait main basse sur tous ceux qui parlent en faveur de l'abolition de l'esclavage ; et les traitements les plus rigoureux sont réservés aux esclaves qui invoquent la liberté. L'état présent du monde est un grand exemple, un terrible passage du désordre et de tous les abus, à une régénération qui sera d'autant plus complète, que pour échapper à tous les malheurs, les nations seront forcées d'invoquer le principe de l'ordre politique, moral et religieux, comme le seul sauveur possible.

17 septembre

La Révolution d'Espagne marche : il est de l'essence des révolutions de ne pouvoir jamais être comprimées, dirigées, et encore moins arrêtées par ceux qui les ont fomentées. Entraînés eux-mêmes plus loin qu'ils ne veulent, ils sont bientôt remplacés par des hommes de meurtre et d'anarchie. L'Espagne en est un triste exemple, devenu nécessaire à l'enseignement du monde. Celui de la France est déjà oublié.

J'avais pris plusieurs moyens, afin de faire sentir à Charles V la nécessité de rassurer les esprits espagnols contre toute idée de réaction ; voici enfin une proclamation qui remplit parfaitement ce but : le langage du prince est tout d'honneur et de loyauté. Il est si

religieux, qu'il doit produire un effet salutaire sur une nation qui tient fortement à la foi de ses pères.

On voudrait voir Charles V marcher enfin sur Madrid, pour arracher ses peuples au meurtre et à l'effroyable anarchie à laquelle ce pays est livré, en faisant triompher le seul principe qui puisse rétablir l'ordre sur des bases solides.

18 septembre.

Le ministère n'a pu encore se compléter ; les refus arrivent de toutes parts, et personne ne veut accepter la mission très-difficile de la guerre ; c'est à qui ne prendra pas *l'endos* de ce portefeuille. Le ministère, en n'osant pas, dès son début, adopter une marche ferme et assurée, éloigne tous les gens de cœur qui craignent de s'exposer, sans résultat, à toutes les incertitudes d'un manque de système avoué.

Nous avions dit : « Le ministère est impossible, à « moins qu'il n'appelle à son aide les hommes de « l'ordre, et pour cela il fallait de toute nécessité cas« ser la Chambre. » Pour avoir reculé devant cette nécessité, il est frappé de nullité dès son début ; et les démissions lui arrivent chaque jour.

Un ministère doctrinaire sans épée, est comme une poignée sans lame.

Quelle valeur d'ailleurs pourrait avoir un ministère appelé avec l'intention de comprimer la révolution, quand M. Viardot vient faire au public d'importantes révélations, en lui apprenant que MM. Molé et Guizot, chefs et âme de ce ministère, ont fait partie du comité

qui, en 1830, s'était chargé de provoquer des révolutions, soudoyaient de leurs propres deniers, et encourageaient de leurs efforts tous ces émissaires de désordres, dont ils dirigeaient la marche.

Voilà le Conseil général de la Loire-Inférieure qui refuse son concours au préfet ; le Conseil municipal de Toulouse qui refuse le budget au maire « pour faire « connaître au gouvernement, par cette voie légale, « que le maire a perdu toute confiance. » Cet exemple peut avoir une grande portée. Que fera le gouvernement? S'il recule, quel exemple! S'il passe outre et use de force; jeté bientôt dans les mesures arbitraires, quels en seront les résultats et les conséquences? Des embarras partout, et de salut nulle part dans la voie fausse dans laquelle on se croit obligé de marcher.

Montmirail, 24 septembre.

Encore une révolution et une constitution révolutionnaire...

Le Portugal a suivi l'exemple de l'Espagne, et dona Maria s'est forcément embarquée sur le char révolutionnaire remorqué par l'armée. Cela est d'un terrible et funeste exemple. On craint qu'il ne gagne l'Italie : tout fermente à Naples et en Piémont. Les puissances du Nord s'en effrayent, et non sans raison ; elles deviennent nécessairement plus exigeantes : il faudra se rapprocher ou briser avec elles : d'un autre côté, l'alliance de l'Angleterre devient tous les jours plus dangereuse et plus difficile ; Louis-Philippe est trop fin pour ne point le sentir ; mais que fera-t-il ? Son

trône et sa vie sont également menacés par la révolution ; cependant, pour la comprimer, il faut, je le répète, qu'il en appelle aux hommes de l'ordre, en se mettant courageusement au-dessus des conséquences de cet appel, au cas où l'intérêt social l'emporterait dans leur esprit. Il faut, de toute nécessité, qu'il condamne et combatte le principe de la souveraineté du peuple qu'il a invoqué pour saisir le pouvoir.

Je ne sais plus trop de qui sont ces lignes, où je les ai trouvées, qui me les a données ; mais elles sont empreintes d'une tellè sensibilité, que je les transcris ici; certain qu'une femme seule peut les avoir tracées.

« Il est pour les femmes un moment de délire que « l'être le plus aimé ignore, et qui serait le plus beau « secret de sa vie, s'il pouvait le deviner : c'est l'heure « de solitude qui suit une présence adorée, c'est l'in- « stant où, rendue à elle-même par la suspension « d'une félicité trop grande, l'âme s'épanouit et sa- « voure avec enchantement une joie naguère trop « puissante, presque pénible par son excès ; c'est l'in- « stant où la pensée timide s'élance, s'abandonne, se « livre ; où la passion s'exprime, où l'extase retrouve « la voix. Alors la vie s'illumine, notre cœur s'en- « flamme de mille clartés, comme un temple pour un « triomphe ; il se pare de toutes les gloires ; il brille « comme pour une fête. C'est un triomphe que d'être « aimé, et dans les transports de sa reconnaissance, il « élève vers l'objet de son culte, un hymne d'actions « de grâces, un hymne de bonheur et d'amour.

« Rester seule avec cette enivrante pensée : il

« m'aime... ce moment est peut-être le plus doux
« pour une femme, chez qui la passion la plus vive
« est toujours voilée d'un nuage de timidité ; c'est
« alors qu'elle aime, qu'elle ose aimer ! Elle est seule,
« sans témoins, car celui qu'on aime est toujours un
« témoin. En sa présence, l'âme est longtemps gê-
« née, son aspect nous jette alors dans un si grand
« trouble, sa voix nous fait tressaillir, son regard
« nous éblouit, sa pensée nous absorbe ; une émotion
« si violente est presque un tourment. Nous sommes
« alors la proie de notre bonheur, nous ne songeons
« pas à le savourer.

« Mais sitôt qu'un adieu passager nous délivre, no-
« tre âme magnétisée respire, elle s'exhale, elle re-
« trouve sa volonté, elle se comprend, elle sait qu'elle
« aime ; elle ne subit plus son amour, elle l'accepte,
« pour ainsi dire. Alors elle ose rappeler le maître qui
« vient de la quitter, elle ose l'invoquer, elle le ra-
« mène par la pensée, elle le retient, elle lui parle,
« elle lui confie toute sa folie, elle lui raconte son
« bonheur ; comme il n'est plus là que par un rêve,
« elle n'a plus peur de lui, elle peut être franche, elle
« lui dit tout. Seule, elle a plus d'amour qu'en sa
« présence ; seule, elle est plus à lui que sur son
« cœur. »

Jamais sensibilité plus vive, passion plus profonde n'a trouvé des expressions plus tendres ; jamais on n'exprima autant de passion avec plus de délicatesse, d'amour avec plus de pudeur. Heureux, mille fois heureux celui qui a pu inspirer une pareille affection, surtout s'il a pu en jouir sans remords. Il n'est pas de véritable bonheur avec le trouble de conscience,

les craintes et les regrets qui accompagnent toujours une affection purement humaine; l'ivresse du moment a toujours son réveil. Celui qui nie cette vérité, n'est franc ni avec lui, ni avec les autres.

CHAPITRE IV

Montmirail 4 octobre.

Voici une circonstance qui m'a été rapportée par un témoin oculaire. C'était lors de l'exécution d'Alibaud. « — Tu en viens, » disait un homme à la figure farouche et cruelle à un de ses camarades. « J'arrive trop tard, j'en suis fâché. » — « Va tou-« jours voir le lieu de l'exécution, » reprit son camarade. — « Qu'y ferai-je, il n'y a plus de sang mainte-« nant, le bourreau a tout balayé ! »

5 octobre.

Aujourd'hui m'ont été donnés par une personne bien instruite, des détails curieux sur l'inaugura-

tion de l'Arc-de-triomphe et sur le changement de ministère.

La résolution d'empêcher le roi de venir à cette cérémonie, et d'assister à la grande revue de la garde nationale, commandée d'abord, décommandée ensuite, a été prise d'après des avertissements nombreux autant qu'alarmants.

On assurait qu'un grand nombre de conjurés réunis, projetaient d'assaillir la tribune où serait le roi; et de le tuer dans le tumulte qui en serait résulté.

M. le duc d'Orléans et madame Adélaïde ont fortement appuyé le parti de renoncer à cette inauguration, et à la revue.

La reine, au contraire, combattait leur avis avec beaucoup d'énergie et de caractère. « Cette mesure, « disait-elle, fera le plus mauvais effet, et je suis per- « suadée que le danger est exagéré ; mais, s'il y en a, « que le roi monte à cheval ; j'y monterai avec lui, « et nous prouverons que nous ne savons pas reculer « devant de criminels conspirateurs. »

Pendant l'administration de M. Gisquet, on recevait à tout moment, de la police, les avis les plus alarmants. Ils venaient, à ce qu'il paraît, de gens qui voulaient au moins se faire valoir; car, depuis l'arrivée de son successeur, M. Delessert, les choses ont bien changé.

Louis-Philippe lui-même, était mécontent de cet excès de précaution, et il disait : « Celui qui a eu « dans la joue la bourre du fusil dirigé contre lui, « et qui a échappé à la machine infernale des boule- « vards, n'est pas destiné à mourir par la main d'un « assassin. »

Quant au changement de ministère, voilà ce qui s'est passé :

Louis-Philippe se fait rendre compte bien exactement des nouvelles télégraphiques. Celles d'Espagne annonçaient que M. Thiers pressait le général Bugeaud de se mettre à la tête de 25,000 hommes, pour entrer dans la Péninsule.

Fort surpris d'une disposition d'intervention contraire à sa volonté, et aux décisions du conseil, il fait venir sur-le-champ le président.

« — Votre Majesté, dit M. Thiers, me permettra de « lui prouver ma franchise, en lui reprochant d'en « avoir manqué dans toute cette affaire, et de n'avoir « jamais été de bonne foi.

« — Comment de la franchise, s'écria le roi furieux, « c'est aussi par trop fort ! » A la suite de cette scène très-violente, le ministre a donné sa démission, qui a été acceptée à l'instant.

Les autres ministres, qui n'étaient pour rien dans le coup de tête du ministre des affaires étrangères, et qui tenaient beaucoup à leurs places, voulaient absolument les garder ; mais ils ont été congédiés : messieurs du tiers-parti ne pouvaient aller avec M. Guizot.

Je viens d'avoir des détails assez intéressants sur l'Espagne, par un ex-ministre de la guerre de la reine Christine, qui est en fuite comme bien d'autres ; c'est lui qui a placé dans la carrière militaire les généraux Zumala-Carregui et Gomez. Le premier, dit-il, avait un grand talent d'administration, qu'il a montré d'une manière remarquable, en organisant merveilleusement l'armée de don Carlos; et si ce prince avait réussi, il

aurait été pour lui un excellent ministre de la guerre; mais il avait peu de talent comme général.

Gomez a bien plus de talents militaires; il en fait preuve depuis quelques mois, et il peut rendre de grands services à la cause qu'il a embrassée.

A entendre Isturitz, autre ministre de la reine, la cause de don Carlos ne pourra pas plus triompher que la cause d'Isabelle, et que celle des révolutionnaires. Ils ont tous assez de force pour se battre, et pour s'entre-détruire; mais pas assez pour l'emporter.

Il est donc vraisemblable que cette guerre acharnée se prolongera longtemps, d'autant plus que les Anglais feront tous leurs efforts pour entretenir un désordre qui leur profite.

Les nouvelles d'Espagne, bien que bonnes sous un rapport, ne marchent pas aussi rapidement qu'on le voudrait. Est-ce le résultat d'un plan, aussi bien arrêté que parfaitement conçu de Charles V, ou la suite d'intrigues, d'incertitudes, de trahisons, de fâcheux et perfides conseils? C'est ce que le temps seul pourra nous dire.

Montmirail, 15 octobre.

Je vais quitter Montmirail pour ramener le 20 mes enfants à leur établissement de Vaugirard. Il a passé vite, ce temps de repos; j'ai eu bien de la peine à me faire à la diminution de mes chers enfants; et mon cœur saignait trop cruellement pour jouir de cette réunion; plus tard, j'ai eu la force de remercier le ciel de ce qu'il m'a laissé.

Nous avons appris aujourd'hui l'échauffourée de Strasbourg. Je regrette d'autant plus ce coup de tête, que je conserve une affection sincère pour la duchesse de Saint-Leu, et que son fils est le coupable. C'est un jeune homme d'une grande énergie, mais on regrette de la lui voir employer à de semblables folies. Les souvenirs que l'on conserve à Napoléon sont réels; mais son nom comme pouvoir, n'est plus qu'une ombre passagère. Il paraît que les neiges et le mauvais temps ayant retardé les courriers, le gouvernement avait de vives inquiétudes[1]. Il y a eu aussi du bruit à Vendôme, dans un régiment; mais je suis convaincu que le résultat des tentatives de Strasbourg coupera court à tout ce qui avait pu être préparé.

Il est probable que les coupables seront condamnés, et que la grâce sera accordée au jeune Napoléon. Le triomphe du gouvernement est assuré : son heure n'a pas encore sonné.

Ma santé va de mieux en mieux, grâce aux ordonnances de madame Gélibert[2]. Je dois recevoir un de ces jours une nouvelle ordonnance pour terminer ma guérison, et je conserverai une éternelle reconnais-

[1] On a su depuis que ce qu'on appelait d'abord une échauffourée était une conspiration parfaitement organisée; que le non-succès n'a tenu qu'à un hasard; et que les conjurés étaient si nombreux et si haut placés, que le gouvernement n'a pas osé en publier la liste.

C'est toujours quelque chose pour un prétendant, que de faire parler de lui. Qui connait l'avenir?

[2] Cette femme si pure et si angélique, parfaite somnambule, m'avait sauvé la vie. Ne dormant pour personne, son mari lui-même a eu beaucoup de peine à vaincre sa timidité.

sance à cet excellent ménage, pour son intérêt aimable, ses soins parfaits, et ses utiles conseils.

J'ai vu debout avant de quitter Paris, le fameux obélisque de Louqsor. On critique le choix de la place qui lui a été donnée à si grand'peine, et à si grands frais. Je ne suis pas d'un avis si sévère, et puisqu'on n'a pas osé placer simplement à cet endroit des fontaines expiatoires du sang qui y a été répandu, j'aime autant cet obélisque que toute autre chose.

Il semblait que tout Paris eût voulu assister au triomphe de l'ingénieur, M. Lebas; aujourd'hui des couplets se chantent en son honneur et gloire. J'ai traversé la place au moment où cette belle opération venait d'être achevée. J'avais été empêché de m'y trouver, par la distribution des prix que je donne tous les ans à l'établissement du Gros-Caillou, fondé par madame de Tranz; et qui depuis tant d'années, est sous ma surveillance.

1er novembre.

Le général Gomez, chef de l'armée carliste, parcourt toute l'Espagne. Il est entré à Cordoue, et dans d'autres villes importantes, quoique entouré d'armées beaucoup plus nombreuses que la sienne. Cette course de plusieurs centaines de lieues partant du royaume de Navarre, est habile et extraordinaire; mais on n'en voit pas trop bien l'issue ni le résultat, puisque aucune province ne se soulève, et qu'on se contente de le laisser passer tranquillement.

Pendant ce temps, les carlistes assiégent Bilbao. Je

ne sais s'ils seront plus heureux que dans les siéges précédents; à la vérité ils ont maintenant plusieurs officiers de génie français, entre autres un de mon nom, le fils d'un député libéral, Gaëtan de La Rochefoucauld. La guerre est menaçante de tous les côtés ; on sent que les suites en seraient incalculables, et chacun fait des efforts, et même des platitudes, pour ne pas la commencer ; la disette d'argent est aussi une des grandes raisons qui empêche la guerre. Tout le numéraire de l'Europe est évalué à cinq milliards ; et sa dette s'élève à plus de trente-sept. L'Angleterre seule y est pour vingt et un milliards.

Voici des détails sur l'affaire de Strasbourg. Le fils de Louis Bonaparte est parvenu à séduire quelques troupes. Elles ont arrêté le préfet, et tenté d'arrêter aussi le lieutenant-général Woirol, commandant la division ; mais plusieurs régiments, restés fidèles, ont réprimé ce mouvement, délivré les prisonniers, et emprisonné le prince.

Le télégraphe n'a transmis que la moitié de la nouvelle, vu le temps brumeux; et cette moitié, c'était celle ou l'on annonçait le début menaçant de cette insurrection, à laquelle un régiment d'artillerie prenait part.

La moitié rassurante qui en annonçait la répression et la fin, n'est arrivée que le lendemain, par l'aide-de-camp du général.

Les ministres ont passé la nuit tout entière aux Tuileries, dans la plus vive inquiétude, partagée par tous ceux qui les entouraient.

Il paraît que cette sédition avait des ramifications

dans plus d'un endroit, car le même jour, même événement a eu lieu à Vendôme. Il n'a pas eu plus de suite, mais il a pareillement mis en émoi le gouvernement et la garnison de Paris. La garde municipale, et le corps des espions, ont été en mouvement pendant un ou deux jours.

On voulait faire juger ce crime dit de haute trahison par la cour des pairs ; mais M. Pasquier a supplié, comme président actuel de la Chambre, et sans doute comme préfet de police sous Bonaparte, de l'en dispenser. La première place aurait rendu de nouveau son rôle bien pénible pour ses forces épuisées par les longs procès précédents ; la seconde place aurait rendu ce rôle bien embarrassant, puisque l'arrestation du préfet de Strasbourg aurait rappelé celle de l'ancien préfet de police de Paris, sous l'empire : elle aurait fait sourire en faisant penser à la manière assez singulière dont M. Pasquier s'était laissé surprendre par le général Malet et ses partisans.

Cela me rappelle un dîner que faisait il y a une vingtaine d'années, M. le baron Pasquier, à côté de madame de Staël. Cette dernière oubliant la part que son voisin y avait eue, s'égayait beaucoup sur le ridicule emprisonnement et sur l'imprévoyance des autorités, à l'occasion de cette conspiration. On se doute que si le voisin riait, c'était du bout des dents.

On avait encore un autre motif assez vraisemblable, pour dispenser de ce nouveau drame la chambre des pairs. Beaucoup de ces membres ont été sénateurs, généraux, partisans de Napoléon et de sa famille ; il leur aurait été extrêmement pénible d'avoir à juger et à condamner son neveu.

On prétend que le roi lui-même n'est pas pour la condamnation, mais pour l'exil; on invoque en faveur de ce dernier parti, l'exemple de la duchesse de Berry exilée ; mais la ressemblance est loin d'être exacte. L'une, et c'est une femme, a été arrêtée par trahison, dans une maison où elle vivait cachée depuis plusieurs mois ; l'autre a été saisi les armes à la main, au moment où il tentait une insurrection, à la tête de soldats qu'il avait séduits.

On pourrait ajouter que la princesse avait travaillé pour faire remonter sur le trône de ses ancêtres son fils, qui n'en est descendu que par une révolution, tandis que le prince Louis voulait saisir un pouvoir auquel il n'avait pas droit.

Le gouvernement n'a pas osé juger le jeune Napoléon ; il a craint, par ce procès, de réveiller trop de souvenirs; et pourtant, en le mettant hors des droits communs, il semble lui reconnaître un droit de naissance. Personne, certes, n'eût voulu la mort du jeune Napoléon, et moi moins que personne; mais la condamnation eût paru une justice et qui se montre craintif, fait preuve de faiblesse. La conscience de sa propre force est, de la part d'un gouvernement, la seule chose qui impose aux peuples ; il est vrai que pour paraître fort, il faut l'être.

Probablement les militaires seront condamnés : et après on n'y pensera plus ; mais ce germe d'un mauvais vouloir, dans les sous-officiers de l'armée, ne sera pas éteint ; et là est un danger réel pour le présent, comme pour l'avenir. Cette tendance au républicanisme, agissant à main armée, devrait être pour les publicistes et les législateurs, un grave sujet de réflexion.

Un autre sujet de méditation non moins effrayant pour tous les États, c'est l'accroissement considérable des classes pauvres qu'il faut nourrir ; de ces classes qui, n'ayant rien à perdre, se jettent dans toutes les révolutions avec le seul instinct d'acquérir ; conduits par ces jeunes hommes dont l'éducation a développé toutes les facultés, sans leur donner la possibilité et les moyens d'en faire l'application. Tout bouleversement paraît aux uns un moyen d'acquérir ; et aux autres, celui de parvenir.

Tracy, 11 novembre.

O vous, créatures angéliques trop faciles à entraîner et à séduire, parce votre cœur est tendre; qu'aimer semble être toute votre essence; qui sentez trop vivement et ne réfléchissez pas assez ; dont les principes ne sont pas toujours assez assurés ; lisez cette lettre, et qu'elle vous serve de leçon !... Cette lettre est d'une personne malheureuse, née vertueuse, mais dont les passions sont violentes, et l'imagination exaltée ; dont la conscience parle haut, mais qui veut à tout prix l'étourdir ; et qui, entraînée, sans vouloir résister ni revenir, repousse avec une constance cruelle les sages conseils qui peuvent lui être donnés. Tremblez, femmes, de l'état de turpitude et de folie où vous pouvez arriver. Celle-ci a pourtant des qualités distinguées, mais elle a cru à sa propre force, et a dédaigné les secours que lui eût prêtés la religion. Les épreuves ne l'ont point ramenée : elle lutte contre elle-même ; troublée, tourmentée, agitée, elle se

refuse à aller demander des forces à Celui seul qui pouvait lui en donner.

« Beaucoup de courage et un peu de foi dans l'ave-
« nir, voilà ce qui peut seul retenir le cœur et empê-
« cher l'imagination de prendre cette vie pour le plus
« amer des calices. Tout est faux, tout est vrai dans
« ce monde, depuis l'intérêt le plus spontané, jusqu'à
« nos croyances les plus chères. Vous pouvez connaître
« des douleurs, votre cœur a été souvent brisé, et
« votre âme croyante a trouvé des consolations contre
« des maux irréparables ; mais vous ne savez rien des
« agitations d'une vie de femme, à qui tout chemin
« est interdit ; et qui, de lutte en lutte, d'espérance
« en désespoir, de larmes amères en prières ferventes,
« arrive au bord du précipice, à l'extrémité de son
« courage, séparée du monde qui lui a menti, dé-
« pourvue d'appui si nécessaire à son sexe ; seule,
« seule au bord de l'abîme, n'entendant pour tout
« bruit humain que le faste des honneurs, et la plainte
« de ses enfants. Il y a là, voyez-vous, tout un drame,
« drame où la vertu et le vice, le devoir et la nécessité
« se sont donné audience. C'est au coin de mon feu
« que j'essaye en vain de travailler avec une fièvre in-
« térieure qui me mine et m'exalte en même temps ;
« que le tableau de mon existence se déroule, sombre
« et énergique comme la vérité. Il y a plusieurs épi-
« sodes dans ce tableau, et je les saisis tous avec leurs
« nuances diverses, leurs promesses éclipsées ; j'y vois
« aussi l'avenir étrange avec ses serres sataniques ; et,
« seule, l'horreur du désespoir. Oh ! si quelque génie
« pouvait sortir des afflictions humaines, j'écrirais
« avec une plume de feu tout ce qui peut traverser le

« cœur d'une femme vertueuse, à qui le destin répète « ironiquement qu'il n'y a qu'un chemin pour ramas-« ser le pain de ses enfants : *c'est le vice*. Horreur ! « horreur ! mon âme se déchire, et en embrassant mes « enfants, il me passe d'étranges idées.

« On accorde à un condamné la liberté de faire ses « dernières demandes : ainsi, moi, pauvre femme, « quand je perds tout espoir, de m'écrier et de me « plaindre : Que faire de mon exaltation, que faire de « mon enthousiasme, que faire peut-être de l'élan de « mon âme ? Rien ; le pain de mes enfants est impos-« sible pour le moment. J'ai la volonté et la persévé-« rance pour leur donner une éducation. Oubliée « de ma famille, sans amis, abandonnée de tout in-« térêt, me voilà seule, employant mon énergie à « mépriser l'espèce humaine ; me révoltant contre les « moyens odieux qui procurent de l'or ; malade, dans « le paroxysme où vous me voyez, je ris, je veille et je « ne trouve plus de larmes pour me consoler... Si je « me relève jamais de cela, si le courage me venait de « l'excès du découragement où je suis, oh ! que je « rendrais grâce à Dieu ; mais mes enfants, à qui il « faut tout, mais les tortures que j'éprouve ! mais je « n'ai plus rien à mettre au Mont-de-Piété !... Mon « fils est malade, et moi je souffre tout le mal physi-« que et moral que Dieu dans sa colère a jeté dans ce « monde... J'ai de l'ouvrage et ne puis travailler... « la prière même m'est impossible. Priez pour une « femme née pour le bien, et qui doute d'elle-même ! »

Le tableau de tant de misères est déchirant ; mais combien de conseils ont été repoussés, avant que cette malheureuse personne en soit arrivée à un tel

degré de malheur et de folie ; injuste et ingrate, elle se refuse encore au seul remède contre tous les maux. Cause en partie de son infortune, elle se révolte sans se soumettre. On prie pour elle en la plaignant ; mais il est impossible de lui faire entendre le langage de la raison. Il est bien plus difficile d'y revenir que de ne jamais s'en écarter.

Durango, 12 novembre.

« Monsieur le vicomte,

« Un événement bien triste vient de nous plonger « tous dans le deuil. Le jeune comte Adolphe-Gaetan « de La Rochefoucauld, votre cousin, est mort dans sa « batterie le 28 au matin, au moment il pointait une « pièce ; atteint de deux balles, l'une à la tête et l'au- « tre à la poitrine. Sa perte a été vivement sentie par « toute l'armée, qui savait apprécier son noble dé- « vouement à la cause de Charles V, sa rare valeur et « ses connaissances profondes dans l'arme de l'artil- « lerie. Il avait déjà gagné sur le champ de bataille « la croix de Saint-Ferdinand, et un grade ; il n'a pas « quitté un seul instant, depuis le commencement du « siége, la batterie dont le commandement lui avait « été confié, jusqu'au moment il a été blessé mortelle- « ment. J'ai fait transporter son corps à l'église de « Zamudio, village situé à une lieue de Bilbao. Ses « funérailles y ont été célébrées avec beaucoup de « pompe ; un grand nombre d'officiers y ont assisté ; « et il était facile de lire sur leurs figures le regret « que cet événement leur causait. Sa Majesté a été

« extrêmement sensible à cette perte, et m'a chargé
« de le témoigner à sa famille. S. A. R. l'infant, qui
« se trouvait alors à Zamudio est allé prier sur sa
« tombe. Il emporte les regrets de tous ses chefs, qui
« avaient pour lui une affection toute particulière.
« On a été obligé de cacher sa mort à don Juan de
« Montenegro, commandant général de l'artillerie,
« dans la crainte que cette nouvelle ne fît sur lui une
« impression trop profonde. Ce général a été, le 26 au
« matin, blessé au bras gauche par un coup de bou-
« let dans la même batterie. Le comte de Casa-Eguia,
« ancien commandant en chef, a aussi été très-affecté
« de sa mort; on peut dire qu'il a été pleuré par tout
« le monde. Son corps a été placé par mes soins dans
« un caveau de la belle église de Zamudio, et sa bière
« a été fermée à clef. Le vénérable curé de ce village
« m'a promis de garder précieusement ce dépôt, afin
« de le remettre à sa famille, dans le cas où elle le
« réclamerait.

« Je n'ai pas osé annoncer cette terrible nouvelle à
« son père, quoique j'aie l'honneur de le connaître.
« C'est à vous, monsieur le vicomte, que je confie
« cette triste mission. Je ne puis m'adresser mieux
« qu'à vous, qui sentez tout le prix d'une telle mort,
« qui ne peut jeter qu'un nouveau lustre sur votre
« nom.

« Veuillez avoir la bonté de demander à sa famille si
« elle m'autorise à distribuer ses effets à quelques
« officiers français, qui n'ayant pas reçu de solde de-
« puis longtemps, se trouvent dans le dénûment le
« plus complet.

« Vous pourrez envoyer votre réponse à M. le marquis

« de Lalande, à Bayonne, qui se chargera de me la « faire passer.

« Veuillez recevoir, monsieur le vicomte, l'expres- « sion de ma haute considération.

« Le baron DE LOS VALLES.

Brigadier général et aide de camp de S. M. le roi Charles V.

MORT DE CHARLES X LE 6 NOVEMBRE

Sans la maladie de mon cher Stanislas, je serais parti sur-le-champ pour assister aux pompes funèbres de Charles X, de ce bon prince à qui l'on ne peut faire qu'un reproche, celui de ne pas avoir bien connu l'esprit de son siècle.

Plus capable qu'on ne l'a souvent jugé, il était très-propre aux affaires; il n'avait nulle paresse, et il voulait tout voir par lui-même : seulement il ne partait pas toujours d'un point parfaitement juste, et se vantait à tort d'une persévérance dans ses pensées, qui souvent résistaient à la lumière; et, après avoir marché péniblement pendant un certain temps, il revenait à son point de départ dès qu'il se trouvait en liberté.

D'ailleurs, les événements, tant d'aveux faits après coup, et des fanfaronnades anarchiques le justifieront bien mieux dans l'histoire, que tout ce que pourraient tenter ses sujets les plus dévoués. Je me mets à la tête de ceux qui l'ont le plus aimé, servi avec plus

de zèle : je l'aimais pour lui, je l'aimais pour la France; et certes, il n'a pas tenu à moi, à mes efforts, à mes conseils, à ma courageuse persévérance que son règne, commencé sous de si heureux auspices, fût aussi long que sa vie. Il est mort en chrétien, avec courage et résignation. Dieu veuille lui accorder la récompense éternelle réservée au juste devant son tribunal suprême, où tous les hommes sont égaux!

Un ou deux siècles plus tôt, et dans des circonstances moins difficiles, il eût été un second Henri IV, par sa bonté, sa grâce, ses manières charmantes, et par les mots heureux qui partaient constamment de son cœur.

Son règne bien court n'a pas été sans gloire, grâce à la mémorable conquête d'Alger. On n'en a parlé dans les journaux que pour la déprécier ; sous Napoléon, elle eût été portée aux nues, et comparée à la campagne d'Égypte, qu'elle surpassait par l'utilité, par la nécessité, et peut-être même par la difficulté. Il a montré jusqu'au dernier soupir, une piété douce et fervente autant qu'éclairée.

La mort de Charles X amènera vraisemblablement de nouvelles divisions parmi les royalistes : les uns reconnaîtront pour son successeur M. le Dauphin, en disant : il n'avait abdiqué à Rambouillet que par une extrême déférence pour son père, puisque personnellement il n'était nullement compromis ; — qu'il n'avait consenti à cet acte admirable de dévouement, que pour rendre la paix à la France, et que pour faire régner plus tard son neveu ; — que c'était un véritable traité, un contrat positif avec certaines conditions ; — que les Français n'ayant pas tenu ces conditions, le contrat

est devenu nul pour M. le Dauphin, qui n'a jamais ratifié son abdication, comme il a été nul pour eux.

D'autres royalistes diront avec raison, en faveur de M. le duc de Bordeaux, que Charles X et le Dauphin ont volontairement abdiqué en sa faveur; — que la France, que les royalistes surtout pensent qu'ils lui avaient réellement cédé le trône; — que lui seul peut réunir les partis, et ramener tôt ou tard la paix dans notre malheureux pays; — qu'il ne peut y avoir contre lui ni prévention, ni animosité; — et que, bien à tort, ces deux injustes sentiments existaient contre son grand-père et son oncle; — enfin, que ces deux princes lui ont formellement fait la cession de la couronne, dans un acte enregistré par les deux Chambres.

Voici une lettre de Goritz, contenant sur ce douloureux événement, des détails intéressants :

« Je ne croyais pas, en vous annonçant mon arrivée, « et une légère indisposition du roi, que j'aurais à « vous apprendre aujourd'hui la mort de ce vertueux « prince. Il n'est que trop vrai cependant que ce roi « si bon, si pieux, si éprouvé par le malheur, a remis, « aujourd'hui, à deux heures du matin, son âme en- « tre les mains de Dieu.

« Une maladie aiguë et pour ainsi dire foudroyante, « dont il avait éprouvé une atteinte à Tœplitz, s'est « déclarée le 4 novembre au soir; on a appelé en « consultation, hier matin, un médecin habile du « pays. On a envoyé chercher à Rédine, un homme « qui jouit d'une grande réputation; le docteur Bou- « gne n'a pas quitté un instant le lit du royal malade;

« mais tous les soins ont été inutiles. Charles X a con-
« servé jusqu'à la fin sa connaissance ; il s'est avancé
« vers sa dernière heure avec le calme et la confiance
« d'un vrai chrétien ; il a reçu les secours de la reli-
« gion avec une piété admirable ; il a béni sa famille ;
« il a répondu à la plus grande partie des prières, et
« l'évêque d'Hermopolis lui ayant parlé du pardon
« que Notre-Seigneur avait demandé pour ses bour-
« reaux : « — *Ah! dit-il, je pardonne de bien bon*
« *cœur à ceux qui se sont faits mes ennemis et, à*
« *plus forte raison, à ceux qui n'ont été qu'éga-*
« *rés.* » Il paraît qu'on l'a entendu plusieurs fois,
« dans le cours de ce jour suprême, adresser des
« vœux à Dieu pour le bonheur de la France, objet
« de tous ses souhaits, but de toutes ses pensées.
« M. le Dauphin et l'auguste famille ont porté ce
« matin leur douleur au pied des autels. La popula-
« tion de Goritz s'est unie par une tristesse visible
« au deuil de la famille royale. »

Mon père a fait insérer dans les journaux un article sur cet auguste personnage qu'il avait souvent été à même de juger dans l'intimité ; j'en transcris ici quelques passages :

« Pour la France étaient constamment tous ses
« vœux ; le bonheur des Français était à toute heure
« sa vive préoccupation. Jamais un moment d'é-
« goïsme ; jamais un retour sur lui-même ; pas une
« fantaisie, pas une dépense particulière n'absorbait
« même la plus légère partie de sa liste civile. Elle
« était, par lui, toute destinée à honorer le trône, et
« à soulager l'infortune.

« Lorsque je le pressais de faire dans ses palais, des « changements indispensables, des acquisitions con« venables, il me répondait, après une longue ré« sistance : — *Si c'est pour les manufactures*, OUI ; *si* « *c'est pour moi*, NON.

« Quelle preuve n'a-t-il pas donnée de sa généreuse « sollicitude pour les malheureux dans les derniers « moments qu'il passa à Saint-Cloud, lors de la révo« lution de Juillet.

« Un homme parfaitement sûr vint lui apporter du « trésor de la maison du roi, deux millions.

« Ils lui étaient bien nécessaires pour sa route ; ils « lui auraient été bien utiles dans les pays étrangers, « où il ne devait trouver aucune ressource ; ayant tou« jours employé la totalité de ses revenus en France, « et pour la France. Eh bien, il les refusa.

« Cette somme était affectée à payer des pensions, « et des secours aux trimestriers qui profitaient de « ses largesses : — *Je n'en veux point*, s'écria Char« les X, *ils ont une destination que je dois respecter;* « *qu'on les conserve avec soin*, *et qu'on paye avec exac-* « *titude*.

« Lorsqu'il faisait cette noble réponse, il n'avait « aucun moyen de fournir aux frais de son triste « voyage ; et il était forcé de mettre en gage son ar« genterie.

« Sa piété profonde, mais indulgente et douce, « rappelait celle de saint Louis ; et nullement cette « dévotion monacale et superstitieuse à laquelle ses « ennemis voulaient faire croire.

« Sa franchise, sa loyauté, son affabilité, son âme, « ses mots heureux, ses manières charmantes, lui

« donnaient avec Henri IV une ressemblance qui sou-
« vent frappait ceux qui l'approchaient.

« Comme il gagnait beaucoup à se montrer (les « hommes qui lui étaient le plus opposés en conve- « naient), je l'engageais souvent à visiter les hôpitaux, « et de grands établissements d'industrie : — *Je le* « *voudrais*, me disait-il, *mais cela m'est impossible;* « *occupé comme vous le voyez, du matin au soir, je* « *n'ai pas un moment à moi.*

« Effectivement, il travaillait toute la journée, soit « avec ses ministres, soit sans eux, cinq ou six jours « de la semaine, sans quitter son appartement; un « jour ou deux au plus, il sortait pour prendre l'air, « et faire de l'exercice en chassant quand il le pouvait; « et c'est ce prince qu'on disait si désœuvré, si adonné « à ses plaisirs, si fou de la chasse!

« Les déclamations sur sa dévotion n'étaient pas « plus fondées, je dois le dire, pas plus que celles sur « l'influence du clergé.

« J'ai été longtemps dans les conseils présidés par « le Roi, ainsi que dans sa confiance; et jamais cette « influence n'y a paru le moins du monde. Les pro- « testants même étaient souvent beaucoup plus favo- « risés que les catholiques.

« On lui reprochait un peu de faiblesse, et ce n'était « pas sans fondement; mais elle tenait surtout à son « excès de bonté, à son extrême répugnance à causer « à qui que ce fût la moindre peine, à un vif et trop « vif chagrin d'en voir aux autres.

« Il croyait que la faiblesse de Louis XVI avait fait « beaucoup de mal, et souvent il me disait, lorsque je « lui faisais quelques représentations : — *On verra*

« *que ce n'est pas mon défaut; et si je succombe, ce ne*
« *sera pas par faiblesse.*

« Cette idée dominante est un des grands motifs « qui l'ont porté aux fatales ordonnances.

« Mais plein de conscience et de loyauté, il ne « voulait pas violer la Charte ; il ne croyait point « manquer à ses engagements.

« Soit avant de monter sur le trône, soit depuis « qu'il a été couronné, il m'a bien des fois répété « avec l'abandon qu'il voulait bien me témoigner : « — *Je tiens à la Charte, j'y tiens fortement, d'abord* « *parce que je l'ai promise, et que je ne sais pas man-* « *quer à mes engagements; et ensuite parce qu'il serait* « *impossible de rien mettre à la place de ce contrat.*

« Digne frère de ce roi qui ne voulait pas faire « verser pour lui une goutte de sang, il a mieux aimé « perdre la couronne et se bannir de France, que de « faire à Rambouillet une résistance qui eût été bien « facile avec les troupes remplies d'ardeur qui l'en « pressaient, contre la foule en désordre qui arrivait « de Paris. Ceux qui conduisaient ce bizarre assem- « blage, et ceux qui voulaient s'y opposer, ont tous « depuis confirmé cette vérité.

« Le même sentiment qui dictait le plus grand des « sacrifices, la plus douloureuse abdication, a dans « l'exil, dicté toutes ses paroles.

« Il n'accusait personne, et excusait toute chose, « presque même la trahison : pour les uns, c'était de « l'entraînement ; pour les autres, la force des cir- « constances ; pour ceux-ci, des intérêts de famille ; « pour ceux-là, l'amour bien ou mal entendu de la « patrie.

« Jusqu'au dernier instant, il a été tendrement « attaché à cette patrie si sévère envers lui ; c'est « pour elle qu'il priait, c'est pour elle qu'il sou- « pirait.

« Ainsi faisait-il rougir l'ingratitude par son indul- « gence, après l'avoir fait triompher par ses bienfaits.

« Sûr de remplir ses intentions et d'exécuter ses « dernières volontés, je suis resté et je resterai le « plus fidèle ami de mon pays.

« A moi aussi il a témoigné de l'indulgence, lors « de la dissolution de la garde nationale. Ma démis- « sion l'avait affecté, parce qu'il la croyait contraire à « ses plans, et nuisible à ses projets ; il me l'a bientôt « pardonnée, et ne m'en a pas moins traité avec sa « bienveillance accoutumée. »

Le jeune Napoléon est parti, et il doit être embarqué pour les États-Unis, où toute la famille Bonaparte se rendra, d'après l'avis unanime des souverains. Dieu les tienne en paix, et pour eux, et pour nous!...

Je reste inconsolable de ne pas avoir vu la duchesse de Saint-Leu avant son départ ; du moins aura-t-elle connu mon intérêt dans cette circonstance douloureuse.

Il semble qu'en établissant ce précédent de mise hors de cause en faveur du jeune Napoléon, Louis-Philippe ait voulu, à tout hasard, préparer pour lui-même et les siens une sauvegarde : c'est agir de prévoyance, et jouer deux jeux à la fois.

Il vient d'y avoir double révolution en Portugal, et encore du sang répandu. Sans doute, les droits des

peuples doivent être respectés ; mais quand ceux-ci deviennent maîtres absolus, ils en sont les premiers punis, et l'anarchie se mêle toujours à leur règne.

Dona Maria a saisi un moment l'autorité, et bientôt après, elle l'a perdue de nouveau, aux cris de : « Vive la constitution de 1810 ! »

Rue de la Paix, il y a une maison plus que douteuse, où se réunissent, me racontait quelqu'un qui ferait aussi bien de n'y pas aller, les plus jolies femmes de la capitale, d'une réputation équivoque.

Une Anglaise charmante habitait la maison, et y faisait une grande dépense ; elle ne payait pas : le maître du logis s'imagine de l'enfermer dans sa chambre en la mettant au pain et à l'eau pour toute nourriture. C'est en vain qu'elle crie, appelle et se désespère ; personne ne vient. Enfin, par le trou de la cheminée, un couvreur entend des plaintes ; il entend appeler au secours, il descend de son toit, il monte dans la maison, se dirige vers la voix, et arrive à la porte de la chambre : il écoute, il appelle, il cause, il force la porte enfin, et délivre la prisonnière. Plainte est portée, et le propriétaire est condamné à une amende avec trois mois de prison.

La princesse de *** est à Paris, dénuée de tout secours, après avoir mené une vie plus qu'agitée : tout moyen est bon à qui a secoué tout remords ; elle vient d'accepter de servir comme modèle, et je connais la personne qui lui rend le triste service de la me-

ner chez le peintre qui l'a agréée à cent sous par séance.

La voirie de Montfaucon a attiré une telle nuée de rats dans un des quartiers de Paris, que plusieurs vieilles maisons menacent de s'écrouler ; toutes les poutres sont rongées. C'est en vain qu'on s'efforce de détruire et d'empoisonner cette vermine. Le moyen qui a le mieux réussi quant à présent a été de lui faire une guerre acharnée au point du jour, avec des torches et des dogues dressés au combat. Des amateurs élégants s'y rendent avec assiduité. On a tué jusqu'à près de quarante-cinq mille rats dans une seule matinée.

On donne dans ce moment à l'Opéra une pièce d'une grande immoralité, où toutes les choses les plus saintes sont mises en scène. Comment un gouvernement permet-il de semblables inconvenances, lui dont le premier devoir est l'enseignement des peuples ? Les paroles sont de Victor Hugo, qui fait aujourd'hui un si fâcheux usage des talents que Dieu lui a donnés en partage. Elles sont tirées de son ouvrage de *Notre-Dame de Paris* : mélange d'absurdités, de beautés, de talent et de monstruosités. La musique est de mademoiselle Bertin, fille du propriétaire des *Débats*. On dit du bien de cette personne ; mais une pareille association est fâcheuse !...

Lord Chesterfield vient de vendre le célèbre cheval Priam à M. T***, pour la somme de 91,873 francs. Quelle folie !

Le mariage du duc d'Orléans échoue partout ; et le prince en est pour ses avances. Grande leçon donnée

par l'Europe à la royauté de Juillet. Le duc d'Orléans a auprès de lui un parti actif qui s'efforce de lui persuader que c'est les armes à la main qu'il doit aller chercher une épouse; et que pour commencer, il fallait envoyer cinquante mille hommes en Espagne. Louis-Philippe connaît trop bien la situation de la France, et celle de l'Europe pour se laisser entraîner; et cette politique, qui eût pu, au commencement, être favorable à la royauté de Juillet, en profitant de l'enthousiasme populaire pour incendier l'Europe, est devenue impossible. Louis-Philippe a voulu d'un trône au prix d'une révolution ; mais il sait parfaitement que l'esprit d'anarchie renverse tous les trônes, et il veut conserver le sien.

Rien n'est encore arrêté pour le deuil de la cour [1]. On reste toujours entre le *quoique* et le *parce que*. Louis-Philippe ne veut ni de l'un, ni de l'autre; ou plutôt il veut des deux, voulant profiter de tout, en laissant à tous des espérances.

La reine Amélie voulait que l'on prît le deuil ; mais, malgré ses instances, il a été décidé que la cour ne le prendrait que si la mort de Charles X était notifiée, fût-ce par le roi de Naples.

Les curés de Paris viennent d'être mandés au château avec injonction de ne point dire de messe en noir pendant un mois. Puériles et futiles recommandations qui prouvent toute la faiblesse du gouvernement. Chez les peuples les plus sauvages, les prières pour les morts étaient un culte. Au reste, la mort de Charles X produit un grand effet, et l'on est fort agité au château.

[1] A l'occasion de la mort de Charles X.

Avec La Fayette est morte la souveraineté du peuple, et ce système éphémère de folies et bouleversements.

Avec Charles X semblent être enfouis dans la tombe les reproches que l'on adressait à la Restauration.

23 novembre.

Une crise terrible se fait pressentir dans le commerce, et elle éclate de toutes parts par des banqueroutes effrayantes qui portent le deuil et le désespoir dans un grand nombre de familles.

Dieu se sert de tous les moyens pour ramener les hommes à la vérité, sans eux et malgré eux. L'enseignement donné au monde de nos jours est grand. Je suis bien loin d'appeler les désastres et l'anarchie à l'appui de mes opinions toutes de conscience et d'intérêt national. Je me borne à constater les faits, ajoutant que tous ces malheurs arrivés ou prévus, sont le fruit et la conséquence inévitable de la révolution de juillet, et de ses principes. La France et l'Europe commencent à y voir clair. Attendons ; la Providence est là pour les bons, comme pour les mauvais.

Partout maintenant et dans toutes les opinions, commence à se faire sentir le besoin d'une réforme électorale. C'est la seule ressource aux plaies du moment. Si l'on y fût venu plus tôt, nous eussions moins souffert, et l'opinion générale eût fait justice de bien des erreurs.

Les démêlés entre la France et la Suisse sont terminés d'une manière assez peu honorable pour ces deux

pays ; et chacun s'est dit content, n'ayant ni la force, ni la volonté, ni la possibilité même d'avouer son mécontentement.

Cette discussion eût amené des troubles trop certains en Europe, pour que les puissances n'eussent pas les yeux ouverts sur notre politique; et que Louis-Philippe qui veut la paix à tout prix, n'eût pas tout fait afin d'y parvenir.

5 décembre.

Madame la comtesse d'Appony a paru à la cour des Tuileries, en grand deuil, à propos d'une présentation. La cour de Prusse a aussi pris le deuil ; et sans doute celle de Russie a déjà donné cet exemple de respect aux plus hautes convenances sociales. Le corps de Charles X, par ordre de l'empereur, a été déposé dans la chapelle impériale. Enfin les rois de l'Europe sortis de leur coupable sommeil, commencent à oser avouer le respect qu'ils portent aux seuls principes qui puissent assurer leurs trônes, et le repos de leurs peuples.

Ce courage posthume des rois de l'Europe, à qui le devons-nous ? Est-ce à leur propre énergie ? Non. Leur pusillanimité a répondu depuis Juillet; et il n'a pas fallu moins qu'un danger imminent menaçant tous les trônes, pour les arracher à cette léthargie.

L'empereur Nicolas a pu être contenu par l'exemple, et surtout par la conduite de ses voisins ; mais du moins ses opinions et ses sentiments ne sont restés inconnus ni suspects pour personne; et l'on pourrait peut-être attribuer à son influence, la conduite de

l'Europe, si l'on ne devait surtout y voir un signe de la faiblesse, et de la décrépitude du trône de Juillet, déjà vieux avant le temps.

Les souverains de l'Europe ont pu accepter Louis-Philippe comme un fait accompli, avec une révolution qu'ils auraient dû craindre ; mais par leur refus d'alliance avec le duc d'Orléans, ils montrent hautement qu'ils ne veulent lui reconnaître aucun droit de succession au trône.

Loin de faire un appel à l'Europe, et de me reposer en rien sur elle de notre avenir, je dis que la France doit se suffire à elle-même ; et il faut que cette fois sa raison comme son intérêt triomphent de tant d'erreurs et de mensonges.

Je veux avant tout la gloire et l'indépendance de la patrie ; elle seule peut fonder son avenir, et donner à son repos des bases durables.

Le chancelier de l'ordre de la Toison d'or a signifié à Louis-Philippe que s'il ne prenait pas le deuil de son cousin Charles X, l'un des membres, et ne faisait dire douze messes pour le repos de son âme, il serait condamné à une amende, et rayé des contrôles de l'ordre.

Le duc d'Angoulême a notifié aux puissances la mort de Charles X, sous le nom de comte de Marnes, voilà pour l'étranger ; à l'intérieur, il s'appelle Louis XIX, et en effet il est devenu roi après l'abdication de Charles X, puisque lui-même a abdiqué. C'est un moyen sage de faire taire beaucoup d'intrigues, et de soustraire le noble enfant du miracle, Henri V, à des influences dangereuses.

Villaréal a remporté une victoire complète sur Espartero. Ce succès a une assez grande importance. La confusion la plus complète est dans les rangs des Christinos; et la rage des révolutionnaires ne sert qu'à montrer leur impuissance.

Pendant ce temps, l'Angleterre fait de l'île de Malte un nouvel antre d'Éole, soufflant partout des révolutions; là est le centre de toutes les sociétés secrètes qui voudraient agiter le monde; la politique leur prête les mains, espérant par ce trafic honteux acheter son propre repos.

Charles V vient d'être condamné à mort par les cortès: c'est le cri d'agonie de la révolution, cri terrible, vœu régicide, qui associe la France, ou plutôt son gouvernement, à cet acte sacrilége.

7 décembre.

L'opposition jette partout le cri d'alarme, et sonne le tocsin; voulant conserver à tout prix les doctrinaires, et perpétuer les révolutions, en forçant à l'intervention en Espagne; elle montre dans toutes ses feuilles, Henri V arrivant en France après le retour de Charles V.

Après avoir longtemps soutenu qu'il serait odieux d'intervenir au sein d'une nation, pour lui imposer un joug; maintenant qu'ils voient la révolution aux abois en Espagne, ils veulent que la France envoie ses armées dans ce pays.

Il est évident que le triomphe de la légitimité en Espagne doit y précéder celui du même principe en France; mais l'intervention ne peut être faite qu'en

faveur de la révolution, dont Louis-Philippe ne veut pas plus, que n'en veulent les souverains de l'Europe.

Louis-Philippe placé entre deux feux, préfère celui qui présente pour lui comme pour les siens, le moins de dangers.

Sa politique n'a jamais été nationale; elle est toute d'intérêt personnel; et sa mort doit nécessairement amener une crise dont la durée est incertaine, mais dont le résultat est certain. Tant qu'il vit, les partis quelque furieux qu'ils puissent être, redoutent en lui, une certaine habileté qu'ils lui reconnaissent; les légitimistes le considèrent comme une nécessité, comme un passage; et les rois de l'Europe s'en servent pour museler la révolution. La France le regarde comme un gage de l'ordre et de la paix qu'elle veut à tout prix.

LETTRE A LA REINE MARIE-THÉRÈSE

« 10 décembre.

« Madame,

« Si je n'avais été retenu depuis plus de trente « jours par une maladie bien grave de mon fils aîné, « à peine entré en convalescence, je serais parti sans « retard, espérant arriver à temps, pour rendre les « derniers devoirs à un monarque, dont le souvenir « restera gravé à jamais dans un cœur qui lui fut si « profondément dévoué.

« Mon respectueux attachement pour Votre Majesté, « m'eût fait aussi un devoir sacré d'aller déposer à ses « pieds l'hommage de ma douleur, et celui de mon « admiration pour des vertus qui sortent toujours plus « éclatantes des plus cruelles épreuves. La vie de « Votre Majesté n'a été qu'une série de douleurs et de « sacrifices; et il semble que le ciel ait voulu ainsi « préparer votre royale personne aux hautes destinées « qui lui sont réservées.

« Fille du roi martyr, Elle a reçu pour mission « d'élever, de diriger, de protéger et de ramener « sur le trône de saint Louis l'enfant du miracle, « que la France recevra avec confiance, des mains « de la fille de Louis XVI. Par la sainteté d'une vie « sans tache, par ses vertus et par son caractère, « Madame est à la hauteur d'une aussi grande des- « tinée.

« La Charte, mal interprétée, et qui a causé nos « malheurs, a été détruite en 1830 par la révolution « qui l'avait imposée.

« Quinze années de divisions et de troubles sont tom- « bées dans le passé. Le testament de Louis XVI et son « immortelle déclaration du 23 juin 1789 sont les « seules bases possibles du trône d'Henri V; et Madame « n'a été conservée seule de la famille de Louis XVI, « que pour rattacher au souvenir de son père la chaîne « des traditions monarchiques, interrompues par deux « révolutions. Les principes de 89, sagement appli- « qués, eussent tout sauvé.

« Madame se mettra au-dessus des voies ordinaires, « pour n'écouter de conseils que ceux de sa conscience, « et ceux aussi de son cœur. La Providence est avec

« elle pour l'éclairer et la protéger. Madame aura le « courage d'éloigner de sa royale personne, ceux qui « malgré le dévouement que je leur suppose, sont un « objet d'inquiétude et d'antipathie pour les Français, « soit qu'ils aient un caractère religieux, ou seulement « un caractère politique. Ce sacrifice est nécessaire « aux intérêts d'Henri V, si intimement liés aux inté- « rêts de la France.

« La sagesse de Louis XIX, ses vertus, son amour « pour la France et son sublime désintéressement, « ont été au-devant de ce que la patrie, et l'inté- « rêt de son auguste neveu pouvaient lui demander. « Les actes de Rambouillet, inspiration d'un es- « prit royal, si sage et si prévoyant, ont sauvé la mo- « narchie, en offrant pour représentant d'un principe « nécessaire à la France et à l'Europe, un enfant dont « l'innocence laissait la révolution sans griefs, et con- « jurait toutes les passions. Les arrangements pris à « Goritz ont maintenu cette image d'espérance, et ré- « tabli parmi les royalistes, cette union qui est un « gage de succès.

« On sait en France et en Europe, que l'enfant du « miracle est dans la pensée de Louis XIX investi du « droit que les abdications de Rambouillet ont trans- « porté sur sa tête ; et votre auguste époux en conser- « vant pour l'intérieur le titre de Roi, a prévenu mille « intrigues qui eussent pu devenir dangereuses. Il n'y « a qu'une voix ici, pour approuver la mesure par « laquelle son autorité devenue plus imposante comme « chef d'une famille si illustre et si ancienne, a remis « à la Reine, une surveillance et une action qui ne « pouvait être en de meilleures mains.

« Il ne reste plus, Madame, pour rétablir l'ordre et « l'unité dans les rangs royalistes, qu'à faire cesser « une publication qui a paru inexplicable à tout le « monde ; c'est celle du journal *la France*. Cette « feuille a mis le désordre et la confusion dans nos « affaires, en prenant le pays à rebours, en contra- « riant l'œuvre providentielle, en remettant en ques- « tion ce que des actes authentiques avaient décidé; « en attaquant au nom de la royauté les défenseurs « les plus dévoués, comme les plus intelligents de la « cause monarchique; et en offrant ainsi à nos enne- « mis, des armes dont ils ont tiré un parti dangereux.

« On a dit ce journal soldé par Prague ; en effet, « il eût été difficile d'expliquer autrement son exis- « tence et ses nombreux envois, avec son peu d'abon- « nés. Sans doute, il ne recevra plus maintenant aucun « secours de Goritz ; mais ce n'est pas assez, et je m'u- « nis à vos serviteurs les plus sages, pour supplier « Votre Majesté de prendre des mesures, pour que ce « journal, qui a été si funeste à la cause sacrée que « nous défendons, soit supprimé. N'entravons point « la marche de la Providence : ce serait plus qu'une « faute. Madame me permettra-t-elle en finissant, « d'exprimer les espérances que le cours des événe- « ments autorise à concevoir. Nous touchons à la fin « d'un demi-siècle de révolution ; et le temps n'est « pas éloigné, peut-être, où Madame retrouvera la « France telle que Louis XVI, et telle qu'elle-même « l'avaient rêvée. L'époque des constitutions anglaises « et américaines est à sa dernière phase ; les sujets « égarés par toutes les fausses idées de philosophie « et de révolutions, reviennent aux sentiments fran-

« çais, et aux principes religieux et monarchiques ; la « république est en discrédit ; et si un événement « quelconque la rendait encore menaçante, elle ne « parviendrait jamais à s'établir. L'usurpation meurt « de mépris ; la France est honteuse et fatiguée « d'hommes qui l'ont trompée, qui l'exploitent. « Henri V paraît réservé aux plus hautes destinées ; et « le jour où Marie-Thérèse, son conseil, son égide et « sa force lui donnerait la main pour monter sur le « trône de Louis XVI, leur entrée dans Paris verrait « éclater une explosion de joie nationale qui serait « répétée du Rhin aux Pyrénées.

« C'est vers cet avenir de bonheur que tous les « efforts de ses serviteurs sont dirigés.

« Madame daignera-t-elle mettre aux pieds d'Henri V « l'amour, l'obéissance et le dévouement de l'un de « ses plus fidèles sujets ; à ceux de Louis XIX, l'hom- « mage de ma reconnaissance comme Français, et de « mon dévouement respectueux.

« Je suis,

« Madame,

« de Votre Majesté,

« le très-humble et tout dévoué serviteur.

Le vicomte DE LA ROCHEFOUCAULD.

12 décembre.

La guerre entre MM. Thiers et Guizot paraît une guerre à mort : tous les jours ce sont de nouvelles escarmouches dans les journaux. Chacun se prépare au combat; les Chambres sont le champ où la bataille doit se livrer.

Dans mon opinion, le ministère sera vainqueur sur la première question qui sera soulevée à propos de l'Adresse : celle de l'intervention. Le pays n'en veut pas, et les députés n'oseraient marcher contre sa volonté bien prononcée. L'opposition parle d'agitation dans le Midi ; mais les faits sont là pour prouver le contraire. La politique des royalistes est toute d'attente; et leur sagesse peut seule rendre l'avenir possible. Nos meilleurs auxiliaires sont ceux qui nous gouvernent, non qu'ils aient la pensée de venir à nous, mais parce que leur conduite, leurs fautes, leurs mensonges et leur inconséquence préparent le retour d'Henri V.

Instruments de la Providence, ils marchent en aveugles, vers un avenir qu'ils repoussent de tous leurs efforts.

Le nombre des faussaires condamnés journellement, est effrayant pour la société qui les voit sortir de son sein.

C'est, en France, un sur 113,655 habitants Or la population française s'élève aujourd'hui au chiffre de 32,060,934.

L'expédition de Constantine par le maréchal Clauzel est la triste miniature de la funeste campagne de Moscou. Sept ou huit mille hommes partirent d'Alger, et s'avancèrent courageusement, malgré des obstacles infinis occasionnés par les pluies abondantes, par des torrents passés à gué, tellement enflés, que plusieurs soldats s'y noyèrent; et, ce qui est singulier, par des neiges si considérables, et par un froid si vif, que dans une seule nuit plus de cent soldats moururent gelés. Les troupes arrivèrent sous les murs de la ville, exténuées, privées de provisions de toute nature.

On l'attaqua pendant trois jours avec des moyens insuffisants; le quatrième, voyant la résistance de la garnison et l'arrivée d'une multitude d'Arabes et de Bédouins qui menaçaient les assiégeants, on prit le parti de la retraite.

Ce fut une véritable déroute. Les souffrances de tout genre, ainsi que le désordre, étaient au comble : un général l'augmenta en se portant précipitamment auprès du maréchal Clausel. Le cri fatal, surtout chez les Français, de *sauve qui peut!* se fit entendre. Des provisions de toute espèce furent abandonnées. Des centaines de soldats restaient dans les boues, arrêtés par leurs blessures, par le froid et par la fatigue; ils demandaient eux-mêmes qu'on les laissât, aimant mieux mourir par le fer des ennemis que d'endurer les maux d'une pareille retraite.

Enfin l'armée est arrivée à Bone, diminuée de plus d'un quart.

MM. de Mortemart et de Caraman étaient venus à Alger comme curieux; et ils ont suivi l'expédition comme volontaires. Après bien des peines, ils en

sont revenus heureusement, ainsi que le duc de Nemours[1].

Ce triste événement va occasionner une guerre très-vive entre MM. Thiers, Guizot et tous leurs partisans.

Le premier accuse l'autre de ces désastres, par le refus qu'il a fait, dit-il, des forces suffisantes, et par les retards dont il a été cause.

M. Guizot répond qu'il a donné toutes les troupes demandées aux Chambres, et accordées par le précédent ministère, présidé alors par M. Thiers.

La lutte sera vive pendant la session qui s'ouvrira dans huit jours.

On s'afflige beaucoup de cette désastreuse expédition; mais il faut reconnaître que la plus grande partie des malheurs qu'elle a attirés sur notre armée, ont été causés par le temps épouvantable qui paraît en avoir empêché le succès.

Le maréchal Clauzel croyait à tort que Constantine était sans fortifications, sans troupes régulières, et sans aucun moyen de défense; au lieu de cela, elle était bien fortifiée, avec trois mille hommes de bonnes troupes, des canonniers, et des fusées à la Congrève. Nul doute que ce ne soit une attention de nos chers alliés les Anglais; ce n'est pas le dernier service de ce genre qu'ils nous rendront.

C'est une grosse affaire que la déplorable histoire de la déroute de Constantine. Est-ce ainsi que nos ministres se permettent de jouer avec l'honneur de la France, pour écraser un homme[2] dont ils redoutent le caractère?

[1] Deuxième fils de Louis-Philippe.
[2] Le maréchal Clauzel.

Le maréchal Clauzel a obéi comme soldat; mais il doit, comme chef et comme Français, rejeter ces désastres funestes sur ceux qui les ont causés par leur parcimonie, et leur mauvais vouloir.

C'est une triste manière pour nos ministres, de se présenter aux Chambres en pareille occurrence. Le général en chef doit parler et se justifier. Que diront ceux qui l'ont jeté dans une position aussi fausse, avec sept mille hommes pour une semblable expédition, tandis que chacun sait que les demandes du maréchal ont été repoussées? La France est pour lui : que dira et que fera le pouvoir? sa justification est difficile.

Espérons que l'honneur de la France parlera; et que bientôt il sera vengé par un nouveau succès.

Les récits des désastres de l'expédition de Constantine navrent l'âme. Maréchal, généraux, officiers et soldats, tous ont rivalisé de fermeté, de zèle et de courage; il a fallu presque un miracle pour sauver les restes de cette expédition aventureuse, commencée avec une si grande imprévoyance, quoique conduite avec talent par le maréchal Clauzel, qui ne voulut pas désespérer de la fortune de la France, et de la valeur de nos soldats, bien qu'il eût à lutter contre les éléments déchaînés, en même temps qu'il avait à vaincre les obstables que la guerre entraîne toujours après elle.

Mais qui racontera ces misères, ces morts, ces blessés achevés, ces traînards écharpés, ces hommes morts de froid et de faim, les pieds gelés? Au milieu de cela, cette valeur française, ne se décourageant jamais; et ces soldats, vrais géants, revenant à Bone après avoir vaincu des difficultés qui paraissaient insurmontables!

M. le duc de Caraman, parti en simple amateur à l'âge de soixante-dix-sept ans, s'est associé à toutes les fatigues comme à tous les dangers, en continuant une réputation justement acquise. Il a su résister à tout, et est revenu à Toulon se portant à merveille, admiré et apprécié par tous ses compagnons d'infortune, qui s'étonnaient de trouver à cet âge autant de force morale et physique.

M. de Mortemart n'a point étonné ceux qui l'avaient connu à la guerre, et qui ont retrouvé son sang-froid et son énergie.

M. de Sainte-Goud, frère d'un jeune homme intéressant mort l'an dernier à Bone, est parti en amateur et est mort de maladie. Pauvre mère, elle perd en un an deux de ses enfants! Il lui reste une fille digne d'essuyer ses larmes.

22 décembre.

On ne parle que de la chute des doctrinaires; M. Thiers est impassible. Une nouvelle expédition contre Constantine, au mois de mars paraît décidée : l'honneur de la France le commande, bien qu'il puisse lui en coûter.

On croit au retour du maréchal Soult au ministère.

Un député se trouvera-t-il enfin pour demander compte au pouvoir du sang de ses enfants si témérairement versé, et de tant de millions si inutilement dépensés?

En attendant, M. le duc de Nemours vient de poser à Alger la première pierre d'une mosquée. Mauvaise

copie de la politique anglaise. Doctrinaires français, ne comprendrez-vous jamais que l'indifférence en matière de religion, conduit à n'en avoir aucune ; et avez-vous oublié ce que devient un peuple qui tue ses rois, et renie son Dieu?... Il faut des désastres de tout genre et des flots de sang ; il faut le despotisme pour ramener les peuples à la raison.

Le bras du despote manque; et tandis que vous vous êtes rendus les avocats de la liberté la plus étendue, deviendrez-vous les apôtres du despotisme, hommes sans autres principes que celui de la nécessité?... Vous entasserez débris sur débris; mais il ne vous est pas donné de rien élever qui reste après vous; la chute de vos œuvres précédera votre défaite; et vous périrez moralement, accablés sous les débris que vous aurez amoncelés.

25 décembre.

La réception de M. Guizot à l'Académie est un événement important. Il y a beaucoup d'éloquence et de talent dans son discours, mais ce discours met à nu la politique, la morale, la religion et la doctrine de ces hommes qui, en parlant de tout, et en semblant tout connaître, ne font que tout embrouiller, avec la prétention de faire sortir du chaos une vérité nouvelle; et une lumière toute de circonstance et de nécessité.

Ils ont trop bien réussi à plonger momentanément le monde dans cette espèce de chaos; mais la seconde partie de leur tâche est plus difficile à remplir ; ils n'atteindront pas leur but.

Apôtres de toutes les philosophies, les doctrinaires

resteront sur le champ de bataille. Le monde a soif de raison, de repos et de vérité.

Nous passerons peut-être sous la loi du sabre ; la main du maréchal Soult, quelque vigoureuse qu'elle soit encore, est bien vieille pour le manier longtemps ; et nous aurons à compter les jours de ce nouvel ordre de choses. En attendant, les hommes et le monde s'éclaireront. Il faut du moins l'espérer.

Encore un attentat contre la vie de Louis-Philippe, au moment où il se rendait à la Chambre des députés pour la séance royale.

A quelques pas du guichet des Tuileries, trois jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans, armés de pistolets et de carabines cachés, stationnaient derrière la garde nationale ; un coup de pistolet part : la balle glisse sur les panneaux doublés de fer de la voiture royale, elle traverse la glace et sort par celle de devant, qu'elle brise. Les éclats de verre égratignent les deux jeunes princes ; la tête du roi des Français était penchée comme d'habitude pour saluer la garde nationale ; et la balle a dû passer à quelques lignes de son visage. On n'ose pas crier au miracle, car ce prince s'occupe trop peu de la Providence, pour que la Providence le protége ; mais il est un moyen destiné à l'accomplissement de ses grands desseins. Henri V est à peine âgé de seize ans et demi, et les esprits ne sont pas encore mûrs. Il faut plus de temps aux événements qui se préparent, et aussi plus d'expérience aux hommes. Ils ont à revenir de bien des préjugés !

Louis-Philippe a été applaudi en arrivant à la Chambre, où la nouvelle de l'attentat venait d'être apportée. Ce mouvement était naturel ; il y a de la générosité dans le cœur des Français, et le crime leur fait horreur.

L'opposition se concentre et se discipline ; celle de gauche va se joindre au tiers parti pour abattre le cabinet doctrinaire. M. Thiers est aujourd'hui impossible ; et il est à parier que ce premier ministre achèvera de se perdre dans cette session, emporté par des passions sans frein, et sans principes assurés. On ignore encore, si le ministère aura la majorité ; je le crois ; le talent de M. Guizot à la tribune lui servira de moyen pour parer les coups ; il est nécessaire au pouvoir ; et, en résumé, l'attentat d'hier sera favorable au ministère.

29 décembre.

Je viens de passer une heure avec le chevalier Guignard, chargé de la surveillance du duc de Bordeaux, et qui arrive directement de Goritz ; il repartira sous peu de jours.

Il m'a donné sur le prince les détails les plus satisfaisants ; comme aussi sur son éducation et son instruction, les renseignements les plus rassurants.

Le prince est instruit et aime le travail : son esprit a devancé son âge, et il a vingt ans pour la raison ; il juge parfaitement les personnes qui l'entourent, il montre un grand intérêt, et un profond amour pour tout ce qui regarde la France. Il demande les plus

petits détails sur les hommes et sur les choses, qu'il juge avec un esprit aussi fin que juste; rien ne lui est étranger, il voit tout de haut, et ses réflexions annoncent autant de profondeur que de sagacité. Il n'aime pas les flatteurs, et il est difficile de le tromper. Une personne qui lui donnait des leçons, ayant voulu profiter de l'occasion pour l'entretenir de politique, le prince lui imposa silence à plusieurs reprises, et comme cet individu revenait à la charge : « Je vous « ai dit, monsieur, que vous étiez ici pour me don- « ner une leçon, et non pour me parler politique. « — Mais, Monseigneur, je remplis un devoir. — Je « ne l'entends pas ainsi, Monsieur; et si vous conti- « nuez, je me verrai forcé de vous exclure de ma « chambre. »

L'individu n'y revint pas.

Le prince tire parfaitement des armes, et bien du pistolet; il monte à cheval à merveille, et est d'une grande hardiesse. Il est très-vif, très-décidé ; il aime la vérité, et distingue ceux qui la lui disent. En tout, son éducation marche à merveille. L'évêque d'Hermopolis, chargé de la partie morale, développe, avec sagesse et fermeté, cet esprit si avancé. L'abbé Trébuquet, homme fort instruit, dirige en partie les études.

La religion du prince est franche et éclairée : son cœur est excellent, sa santé est parfaite. Son Altesse Royale a beaucoup grandi. On remarque en elle une force extraordinaire, et autant de vigueur de corps, que d'intelligence. Le comte de Bouillé, qui surveille aussi l'éducation du prince, a autant de tact que d'esprit. La vie du prince est réglée; et sa journée se partage entre les exercices du corps, et ceux de l'esprit.

Il est laborieux, et aime à s'instruire; son éducation militaire est aussi fort soignée. Un jeune officier distingué est chargé de cette partie; le prince a un goût prononcé pour l'état militaire; tout ce qui s'y rattache lui cause autant de plaisir que d'émotion, et il commanderait aussi bien un régiment, qu'un peloton. Rien ne lui est étranger, il entre avec plaisir et intérêt dans les plus petits détails; et sa tendresse pour Marie-Thérèse égale sa confiance ainsi que son respect.

Assez indépendant de caractère, il a autant de déférence que de soumission pour Louis XIX, qui l'aime comme un fils, et qui a reporté sur cet enfant royal toutes ses pensées, tout son intérêt, et toute son ambition. Sa Majesté ne vit que pour ce jeune prince dans l'avenir duquel il a mis tout le sien; si, dans l'intérieur, il a pris le titre de Roi, c'est uniquement dans l'intérêt du duc de Bordeaux, auquel il veut apprendre à obéir, afin qu'il sache un jour commander; c'est aussi pour modérer une énergie qu'il faut un peu comprimer, avant même de lui donner une direction.

La duchesse de Berry, cette femme puissamment énergique, qui ne vit que pour la France, devenue jadis pour elle la vraie patrie, a senti que l'intérêt de cette patrie si chère lui commandait impérieusement de céder ses droits de mère à la reine Marie-Thérèse; et elle vit comme une simple particulière, adorée de tous ceux qui l'entourent; et accueillant avec enthousiasme tous ceux qui viennent lui parler de la France.

Un grand ordre règne dans sa maison; tout y est

simple et de bon goût; ceux qui ont l'honneur de lui faire la cour reviennent enchantés de sa réception.

Madame la duchesse de Berry vient d'écrire à M. de Chateaubriand qu'elle avait renoncé à ses droits en les cédant à la reine Marie-Thérèse. L'intérêt de son fils lui a inspiré cette pensée.

Mademoiselle est la plus délicieuse personne que l'on puisse rencontrer, obligeante, aimable, gracieuse, spirituelle, d'une extrême finesse; elle charme tous ceux qui l'approchent. Son affection se partage entre son frère qu'elle adore, et la reine Marie-Thérèse qu'elle chérit et respecte comme une mère.

Tout est rassurant pour l'avenir de ces enfants royaux; tout est consolant. Espérons que la Providence les prendra sous sa protection.

De grandes réformes ont été faites; et l'entourage des princes est aussi sûr que fidèle.

Les circonstances deviennent de plus en plus graves pour chacun; et elles le sont pour le pouvoir plus que pour personne.

Acculé par la révolution qui lui tient le poignard sur le cœur, il sent qu'il n'y a plus d'alliance possible entre elle et lui. Aussi paraît-il décidé à la combattre à outrance.

Il annonce même hautement l'intention de reprendre la Restauration où elle était, et de la continuer, sauf la branche aînée, c'est-à-dire faire de l'ordre sans le seul principe qui puisse l'établir, le donner et le fonder..... Rêverie d'un cerveau doctrinaire!

La majorité des députés est à peine acquise au ministère, et un rien peut la lui faire perdre ; aussi songe-t-on à casser la Chambre! Mais comment faire des élections sans les royalistes ! et quel moyen de les y faire venir ?

Avances, promesses, on n'épargne rien ; mais bien fous s'ils s'y rendaient sans conditions dans l'intérêt de la France : il faut bien s'entendre avant de marcher ; autrement on deviendrait des dupes à la disposition du pouvoir. Il faut agir avec une grande circonspection, en sentant cependant tout l'avantage de compromettre sans retour le gouvernement avec les révolutionnaires, ennemis jurés de tout ordre social. Seul, le gouvernement n'est plus assez fort ; il le sent, en comprenant pour lui la difficulté de s'allier à des hommes d'ordre ; et le danger de marcher avec les hommes du désordre.

Le succès qu'a obtenu le ministère pour la nomination des rédacteurs de l'adresse serait un danger de plus pour lui, s'il ne comprenait pas, que par là il doit s'engager davantage à rompre avec la révolution ; ce qui lui rend encore plus nécessaire le concours des hommes monarchiques. Si le pouvoir se croit fort à lui tout seul ; sa position n'en deviendra que plus grave.

ANNÉE 1837

CHAPITRE PREMIER

5 janvier.

Les royalistes après bien des tourments, bien des peines, bien des pertes, une entre autres qui m'a été personnellement très-douloureuse[1], viennent de lever le siége de Bilbao, en abandonnant vingt ou vingt-cinq pièces de canon. Les Christinos sont entrés dans cette ville, qui aurait été prise sans la rigueur de la saison, et sans les Anglais.

Gomez était arrivé, seul de sa personne; il avait laissé derrière lui, ses quatre ou cinq mille hommes. C'est avec cette petite troupe qu'il a parcouru toute

[1] Celle du jeune Gaëtan de La Rochefoucauld.

l'Espagne, au milieu de deux ou trois armées qui le poursuivaient, et l'entouraient sans cesse. Il était effectivement difficile de l'atteindre, car il faisait des marches inconcevables, jusqu'à dix-huit lieues de poste par jour.

La levée du siége de Bilbao, est un grand événement dont on ne peut prévoir les suites ; excitera-t-il le courage des constitutionnels, décidera-t-il la France à l'intervention ; ou, comme le dit M. Thiers, à la coopération, ce qui est la même chose ?

Quoiqu'il en soit, il produira, pour le moment, une suspension d'hostilités, car les combattants ont besoin de repos.

10 janvier.

« Le coup de fusil qui a ménagé le roi, disait « M. Dupin, a tué la royauté, » mot profond et d'une haute portée, qui prouve que cette royauté ne repose évidemment que sur la vie de Louis-Philippe ; et que sans bases et sans espoir pour l'avenir, elle laisse tous les esprits dans l'incertitude des circonstances. C'est à travers ces inquiétudes et ces indécisions que paraîtra le principe de la légitimité qui peut seul rassurer tous les esprits, et tous les intérêts.

« Si vous arrivez au trône, dit-on au duc d'Orléans, « en cherchant à lui tourner la tête par des idées de « gloire, déclarez la guerre, et votre pouvoir est af- « fermi à jamais. » Politique sans portée, aussi égoïste que mesquine ! nous ne pouvons déclarer la guerre sur un seul point, sans la déclarer à l'Europe ; et nous sommes aujourd'hui, avec nos divisions intérieures,

hors d'état de soutenir la lutte, surtout si c'est nous qui l'engageons. Nous aurions contre nous l'Europe, et c'est là qu'elle nous attend, non plus pour arriver en alliée, mais bien pour partager la France, ou tellement l'affaiblir, qu'elle ne puisse jamais s'en relever.

14 janvier.

Hier, dans un discours très-habile, M. Garnier-Pagès a déclaré qu'il avait demandé au ministre de l'intérieur, M. Guizot, et reçu de lui des passeports pour des Français dont on avait pris soin d'Espagnoliser les noms, et qui partaient pour aller révolutionner l'Espagne. Voilà donc le ministre influent du ministère actuel, atteint et convaincu aux yeux de la France et de l'Europe d'avoir fait de la propagande révolutionnaire. Et de pareils hommes ont encore la prétention de faire de l'ordre! Avec quoi donc le rétabliront-ils? Eux-mêmes reconnaissent l'impuissance des lois de septembre; et après avoir professé le principe du désordre; sur quel principe, sur quelle conviction, pourront-ils s'appuyer pour le réprimer?

La fin de la discussion sur l'adresse a causé dans la Chambre une agitation difficile à rendre; il s'agissait des affaires de la Suisse.

Je viens d'avoir sur l'Afrique des détails intéressants donnés par quelqu'un qui était de l'expédition de Constantine. Entreprise très-légèrement, elle aurait probablement réussi sans le temps épouvantable qu'on aurait pu prévoir.

Le maréchal Clausel se croyait si sûr du succès, qu'il avait proposé à quelqu'un une jolie chambre dans un logement de la ville, qu'un ami lui avait, disait-il, préparé.

Il ne s'en est fallu de rien qu'on ne pénétrât dans cette ville ; mais la nuit qui avait précédé l'attaque avait été affreuse; l'armée l'avait passée au bivac, sur trois pouces de neige, sans pouvoir faire de feu faute de combustible.

Les vêtements des soldats étaient pénétrés de l'eau glaciale des torrents rapides qu'il avait fallu traverser.

Le lendemain matin de cette nuit désastreuse, on vit étendu sur le terrain plus de quatre cents hommes morts de froid.

Dans la retraite, il en mourut beaucoup de fatigue et d'inanition, car les subsistances manquaient entièrement.

Les chefs eux-mêmes n'avaient pour se réchauffer, que des débris de caissons et d'affûts, qu'on distribuait avec parcimonie.

Le maréchal Clausel, peu prévoyant, ne sait que guerroyer, ce qui indispose les populations, qu'il aurait dû chercher à gagner au parti de la France.

Quelqu'un qui a lu ses instructions, m'a dit qu'il ne les avait nullement suivies; cela ne rendra pas facile sa défense à la Chambre des députés. Il faut ajouter qu'à tort ou à raison, son administration a été vivement critiquée.

15 janvier.

Une lettre de M. de Montalivet, lue hier à la Chambre des députés par M. Molé, a étouffé en quelque sorte, la discussion si animée de la veille, sur l'affaire Conseil [1].

Il en est presque toujours ainsi; et c'est quand l'irritation est à son comble, qu'on s'efforce de la calmer.

Certes, je ne serai pas suspect de prévention en faveur de M. de Montalivet, qui s'est déclaré l'ennemi de la Restauration, dont il avait accepté la pairie; mais lui seul me paraît avoir bien saisi la question dans la lettre où il dit hautement : « Que comme mi-« nistre de l'intérieur, il assume sur lui la responsa-« bilité de toutes les mesures qu'il a prises, sans « avoir aucun compte à rendre aux Chambres. » Et en effet, ce ne sont point elles qui gouvernent ; et en fait de gouvernement, il est toujours dangereux de laisser les corps politiques s'établir sur le terrain de la royauté.

M. Molé a prononcé un discours qui n'est pas sans talent, surtout dans la position fausse où s'est placé le pouvoir.

M. Thiers a parlé quatre heures et demie. C'est bien quelque chose que de réussir à fixer l'attention d'une assemblée; mais on ne parle aussi longtemps que lorsqu'on n'a pas grand chose à dire.

En fait, M. Thiers a raison, en partant du point de vue où il se place, comme avocat d'une révolution qui

[1] Agent de la police française arrêté en Suisse.

ne peut vivre que de propagande révolutionnaire; mais il oublie qu'il est ministre d'un roi qui veut à tout prix maintenant faire de la monarchie à son profit ; attendu que l'Europe n'a consenti à le reconnaître, même comme fait, qu'à cette condition. Pour soutenir la révolution, M. Thiers eût volontiers bouleversé le monde, sans songer que l'Angleterre qui le poussait, aurait ri à nos dépens de cette multiplicité de débris et de sceptres brisés; se croyant à l'abri au moyen de ses forteresses aquatiques.

Le trône de Louis-Philippe se fût écroulé comme les autres, sous le poids des bonnets rouges et des piques.

Qu'importait à M. Thiers? le pouvoir lui suffisait. Le roi des Français en a jugé autrement, dirigé par son intérêt. Pourquoi cette sagesse n'a-t-elle pas guidé également tous ses actes ?

Voici un article qui a paru dans la *Presse* d'il y a trois jours. Il est de M. Émile de Girardin. Madame de Craon croit à tort que c'est moi qui l'ai demandé. Je n'y suis pour rien au monde; et il eût été moins sévère si je l'avais inspiré. Ma réserve dans ma réponse, aurait dû le lui prouver. Madame de Craon connaissait d'ailleurs l'impression des lettres avant leur publication.

Voici l'article en question :

« Les malins du grand monde s'entretiennent avec « étonnement de la tardive réclamation de Madame la « princesse de Craon, contre le vicomte de La Roche-« foucauld, au sujet de ses Mémoires[1].

[1] Édition de 1837. Cinq volumes.

« La colère des gens qui ont de la bonté est toujours « si maladroite..... Ce qui nous surprend dans cette « haute querelle, c'est de voir que les parents de Ma- « dame du Cayla, qui, pendant quinze ans, l'ont laissé « calomnier, dans tous les journaux, dans les mémoires « de l'époque, sans mot dire, sans se fâcher d'aucune « manière, ne se soient décidés à sévir que contre le « seul ami qui se dévoue au blâme pour la défendre : « on n'a pas réclamé contre des Mémoires où la vie « de Madame du Cayla était racontée de la façon la « plus outrageante, et l'on crie très-fort contre un livre « où Madame du Cayla se justifie elle-même à son « insu par ses lettres pleines de grâce et d'esprit. « Cela nous prouve comment en France on entend « la publicité : on laisse parler les ennemis, et l'on « fait taire les amis. Quant aux secrets de famille que « Madame la princesse de Craon craint tant de voir di- « vulguer, nous pouvons complétement la rassurer ; « de semblables indiscrétions ne menacent que les « personnages importants qui ont joué un rôle histo- « rique. . . . .

« La société n'a pas le droit de faire justice d'un « danger exceptionnel que si peu de gens ont à « craindre. Toutefois, nous n'en blâmons pas moins « le procédé de M. de La Rochefoucauld, qui est « d'un dangereux exemple. Nous voulons le lui prou- « ver en l'imitant; et pour le punir, nous citons le pas- « sage suivant d'un billet que nous avons reçu de lui « il y a quelques jours : — « Je suis surtout reconnais- « sant de la justice que vous rendez à ces lettres si « charmantes, si naturelles, pièces indispensables « au procès, jugé faussement par l'ignorance des con-

« temporains, et qui se fût plaidé devant la postérité « sans moyen de l'éclairer. Je me suis exposé à un « blâme ; je le savais, et il a dû m'en coûter ; mais « j'ai toujours servi mon pays et mes amis quand « même ; et ici le résultat ne pouvait être douteux « pour une personne que je tenais à venger de tant de « calomnies. »

Le vicomte DE LA ROCHEFOUCAULD.

« Nous espérons que M. de La Rochefoucauld nous « pardonnera notre indiscrétion. »

Madame de Craon avait suivi les inspirations de sa mère, bien plus que les siennes ; et il était naturel que madame du Cayla voulût paraître étrangère à la justice que lui rendaient mes Mémoires. Eût-il été délicat de demander à une femme, à une amie, la permission de la justifier? puis, cette justification eût-elle été véritablement complète, si elle eût été le fruit d'un calcul et d'un commun accord ?

19 janvier.

M. Berryer a été hier aussi éloquent qu'incisif. Il a dégagé la question d'Espagne de tout ce qu'elle a de ténébreux.

C'est lui qui a ouvert la séance : chacun était pour la première fois à son poste, ministres et députés.

Au moment où l'orateur a paru à la tribune, le plus profond silence a régné dans l'assemblée ; mais de fréquentes marques d'approbation et d'admiration l'ont ensuite souvent interrompu.

Il est resté impassible ; et quand il est descendu de la tribune, une longue et vive agitation a longtemps empêché de reprendre la discussion.

M. Guizot a répondu par des personnalités, en cherchant à détourner une attention si hostile au ministère : il a tourné la question au lieu d'y répondre.

M. Berryer a été fort habile dans sa réplique, tant pour la question générale, sur laquelle il a dit peu de mots, que sur ce qui lui était personnel.

M. Molé a tiré aussi bon parti que possible d'une position insoutenable. En montrant une sorte de franchise, et surtout d'assurance, il a rallié contre l'amendement en faveur de l'intervention, une forte majorité.

M. Odilon Barrot a parlé avec talent, en partant de son point de départ : partout la révolution et la souveraineté du peuple.

Bien que M. Thiers se soit un peu séparé de l'extrême gauche, dans l'espoir de ne pas se fermer toutes les avenues du pouvoir, il est devenu le chef de l'opposition contre le cabinet doctrinaire. Ses concessions lui ont fait perdre les chances qu'il pouvait avoir de ressaisir les rênes ministérielles contre la volonté royale.

Cette Chambre semble négliger tous les grands intérêts de la France, pour s'occuper d'intérêts personnels, de révolutions, d'usurpation et de coterie.

23 janvier.

C'est un immense événement que l'acquittement des accusés de Strasbourg.

Le cabinet doctrinaire s'est armé d'arbitraire pour soustraire le prince Louis Bonaparte à la justice. Le jury de Strasbourg lui répond par un soufflet.

Quel enseignement que celui-là pour des hommes qui consentiraient à voir clair; mais l'hypocrisie ne s'éclaire jamais, puisqu'elle agit malgré ses propres convictions.

L'acquittement des militaires pris en flagrant délit et armés contre le pouvoir, est le plus terrible échec qu'ait éprouvé ce pouvoir, depuis qu'il règne sur la France.

Un gouvernement cesse d'être fort, alors qu'il n'est plus ni compris, ni respecté, ni obéi.

Le ministère a porté aux chambres de nouvelles lois sur les militaires, le jury, et le bannissement, qui ont été reçues avec une attitude tellement désapprobatrice, qu'il a pu juger de la solidité d'une majorité qui lui a fait un instant illusion.

LETTRE DU COMTE DE MONTBEL

A LAQUELLE J'AI RÉPONDU HIER EN LUI ENVOYANT UN APERÇU DE NOTRE POSITION.

« Je n'ai reçu votre lettre que depuis deux jours,
« mon cher vicomte, parce que j'étais à Vienne quand

« elle est arrivée ici. Je m'empresse d'y répondre, « j'ai des torts apparents envers vous, car je n'ai pas « écrit depuis longtemps, et cependant j'avais lu une « lettre de vous en septembre ; mais je suis resté « quatre mois en proie à une fièvre qui m'avait exté- « nué. Je m'étais levé pour la fête de Charles X. « L'émotion que m'a causée sa mort a anéanti la « fièvre.

« Je suis bien aise d'avoir pu reproduire ce que « j'avais éprouvé dans cette triste circonstance. Mon- « trer à la France cette mort si belle et si royale, c'est « rappeler l'intérêt sur cette famille si méconnue et « si calomniée. Il faut avoir vu les derniers instants « de Charles X, pour avoir idée du juste s'endormant « avec sérénité dans le sein de Dieu. Pas une parole, « pas un soupir, pas une larme ne sont venus mon- « trer un seul instant d'attendrissement. Dieu l'appe- « lait ; il est allé à lui avec calme et confiance, mani- « festant que son cœur n'avait aucun effort à faire, « non seulement pour pardonner à ses ennemis ; mais « même pour les aimer comme ses frères.

« Louis XIX a montré une grande bonne foi après « la mort de son père, en déclarant que non-seule- « ment sa parole, mais ses intentions lui étaient « sacrées; qu'en conséquence, sans examiner la lé- « galité des actes de 1830, il persistait dans sa réso- « lution de faire passer tous ses droits à la couronne « de France à son neveu, qui monterait sur le trône « légitime, dès que la Providence le relèverait ; mais « qu'il regardait de son devoir de le mettre à l'abri « de la responsabilité des actes de l'exil, en l'assu- « mant sur lui seul, de manière à lui laisser l'avantage

« de cette position toute d'avenir et d'espérance. J'es-
« père que cette noble conduite réunira les esprits
« dans une même direction.

« On vient de me prêter vos Mémoires, j'en lis le
« premier volume avec beaucoup d'intérêt. Votre in-
« troduction renferme des considérations très-sages
« sur la réserve qu'on doit apporter quand on parle
« des contemporains. Ce que j'ai lu est bien écrit et
« renferme des indications curieuses sur une époque
« où vous avez donné de courageuses preuves de votre
« dévouement.

« Je regrette que vous n'ayez pas réalisé votre pro-
« jet de voyage, et surtout les causes qui ont contrarié
« votre résolution. J'espère que vous le pourrez à une
« époque prochaine. On peut, dans des conversations,
« dire beaucoup plus, et plus à propos que dans des
« lettres à si grande distance ; car les faits se modi-
« fient pendant que la correspondance parcourt les
« grandes routes. Recevez l'expression de ma recon-
« naissance pour votre aimable souvenir, ainsi que
« l'assurance du bien sincère attachement de votre
« dévoué.

« *Signé :* Montbel.

« Goritz, 4 janvier 1837. »

« Nous avons lu avec attendrissement la lettre[1] de
« Monsieur votre père ; nous y avons reconnu son
« noble cœur. Veuillez lui offrir mes très-respectueux
« hommages. »

[1] Au sujet du roi Charles X.

Londres, samedi, 18 février.

Qui m'eût dit que ce serait à Londres, que je continuerais ce journal, à Londres, cette ville que je n'aime pas, bien que je l'admire ; à Londres, cette ville superbe vers laquelle maintenant je me sens si vivement attiré ; et où ma destinée, mon existence, mon avenir, tout mon être, vont peut-être sous quarante huit heures, être fixés sans retour.

Dieu que vous êtes puissant, que votre miséricorde est infinie, et que vos décrets sont redoutables ! Chaque moment de l'homme est marqué dans le livre du destin, comme chaque page de sa vie. Conduit par votre main miséricordieuse, il arrive un bandeau sur les yeux à l'événement décisif, immense pour cette vie, et plus immense encore pour l'autre. Dieu n'abandonne jamais celui qui l'invoque avec confiance et, lui confie son existence comme à un père qui en sait plus que lui.

Je marchais triste et isolé dans la vie ; ma solitude m'effrayait, et la tristesse qui m'accablait pesait sur mon âme d'une manière qui devenait un fardeau trop lourd pour mes forces. Partout je voyais l'orage ; l'horizon me semblait menaçant ; les nuages s'amoncelaient sur ma tête, en me cachant le ciel. Nulle part je n'entrevoyais le port ; et parfois le désespoir serait entré dans mon âme avec mes malheurs et mes regrets, si une prière n'était venue ranimer mon cœur abattu. Quelquefois je me sentais avec effroi un fond de mélancolie que j'avais peine à combattre ;

et puis une existence à refaire, une vie à donner, une liberté à sacrifier, tout un avenir à engager ! De telles pensées m'effrayaient souvent, et partagé entre le ciel et la terre, je sentais que, dégoûté d'un monde qui est si peu de chose, je tenais peut-être encore trop à la terre, et ne faisais pas assez pour le ciel. Le dirai-je? la bonté de mes amis et leur affection si précieuse m'effrayaient aussi; et je craignais de les affliger par l'idée, si peu fondée du reste, que si jamais je donnais ma main et mon cœur, il ne leur resterait plus cette affection et ces soins qu'ils veulent bien apprécier. Erreur, ils me verront plus calme, plus heureux; et leur bonne et tendre amitié jouira de ce calme et de ce bonheur.

Pressé par mes excellents parents de prendre un parti qui les rassurât sur le présent et sur l'avenir de leur fils, j'hésitais; aucun de ceux, fort honorables et avantageux même qui m'étaient offerts, ne pouvait remplir le vide de mon âme; et malgré moi je remettais toujours au lendemain.

Dieu paraît avoir décidé de mon sort avant même que j'y eusse songé, et il m'a pris tout entier, corps et âme, esprit et cœur. Il fallait qu'il en fût ainsi, ou jamais je n'aurais eu la force et le courage de me décider. « — Quoi ! mon fils, disait la plus tendre, « la plus digne, la plus vénérable des mères, j'ai « déjà un pied dans la tombe, et tu m'y verrais des- « cendre, avant de m'avoir accordé ce que je te de- « mande à mains jointes? » — « Du courage, mon « fils, me disait le plus vertueux et le plus respectable « des pères, avec une indulgente bonté, deviens digne « en tout de ta mère, et donne moi cette consolation :

« je la demande tous les jours à Dieu. » Mon cœur était vivement ému, je voulais ce que désirait si ardemment mon père et ma mère ; j'invoquais le ciel ; mais la pensée d'un aussi grand parti, et l'idée d'un malheur qui pouvait être pour moi sans retour, m'avait toujours arrêté près d'une conclusion...

Le temps m'a manqué à Londres, et je continue à Douvres mon journal, en attendant que la marée me permette de m'embarquer pour Boulogne.

Il y a quelques mois, mademoiselle de Feauveau, cette femme d'un talent si distingué, d'une imagination si vive et d'un esprit tellement supérieur, m'avait écrit pour me recommander de la manière la plus pressante, une amie avec laquelle elle venait de passer deux années à Florence.

« — C'est un ange, me disait-elle, c'est la per-« sonne la plus rare, la plus instruite, et l'esprit le « plus distingué, que jamais j'aie rencontré. Je vous « la recommande de la manière la plus particulière. »

Ce mot de mademoiselle de Feauveau fut remis à ma porte sans adresse. Je le regrettais, quand un mot aimable vint réparer cette erreur.

Je me hâtai de profiter de la permission qui m'était accordée, mais je le fis sans aucune arrière-pensée. Miss T*** me reçut avec autant de grâce que de bonté, et elle me présenta à lady Williams. Dirai-je qu'une sorte de sympathie m'attira d'abord vers cette femme si bonne pour moi ? J'enviai à miss T*** une pareille amie, en sentant que je me trouverais heureux de mériter une telle affection. Je vis plusieurs fois lady Williams ; et je dus espérer que, de son côté, elle m'accordait aussi quelque bienveillance.

Miss T*** tient par sa mère, lady T***, à une des premières familles de l'Ecosse, et son père, sir C***, ancien gentilhomme écossais, est un des hommes les plus vénérables, et les plus respectés des trois royaumes. Miss T*** habitait Paris depuis quelque temps déjà; confiée aux soins et à la tendre affection de lady Williams, qui la chérit comme elle mérite de l'être et comme elle aimerait son propre enfant.

Je voyais quelquefois miss T***; et j'éprouvais pour elle une grande sympathie. Il était dans les décrets du ciel, que j'eusse le temps de bien la connaître, et d'apprécier tout ce qu'elle est, avant de m'attacher à elle comme je l'ai fait depuis. Je m'étonnais de la similitude de nos pensées, de nos sentiments, de nos opinions, et de quelques événements même de notre vie. Je le disais simplement; et quelquefois on avait aussi la bonté de le remarquer avec une amabilité qui me charmait. La simplicité, l'élévation de sentiments, de jugement et de pensée de miss T*** me causaient souvent une grande impression que j'éprouvais sans la raisonner.

A peine avais-je remarqué à quel point elle est belle et pleine de grâce. Je m'y attachais, je l'estimais, je la respectais; et je ne m'étais pas encore rendu compte à moi-même du degré auquel elle pouvait et devait me plaire.

Plusieurs fois lady Williams m'avait invité à dîner; des circonstances indépendantes de ma volonté, m'avaient forcé de refuser, un jour cependant j'acceptai.

Quand miss T*** entra dans le salon avec une toilette qui faisait valoir sa beauté, j'éprouvai une émo-

tion qui fut la première de ce genre, et qui m'effraya tout d'abord. Lady Williams, qui a l'esprit le plus fin et le tact le plus exquis, s'en aperçut sans avoir l'air de le remarquer. Je lui donnai le bras pour passer dîner, et je me trouvai placé naturellement à côté de miss T***. Craignant de me laisser deviner, je lui parlai moins que je l'eusse fait en toute autre circonstance; et cette réserve même fut remarquée.

Les jours s'écoulaient; je voyais assez souvent miss T***, et toujours avec un nouveau bonheur.

Je reçus d'elle, un matin, un billet par lequel elle me disait : « que son amie lady Williams la char-
« geait de m'apprendre son départ précipité pour
« l'Angleterre. Une maladie fort grave de M. son
« père, maladie à laquelle il a succombé après un
« mois de souffrances, était le motif de ce dé-
« part. »

Jamais je n'avais dit un seul mot à miss T*** qui pût lui laisser entrevoir le changement qui commençait à s'opérer dans mes sentiments pour elle; et ils étaient loin encore, d'être ce qu'ils sont devenus depuis.

Je courus chez elle, afin de partager sa tristesse; et j'écrivis à lady Williams pour lui exprimer la part que je prenais à ses inquiétudes.

Cependant je sentais que mon cœur se donnait à mon insu; et que bientôt, il ne me serait plus possible de lui imposer silence.

J'écrivis à lady Williams une seconde lettre, plus pleine encore de raison que de sentiment, en lui parlant cependant de mon estime et de mon affection, mais en me croyant encore maître de moi-même.

Au bout de trois semaines, mon sort allait se trouver décidé sans retour.

Les circonstances semblaient m'imposer la nécessité de rencontrer une grande fortune ; et ici elle était plus dans l'avenir que pour le présent; mais aussi, je trouvais réuni tout ce qui peut offrir les chances du bonheur ; rassurer un esprit craintif, dominer et attacher un cœur qui ne sait jamais se donner à moitié. La différence de religion m'effrayait ; j'espérais de la bonté de Dieu, d'une âme si pieuse, d'un esprit aussi élevé qu'éclairé, et aussi de l'avenir.

La pensée d'affliger un instant mes enfants, ces enfants qui sont toute mon existence, et qui ont pu seuls me donner la force de vivre, me troublait horriblement.

Je me confiai à lady Williams. Je lui peignis toutes mes sollicitudes, je lui livrai toutes mes pensées.

Sa réponse fut pleine de bonté. En me consolant, elle ne me cachait aucune difficulté ; elle me parlait des inconvénients de tout genre, qui viendraient se jeter à la traverse de mes désirs. Hélas ! je ne me faisais aucune illusion, et si je commençais à vouloir fortement unir mon sort à celui de miss T***, c'était alors sans beaucoup d'espoir.

Elle finissait en me disant : « Rien n'est possible « sans le consentement de mon amie. Je suis loin ; « je ne puis rien dire ; mais, voyez vous-même s'il « est temps de parler, et si vous l'oseriez. Obtenez ce « consentement; et après je suis à vous et à mon « amie, pour essayer de lever tous les obstacles, et « pour parvenir à les vaincre. »

Il n'y avait plus à hésiter; et cependant j'hésitais encore. Je sentais trop bien qu'un refus, en me mettant au désespoir, allait me rejeter dans tout le chaos de la vie; cette pensée me remplissait d'effroi; et si un ami éclairé ne m'avait donné un courage qui me manquait, je crois que j'eusse succombé au trouble de mon âme. Plus d'un motif venait ajouter à ce trouble; je n'avais encore rien dit à mon digne et tendre père. Je lui apportai toute ma confiance: et il daigna me guider avec une bonté que je n'oublierai jamais. Son esprit supérieur se mit au-dessus de minutieuses considérations. « — Jure-moi, mon « fils, que tu ne consentiras jamais à voir tes en- « fants élevés dans une autre religion que la tienne. « — Avec mes convictions, mon père, qui sont tout « autres que celles que donne et permet la religion « protestante, pouvez-vous exiger de votre fils un « pareil serment? Je mourrais plutôt que d'y man- « quer. »

Cette réponse me donna mon père sans retour.

Enfin, mon parti fut pris; j'écrivis un mot à miss T*** pour lui demander un moment d'entretien. Sa confiance et son estime me l'accordèrent. D'ailleurs son amie venait de perdre son père; et elle trouvait simple que je vinsse partager sa tristesse; et au fond, elle ne pouvait douter de mon affection, bien que toujours exprimée avec un profond respect.

Mon émotion, en arrivant, était telle, que les paroles expiraient sur mes lèvres tremblantes.

« — Monsieur de La Rochefoucauld, me dit miss « T***, vous me faites une peine extrême, qu'avez- « vous? Par grâce, remettez-vous. »

Ces mots, prononcés avec bonté, me firent du bien.

« — Hélas ! mademoiselle, lui dis-je, c'est bien « plus que la vie que je vous demande, c'est le salut « de mon âme ; je le sollicite au nom d'un père si « digne, et d'une mère si vénérable ; ne me refusez « point, et avant de vous prononcer, daignez du moins « m'écouter avec indulgence. »

Nous causâmes deux heures ; et dans cet entretien je dis tout ce qui pouvait être contre moi. Miss T*** était vivement émue. Enfin, je laissai parler mon cœur en montrant mon âme toute entière. Miss T*** était trop bonne pour résister longtemps à une lutte qui peignait mon attachement ; il lui eût été impossible de prolonger des souffrances qui devenaient trop cruelles.

« — Allez, me dit-elle, et partez pour l'Angleterre « demander le consentement de mon père ; rien sans « cela, car lui seul peut me le donner ; mais vous avez « le mien. Reprenez courage, en vous disant que vous « agissez aussi pour moi. Songez seulement, ajouta- « t-elle, que, maintenant, ce serait troubler mon repos, « que de consentir encore à vous revoir. »

Je tombai à ses pieds, en la remerciant avec une profonde reconnaissance.

Dieu ! qu'elle était belle et bonne dans ce moment ! Il semblait que le rayon d'une lumière céleste brillait dans ses traits.

Le lendemain, je craignis que les sacrifices qu'elle venait de faire, ne fussent au-dessus de ses forces, et je le lui écrivis : « — Ils sont énormes, me répondit-elle ; « j'adore ma famille et ma patrie, mais je n'ai pu

« résister à l'état de votre âme. Dieu me donnera la « force de remplir mes devoirs, et d'accomplir ces sa- « crifices ; j'y ai pensé avant de vous répondre ; vous « ne changerez point mes résolutions ; mais vous me « feriez du mal en m'en parlant. Je m'abîme devant « le Créateur ; je le prie pour vous et pour moi, je lui « demande vos succès : la décision de mon père sera « pour moi l'ordre du ciel. »

Je vis miss T*** chez des amis de madame sa mère, qui avaient remplacé lady Williams jusqu'à ce qu'une de ses sœurs eût eu le temps d'arriver la rejoindre. Je passai une soirée avec elle, la veille de mon départ, dans la loge de lady Elgin, qui avait eu la bonté de m'envoyer un billet.

Comme je fus fier de voir à quel point chacun l'admirait; et heureux du bien qui m'en revenait de tous les côtés !

Pas un de mes défauts ne lui était demeuré caché; j'avais voulu qu'elle me connût parfaitement avant de m'accepter. Cette âme si vertueuse ne peut être qu'indulgente. J'aurais craint de la tromper en quoi que ce fût ; et je voulais la mériter par une confiance entière.

Avant de partir, j'avais envoyé à miss T*** une bague à la date du jour qui avait fixé ma destinée avec ces deux mots : *Dieu et vous!* mots solennels qui disaient tout pour moi.

« — Je la reçois, m'avait-elle répondu, car je sais la « peine que je vous causerais en la refusant ; mais je « ne puis la porter, tant que mon père ne m'aura point « donnée ; seul il peut disposer de sa fille. »

A dix heures du soir, j'étais dans ma voiture, in-

voquant pour le succès de mon voyage Celui qui semblait avoir tout conduit; et dont j'implorais la protection, pour moi, comme pour cette personne qu'il m'avait fait rencontrer dans sa miséricorde. En sentant toute l'importance de mes démarches, je me mis en route plein de confiance et d'abandon, bien que mon cœur fût traversé par beaucoup d'émotions diverses, de souvenirs déchirants, de souvenirs chers et sacrés.

Mon esprit se reporta vers ma chère Élisa; et je me rappelai avec douleur tant de vertus, d'élévation, de dévouement, et d'attachement; tant de soins si tendres de ma part, tant de reconnaissance de la sienne; une si belle mort, et l'affection sincère que j'avais eue pour elle. Faire porter son nom à une autre femme ; sacrifier mes souvenirs; engager sans retour une vie tout entière ; soumettre un cœur et un esprit indépendants à l'être le plus digne sans doute de les remplir, de les soutenir et de les diriger: c'était là un sujet de grandes réflexions.

C'est à genoux devant le portrait de ma chère Élisa, et profondément ému, le cœur plein de confiance en elle, et dans mon Élisabeth, dont le souvenir déchirant me suivra jusqu'au tombeau, que j'ai imploré la miséricordieuse bonté du Créateur, en lui demandant en toutes choses que sa volonté fût faite.

Lady Williams, en quittant Paris, avait confié miss T***, jusqu'à l'arrivée de sa sœur aînée, madame L***, à deux dames respectables qui habitaient la même maison, mais qui, méthodistes frénétiques, ne pouvaient voir sans crainte leur amie entrer dans une famille catholique.

Aussi, que ne firent-elles pas pendant mon absence pour effrayer, et tourmenter cette âme généreuse et pure ! Que d'efforts de tout genre auprès d'elle et auprès de sa famille, pour éveiller leurs craintes !

Il faisait un affreux brouillard lors de mon départ ; je traversai cette ville de Beauvais où les affaires du Roi m'amenaient si souvent autrefois, cette ville d'Abbeville où, dans la retraite des Cent-Jours, je sauvai l'armée royale, alors sans ressources, en lui fournissant, avec l'ordre écrit de Monsieur, des fonds considérables qui étaient chez le receveur, et que je fus y chercher, au risque de tout ce qui pouvait m'arriver.

Dans cette ville je sauvai, de concert avec M. de Laferronnays, quelques officiers à demi-solde qui semblaient vouloir insulter au passage nos princes malheureux; et nous les préservâmes de la fureur populaire, en nous mettant en travers de la porte, et en aidant ensuite à leur retraite, protégée par le duc de Berry.

A dix heures, j'arrivais à Boulogne; je devais m'embarquer à Calais ; mais un paquebot partant le lendemain de Boulogne, je crus voir ma marche indiquée, et je fis tous mes préparatifs en conséquence.

La douane fit son devoir : en cinq minutes ma voiture fut déposée dans le paquebot ; je descendis; l'ordre du départ fut donné, et les roues, mises en activité par ces étonnantes machines à vapeur, commencèrent à agir avec une grande force. Nous avions à lutter contre une mer très-mauvaise; et pourtant en trois heures dix minutes nous étions à Douvres, après avoir couru quelques dangers en nous heurtant contre un autre bâtiment. J'étais horriblement souffrant,

mais un regret pouvait-il m'échapper? Je trouvai dans le paquebot M. Drake, marchand de chevaux, qui allait chercher à Londres de la marchandise pour ses écuries. Il me servit d'interprète. Les difficultés qui accompagnent les voyageurs qui ne savent pas la langue du pays où ils vont, sont intolérables. Je lui proposai une place dans ma voiture pour le conduire à Londres; et bientôt notre traité fut conclu. Je n'eus à me mêler de quoi que ce fût. Les formalités nous retinrent deux heures à Douvres; nous y déjeunâmes, et nous nous mîmes en route, conduits par les postillons les plus élégants, et enlevés par d'excellents chevaux

A onze heures du soir, j'arrivai à Londres dans l'auberge de Thomas, hôtel Berquelay-square. Pas une personne pour m'entendre ni me comprendre; on me servit à manger; huit à dix domestiques ou servantes m'entouraient, préparaient les chambres ou portaient les paquets.

Je me couchai avec une agitation inexprimable; le lendemain j'écrivis à lady Williams.

Je reçus le mot le plus aimable. Elle m'attendait; les lettres de miss T*** n'étaient arrivées que le matin; il fut convenu que lady Williams verrait la famille dans la journée, et que je serais reçu le lendemain.

Que l'on juge de mon anxiété! Isolé dans ce pays, je croyais devoir à la délicatesse de ne voir qui que ce fût, et de ne me faire appuyer par personne, me confiant à la Providence et à lady Williams. Elle aime miss T*** comme la mère la plus tendre; et je trouvais chez elle, toute l'affection d'une sœur éclairée.

Cette journée fut longue! Je vis le soir, chez elle,

où je dînais, madame K***, sœur cadette de miss T***; et son accueil aimable me donna du courage. Le lendemain à une heure, toute la famille m'attendait, une famille qui chérit une fille, si digne de son affection; famille étonnée, surprise, et qui devait presque me maudire, au moment où j'attachais un si grand prix à mériter sa bienveillance.

Lady Williams avait remis une lettre de mon père à sir C***. Mon père avait été parfait pour moi dans cette circonstance si solennelle de ma vie! Il m'avait entouré de sa tendresse, de ses conseils, de sa bienveillance; il priait et veillait pour son fils; et ce fils était parti le cœur pénétré de la plus vive reconnaissance.

On devinera mon trouble, et ma cruelle anxiété. Il fallait parler dans une langue que comprenaient à peine ceux que j'aurais voulu séduire par l'éloquence de mon cœur; je tremblais de tous mes membres; ma langue se collait à mon palais; c'était à peine si je pouvais articuler une parole.

Les égards empressés que l'on me témoigna, ne purent vaincre mon émotion. Cette émotion était si profonde qu'elle gagnait ceux qui m'écoutaient; mais je voyais trop bien que tous m'étaient contraires; et cette certitude ajoutait à mon embarras. Je dis tout ce que ma conscience et mon cœur m'inspiraient. On m'écoutait avec une grande attention et dans un religieux silence; mais, grand Dieu! que ce silence était imposant!

Miss T*** avait écrit à son père pour le prévenir du consentement qu'elle m'avait donné; mais, en fille soumise, elle s'en remettait à la volonté de son père,

comme à l'ordre du ciel. Aussi sa famille, bien qu'elle connût ce caractère si noble et si profond, se demandait-elle encore ce que désirait leur fille au fond de son âme.

Après m'avoir entendu, on me demanda le temps d'y penser ; et la conversation changea d'objet. Je sentis qu'il ne fallait pas prolonger une visite tellement inattendue, et je me retirai comblé de politesses.

Je revis à dîner lady Williams.

« — Fiez-vous à moi, me dit-elle ; je crois agir « pour miss T*** en agissant pour vous, et j'y ferai « de mon mieux. Je la connais, et quand elle prend « une résolution, elle y tient. J'étais contre une alliance « qui présente tant de difficultés ; mais maintenant, « au point où en sont les choses, elle doit avoir lieu : « calmez-vous et ayez confiance. »

Ces bonnes paroles me donnaient de l'espoir.

La perte de ma fortune ne m'avait point jadis coûté un regret personnel : maintenant je me désespérais de ne plus l'avoir, pour la mettre aux pieds de celle qui avait mon cœur.

Comment raconter l'histoire des cinq premiers jours que je passai dans une position si difficile et si fausse ? tant d'hésitations, de pourparlers, d'espoir et de crainte ! Mes nuits sans sommeil, et mes jours absorbés par la plus cruelle et la plus pénible anxiété. Madame L***, d'abord contre moi, avait lu dans mon âme ; je la lui avais ouverte tout entière ; et, touchée de mes sentiments, de mes dispositions, de ma franchise, de mon attachement pour sa sœur, et aussi de la connaissance que j'avais de son caractère ; convaincue que je voulais le bonheur de miss T*** et avant

tout, elle était devenue mon avocat. Elle n'a jamais varié depuis; aussi mon attachement pour elle égale-t-il ma reconnaissance.

Les dispositions de la famille avaient changé, et elles m'étaient devenues favorables : cette digne famille me traitait avec une bonté qui me pénétrait; je passais ma vie entre ces parents, par lesquels je désirais tant me voir adopter, et lady Williams, que j'avais été voir deux fois dans une charmante campagne à quatre lieues de Londres. Oh! milady! jamais vous ne saurez à quel point mon cœur s'était donné à vous par l'attrait de la reconnaissance; ce cœur qui s'était dévoué si franchement, vous l'avez déchiré plus tard; et je vous pleure aujourd'hui, comme une amie que la mort, la terrible mort m'aurait enlevée; et dont je ne retrouverais plus dans ma pensée qu'un souvenir.

M. L*** était arrivé d'Écosse, et son caractère si noble, sa franchise et sa fermeté m'avaient inspiré une entière confiance. M. K*** m'avait témoigné d'abord aussi les meilleures dispositions; et, bien que j'en fusse vivement touché, je me demandais si elles devaient me laisser une entière sécurité.

Le samedi, je devais dîner chez sir C***. Au moment où j'entrai dans le salon, madame L*** vint à moi avec bonté. Son émotion était extrême. « — Donnez-moi le bras, me dit-elle, et descendons; ma « famille vous attend. » J'entrai dans un petit salon qui précède la salle à manger dans cette maison, où tout est riche, simple et de bon goût. Lady T*** s'avança vers moi avec une grâce solennelle : « — Monsieur de La Rochefoucauld, me dit-elle, nous vous « avons vu arriver avec peine, et nous n'avons pu

« vous le dissimuler ; mais vous avez conquis notre « estime ; difficilement nous nous attachons, mais « nos paroles sont aussi solides que notre attache- « ment, quand une fois nous le sentons mérité. Pro- « fondément touchés de votre affection pour notre « enfant, nous vous la donnons maintenant avec « plaisir; et la confiance que vous nous avez inspirée « est telle, que s'il était possible qu'elle ne fût pas « heureuse, c'est elle, plutôt que vous, que nous « accuserions. Nous vous devons un dédommagement, « et nous voulons que vous partiez sans attendre « même la réponse de ma fille. Nous la connais- « sons assez, pour savoir qu'elle ne peut changer ; « et nous sommes heureux de vous dire, que par la « délicatesse de vos procédés envers elle, comme en- « vers nous, vous avez justifié son choix. » Ces paroles étaient décisives; sir C*** en ajouta qui ne l'étaient pas moins, avec la bonté et la dignité de son caractère.

Mon émotion était profonde; lady T*** m'avait embrassé comme son fils. Sentant alors tout ce que je devais à cette fille chérie dont la destinée venait de m'être confiée, je me retournai vers sir C*** avec gravité; et ne pensant point m'abaisser en m'agenouillant devant un vieillard et un père; moi, qui n'avais jamais pu me décider à baiser la main d'un roi, je mis un genou en terre, et je lui demandai sa bénédiction au nom de sa fille et au mien.

Il me releva avec effusion; et je crus que le ciel venait d'entendre ces serments réciproques et sacrés.

Voulant donner quelques heures à cette famille vers laquelle je me sentais si tendrement attiré, j'an-

nonçai que je ne partirais que le lendemain, pour attendre les lettres dont je devais être porteur, et qu'on écrirait à loisir.

Nous nous mîmes à table. J'étais placé entre lady T*** et madame L***, et nous bûmes ensemble à des santés bien chères. Après le dîner, lady Williams, prévenue par un mot écrit à la hâte, sortit de sa retraite, pour venir joindre sa joie au bonheur commun.

Le lendemain était dimanche, et je ne voulais pas me montrer ingrat envers Dieu en manquant la messe; j'eus assez de peine à y parvenir, mais ma persévérance fut couronnée de succès. J'allai prendre les lettres pour miss T***, avec la réponse de sir C*** à mon père; je volai chez lady Williams, pour lui dire encore, tout ce que j'éprouvais pour elle de reconnaissance et d'affection. A une heure je montais en voiture, et à dix j'étais à Douvres. Je couchai à Royal-Hôtel; je m'embarquai à une heure sur le même paquebot, le *Britannia;* et en quatre heures dix minutes j'étais à Boulogne, où quelques difficultés de douane me retinrent quelques instants.

J'arrivai à Paris tout heureux, et je trouvai une personne triste, souffrante, affectueuse, mais décidée par sa conscience à repousser le cri de ma douleur tout en la plaignant, peut-être même en la partageant. Je restai deux heures, employées à la raisonner, et à lui montrer la vérité en rassurant sa conscience, plutôt qu'à l'entraîner par l'expression de mon malheur, ou bien de mon affection. J'y retournai le lendemain; son esprit ne refusait point de s'éclairer; mais il ne voulait céder qu'à la lumière. Je tâchai de le raisonner

de nouveau. Miss T*** souffrait et gardait un silence absolu, la figure dans ses deux mains.

Sa générosité, sa justice et sa raison l'emportèrent enfin; et elle dit en anglais un mot à son amie qui se retira.

« — Je vous sais un gré infini, me dit miss T***, « avec autant de bonté que de dignité, de tout ce que « vous avez eu le courage de faire pour moi; je « sens ce que deviendrait mon existence en vous per- « dant; mais quelque cruelles que puissent me pa- « raître de telles considérations pour vous et pour « moi, Dieu et ma conscience avant tout. Revenez de- « main, laissez-moi encore penser; je suis pénétrée « de reconnaissance pour les bontés de M. votre père, « et puisqu'il veut bien venir chez moi, je le rece- « vrai. »

Les visites de mon père, ses vertus, l'autorité de son caractère, ses paroles et l'intérêt qu'il témoigna avec affection, achevèrent l'ouvrage. Je vins après, et je n'eus plus qu'à bénir le ciel. J'ai toujours redouté de laisser prendre sur moi une influence entière; mais aujourd'hui, je la sollicite et la désire. Oui, je suis tout à Dieu et à miss T***.

Cependant la réponse de miss T*** à sa mère, écrite dans un moment de trouble et de déchirement, et les lettres extravagantes des deux méthodistes avaient produit à Londres leur effet. Au moment où tout paraissait irrévocablement fini à Paris, au moment où je remerciais Dieu du fond de mon âme, une lettre de lady Williams me mandait que tout était rompu à Londres. . . . .
. . . .

Mes souffrances sont enfin terminées ; tout est fini, et la famille de miss T*** s'est montrée vraiment grande en avouant qu'on l'avait trompée, et en rendant justice à mes sentiments.

J'ai reçu des lettres qui m'ont pénétré de reconnaissance. Il y a bien un peu de gêne dans celle de lady Williams. Ce n'est plus cette personne que j'ai connue et aimée à Londres ; mais tout est oublié, et je ne regrette plus rien, puisque je suis certain du cœur de M***.

20 mars.

J'avais reçu de madame la baronne Gérard une invitation d'aller voir le dernier ouvrage de son mari, mort depuis peu de temps; je m'y suis rendu aujourd'hui; et je n'ai pu me défendre d'un moment d'émotion, en entrant dans l'atelier du grand peintre qui me témoignait une affection, un dévouement profonds, et que j'appréciais autant comme homme du monde, et comme homme d'esprit, que comme artiste d'un talent éminent.

L'atelier du grand peintre montrait encore dans tout son lustre ce talent resté si jeune, si spirituel et tellement vigoureux malgré les années.

Son dernier tableau bien que inachevé, m'a paru aussi admirable de composition que d'exécution.

Quelle expression dans le regard de cette mère qui retrouve son fils au moment où elle l'arrache à la douleur en lui montrant ses armes ! quelle noblesse dans la nature d'Achille; quelle mesure dans la composi-

tion ! quelle réserve dans l'exécution ! Les yeux d'une femme peuvent admirer sans rougir.

Quel charme dans cette jeune fille qui, abîmée dans sa douleur, présente un si touchant spectacle !

Madame Gérard m'a reçu avec une expression toute particulière d'affection. Elle connaissait mon attachement pour son mari, et celui qu'il avait pour moi.

Des pensées religieuses sont venues consoler les derniers moments d'une vie tellement agitée.

Le baron Gérard avait des sentiments profonds de reconnaissance; et son cœur ne pouvait oublier les marques d'estime et de confiance que la Restauration prodigua à son talent et à sa personne.

Aussitôt après les événements de Juillet, sans se faire homme d'opinion; son esprit était trop supérieur pour prendre un manteau politique; il renvoya le brevet de la pension qu'il touchait comme premier peintre du roi.

Après que le gouvernement, pour se débarrasser du prince Louis-Bonaparte, l'eut déporté en Amérique, il devenait souverainement injuste de tenir ses complices sous le coup d'une accusation capitale, et de venir demander leurs têtes. C'est ce qu'a parfaitement senti le jury de Strasbourg, en les acquittant. L'issue de ce procès a, dit-on, consterné les ministres. Louis-Philippe en a été particulièrement affecté, d'autant plus que dans le même temps, une foule de complots étaient découverts chaque jour. A Vendôme, le sous-officier Bruyant venait de tenter une insurrection avec le drapeau de la république. Un ouvrier mécanicien,

nommé Champion, fut aussi découvert, méditant un régicide; et il s'est étranglé dans son cachot, sans qu'on ait pu savoir si son projet n'avait pas de complices.

Pour répondre au verdict de Strasbourg, le ministère a apporté à la Chambre des députés un projet de loi portant que lorsque des crimes prévus par certaines lois déterminées, auraient été commis en commun par des militaires et des individus appartenant à l'ordre civil, ceux-ci seraient renvoyés devant les tribunaux ordinaires, et ceux-là devant les conseils de guerre[1]. Un second projet de loi demandait qu'on établît à l'île Bourbon une prison destinée à recevoir les déportés. Un troisième menaçait de la reclusion quiconque ne révélerait pas les complots formés contre la vie du roi.

En même temps, et pour tirer parti de l'émotion produite par les dangers qu'avait courus Louis-Philippe, les ministres ont demandé à la Chambre de constituer au duc de Nemours un riche apanage, et de donner à la reine des Belges, sur l'argent des contribuables, une dot d'un million.

La première des ces trois lois, flétrie aussitôt par l'indignation publique, a été rejetée par 240 voix contre 209, après une vive et brillante discussion, où sont entrés en lice MM. Dupin aîné, de Golbéry, Delespaul, Chaix-d'Est-Ange, Teste, Charamaul et Berryer, contre MM. de Lamartine, Moreau, Bugeaud, Persil et Martin (du Nord), défendant le projet de loi.

D'un autre côté, l'acquittement du *Charivari*, mis en cause pour injure personnelle à Louis-Philippe,

[1] On l'appelle loi de disjonction.

l'esprit général de l'armée, l'état de l'opinion sont de terribles avertissements pour un pouvoir qui paraît peu disposé à en profiter. Tous les moyens de gouverner lui échappent successivement. La confiance et l'estime se retirent de lui. Il voudrait devenir despote ; le pourra-t-il ?

Toute la famille de miss T*** était successivement arrivée de Londres, de Bruxelles, de partout enfin. Je revis avec bonheur, la franche, naïve et si jolie madame K***. Sir C*** et lady T*** débarquèrent à l'hôtel de Bristol.

Je m'y rendis avec empressement.

« Rien ne manque plus à mon bonheur, avait dit « la veille miss T*** ; me voilà entourée de ma fa« mille ; tout me sourit, et je n'ai plus aucune inquié« tude ; tout me plaît dans ce mariage, et l'on ne « peut être plus aimable, et plus délicat que M. de « La Rochefoucauld. »

Ces propos qui furent rapportés par la personne à laquelle on les avait tenus, me remplissaient de bonheur et de confiance.

Après tout ce qui s'était passé cependant, et après toutes ces incertitudes, j'éprouvais quelque émotion à revoir les parents de miss T***, mais je l'aimais avec si peu d'égoïsme, que je me serais reproché de lui causer la moindre peine. Comme toujours elle m'avait deviné ; et guettant le bruit de ma voiture, elle me rejoignit sur l'escalier, voulant par sa présence et son affection, me donner du courage. Précédé par elle, j'entrai dans le salon de ses parents, en dissimulant une partie de ce que j'éprouvais.

Sir C*** vint au-devant de moi avec cette manière franche et cordiale qui m'avait toujours charmé; lady T*** avec cette politesse qui est son partage. Le dirai-je cependant? habitué à examiner toutes les physionomies, et à y pénétrer le sentiment intérieur de l'âme, un froid soudain passa dans mes veines. Je le dis plus tard à sa fille, qui s'en affligea, car rien ne pouvait échapper à cet esprit observateur et réfléchi.

Cependant aucune inquiétude raisonnable ne m'était possible : n'avais-je pas pour moi l'assentiment de toute une famille, et la parole de miss T*** ? N'avais-je pas pour moi la conscience, la raison et le souvenir d'une affection réciproque?

Le lendemain, je reçus le petit mot le plus aimable de miss T***, qui me remerciait de la manière dont j'avais été pour ses parents.

A quatre heures (c'était le jeudi) je me rendis chez elle, comme à mon ordinaire; et en entrant je lui exprimai tout mon bonheur.

« Vous savez, dis-je ensuite, que vos moindres dé-
« sirs sont pour moi des ordres; et si hier votre sœur
« a rencontré quelque opposition de ma part, c'est
« que j'étais malheureux de la pensée que vous al-
« liez vous nuire auprès de ma famille; moi qui n'ai
« qu'une seule pensée, celle de vous voir aimée par
« tous, comme je vous aime moi-même.

« — Mais, reprit miss T***, est-ce que je ne pour-
« rai avoir auprès de moi, une personne de ma reli-
« gion[1]?

[1] C'était à propos d'une femme de chambre que miss T*** m'avait demandée, et dont sa famille ne voulait pas.

« — Cette question est plus que superflue au-
« jourd'hui ; mais je suis trop franc pour éluder
« d'y répondre. Il ne s'agit ici ni de catholicisme
« ni de protestantisme ; et bien que nous soyons
« séparés sur quelques points de foi, je vous ai dit
« et répété, qu'à nulle plus qu'à vous, je n'aimais à
« entendre parler de Dieu. J'ai ajouté que pour nos
« enfants, nulle ne pouvait jamais mériter une plus
« entière confiance que vous-même ; mais que sans
« doute, il me serait pénible de voir auprès de vous,
« une femme d'une religion qui ne serait pas la
« mienne, et qui pourrait avoir avec nos enfants des
« rapports, soit directs, soit indirects.

« J'ai toujours entendu dire, qu'il y avait un véri-
« table inconvénient à avoir dans une maison, des
« gens de religion différente : ils ne raisonnent pas
« comme nous ; et cela les conduit infailliblement à
« une indifférence fatale, chose que vous regretteriez
« comme moi. Pardonnez-moi cette opposition, qui
« d'ailleurs aujourd'hui ne porte plus sur rien. Elle
« n'est pas dans un cœur tout à vous, et qui souffre de
« vous contrarier ; elle est toute dans ma conscience
« que vous approuverez, j'en suis sûr. Ne vous affli-
« gez pas, et songez à tous les dédommagements que
« vous trouverez dans une affection qui n'a pas d'au-
« tre pensée que celle de vous plaire, en allant au-
« devant de tout ce que vous pouvez désirer ; et puis
« songez que c'est vous-même qui m'avez demandé
« cette femme de chambre qui a quitté madame de
« Montmorency pour entrer à votre service. »

Ces paroles semblèrent la calmer ; cependant, elle ne me cacha pas, que depuis quelque temps ses in-

quiétudes et ses scrupules entièrement effacés, s'étaient renouvelés, par suite d'un discours violent d'un ministre protestant, et qu'elle en souffrait beaucoup.
« — Mais, lui dis-je, songez que ces scrupules n'ont « cédé qu'au raisonnement; vous revenez sur un passé « jugé par vous-même, et vous vous inquiétez d'un « avenir et d'une famille qui, par son affection, sa « sagesse et une religion bien entendue, a dû vous « enlever toute inquiétude. Ne vous ai-je pas dit qu'à « Dieu seul je confierais mes pensées, mes espéran- « ces? et cela en bonne conscience, ne doit vous faire « ni peur ni mal. »

Notre conversation fut longue, mais toujours aussi amicale.

Depuis l'arrivée de lady T***, j'avais vu avec tristesse les agitations de sa fille se renouveler; et même sa santé semblait en souffrir, ce qui me désolait.

Lady T*** est un peu exagérée, dit-on, dans sa religion; et rien n'est intolérant comme certaines sectes de la religion réformée. J'aurais dû penser que les deux dames méthodistes, ne se reposeraient pas un moment; que quelque trame s'ourdissait, et que des amours-propres blessés agissaient par tous les moyens pour empêcher ce mariage. Miss T*** avait été causer avec ce ministre qui avait fulminé en pleine chaire contre les protestants qui épousaient des catholiques, et l'on devine quels avaient dû être en particulier les paroles et les discours de ce fanatique; de plus Louis-Philippe, qui n'a pas pour moi une affection bien vive, et qui avait connu sir C*** en Angleterre, était résolu à faire rompre ce mariage.

Il y a dans le caractère de miss T*** un étonnant

mélange de force et de faiblesse, de volonté et d'irrésolution, d'empire qu'elle exerce, et d'influence qu'elle subit. Elle témoignait de nouvelles inquiétudes sur ma famille, qu'elle avait dit apprécier tous les jours davantage; elle avait reconnu que mon père l'avait comblée de marques d'affection et de bonté, que ma mère l'avait traitée d'une manière très-distinguée; mais elle semblait avoir tout oublié en ce moment, sans cause ni motif. Ma tristesse était profonde.

« Ce mot vous rappellera quelquefois, écrivait-elle « à ma mère, une personne qui a eu le malheur de « faire le mal, là où elle eût désiré du fond de l'âme « ne faire que du bien : toujours et en tout Dieu a « disposé de mon sort.

« Je quitte Paris avec regret, et la plus profonde « tristesse. M. de La Rochefoucauld s'est montré « noble, généreux et dévoué; sa conduite a été su- « blime envers moi; Dieu lui donnera le bonheur et « la consolation que je demande chaque jour pour lui.

« Adieu, je ne vous parle ni de moi ni de ma santé, « je me fie à Dieu, et je lui demande d'accomplir sa « volonté en toute chose. »

Que s'était-il passé entre nous qui motivât un pareil changement? Rien, absolument rien. Je reviens à cet entretien si bizarre.

Voyant que miss T*** se montait la tête sans raison; et croyant la connaître assez pour prendre le seul moyen d'aller à son esprit et à son cœur :

« — Vous savez, lui dis-je, combien vous m'êtes « chère; jamais peut-être homme n'a autant aimé, « jamais peut-être femme n'a été autant et mieux « appréciée; mais c'est votre bonheur que je veux

« avant le mien. Je marcherais au martyre afin de « vous éviter une peine ; je ne veux pas vous enchaî« ner par vos serments. Je vous le dis une dernière « fois, je ne veux vous devoir qu'à vous-même, à votre « conscience, comme à votre cœur. Je vous rends votre « parole : décidez de mon sort et du vôtre.

« — C'est vrai, je suis troublée, agitée, me dit« elle ; les discours de ce ministre m'ont fait une pé« nible impression. Vous êtes parfait comme tou« jours ; revenez demain, et il ne sera plus question « que de notre bonheur réciproque. »

Le lendemain matin, vendredi, je lui adressai un mot dans le même sens que mes dernières paroles ; et toujours avec la plus tendre affection. Je conservais même si peu de doute sur le résultat de ma démarche, que j'écrivis, par la même occasion, à madame L***, afin de la prier de tâcher de faire hâter le jour de notre mariage, pour mettre un terme à toutes ces pénibles incertitudes. A onze heures, madame L*** me fit dire que sa sœur était souffrante ; qu'on ne pouvait entrer chez elle, et que je n'aurais pas de réponse avant deux ou trois heures.

Mes lettres avaient été remises à neuf heures et demie ; on avait donc une volonté en dehors de la sienne, et l'on se promettait d'employer activement le temps qu'on se donnait.

A cinq heures et demie, arriva mon domestique ; je pris la lettre et j'en rompis le cachet.

« Vous avez déjà attendu trop longtemps la décision « qui doit terminer notre sort ; je n'ai pas eu la force « de vous l'apprendre plus tôt, et cependant je vous dois « de mettre fin à vos cruelles incertitudes. J'ai mûre-

« ment réfléchi, et mon cœur qui parle toujours pour
« vous a soutenu la lutte qui dure encore ; mais la
« raison me dit que je ne puis faire votre bonheur.
« J'admire votre loyauté ; mais avec nos deux carac-
« tères et des convictions si fortes des deux côtés, le
« danger est grand que la religion ne devienne un
« sujet de peine et de division entre nous.... L'af-
« fection profonde et raisonnée que je vous porte,
« existe aujourd'hui, comme elle existe depuis que
« je vous connais ; mais je ne vous serais pas véri-
« tablement dévouée, en écoutant mon cœur avec
« autant de doutes dans mon esprit. Je me sacrifie
« moi-même pour ne pas vous tromper. Ne croyez
« point que je ne sache pas apprécier tout ce que
« vous êtes : mes sentiments n'ont point changé.
« Je m'afflige profondément en pensant que vous ne
« comprendrez pas ma décision; mais malgré tout mon
« dévouement, je ne puis vous rendre heureux comme
« je le voudrais et comme votre conduite envers moi
« le mérite.

« Je gémis de tout ce que je vous fais souffrir ; et
« vous êtes le seul homme que j'aie jamais distingué.
« Personne ne vous a plus et mieux apprécié, et la
« religion seule sépare deux êtres qui paraissaient
« faits l'un pour l'autre.

« Ne croyez pas que votre serment vous engage ;
« c'est à moi que vous l'avez donné ; c'est moi qui
« me suis retirée, et je ne pourrai me pardonner la
« peine que je vous cause, que le jour où vous me
« direz que vous êtes heureux J'ai vu et compris tout
« ce que vous êtes ; si je vous dis adieu, c'est pour
« vous sauver d'un mécompte ; mais partout vous

« serez accompagné de vœux et de prières. Adieu...
« Oh ! mon Dieu, soutenez mon courage et le sien !
« Je ne vous ai jamais assez dit à quel point je vous
« appréciais ; mais nulle autre que moi ne l'a si bien
« senti.

« Marguerite T***[1].

« 7 mars 1837. »

La famille de lady T*** s'est montrée généreuse et bonne, en m'avouant plus tard qu'on l'avait trompée ; et en rendant à mon caractère et à mes sentiments une justice précieuse. J'ai rencontré depuis aux eaux madame L***, qui a été charmante, comme toujours ; et j'ai reçu des lettres qui m'ont pénétré par leur bonté. C'est avec bonheur que j'ai retrouvé l'affection et l'estime de Lady Williams, qu'on avait tenté de m'enlever. Elle avait grandement contribué à me causer une profonde douleur ; mais je la lui pardonne ! La différence de religion me causait à moi-même, je l'avoue, une vive peine ; mais j'étais convaincu qu'avec le temps et beaucoup de douceur, miss T*** aurait fini par entrer dans le sein de l'Église catholique.

Retirée dans une belle et charmante habitation près de Saint-Germain et ne s'étant pas mariée, elle se console des mécomptes du passé, par les bienfaits qu'elle répand autour d'elle. Aussi est-elle adorée.

[1] Cette lettre, en montrant l'incertitude qui existait parfois dans l'esprit de miss T***, ne peut du reste que faire honneur à son caractère; c'est ce qui m'a décidé à la publier ; et même, si cet épisode de ma vie n'avait été aussi connu, je n'en aurais jamais parlé. Mon désespoir était si grand, qu'il effrayait ma famille.

J'ai tout fait inutilement, depuis ces tristes événements, pour la rencontrer chez des amis. J'aurais voulu lui entendre dire qu'elle n'avait pas même l'apparence d'un reproche à m'adresser; mais jamais je n'ai pu y parvenir.

« Vendredi 24 mars.

Le conseil d'Etat a blâmé la noble et énergique protestation de monseigneur de Quélen, archevêque de Paris, qui souffre avec une pieuse résignation toutes les persécutions auxquelles il est en proie depuis la révolution de 1830, mais qui ne recule jamais devant un devoir, et se venge des injures par de nouveaux bienfaits.

Le ministère ayant proposé aux Chambres la cession à la ville de Paris des terrains de l'archevêché, monseigneur de Quélen a réclamé contre l'aliénation; et le chapitre métropolitain s'est empressé d'adhérer à cette déclaration. Il est ici dans son plein droit: le concordat a ratifié la vente des biens ecclésiastiques en déclarant formellement, que les biens non vendus seraient rendus au clergé; donc il a le droit et le devoir de les défendre, et le ministère qui fait du despotisme à chaque pas, ou du moins qui l'essaye, est inconséquent en soutenant les spoliations résultant d'un esprit révolutionnaire qu'il a la prétention de combattre.

L'archevêque a proposé un plan parfaitement conçu, qui concilierait tous les intérêts et toutes les convenances.

L'intention formelle du ministère est de rejeter

sur le pieux archevêque tout l'odieux de ses propres actes. « Exigez, lui dit-on, par exemple la dé-
« mission du curé de Saint-Germain-l'Auxerrois. —
« Je ne le puis sans blesser les libertés et les droits
« de mon clergé, sans manquer à mes devoirs. — S'il
« la donne que ferez-vous ? — Je le nommerai à une
« place vacante quand vous aurez rouvert l'église que
« vous avez fermée. — Non, il faut le nommer avant.
« — Impossible, on ne nomme pas un curé sans pa-
« roisse. — Eh bien, il faut du moins que vous con-
« sentiez à retrancher le château de la paroisse. — Je
« ne le puis de ma seule volonté; c'est une affaire à dis-
« cuter au conseil diocésain ; consentez comme moi
« qu'on l'y porte ; je n'y mets aucun obstacle. — Eh
« bien, nous verrons. » Et les choses en sont restées là; tant on apporte peu de bonne foi dans toutes ces négociations qu'on désire voir échouer.

Je tiens ces détails de l'archevêque lui-même, qui m'a reçu avec une bonté toute paternelle, à propos des dispenses que j'avais obtenues pour mon mariage. Il m'a parlé de toutes ces discussions, véritables persécutions, avec autant de mesure que de sagesse.

26 mars.

Le ministère est en dislocation ; tous les intérêts sont en souffrance ; et la crise commerciale est tellement effrayante, que forcément cette révolution finira par être maudite par ceux-là même qui y ont le plus applaudi.

L'embarras des deux ministres dirigeants, MM. Molé

et Guizot, n'est pas plus près de se terminer, que leur inimitié. On a tenté vainement de les ramener : ils ne le peuvent ni ne le veulent ; chacun voudrait former un ministère : le difficile, c'est de trouver des ministres ; et le roi Louis-Philippe n'a pas le talent nécessaire comme homme d'État pour dominer des circonstances que tout rend de plus en plus difficiles.

M. Guizot quitte le ministère devant les impossibilités de la position. M. Molé l'emportera, mais il n'est pas d'étoffe devant les circonstances; et, si M. Guizot rentre encore, ce caractère altier et audacieux, refusant d'avouer ses fautes, ne marchera plus forcément qu'à coups d'État.

CHAPITRE II

---

17 avril.

M. Molé est resté maître du terrain, et les doctrinaires se trouvent pour le moment repoussés. Ils étaient le va-tout de la monarchie de Juillet, et avec eux les affaires eussent marché promptement.

Les progrès que fait l'opinion dans un sens contraire aux intérêts du gouvernement sont étonnants : les lois d'apanage ont tué moralement Louis-Philippe, et il ne jouit plus d'aucune popularité ; la garde nationale s'éloigne de lui, et il ne restera bientôt, à ce roi de nécessité, que des trésors sans sujets.

Peut-on pousser plus loin l'aveuglement que de demander de l'argent pour soi, quand les souffrances sont générales, et lorsque la misère du peuple est si grande ! était-ce le moment de réclamer de nouveaux sacrifices ?

Dieu l'a voulu ainsi, pour que la lumière fût frappante, et que la leçon donnée au monde pût profiter à tous sans exception. Il faut que chacun reconnaisse son erreur, que les esprits s'éclairent, et que le retour à la vérité soit unanime.

La faiblesse du ministère est telle, qu'on se demande s'il achèvera la session. Pendant ce temps, de grands événements semblent se préparer en Espagne ; et le retour de la belle saison va probablement leur donner un grand développement.

La crise commerciale cause chaque jour au gouvernement de nouveaux embarras. En Angleterre, ce pays si fier de son or, si orgueilleux de ses richesses, elle est imminente, et peut avoir des suites plus graves qu'on ne l'a pensé d'abord. En Amérique, ce pays modèle suivant les novateurs, elle est plus grande encore, et ses suites peuvent être terribles, et doivent s'étendre au loin.

La France sera sauvée par sa charité, et je la crois encore destinée à donner au monde d'utiles leçons.

C'est par la France que le monde sera régénéré. C'est par un retour sincère à toutes les idées vraies, que les peuples entreront dans une ère de prospérité.

Depuis trois semaines, nous étions sans ministère, position fâcheuse qui préoccupait et inquiétait tous les esprits.

Le spirituel pape Benoît XIV disait autrefois : « Je « ne connais pas de pays mieux gouverné que la « France, car elle l'est par la Providence. »

Avec combien plus de raison ne parlerait-il pas aujourd'hui ainsi !

Plusieurs fois déjà, depuis sept ans, nous avons eu de ces interrègnes ministériels ; mais ils n'ont jamais tant duré.

La Chambre des députés, bonne personne au demeurant, est restée fort calme, en attendant l'issue des pourparlers, et des combinaisons qui avortaient aussitôt que formés.

Enfin, après bien des intrigues, les noms suivants ont paru dans le *Moniteur* du 15 avril :

MM. Molé, président du Conseil ;
Barthe, justice ;
Lacave-Laplagne, finances ;
Salvandy, instruction publique ;
Bernard, guerre ;
Martin (du Nord), commerce.

Ce ministère bien faible, sans orateurs, sans hommes d'État et sans consistance, ne durera pas longtemps ; et ceux qui le composent iront bientôt augmenter la liste des soixante ou quatre-vingts ministres qui, depuis la révolution de Juillet, ont passé comme des ombres, ou comme les personnages éphémères d'une lanterne magique.

Tous les partis, par ambition, par animosité ou par calcul, les attaquent successivement, et parviennent promptement à les renverser, en ébranlant du même coup le trône de Juillet. Quant aux doctrinaires, ils ont le plus grand avantage à laisser ce ministère terminer la session ; pour eux, la dissolution est une condition d'existence, et ils auraient l'intervalle des Chambres pour préparer une réélection.

La loi de dotation et celle des apanages causent, dans toutes les classes, un mécontentement sourd, et une sorte de murmure muet qui, avec le temps, doit porter ses fruits.

9 mai.

Les fonds secrets sont votés à une grande majorité ; ce n'est pas étonnant, tous ceux qui aspirent au pouvoir, et qui ont des chances pour y parvenir, les veulent et ont voté pour.

Deux discours seuls ont été remarquables : ceux de M. Odilon Barrot, dans la ligne du mouvement, et de M. Guizot, dans la ligne de résistance. Ces deux hommes ont déployé, il faut le dire, un grand talent. Mais malheur au pays où l'éloquence a une aussi grande puissance. Il eût été facile d'y répondre; et le silence de M. Berryer, dans cette circonstance grave, est difficile à expliquer.

10 mai.

L'amnistie longtemps demandée par toutes les opinions, vient d'être enfin proclamée par le ministère Molé ; mais c'est le cas de dire comme M. de Lafayette en 1830 : « Il est trop tard ! » Le gouvernement n'aura pas un ennemi de moins. La partie est trop fortement engagée pour chacun ; et il aura mis en liberté quelques caractères ambitieux qui ont juré de se venger.

Le ministère vient aussi de rouvrir Saint-Germain-l'Auxerrois, cette église profanée, dévastée il y a quel-

ques années par les révolutionnaires. Les doctrinaires, qui n'ont pas osé adopter ces deux mesures, les blâment hautement.

Une grande revue a eu lieu ; mais jamais à aucune époque, précautions si sévères ne furent prises. Aussi l'effet pour la population a-t-il tourné en sens inverse de celui qu'on espérait.

Quel régime de liberté !

Il y a eu, l'autre jour, à la Chambre des députés, une séance très-remarquable par les discours de MM. Odilon Barrot, Thiers et Guizot, unis tous trois dans une ligue d'opposition au ministère. Le premier a pris avec beaucoup de talent une position très-nette à la tête de la révolution dont il s'est fait le chef, et qui tend à obtenir les conséquences d'un immense bouleversement, au moyen d'un changement de personnes. M. Thiers est venu après lui ; mais sa violence le rend parfois maladroit ; aussi, en s'unissant au tiers-parti, n'est-il devenu que le second ; et a-t-il perdu, par son discours, la position que M. Guizot lui avait rendue par son alliance.

M. Guizot, avec beaucoup d'éloquence, a excité toutes les passions de la Chambre. Son discours pourrait se résumer en ces termes : « J'ai changé de doc« trines et de conduite toutes les fois que je l'ai cru « utile ou nécessaire à ma passion favorite, qui est le « pouvoir. » Orgueilleux idéologue qui se croit nécessaire et supérieur à tout, et qui pourrait bien changer une fois de plus ! Quand, il y a plus d'un an, M. Guizot sortit du ministère, je disais à M. de Vaines : « Ou M. Guizot ne reviendra pas aux affai« res ; ou, s'il y revient, et qu'il n'appelle pas fran-

« chement à lui tous les gens d'ordre, en prenant les « seuls moyens de leur ouvrir les portes de ce sanc- « tuaire tellement restreint par la passion doctrinaire, « il n'y restera pas. »

Après plusieurs mois d'instruction, et après un grand nombre de témoins entendus, le procès de Meunier vient enfin d'être terminé.

Cet homme a été condamné à mort par la Cour des pairs, avec la peine due aux parricides. Ses coaccusés, Lavaux et Lacaze, ont été acquittés, faute de preuves. Les juges les croient tout aussi coupables que Meunier qui a été l'instrument du crime.

Le roi lui a fait grâce.

11 juin.

Je suis resté bien des jours sans prendre la plume. Pendant ce temps, de grands événements se sont passés : le mariage du duc d'Orléans est consommé; à l'exception de la Prusse, qui a fait ce mariage, les ambassadeurs des grandes puissances se sont abstenus d'assister à la cérémonie. Quel soufflet donné à Louis-Philippe! On veut bien reconnaître en lui le roi de fait; mais on se refuse à consacrer dans son fils le principe de son hérédité!

L'Angleterre, notre perfide alliée, ne nous trouvant pas encore assez soumis, malgré notre aveuglement coupable, a aussi fait acte de mauvaise humeur; et cependant nous la laissons librement s'établir en Espagne, et inonder la Péninsule de ses marchandises au détriment de notre commerce. Nous aurons la honte d'avoir tout souffert, sans oser tenir un lan-

gage ferme et indépendant. On parle d'un traité fort préjudiciable conclu entre l'Angleterre et l'Espagne. Le ministère, quand on l'interpelle, déclare qu'il n'en a pas connaissance. Les affaires d'Afrique ne vont pas bien : il n'y a de volonté pas plus là qu'ailleurs. On va au jour le jour, détruisant souvent le lendemain, ce qui s'est fait la veille. On parle aussi d'un traité désastreux[1] avec Abd-el-Kader, et des hauteurs insolentes de ce dernier. La honte est partout compagne fidèle du trône de juillet.

L'entrevue du général Bugeaud, homme si dévoué à la révolution de Juillet, avec Abd-el-Kader, et le traité qu'on semble accepter de lui, comme vainqueur, au lieu de le lui imposer comme vaincu, a piqué au dernier point l'honneur français : ce n'est jamais en vain qu'on touche à ce feu sacré que chacun conserve au fond de son cœur.

Le maréchal Clauzel a dit qu'une masse de millions lui avait été offerte pour l'abandon d'Alger. Y aurait-il quelque reste de ce honteux trafic dans tout ce qui se passe.

Aux Tuileries, il y a deux influences, Louis-Philippe rêve les honneurs et le système de résistance. Lé duc d'Orléans, avec son parti qui s'organise, marche vers la révolution; et avec la prétention d'être l'homme de l'avenir, il n'est déjà plus que celui du passé. Sa santé est fort délabrée.

Une réception des plus splendides a été faite à la princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin à Fontainebleau. Toute la cour est en émoi : il n'est pas

[1] Le traité de la Tafna.

permis aux dames qui la composent, de se faire faire moins de huit ou dix robes et autant de chapeaux ; sans compter qu'il leur est recommandé de semer à profusion, sur leurs personnes, les diamants, l'or et l'argent.

Que Napoléon, ancien sous-lieutenant, ait mis la même affectation de magnificence en épousant la fille de l'empereur d'Autriche, cela n'a rien d'étonnant ; mais que le duc d'Orléans, héritier présomptif quant à présent de la couronne de France, fasse tant de frais pour une pauvre petite princesse d'Allemagne, cela sent trop le parvenu.

En mettant tant de prix à une si modeste alliance, c'est maladroitement montrer qu'on désespérait d'en faire une meilleure.

Cela me rappelle une anecdote :

Un Français visitait la magnifique église de la *Superga* sur une des collines qui environnent Turin. Cette église fut construite en exécution du vœu fait par le roi de Sardaigne, dans le cas où il parviendrait à faire lever le siége de sa capitale, vivement attaquée par le maréchal de Villeroi, dans les dernières années du règne de Louis XIV. Le gardien, s'amusant malignement à répéter que ce superbe monument prouvait la *très-grande défaite des Français :* « — Convenez, reprit « l'autre, qu'il prouve aussi la très-grande peur des « Piémontais. »

On pourrait en dire autant à Louis-Philippe à l'occasion du mariage de son fils, et de toutes les fêtes dont il est l'occasion.

M. de Montesquiou était grand-chambellan de l'empereur ; il me raconta que Napoléon lui dit, un jour,

après que son mariage avec Joséphine eut été cassé : « — On me propose trois partis assez convenables, « une princesse de Saxe, la fille de l'empereur d'Au- « triche, et la sœur de l'empereur de Russie. Que me « conseillez-vous? » M. de Montesquiou répondit : « — La sœur de l'empereur de Russie me paraît « bien tentante. — Oui, sous plusieurs rapports, « reprit Napoléon ; mais sa religion est un grand « obstacle : il faut nécessairement une princesse ca- « tholique sur le trône de France. »

Une autre anecdote qui prouve que les princesses de Mecklembourg ne font pas toujours de très-bons mariages, vient de m'être racontée par un de mes amis qui connaît, dit-il, le héros du roman : Un jeune clerc de notaire, fort bien tourné, prit du service à la Restauration. Il entra dans les gardes du corps, et fut envoyé en remonte dans cette principauté, renommée pour ses chevaux, et encore plus pour ses princesses. La tante de celle qui vient de nous arriver le vit, le connut, et finalement l'épousa.

S'il vivait encore, notre pauvre clerc serait l'oncle du fils d'un roi des Français ; c'était faire assez bien son chemin.

Je sais par un inspecteur des postes, que les chevaux seuls, pour le voyage du duc d'Orléans, envoyé au-devant de la mariée, et pour celui de la reine des Belges, ont coûté un million.

Une foule de cuisiniers préparaient le dîner, et repartaient tout de suite après pour aller faire le déjeuner du lendemain ; une autre troupe d'artistes en casserole relayait celle-là.

Lors du passage du prince à Châlons, il en était

arrivé, quinze jours avant, une douzaine pour faire seulement un dîner, et un déjeuner chez le Préfet.

Son séjour à Fontainebleau coûtait, par jour, soixante-cinq mille francs. Mais tout cela est peu, en comparaison de la fête donnée hier à Versailles pour l'inauguration d'immenses travaux faits récemment dans l'intérieur du château.

L'histoire de France y est, dit-on, écrite en tableaux, et toutes les gloires de notre pays s'y trouvent réunies.

Un repas a eu lieu à quatre heures. Il était composé de toutes les illustrations, de toutes les notabilités militaires, des savants, des littérateurs, des peintres, des sculpteurs, etc. etc., sans compter les pairs et les députés.

Le nombre des convives était de quinze cents. Avant et après le dîner, cette nombreuse compagnie s'est promenée dans les appartements magnifiquement décorés. Une table double de toute l'étendue de la grande galerie, et beaucoup d'autres dans les salons adjacents, ont donné place aux quinze cents convives.

A six heures, le spectacle a commencé, dans cette belle salle si bien dorée, qui depuis quatre-vingts ans a brillé à toutes les époques solennelles.

La première pièce était le *Misanthrope*, avec les costumes du temps.

Il y a eu ensuite un intermède fait pour la circonstance, et représentant une fête donnée à Louis XIV. Puis on vit passer dans une espèce de promenade tous les personnages du grand siècle, militaires, comédiens, poëtes, artistes, etc.; etc.

Une partie de la décoration qui était charmante représentait la bataille de Fontenoy; il y eut ensuite des ballets. Tout cela finit à minuit, et l'on recommença aux flambeaux une visite plus curieuse encore que celle du jour, jusqu'à deux heures du matin, que la famille royale alla à Trianon.

Apparemment à cause de la circonstance matrimoniale, on avait tendrement réuni beaucoup de ménages; comme par exemple M. le duc et madame la duchesse de C***, M. le comte et madame la comtesse M***, M. et madame T***. Cette dernière, dit-on, n'entendit pas raillerie; et elle déclara que, si on ne lui donnait pas une chambre séparée, elle repartait sur-le-champ pour Paris.

A Fontainebleau, on a fait aussi d'énormes dépenses et beaucoup d'embellissements.

Depuis un an ou deux, Louis-Philippe était comme en prison dans son palais; il n'en sortait qu'accompagné d'une nombreuse escorte de troupes. Au lieu de cela, depuis près d'un mois, il sort sans cesse; et se mêle à la foule: il est vrai qu'on prend toujours d'énormes précautions; mais elles sont moindres que précédemment. On attribue ce changement à l'amnistie, et cela est vraisemblable; elle a calmé, pour le moment, l'irritation des républicains forcenés.

Cela me persuade qu'ils auraient été moins animés contre Louis-Philippe, s'il s'était moins éloigné du programme de l'hôtel de ville; c'est-à-dire s'il avait persisté à être roi bourgeois, roi citoyen, à montrer beaucoup de simplicité, peu de faste; mettant de l'ordre dans les finances, et diminuant les impôts.

On aurait été charmé d'avoir une monarchie démo-

cratique ; c'est le rêve que bien des gens poursuivent depuis cinquante ans.

Mais Louis-Philippe, si populaire en 1830, est devenu plus inaccessible que Charles X, et veut trancher du Louis XIV.

Il refait la royauté : mais il la refait aristocratique. Ce n'était pas là ce que voulaient les héros de Juillet, depuis M. Lafitte jusqu'à M. de Puyraveau; depuis les élèves de l'école polytechnique, jusqu'aux ouvriers. Tous ces gens-là se plaignent avec amertume, qu'il n'a pas rempli sa promesse d'une monarchie représentative avec des institutions républicaines. Ils l'accusent avec fureur de les avoir trompés.

20 juin.

Pendant que l'air retentit de cris de fête, la misère est à son comble ; partout des banqueroutes et des larmes.

On dit le coup d'œil du musée de Versailles très-beau en masse, mais d'une grande médiocrité comme détail. Louis-Philippe a voulu de la marchandise à bon marché.

Ces fêtes et le mariage protestant du duc d'Orléans ont été l'objet d'une foule de commentaires. Ce Louis XIV de nouvelle facture, psalmodiant aux écoliers de Saint-Cyr un couplet de la *Marseillaise* a paru d'un ridicule achevé.

La journée du 14 a bien tristement complété les fêtes du mariage. Il y avait eu des jeux et des spectacles dans la journée.

Rien n'a été mesquin comme le feu du Champ-de-Mars, si pompeusement annoncé, avec la prise d'un fort, qui n'a jamais eu lieu ; cent mille âmes étaient là dans l'attente, et après avoir attendu une partie du jour, chacun s'en est allé en murmurant.

Mais qui dira les désordres et les malheurs de tout genre qui ont eu lieu ? Quelle voix tonnera assez haut pour reprocher au gouvernement son incurie ? Louis-Philippe était aux Tuileries ; aussi, là seulement, on avait pris des précautions de tout genre ; au Champ-de-Mars, rien absolument; pas un homme de police, point de gardes, et c'était par les issues les plus étroites que devait circuler la foule.

Les grilles, toujours enlevées sous l'Empire et sous la Restauration, étaient restées à leurs places ; et par les petites portes seulement pouvait s'écouler à leurs risques et périls les flots de peuple mis en mouvement par cette fête.

Aussi, chaque issue a eu ses désastres ; que de cris, de larmes, de blessés, de mourants, de cadavres ! Au pont d'Iéna, plusieurs personnes ont été précipitées dans la rivière. Dans la foule, des femmes et des enfants ont été étouffés, écrasés par la seule pression. Il y a eu quarante-cinq morts environ, sans compter un nombre infini de blessés.

Je puis parler comme témoin oculaire, et comme acteur de ce qui s'est passé à la grille qui avoisine l'école militaire.

Des cris de désespoir se faisaient entendre. L'effroi et la douleur étaient peints sur toutes les physionomies ; on marchait forcément entraîné par les masses. Une seule fois dans ma vie j'ai été exposé à

la mitraille et à un feu assez vif; mais le danger de cette position n'était pas comparable à celui qui me menaçait alors comme tant d'autres. Je voyais ce danger avec calme, mais aussi avec une sorte d'inquiétude intérieure que je croyais nécessaire de dissimuler pour donner du cœur à tout ce qui m'entourait.

A deux ou trois cents pas de la grille, je ne vis que trop le sort inévitable qui nous attendait; mais il y avait impossibilité de reculer, ou de s'évader d'un côté ou d'un autre; il fallait avancer, et suivant toutes les apparences, c'était à la mort que l'on marchait, et à une mort affreuse. Une femme se trouvait derrière moi, courageuse, mais souffrant des douleurs atroces; je parvins à la protéger jusqu'à quatre ou cinq pas de la grille, où force fut bien à chacun de ne penser qu'à son propre salut, même pour contribuer plus tard à assurer celui des autres: « — Nous allons mourir, » me dit cette dame, assez mal protégée par un petit homme qui l'accompagnait. « — C'est assez probable, « lui dis-je; mais attachez-vous à moi, madame, et « je ferai mon possible pour vous sauver. »

Je rencontrai près de moi, dans la foule, trois cuirassiers aux larges épaules, et aussi robustes que moi-même:

« — Mes amis, leur dis-je, réglons bien notre « marche, nos mouvements, et tâchons de nous sauver « ensemble. »

Ils acceptèrent et se laissèrent diriger; une fois nous fûmes entraînés vers la droite, et nous n'étions plus en face de la grille; dès lors, perdus sans retour. « — Mes amis, m'écriai-je, un vigoureux coup d'é-

« paule à gauche. » Notre exemple est suivi, et nous nous remettons en face de la seule issue possible ; le tout était de pouvoir l'atteindre : deux cris étouffés sortirent de cette foule devenue un corps compact. A trente pas environ, la douleur devenait insupportable, on ne respirait plus, on ne marchait pas, on était porté; à quatre ou cinq pas la pression était devenue si extraordinaire par la marche des différentes masses qui se dirigaient d'un pas lent mais toujours égal sur ce point imperceptible, qu'en face même de la porte du salut, il semblait impossible de l'atteindre; un moment de plus et c'était fait de nous. « — En avant! » criai-je avec force à mes trois cuirassiers qui étaient un peu devant moi, « — En avant! » Ils obéirent à mon ordre, et d'un commun accord, nous fîmes de si terribles efforts, que nous parvînmes à nous dégager

Deux cuirassiers avaient déjà franchi le défilé ; je me précipite et me crois sauvé, quand des malheureux s'attachent à moi ; je me sens arrêté par mon habit, et rejeté contre la grille un peu en arrière, j'étouffe, je perds l'équilibre : une seconde de plus et j'étais écrasé, mutilé. Je parvins à me remettre sur mes jambes, et, avec des efforts plus qu'humains, à me dégager ; la moitié de mon habit resta aux mains de ceux qui s'y étaient accrochés. A peine sorti, je tombe presque en dehors de la grille, sauvé, mais ne pouvant plus respirer.... Les cris de la douleur et du désespoir me rendent toutes mes forces. La lune nous éclairait; mais avec une lumière triste et voilée, bien faite pour des funérailles... Déjà soixante personnes étaient tombées. Il fallait tâcher de les sauver ; il n'y avait pas un seul moment à perdre ; pas un agent, pour donner

un ordre. Je prends le commandement avec assurance. J'appelle trois gardes à cheval, qui ont fait leur devoir avec un calme et un dévouement sans bornes ; je leur intime l'ordre de balayer la place. En prudent général, je songe à assurer nos derrières, afin de pouvoir agir ; puis, avec quelques hommes déterminés, les uns du peuple, les autres bien mis, nous nous jetons avec résolution dans la mêlée, incertains si nous ne serons pas nous-mêmes écrasés par la foule qui, malgré elle, piétinait sur les cadavres et les mourants.

« — Sauvez-nous, sauvez-nous ! » criaient de toutes parts ces malheureux couchés à plat ventre la face contre terre, et empilés les uns sur les autres. La foule, craignant elle-même de devenir meurtrière, cherchait à s'arrêter ; nous l'exhortions, nous la pressions, nous la menacions, nous la repoussions.

Quand j'arrivai, une femme venait d'être arrachée à la mort. Elle tomba presque évanouie dans mes bras. Une seconde est enlevée : c'était sa fille. Je les porte à la grille de l'école ; je leur fais respirer du vinaigre que j'avais eu le soin d'emporter : elles reviennent à elles ; mais quel est l'effroi de la pauvre mère en ne voyant plus son fils ! Leurs cheveux étaient épars, leurs robes en lambeaux. Je les soignais avec attendrissement, quand elles m'échappent pour courir après celui qu'elles ont perdu. Je vole ; je les prends dans mes bras ; je fais violence à leur cœur ; je les arrête ; ce jeune homme de seize ans qui, dans la foule, avait avec courage cherché à soulager sa mère et sa sœur, arrive enfin. Quel spectacle touchant que celui de ces deux femmes échevelées pressant cet

enfant sur leur cœur! Elles avaient pensé ne jamais le revoir.

Je vais de nouveau au lieu du désastre ; j'accroche un malheureux en blouse; d'autres se prennent à lui; il faut pour l'arracher de terribles efforts, des efforts souvent renouvelés. Je l'avais saisi de la main droite avec une vigueur doublée par le désir d'assurer son salut. Quatre ou cinq hommes s'attachent à mon bras gauche.

Je lâche forcément celui que je tenais, alors il s'écrie avec angoisse :

« — Ah ! monsieur, ne m'abandonnez pas ! » Je le saisis de nouveau ; il n'avait rien, je le mets sur ses jambes et je cours à un autre. Celui-là était un vieillard, il était debout. « — Êtes-vous blessé ? » Il secoue sa tête couverte de cheveux blancs. « — Non, « je n'ai rien. — Sauvez-vous donc bien vite ! » J'attire vers moi une femme que l'on retenait avec force ; un homme me saisit par derrière à travers le corps, et quatre ou cinq se mettent à tirer. Je tombe presque à la renverse ; on me relève. La femme n'avait rien ; elle réclame son soulier ; je l'envoie au diable. Pendant que je travaillais ainsi, d'autres déployaient le même zèle à mes côtés. J'étais parvenu à rétablir un peu d'ordre dans le désordre. Les cuirassiers maintenaient leur consigne, pas une personne ne s'arrêtait. La place était libre derrière nous, et nous n'avions à craindre que la foule qui, d'un moment à l'autre, eût pu nous écraser en nous renversant. J'aperçois le général commandant l'École militaire qui accourait sur les lieux. Je vais à lui :

« — Par grâce, mon général, envoyez un escadron

« par l'intérieur, et faites-le parvenir en longeant les « murs, jusqu'à la grille, afin de faire rétrograder la « foule. »

Il m'a compris, il m'a entendu, il disparaît, et en moins d'une demi-heure, la foule est arrêtée, et nous achevons de relever tous ces malheureux. Un homme de la police arrive enfin, et veut s'attribuer le mérite de l'ordre qui commençait à se rétablir. Je lui fais sentir très-positivement qu'il arrive trop tard pour ordonner. Les chevaux des cuirassiers du dehors étaient bien aussi pour nous un danger ; mais le ciel nous protégea. Grâce lui en soit rendue ! Que cette dernière heure fut longue, et que de victimes succombèrent ! J'étais retourné avec empressement à mon poste ; quelquefois la respiration me manquait, et la force de la souffrance paralysait pendant quelque temps mes efforts.

Nous relevons à la fin une femme à moitié nue, n'ayant plus de bas, et ne ressemblant plus à un être humain ; c'était un cadavre. Je la fais porter à l'École militaire où des chirurgiens s'étaient réunis pour soigner les blessés.

Plus loin, je trouve un cuirassier qui a cessé d'exister. Dieu veuille que ce ne soit pas un de ces trois hommes dévoués qui ont contribué avec tant d'énergie au salut commun !

Le général avait fait mettre à cheval l'escadron, et nous le voyons enfin arriver à notre secours au dedans du Champ-de-Mars. Il avait eu aussi l'excellente idée de faire ouvrir les trois portes de l'École militaire, ce qui avait fait une diversion utile. Toutes les personnes qui étaient encore étendues à terre, dans

une si cruelle position, sont promptement enlevées et transportées à l'École militaire. Alors on laisse la foule s'écouler successivement et avec ordre. Beaucoup de gens s'étaient jetés dans les fossés, ne trouvant que ce moyen d'issue. Enfin d'autres directions avaient été prises successivement, ce qui rendait la foule moins intense. Le général, moi, deux officiers et un ou deux hommes de bonne volonté, nous nous tenions en dehors de la grille, pour engager avec fermeté la foule à s'écouler rapidement. Une petite voiture à bras, manière de voyager d'un vieil invalide impotent, vint à passer ; une jeune femme étouffée dans la foule et sans connaissance, dans un état déplorable de désordre, était retenue par lui sur ses genoux ; une femme d'un certain âge et fort bien mise aidait à pousser la voiture, aidée de plusieurs personnes. J'y courus ; on fit halte. Je frottai les tempes de la jeune femme avec mon vinaigre ; ses yeux restèrent fermés. « — En avant ! » s'écria le vieil invalide du ton de commandement, et chacun d'obéir. Je retournai encore à ma grille ; puis vers minuit, lorsqu'il ne restait plus aucun service à rendre, ni aucun danger à courir, je repris le chemin de ma demeure. J'étais tellement harassé, épuisé, que je ne pouvais plus dire un mot.

Les tristes événements du Champ-de-Mars n'ont pas empêché, trois jours après, de grands banquets et un bal magnifique, ce qui a coûté, dit-on, plus de neuf cent mille francs. La duchesse d'Orléans a reçu de la ville un superbe présent qui l'a vivement touchée ; mais ce qui l'a émue bien davantage, c'est un panorama qui lui est apparu tout d'un coup par la chute d'un rideau, et qui rappelait le palais où

elle est née, les lieux où elle a passé ses premières années, le tombeau de son père, et son frère représenté à cheval. C'est la seule manière dont elle le verra, car ce frère s'est absolument refusé à venir au mariage.

Cette fête donnée sur des cercueils a produit le plus triste effet, et l'appel fait par Louis-Philippe aux souvenirs de la révolution de 1830, sans plaire à ceux que l'on écrase après les avoir trompés, a révolté tous ceux qui, voulant l'ordre à tout prix, ont horreur des révolutions.

Cette niaiserie du duc d'Orléans, dans son discours au conseil municipal : « Il faut attendre que les ca« davres soient enterrés pour danser, » a montré ce qu'on pouvait attendre de lui.

La princesse a fait demander au curé de Saint-Roch s'il ne lui déplairait pas qu'elle assistât à la messe avec la famille royale : cette demande a été accordée avec empressement. On cite d'elle plusieurs traits spirituels, et très-appropriés aux personnes et aux choses.

Depuis plusieurs mois elle lisait avec soin tout ce qui concernait l'histoire de France, la révolution nouvelle et les hommes les plus marquants.

Les fêtes du mariage ont été terminées par un grand bal donné à l'Opéra par la garde nationale.

Il y avait affluence de fiacres, où l'aristocratie bourgeoise mangeait et dévorait des poulets, stores baissés, afin d'éviter les regards curieux et les quolibets de la foule.

On était fort embarrassé : le roi d'Angleterre venait de mourir, et danser ainsi presque sur la tombe d'un

fidèle allié, n'était ni sensible, ni convenable. On a pris un parti très-ingénieux, en décidant qu'on ne s'en affligerait qu'après la fête; et qu'on ne notifierait pas auparavant ce grand événement.

Cela me remet en mémoire une anecdote :

Un très-bon mari avait perdu une excellente femme, qui était éloignée de lui. Des raisons de famille faisaient désirer qu'il ne connût cette perte que vingt-quatre heures plus tard.

Il l'avait pourtant appris; et un indiscret venant lui faire son compliment de condoléance, il reprit tranquillement : « Je ne peux pas vous répondre au-« jourd'hui sur ce douloureux accident, car je ne dois « le savoir que demain. »

On parle beaucoup d'une nouvelle tentative d'assassinat sur la personne du roi, qui devait avoir lieu le jour de la fête de l'Hôtel-de-Ville. Quelques personnes ont été arrêtées; les journaux ministériels assurent que ce complot était insignifiant.

Les journaux doctrinaires soutiennent qu'il étai' très-grave, voulant prouver par là, que l'amnistie qui a eu lieu malgré eux, n'a été bonne à rien, et que les mêmes dangers subsistent toujours.

LETTRE A LA REINE MARIE-THÉRÈSE
(DUCHESSE D'ANGOULÊME)

« 21 juin.

« Madame,

« Avant d'oser prendre la liberté d'adresser à Votre « Majesté les Mémoires[1] que je viens de faire impri-

[1] Édition de 1837.

« mer, j'ai voulu que les cinq volumes eussent paru;
« et j'ose aujourd'hui réclamer pour l'auteur une in-
« dulgence qui lui est nécessaire.

« Mes intentions ne peuvent être suspectées; et
« quant à mes sentiments, ma vie et un dévouement
« sans bornes en répondent.

« Jai voulu éclairer sur le passé, faire connaître le
« présent, et préparer l'avenir; et si j'ai en partie at-
« teint mon but, je serai loin de regretter ma peine et
« mon temps.

« Il faut avoir le courage de se mettre au-dessus
« des considérations ordinaires, pour voir de haut,
« et ne juger que l'ensemble; il faut savoir fouler
« aux pieds tous les préjugés de l'esprit de parti, et
« prendre le temps comme il est.

« Je demeure de plus en plus convaincu que nous
« marchons vers une des grandes époques de l'histoire
« du monde, qui sera le triomphe de toutes les vé-
« rités sociales, religieuses, morales et politiques.

« Quand ce triomphe arrivera-t-il? c'est le secret
« de la Providence.

« Que Henri V se rende digne d'une si haute et si
« noble destinée : qu'il connaisse bien les hommes et
« le temps où il est appelé à régner; qu'il repousse
« surtout les courtisans et les flatteurs; qu'il aime la
« vérité, en appréciant ceux qui auront le courage de
« la lui offrir !

« Nous devons tout espérer de ce jeune prince,
« puisqu'il est l'enfant du miracle; et qu'il grandit,
« se forme et s'élève sous les auspices de Marie-Thé-
« rèse, de cette fille auguste des rois, qui a su souf-
« frir, prier et pardonner, et qui sentira que le mal-

« heur est une école dont une âme grande, noble et « généreuse doit profiter.

« La division parmi les royalistes est un grand « malheur, et, il faut le dire, elle est entretenue par « ceux qui devraient la combattre. C'est une grande « faute, c'est un tort grave..... Pourquoi des intri- « gants, qui ne songent qu'à eux, ont-ils toujours « accès auprès des princes, au détriment de ceux qui « les aiment sincèrement? C'est qu'il est toujours « doux d'être flatté...

« Les circonstances s'aggravent et se compliquent.

« Le mariage d'Henri V avec une princesse de Rus- « sie serait le coup de dé le mieux joué dans l'intérêt « de l'avenir de la France, en mettant pour la suite « un terme à l'alliance anglaise.

« Louis-Philippe n'aurait pas été éloigné d'entendre « à quelque arrangement, sans l'ambition du duc « d'Orléans, qui est à toute démarche de ce genre un « obstacle invincible.

« J'ai des relations partout : aussi suis-je bien « instruit ; et dernièrement j'ai donné au comte de « Montbel, et même à l'ambassadeur d'Autriche, au « moment de leur départ, des avertissements impor- « tants, toujours dans l'intérêt de la France.

« Les travaux de Versailles sont très-beaux dans « leur ensemble; mais dans le détail ils se sentent de « la mesquinerie de l'époque. Au reste, Louis-Phi- « lippe a restauré toutes les habitations royales; et, « en débarrassant le pays de la Charte de 1814 et des « doctrinaires, il a rendu à l'avenir un immense ser- « vice. Il a humilié la France, qui ne le supportera « pas longtemps. La gloire de relever sa position et

« son indépendance sera due, je l'espère, au règne « d'Henri V.

« Henri V et Marie-Thérèse ne doivent point sur- « tout revenir avec l'étranger.

« Les malheurs du Champ-de-Mars ont porté un « coup terrible à Louis-Philippe.

« On commence à comprendre les funestes effets de « l'alliance avec l'Angleterre; et ceux aussi du traité « de la quadruple alliance.

« Le traité de la Tafna excite un violent méconten- « tement. On se rappelle la Restauration; c'est au « trône révolutionnaire qu'il est réservé de la venger. « Le peuple français n'aime pas à rougir; et celui « qui ne le comprend pas, n'en est bientôt plus com- « pris.

« La prépondérance que l'Angleterre prend en Es- « pagne inquiète le gouvernement.

« Les succès de don Carlos, que rien ne semble « arrêter, devraient faire espérer le succès de sa cause. « Si je n'avais trois enfants, je serais déjà auprès de « ce prince qui a su être Roi.

« Je mets mon dévouement aux pieds d'un prince « grand par sa résignation, et sa complète abnégation « de lui-même; et à ceux d'Henri V, que j'appelle de « tous mes vœux, ainsi que son ange protecteur, quand « l'heure marquée sera venue.

« Je suis

« Madame,

« De Votre Majesté,

« Le très-humble et tout dévoué serviteur.

« Le vicomte de La Rochefoucauld. »

24 juin.

La mort du roi d'Angleterre, et l'arrivée au trône de la princesse Victoria, est un gros événement.

Il faut d'abord que la princesse prenne un mari, et elle devra choisir entre quatre concurrents.

Puis le parlement doit être cassé. A qui restera la majorité dans cette lutte? le retour des Torys au pouvoir, peut amener une révolution.

La nouvelle reine est wigh, mais sera-t-elle libre de suivre sa propre impulsion? Avec les Wighs, la révolution est ajournée. Les Torys ont des millions en caisse.

CHAPITRE III

Bonnes, 10 juillet.

L'homme propose et Dieu dispose. Parti de Paris pour venir respirer l'air pur des montagnes, me voici confiné dans ma chambre, ne pouvant ni lire, ni écrire, et obligé de me servir d'une main étrangère pour enregistrer mes souvenirs.

Une inflammation à l'œil me retient incapable d'aucune occupation. C'est un buveur d'eau, pauvre, estropié, assez gentil, s'il n'était un peu mutin, haut comme un rat, gros comme une puce, assez intelligent, du reste, quoiqu'il ne me comprenne pas toujours, qui me sert de secrétaire et de lecteur.

Don Carlos a décidément passé l'Ebre, ce qui pourrait donner une solution heureuse aux affaires d'Espagne. Le gouvernement de Christine a fait proposer

le commandement des armées au maréchal Clauzel; mais je ne le crois pas assez fou pour accepter.

Bonnes, 25 juillet.

Madame Thayer se rattache à la vie à mesure que sa santé semble s'altérer; sa résignation en devient plus méritoire; il n'y a qu'une voix sur cette femme parfaite, et chacun l'aime et l'admire. Je me sens pour elle autant d'estime que de sympathie.

Ses pensées sont tristes; mais le sourire est toujours sur ses lèvres décolorées; et la sainteté de son âme se fait sentir à tous ceux qui l'approchent.

Le marquis de Fitz-James loge sur le même pallier que moi, à l'hôtel du gouvernement, avec M. de Caux, ancien ministre de la guerre, homme loyal, pensant à merveille, et uniquement occupé de son ami, qu'on l'a prié d'accompagner; aussi ne le perd-il pas un moment de vue, et met-il à le conseiller un mélange de douceur et de fermeté qui a plein succès.

Le marquis de Fitz-James, arrivé dans un état presque désespéré, a obtenu, grâce à ces soins, un mieux sur lequel on n'eût pas osé compter; puisse ce cœur si loyal et si franc battre encore longtemps pour le bonheur de ses parents et de ses amis! M. de Fitz-James a beaucoup d'originalité et d'esprit, il a fait sur les hommes et sur les circonstances, des chansons piquantes. Malheur à qui devient le sujet de sa verve poétique et indépendante!

Je vois ces messieurs toute la journée, tantôt chez

eux, tantôt chez moi, et toujours avec un nouveau plaisir; ils sont du petit nombre de ces amis que l'on est heureux d'acquérir, plus heureux encore de conserver.

J'ai toujours mal aux yeux; et près de moi mon petit singe tout espiègle, voulant à tout moment se sauver, et enrageant de se voir enfermé dans une chambre de malade. Du reste, c'est un bon enfant, et je m'intéresse sincèrement à lui, parce qu'il est malheureux; une petite larme lui coule de l'œil; mais je m'efforce de le consoler.

La mort de madame Defauconpret, femme du principal du collége Rollin, est venue attrister nos joies.

Je ne la connaissais point; mais souvent j'en avais entendu parler à ma nièce, madame la duchesse de Liancourt.

Des Espagnols, des Polonais, des Allemands, des Anglais, des Écossais, des Italiens, enfin toutes les nations semblent s'être donné cette année, rendez-vous dans ce lieu solitaire; on s'y voit avec plaisir, on se rencontre, on s'aborde avec politesse, on cause; mais point de caquets, la bonhomie montagnarde semble nous avoir tous gagnés, et nous vivons à Bonnes, cette année, comme une grande famille réunie par les mêmes sentiments et les mêmes intérêts.

M. Pichot, ce spirituel traducteur de lord Byron, est à Bonnes où j'ai été enchanté de le rencontrer. Je ne le connaissais que de réputation; un mélange de bonté, d'esprit, de malice sans méchanceté, se peint sur la physionomie de cet homme de cœur. Il accompagne sa femme, une des plus belles, et

des plus charmantes personnes que l'on puisse rencontrer; ses beaux yeux ont une expression difficile à rendre; il semble que toute la vie de cette intéressante personne se soit concentrée dans son regard; elle est naturelle, simple et bonne; seule elle paraît ignorer tous ses charmes et les trésors que renferme son âme pour qui sait la comprendre et la deviner. On lui inspire difficilement de la confiance; et elle supporte avec courage la tristesse que lui laissent de longues souffrances. Elle a essayé de se soustraire par la distraction du monde au chagrin que lui a laissé la perte d'un unique enfant; mais c'est un cœur d'où rien ne s'efface. Son mari la chérit, et elle répond à sa tendresse avec une grâce tout aimable.

La police a été fort occupée depuis quelques jours : elle a découvert un complot républicain ayant pour but l'assassinat de Louis-Philippe.

Elle a cru devoir découvrir en même temps une petite conspiration royaliste, à la tête de laquelle auraient été MM. de Fitz-James[1], Berryer et de Genoude. Quelle absurdité! les royalistes ne conspirent qu'à ciel ouvert.

M. le vicomte Walsh, rédacteur de la *Mode*, et par conséquent peu ami de la police, a été arrêté à Strasbourg; on s'est emparé de toutes les lettres dont il était porteur; ces lettres s'adressaient aux personnes qui entourent le duc de Bordeaux. On prétend que l'on voulait engager ce prince à aller rejoindre don Carlos, s'il se rendait maître de Madrid; mais jusqu'à

[1] Le duc, père du marquis.

présent rien ne prouve même ces assertions; et d'ailleurs, quel inconvénient?

Madame la duchesse de Berry paraît opposée à toute entreprise déraisonnable.

La ville de Palerme, où cette princesse fait sa résidence, est dans une position déplorable : le choléra y exerce des ravages affreux, et y cause des émeutes journalières. L'autorité est sans force, les gens riches sont en fuite; le peuple s'est emparé de leurs palais pour en faire des hôpitaux; la mortalité est effrayante : on compte dix mille victimes en peu de jours. On compare la situation de cette ville à celle de Marseille pendant sa trop fameuse peste. Tous les médecins ont abandonné leur poste, par crainte du choléra, ou des violences auxquelles il donne lieu. Une pareille désertion ne leur fait pas honneur.

Le roi de Naples envoie vingt vaisseaux, beaucoup de troupe et d'artillerie. Il voulait y aller lui-même; on est parvenu à l'en empêcher.

Le prince Théodore, Italien, après avoir passé l'hiver à Paris, est retourné à Naples, et il a perdu en huit jours sa mère, sa sœur et sa femme.

Bagnères-de-Bigorre, 4 août.

Un temps épouvantable, l'absence de toute personne de connaissance, et la privation de mes livres, me rendent le séjour de Bagnères si triste qu'il me tarde d'en partir. Aussi je me mets demain en route à cinq heures du matin, quelque temps qu'il fasse.

Tous les matins à Bonnes, on rencontrait de très-jeunes filles, qui partaient dès le point du jour pour

aller dans la montagne, au delà de Gabas, cueillir des fraises qu'elles venaient vendre ensuite à Laruns. Ainsi, elles avaient marché au moins onze heures pour gagner huit ou dix sols, quand la générosité des buveurs d'eau ne venait pas augmenter leur recette; et elles s'en allaient contentes de leur modeste journée, prêtes à recommencer le lendemain.

Pau, 6 août.

Après m'être arrêté à Tarbes pour quelques affaires, j'ai été visiter le haras de cette ville, si parfaitement tenu par son directeur, mais trop négligé par le gouvernement : il y manque au moins quarante étalons; et beaucoup de ceux qui s'y trouvent, sont plus que médiocres.

Il faudrait ici force et taille pour croiser avec les juments de la contrée, qui ont beaucoup de race et se sont fort améliorées depuis quelques années.

On n'a pas l'idée de la bonté des chevaux de ce pays, de leur fond et de leur sobriété. Il leur faut très-peu de nourriture; et en les excitant avec quelques picotins d'avoine, on en obtient de grands services; mais nous vantons toujours ce qui vient de nos voisins, et nous ne savons ni apprécier ni améliorer ce que nous possédons.

La cavalerie légère serait montée à merveille avec les chevaux de ce pays.

J'ai acheté à Bagnères, pour sept cents francs, la plus jolie jument qu'on puisse imaginer; seulement elle n'est pas grande. Comme je voulais utiliser

l'homme que j'étais forcé d'envoyer pour la conduire, j'ai profité, à Tarbes, d'une occasion ; et j'ai acheté, pour quatre cent quatre-vingts francs, une jument grise fort jolie, charmante pour une femme, de neuf pouces environ, et valant à Paris, pour le moins, douze ou quinze cents francs. Je compte la revendre; et mon voyage se trouvera ainsi payé par une partie de l'autre acquisition. L'homme montera en route un poney que j'ai acheté à Saint-Sauveur pour mes enfants, et qui est connu pour être infatigable.

16 septembre.

Tous les partis croyaient également Charles V entré dans Madrid, ou du moins prêt à en forcer les portes ; mais la bonté de ce roi lui a fait retarder son triomphe, pour éviter des désordres infaillibles et l'effusion du sang. Cette modération sera-t-elle couronnée par le succès?

Puisse-t-il être assez fort, quand sa victoire sera définitivement assurée, pour arrêter l'élan des populations comme l'exagération de quelques conseillers; et pour s'opposer à toute réaction. Alors son triomphe serait complet, et grande serait sa gloire.

Charles V sera cité pour ses vertus, sa sagesse, son courage, sa persévérance, la confiance qu'il a mise dans son droit, dans l'amour de ses peuples, comme dans les principes qui soutiennent son trône en défendant en même temps les droits de ses sujets.

Ce serait un gros événement que le triomphe de la légitimité sur l'usurpation, et l'abaissement des révolutionnaires.

Presque tout le monde a cru à la dissolution de la Chambre. J'en ai douté; et, en effet, jamais cette mesure ne fut plus incertaine.

La France aura été humiliée par l'usurpation ; il sera, je l'espère, réservé à la légitimité, appuyée sur son droit, de venir venger son honneur, rajeunir sa gloire, la position qui lui convient, et de rétablir aussi ses finances.

La deuxième expédition de Constantine est enfin décidée. Je ferai toujours des vœux pour la gloire des armées françaises; mais avec l'espèce de suzeraineté que l'Angleterre exerce sur nous, je doute d'un résultat durable. Louis-Philippe n'ose rien et craint tout : il redoute le lendemain; il se trouve heureux quand il a vécu un jour de plus, en trompant toutes les ambitions qui s'agitent autour de lui.

Encore un mariage protestant pour une de ses filles. Ce roi, qui semble avoir foulé aux pieds tout remords et toute croyance, sent trop bien que la religion catholique le repousse; aussi toute sa tendance est-elle vers le protestantisme; mais Dieu est là...

Le frontispice du Panthéon vient d'être découvert; et le gouvernement, qui a été forcé de rouvrir Saint-Germain-l'Auxerrois, couronne et déifie Voltaire, le patriarche de toutes les philosophies du doute et du scepticisme, corrupteur des nations, courtisan et ennemi des rois.

Et puis parlez au peuple de morale, de religion, de principes!... C'est par la confusion de tous les principes que Louis-Philippe espère et prétend gouverner. Le principe le condamne, et, semblable à Voltaire, il voudrait l'écraser ; mais la vérité est née

avec le monde, et les efforts des hommes n'ont jamais pu éteindre son flambeau.

16 septembre.

L'avis donné simultanément par la *Gazette de France* et la *Quotidienne* aux électeurs, à propos du mandat imposé à chaque député, est un événement politique.

Par lui les royalistes ne sont plus les membres d'un parti ; ce sont des hommes désintéressés, sans préventions, qui se placent à la tête de tous les intérêts sociaux. Le bon sens de la nation finira par leur rendre justice.

C'est seulement en présentant la vérité sous tous les sens, qu'on parvient à la faire entrer dans les esprits.

L'opposition elle-même qui n'a pu se réunir, est étonnée, balbutie, et ne sait trop que dire. Chacune de ses feuilles accepte l'un ou l'autre article du mandat royaliste, de façon qu'il se trouve adopté presque par l'opposition elle-même sans qu'elle s'en doute. Ce mandat n'est nullement une affaire de coterie, de parti, mais bien d'intérêt national ; la nation prononcera. Déjà toute la presse de province y donne son adhésion; et, dans cette circonstance, ce sera encore bien plutôt elle que celle de Paris, qui aura la plus grande influence.

Nous sentions toute l'importance d'une réunion entre la *Gazette* et la *Quotidienne :* aussi les meilleurs esprits y ont-ils travaillé de leur mieux. Ce point si

nécessaire une fois obtenu, le succès ne s'est pas fait attendre.

Le ministère incertain, n'ose se prononcer hautement contre les doctrinaires, et sa tergiversation le perdra ; la pensée dominante met son habileté à biaiser et à ne rompre avec personne. On ne peut aller qu'un temps donné, avec cette marche incertaine, et comme les doctrinaires, gens d'intimidation, sont très-impopulaires, la fausse manœuvre du gouvernement ne fera que resserrer l'accord de tous les partis sur un terrain neutre, et dans une pensée d'intérêt commun, sans que pour cela personne soit forcé d'abandonner son opinion ni ses sentiments. Le difficile et l'important étaient de trouver une formule, qui fût dans l'intérêt commun, ne blessât aucune susceptibilité, et pût aller à tous les partis.

Ce problème si difficile à résoudre, l'a enfin été par l'amour désintéressé des royalistes pour les véritables intérêts du pays.

Le journal *la France* fait division ainsi qu'à l'ordinaire. M. de Blacas le soutient. Pauvres princes, ils sont à plaindre de ne croire jamais que ceux qui les trompent, probablement en se trompant eux-mêmes. Il faut au pays un homme nouveau ; espérons que Dieu nous le réserve dans la personne d'Henri V.

Le temps a fait justice des folies et de l'ambition de Napoléon, en lui laissant son talent comme administrateur, et ses trophées ; mais de Louis-Philippe, que restera-t-il ? La honte et l'abaissement. Louis-Philippe jette de la poudre aux yeux; mais ses expédients sont usés.

23 septembre.

Un horrible scandale vient d'avoir lieu à Angoulême. Une croix pieusement plantée a été arrachée, puis brûlée par ce qu'on appelle faussement le peuple; c'est-à-dire une réunion de misérables, de gens corrompus, sans foi ni loi ; instruments muets de ceux qui les poussent, sauf à mitrailler ensuite leurs exécrables auxiliaires, quand de nouvelles circonstances les leur font redouter, et que leur assistance ne leur est plus nécessaire pour arriver au pouvoir.

Ainsi le chef du cirque ouvrait aux animaux féroces leurs tanières et les lançait dans l'arène après les avoir démuselés, pour assurer sa propre fortune; et quand bêtes et hommes avaient fait leur office, il leur remettait les chaînes, les réservant pour une nouvelle occasion.

Pauvre humanité ! avec quel mépris te traitent ces hommes qui ne te parlent de liberté, que pour t'asservir plus sûrement.

24 septembre.

Quelqu'un m'ayant mandé la mort de sir C***, j'ai cru devoir écrire à madame L*** une lettre fort simple, pour joindre mes regrets aux siens, comme à ceux de toute sa famille.

Sir C*** m'avait témoigné une estime et une affection qui m'avaient vivement touché. Ma lettre était aimable pour madame L*** qui m'avait véritablement prouvé de l'amitié, ainsi que son mari, et madame sa sœur.

Je ne faisais que nommer respectueusement lady T*** et les autres personnes de sa famille.

Une gracieuse réponse de madame L*** me prouva que ma démarche avait été appréciée.

CHAPITRE IV

LETTRE DE M. LE COMTE DE MONTBEL

Grana, par Konnen, Hongrie, 1er octobre.

« Vous devez être actuellement de retour des Py-
« rénées, mon cher vicomte ; ma lettre vous trouvera
« peut-être à Paris.

« J'ai remis exactement à la reine le paquet qui
« renfermait vos mémoires et votre lettre. Sa Majesté
« m'a chargé de vous exprimer sa reconnaissance de
« votre envoi.

« Jules de Polignac, à la suite de sa longue capti-
« vité, soutenue avec courage et honorablement ter-
« minée, est venu offrir ses hommages à la famille
« de Charles X. Il a passé deux jours à Kirchberg, il
« est reparti par Munich où il s'est établi pour un

« an, et compte de là conduire sa famille en Italie « dont le climat conviendra mieux à la santé de ses « enfants. Le choléra l'a arrêté pour cette année.

« Nous partions pour Goritz, je m'étais moi-même « mis en route en passant par la Hongrie, pour que « madame de Montbel pût visiter sa mère. Les nou- « velles des États vénitiens ont suspendu notre mar- « che, et nous ne savons pas encore au juste où nous « passerons l'hiver.

« Notre jeune prince devient de jour en jour un « homme, et un homme d'esprit, ce qui est avanta- « geux ; mais surtout un homme d'un sens très-droit, « ce qui est essentiel.

« J'espère que son caractère sera ce qu'il doit être ; « mais le caractère politique ne se révèle que lors- « qu'il est aux prises avec de grands événements : il « n'y a rien de négatif en lui ; et je serais étonné s'il « ne s'élevait pas au niveau des circonstances que « Dieu seul peut prévoir.

« La Reine m'avait chargé de vous écrire au moment « de mon départ, j'ai été obligé de différer, et je vous « prie de me pardonner ce délai. Elle m'a promis de « me prêter votre cinquième volume. Je le lirai avec « intérêt.

« Madame de Montbel est sensible au désir que « vous manifestez de la connaître ; elle espère que « votre voyage auprès de la famille royale n'a été que « différé.

« Adieu, cher vicomte, agréez l'expression de mon « bien sincère attachement.

« Votre très-dévoué,

« Montbel. »

8 octobre.

J'ai douté longtemps de la dissolution de la Chambre parce que je croyais à Louis-Philippe assez d'esprit et surtout assez d'influence sur ses ministres, pour ne point leur laisser commettre cette faute, car c'en est une et une grande. Louis-Philippe était contre, et il avait raison; le gouvernement est trop faible pour accepter sans nécessité les embarras à travers lesquels il se jette; mais M. Molé, qui a plus de ténacité et d'audace que de profondeur dans l'esprit, a suivi sa pointe avec une invincible persévérance, et il l'a emporté.

Quels seront les résultats de cette mesure? Elle embarrassera la marche déjà si difficile du gouvernement; les événements semblaient arrêtés; ils marchent maintenant et nous n'aurons qu'à les suivre pour mieux juger les vues de cette main providentielle qui se joue des projets purement humains.

Les élections sont pour le mois d'octobre, et les Chambres pour décembre.

L'armée doit être aujourd'hui sous les murs de Constantine. Français avant tout, je désire franchement son succès.

Les nouvelles de Portugal montrent qu'en dehors des principes, il n'y a que faiblesse, inconséquence et impossibilités pour un gouvernement.

Celles d'Espagne attendent un dénoûment que nous appelons de tous nos vœux. Charles V est entouré de généraux dévoués, de soldats décidés à sacrifier leur

vie pour le triomphe de sa cause. Ce triomphe serait certain, si le caractère du roi était à la hauteur des événements.

Montmirail, 15 octobre.

J'ai fait, avec mes enfants et MM. de Plinval, excellents jeunes gens de notre voisinage, des chasses magnifiques.

Notre équipage est modeste ; je n'ai qu'une douzaine de chiens, mais ils sont excellents, fidèles, courageux, mordants et entreprenants.

Un énorme sanglier pesant trois cent cinquante, ravageait tout le pays dont il était en quelque sorte la terreur ; et comme il avait constamment échappé à toutes les poursuites, les paysans le déclarèrent ensorcelé et le surnommèrent *Mina*. Plusieurs équipages, loin de le chercher, avaient reculé devant un genre d'attaque qui devait coûter la vie à plusieurs des associés quadrupèdes.

Nous avons eu l'honneur de le détourner, de l'attaquer et de le rapporter mort, au grand étonnement des habitants du pays, qui ne pouvaient en croire leurs yeux ; d'abord blessé, sa rage était telle qu'il labourait la terre sur son passage avec son long museau et ses défenses vraiment effrayantes. Mon fils Stanislas, qui est fort ardent à la chasse, a eu l'honneur du dernier coup. On devine que je n'étais pas loin, mais j'aime à voir dans mon fils l'intrépidité qui est aussi dans mon caractère. Mon petit Sosthènes me suivait sur son petit cheval, il était armé d'un petit poignard, et ne pensait seulement pas qu'il

pouvait être renversé de sa monture, mais son père y songeait pour lui, et n'avait pas une distraction.

L'autre jour nous avons pris un jeune chevreuil qui s'est en vain défendu contre nos poursuites par une fuite précipitée. C'est en plaine que les forces de ce charmant petit animal ont fini par lui manquer ; et malgré tous mes efforts pour le rappeler à la vie, je n'ai pu lui donner que vingt-quatre heures d'existence.

Mes lettres, mes journaux, ma plume, mes livres, et surtout mes enfants, auxquels je me donne tout entier, se partagent mon temps.

Montmirail, 23 octobre.

Les sollicitudes d'une administration paternelle et éclairée devraient s'étendre à tout ; et rien n'est plus important que de soigner ce qui a rapport à la santé des peuples ; autrement les générations vont en s'altérant, et les races en s'amoindrissant.

J'ai remarqué dans toutes les campagnes, une habitude vicieuse, dont les suites doivent être funestes aux populations. Les maisons ou chaumières, sans caves pour les supporter, sont toujours bâties au-dessous du sol, ce qui, nécessairement, y entretient une humidité préjudiciable. C'est routine habituelle, économie minime et mal entendue ; défaut de surveillance de la part de l'autorité. Une loi ou ordonnance devrait obliger à construire toutes les maisons ou chaumières sans exception, à un pied au moins au-dessus du sol, ce qui augmenterait de bien peu la dépense. Je suis convaincu qu'avec le temps, et même dans un temps assez court, on reconnaîtrait l'heureux

effet de cette mesure. Mais chacun dans sa sphère vit au jour le jour, pensant à soi et peu aux autres.

Je suis allé visiter à une lieue de la ville de Châlons avec M. Bourlon, une maison jadis de refuge pour la mendicité, et convertie maintenant en une maison pour les fous. Chose étrange! à l'exception de quelques fous furieux étroitement renfermés, le service de toute la maison est fait par des fous commandés, dans chaque partie, par une personne sensée, homme ou femme, qui les dirige.

Ils jouissent, dans l'intérieur de la maison, d'une grande liberté ; et on use envers eux d'une grande douceur, sans jamais les contrarier.

Les douches sur la tête ne s'y donnent que comme correction. Il y a au moins autant de guérisons qu'autrefois ; et, du moins, ces infortunés sont-ils moins malheureux qu'ils n'étaient lorsqu'on les traitait par l'ancienne méthode.

Montmirail, 26 octobre.

J'ai eu, avec mon père, ce matin, une longue conversation, et il m'a fait avec bonté des compliments sur ma manière de discuter.

Les éloges du monde sont bien peu de chose, mais ceux d'un bon père, on les payerait de son sang ; ils font bien plus que flatter l'amour-propre ; ils donnent au cœur un noble orgueil et un instant de bonheur.

Mon père a véritablement trop d'esprit, et je trouve qu'une imagination très-vive emporte quelquefois sa raison dans la discussion seulement ; car en action, c'est sans contredit le meilleur, le plus admirable

des hommes, et le plus justement vénéré ; il a su, même dans un temps malheureux où il était de bon ton de se vanter de son impiété, se faire pardonner ses sentiments religieux.....

Les préoccupations politiques prennent toujours une grande place, sans doute, dans la vie d'un homme dévoué au bien de son pays ; mais dans la vie calme et bienfaisante que l'on mène à la campagne, elles n'absorbent pas tous les moments, tandis qu'à Paris, il est difficile de s'en distraire, et l'on ne saurait parler d'autre chose.

Le roi de Prusse vient de faire enlever arbitrairement de son diocèse l'archevêque de Cologne, vieillard presque octogénaire, et cela, parce qu'il s'est refusé à donner la bénédiction nuptiale aux mariages mixtes, à moins que les enfants ne soient élevés dans la religion catholique. Le vénérable prélat usait d'un droit en accomplissant un devoir. Il a été conduit dans une citadelle à quatre-vingts lieues de sa résidence, sans avoir eu le temps de prendre aucune mesure.

Voilà la liberté promise à tous les cultes, et la protection qui leur est accordée par un roi protestant qui veut s'initier dans les affaires du sacerdoce. Cette violence montre quelle est l'intolérance de tous les dissidents.

Il se forme, à Liége, une société de personnes qui s'engagent par serment à ne jamais accepter une provocation quelconque pour un duel, et à ne point servir de témoins. Il est à désirer qu'elle puisse se répandre, se grossir et obtenir de nombreux adhérents ! Les pre-

miers qui se décideront à y entrer auront, à mon avis, cent fois plus de courage que ceux qui mettent l'épée à la main pour la plus légère offense.

1er décembre.

Un chien, même sans être enragé, mais fortement excité par une cause quelconque, peut, dans un accès de fureur qui, pour lui, n'aurait aucune suite, inoculer la rage. Voici un fait qui m'a été certifié. Un savetier s'amusait à exciter son petit chien en le piquant et le harcelant avec son alêne; le chien se fâche, l'homme continue; l'animal entre dans une véritable colère; le maître poursuit ce jeu dangereux. Le chien résiste; il semble hésiter d'abord; enfin, emporté, hors de lui, il s'élance sur son maître et le mord jusqu'au sang. Alors, le chien se calme, il mange et boit comme à son ordinaire. On ne pensait plus à rien, lorsque le savetier, qui n'avait point conçu la moindre inquiétude, se sent bientôt du dégoût, du malaise et meurt enfin complétement enragé.

On voit que l'imagination n'est pas tout dans cet horrible fléau.

Le maréchal Oudinot, qui souvent cause avec moi de magnétisme, me racontait hier le trait suivant, qu'il tenait du général Montgardi :

Il avait reçu jadis une blessure dans le ventre qui le faisait beaucoup souffrir; et les médecins consultés n'avaient pu le soulager.

Il voit une somnambule et suit le traitement qu'elle

lui indique. Après un temps donné, il rend avec effort une espèce de pierre qui était un composé des substances introduites par la balle dans l'intérieur. Il se sent par suite extrêmement soulagé ; il quitte la ville où habitait la somnambule et, comme il souffrait encore, un médecin lui conseille les eaux de Contréxeville. Il y fait décomposer la tisane que lui avait ordonnée la somnambule, et par un rapprochement fort bizarre, mais cependant facile à expliquer et très-significatif, il se trouve que les substances composant la boisson, sont en parfaite analogie avec la composition des eaux de Contréxeville.

Que les médecins rient donc, et que les incrédules, esprits légers qui jugent sans examen, doutent encore !

Le docteur Magendie a autant d'esprit que de talent; et il racontait un jour gaiement à l'aimable madame de M***, les deux faits suivants, que je tiens d'elle-même.

Magendie a amassé une fortune considérable ; mais on n'est pas moins désintéressé que lui, ni meilleur pour ceux qui ne possèdent rien.

Depuis longtemps, la vieille marquise de S*** ne le payait pas, non qu'elle voulût en rien lui faire tort, mais par pure négligence ; on sait qu'elle était fort bizarre.

Magendie lui avait écrit une première fois inutilement, une seconde fois inutilement encore. Enfin, il se décide à prendre la plume une troisième fois, avec le bon goût et l'esprit qui le caractérisent ; et bien plutôt poussé par la malice que par l'intérêt, il écrit ce qui suit :

« Madame la Marquise,

« Je connais trop votre bonté comme votre exces-
« sive politesse pour ne pas être certain que si les
« deux lettres que j'ai eu l'honneur de vous adresser
« vous étaient parvenues, vous eussiez bien voulu me
« répondre. C'est donc dans la seule intention de vous
« rendre un véritable service, que je prends la liberté
« de vous engager à vous défier de vos agents; peut-
« être même avez-vous un intendant infidèle qui re-
« tient entre ses mains la somme que vous avez cru
« devoir me destiner. Aussi sera-ce uniquement avec
« l'intention de vous éclairer, en m'assurant que cette
« lettre vous parviendra, que je prends le parti, si
« elle restait encore sans réponse, de charger un
« huissier d'en porter une quatrième, avec ordre de
« ne la déposer qu'entre vos mains.

« Agréez, etc. »

La réponse fut l'acquittement complet et généreux d'une dette que M. Magendie avait voulu laisser apprécier à madame de S*** elle-même.

Une autre fois, la femme d'un banquier de Paris, dont il n'a jamais voulu, par délicatesse, dire le nom, avait reçu de lui des soins fort longs et fort assidus pour une maladie grave, et la guérison avait été complète.

De payement, aucun ; à peine si l'on semblait croire à la dette de la reconnaissance. Enfin, fatigué de tant de négligence, M. Magendie écrit « que voulant faire
« une acquisition, il a besoin de ses fonds et demande
« qu'on veuille bien lui envoyer la somme que l'on

« peut croire lui devoir. » On le faitprier verbalement d'attendre huit jours, il en attend quinze. Il récrit; on lui redemande six semaines; il se résigne. On le supplie d'attendre trois mois, il en donne trois de plus; mais enfin, ne pouvant plus comprendre une telle négligence, il se rend lui-même chez la dame un beau jour, et avec beaucoup de simplicité, il lui rappelle les faits.

La dame l'écoutait dans le plus absolu silence. Enfin, le rompant tout à coup, elle lui dit gravement et avec beaucoup d'aplomb : « *Mais, monsieur, il y a* « *prescription.* » Magendie ne trouva rien à répondre; il prit son chapeau, dédaignant de s'adresser au mari pour se plaindre de la femme, mais décidé à se venger en homme de bonne compagnie.

A une assez grande distance de là, il apprend que madame *** doit aller à un très-grand bal; il s'y fait inviter lui-même, et attendant le moment où la jolie malade est le plus entourée, il va droit à elle; sa pâleur dévoile son embarras. « Hé bien ! madame, « lui dit Magendie poliment, puis-je vous demander « des nouvelles de ma chère santé? Je puis bien l'ap- « peler *mienne*, continua-t-il en élevant la voix, puis- « que vous avez, madame, refusé de me la payer. »

Cinq minutes après, la riche financière qu'il avait fait rougir de son improbité, avait quitté la fête.

Magendie la rencontre souvent dans les salons; et chaque fois qu'il l'aperçoit, il se dirige malicieusement vers elle en se dandinant, avec ses mains derrière le dos, suivant son habitude, et la dame de changer de chambre aussitôt, et Magendie de la poursuivre de salon en salon, jusqu'au moment où elle prend la fuite.

Le hasard la lui fit rencontrer dernièrement sur le boulevard ; ils étaient l'un et l'autre en voiture. Il tire son cordon : « Remarque bien cette calèche, dit-il à « son cocher, chaque fois que tu la rencontreras, « fouette tes chevaux, gagne de l'avant, et mets-toi « aussitôt en travers de la voiture, quoi qu'on puisse « te dire. » Le cocher rit en obéissant ; à chaque rencontre, il exécute ponctuellement les ordres de son maître; et chaque fois Magendie, sortant son corps à moitié par sa glace, salue profondément ladite dame, qui, au premier moment, étonnée de la secousse, regarde de son côté, et se rejette aussitôt toute désappointée dans le fond de sa voiture.

En attendant, elle tient bon, et ne paye point.

Magendie rit, se tait, continue sa persécution et s'amuse aux dépens de l'ingrate qui lui doit la vie.

LETTRE A LA REINE MARIE-THÉRÈSE

(DUCHESSE D'ANGOULÊME)

« Madame,

« Le comte de Montbel m'a mandé, il y a quelque « temps, que Votre Majesté avait bien voulu accueillir « avec indulgence mes mémoires que j'avais eu l'hon- « neur de lui adresser. Ils m'ont valu une haine dont « je m'honore ; peu habitué que je suis à me laisser « intimider quand je crois utile de démasquer la félo- « nie, et de faire connaître de hautes vertus qui ne « sont peut-être pas assez généralement appréciées.

« Il y avait longtemps que j'avais jugé cette famille « aussi hypocrite, qu'elle est ambitieuse et ingrate. « Tandis qu'on la comblait de marques de bonté, « d'affection, et d'estime, elle attaquait sans cesse « dans ses discours la branche illustre de qui elle re- « cevait tant de bienfaits. J'ai les preuves de ce que « j'avance.

« Au moins devrait-on trouver dans le passé un en- « seignement pour l'avenir ; c'est ce qui est loin d'ar- « river ; il semble que l'on a juré de se mettre sans « cesse en travers de cette Providence qui a fait tout « pour nous, sans que nous ayons voulu consentir à « nous éclairer. Ceux qui flattent sont encore comme « toujours, préférés à ceux qui ont le courage de par- « ler, à ceux dont les prévisions ont été constamment « justifiées.

« Si cependant il en eût été autrement ; que de « maux eussent été évités ! Songeons à l'avenir !

« L'homme le plus impopulaire en France, semble « commander en maître à la cour de l'exil, et tenir « dans ses mains l'avenir d'Henri V.

« M. de Blacas est pour tous, peut-être à tort, le « synonyme de l'influence étrangère, que l'on a en « horreur en France... Qu'on ne perde jamais de vue « ce point important !

« Je ne juge point les hommes comme individus ; « et je ne prends que leur caractère politique, tombé « dans le domaine public. M. de Blacas, assure-t-on, « entièrement soumis à l'influence du prince de Met- « ternich, ferait tout au monde pour contre-carrer « l'alliance d'Henri V avec la Russie, alliance seule « raisonnable, désirée par les uns, redoutée par les

« autres ; et dont le résultat serait immense par ses « conséquences, soit qu'elle fût contractée, soit qu'elle « fût malheureusement rompue.

« Je sais positivement que Rome, consultée, avait « promis d'aplanir les difficultés.

« L'alliance, au contraire, d'une archiduchesse « d'Autriche, serait funeste à la France qu'elle sem-« blerait mettre en sevrage, sous une protection tou-« jours ennemie, funeste au prince que nous chéris-« sons ; elle inspirerait les plus tristes pressenti-« ments, enfin elle serait justement repoussée par « l'opinion.

« Madame a-t-elle pensé à la responsabilité qui pè-« serait sur elle ? C'est, sans nul doute, son influence « et sa volonté qu'on accuserait ; et Madame, si né-« cessaire à la France, atténuerait ainsi dans beau-« coup d'esprits la confiance qu'elle est si bien faite « pour inspirer ! Madame qui, de la terre d'exil, prie « sans cesse pour cette France que le ciel punit et « éprouve ; mais qu'il se réserve de sauver pour la le-« çon et la grande instruction du monde ; Madame, « dis-je, deviendrait un obstacle aux décrets de la Pro-« vidence.

« Il est sage de taire la source dont je reçois des « renseignements ; ce qui, autrement, les rendrait « plus difficiles à l'avenir.

« Des lettres écrites par des fidèles sont arrivées entre « les mains de M. de Metternich, ainsi qu'un rapport « adressé directement à M. de Blacas ; et le prince « autrichien n'a rien eu de plus pressé que de les en-« voyer à la cour révolutionnaire et usurpatrice des « Tuileries. Par suite des serviteurs fidèles ont été

« atteints dans leur fortune, et dans leur liberté.

« Madame me pardonnera une franchise qui n'est « pas sans quelque mérite, et son âme daignera l'ap- « précier. Elle y reconnaîtra un dévouement et un « attachement que je scellerais de chaque goutte de « mon sang, et qui ne peut finir qu'avec moi.

« Je prie Madame, de me mettre aux pieds du Roi.

« Je suis,

« Madame,

« De Votre Majesté,

« Le très-humble et tout dévoué serviteur,

« Le vicomte de La Rochefoucauld. »

« Paris, 4 décembre 1837. »

CORRESPONDANCE

LETTRE A MADAME DU CAYLA

« Paris, 5 décembre 1837.

« Des intrigues conduites par MM. de Blacas et de « Metternich, assure-t-on, travaillent à brouiller les « cartes avec la Russie et à causer une rupture, afin « d'arranger ensuite le mariage d'Henri V avec une « archiduchesse d'Autriche..... C'est une manœuvre « dont les suites seraient funestes pour le présent et « pour l'avenir.

« On m'a assuré, ce que je ne puis croire, que ma-« dame la duchesse de Berry approuvait cette idée, « qui est celle de M. de Metternich.

« On faisait de pénibles rapprochements sur cet « accord de la famille royale, et l'on croyait à l'in-« fluence de M. de Blacas, qui commande en maître « à la cour de l'exil ; ne vous endormez pas, chère « Comtesse, quoi qu'il en puisse être, en face d'un « pareil danger.

« Cet événement compromettrait notre avenir. L'al-« liance de l'Autriche nous a toujours été funeste.

« C'est une puissance que nous devons ménager, « mais toujours surveiller et craindre, presque à l'in-« star de l'influence immorale de l'Angleterre, notre « ennemie jurée, notre rivale de tous les temps.

« Bien qu'on en dise, je pense que le ministère se « présentera aux Chambres ; mais le *statu quo* est de-« venu impossible, et il faudra marcher en avant ou « en arrière, c'est-à-dire vers l'anarchie, ou vers l'ar-« bitraire.

« Cette session est importante dès son début; et elle « le deviendra encore plus après ces premiers débats. « Les conséquences se déduisent nécessairement des « faits antérieurs, et nous marchons rapidement vers « des événements qui ne peuvent manquer d'ar-« river. Tâchons seulement de ne pas nous opposer « aux vues de la Providence qui, si nous la contra-« rions dans ses décrets éternels, saura bien agir sans « nous, et malgré nous.

« Les étrangers abondent à Paris ; bon pour leur « argent, mais Dieu nous préserve de leur influence.

« Doit-on espérer vous revoir bientôt? »

LETTRE DE MADAME ***[1]

« *Ne me cachez aucune de vos impressions, mais ne « m'accusez jamais*. Deux fois déjà j'ai lu cette « phrase dans vos lettres, monsieur le vicomte.

« *Ne m'accusez jamais !* Pourquoi me dites-vous « cela? Savez-vous que ces mots-là m'ont fait de la « peine? Quels torts pouvez-vous avoir à mon égard? « De quoi pourrais-je vous accuser? Quoi, parce qu'un « peu de pitié vous a arrêté en passant sur le chemin « de ma vie, j'irais m'arroger des droits assez puissants « pour oser vous accuser? Oh! monsieur, que vous « m'avez mal comprise! Mais vous ne me devez rien, « tandis que moi, je vous dois tout ce que je puis « donner de reconnaissance. Cet intérêt que vous dai- « gnez prodiguer au malheur, ne s'attache qu'à lui; « que vous importe l'être qu'il écrase? Le jour où il « cesse de souffrir, il cesse d'être à vous. Moralement, « il n'a plus rien à attendre que l'oubli; que pour- « rait-il reprocher? Mes souvenirs les plus doux par- « leront bien souvent du gracieux *inconnu;* mais mes « exigences de femme n'atteindront jamais le vicomte « de La Rochefoucauld, jamais! D'ailleurs, je n'en eus « jamais pour personne. Voyez, monsieur, ce que c'est « que l'absence. Vous ne me voyez plus; et déjà il faut « que des mots vous disent mes pensées les plus simples, « celles que vous deviez deviner le plus vite, car en

[1] Personne que je rencontrai par hasard dans un de mes voyages, et dont la distinction comme les malheurs m'inspirèrent un véritable intérêt.

« vous disant : « je ne veux plus écrire, » n'était-ce « pas vous dire : « J'ai la conscience que mes lettres ne « peuvent être qu'importunes ; et c'est pour cela que « je ne veux plus vous les adresser. » Votre indulgence « extrême pour le malheur vous fait dire *écrivez*, mais « doit-on abuser d'une générosité si grande ?

« Vous écrire et vous prévenir, quand vous ne pour-« rez me répondre ? Mais j'ai mille fois plus besoin « de vous lire que de vous écrire, s'il était possible « d'avoir de loin en loin, quelques mots de vous, sans « vous en adresser, cela m'arrangerait bien mieux « certainement. Que voulez-vous que je vous dise ? « mes chagrins interminables, mes rêves les plus ab-« surdes ? Car, voyez-vous, bien que liée à vos conseils « par une promesse sacrée, il ne faut pas croire que « je dormirai sur une impossibilité ; l'oiseau enfermé « depuis sa naissance dans une cage, et qui tient à sa « liberté ne s'y habitue pas, le temps ne détruit pas « ses espérances : si les unes échouent, il en forme « d'autres, et c'est ce que je fais. Laissez-moi, vous « saurez tout, je vous l'ai promis, mais ne me dites « pas que je souffre moins ! Il est des maladies qui ne « se guérissent jamais, et la mienne est du nombre. « Ne me parlez pas de mes enfants, car ce sont eux « qui me feraient fuir plus vite. Croyez-vous que si « j'avais par eux la plus légère nuance de satisfac-« tion je pourrais soutenir un instant la pensée de les « perdre ? Oh ! non, monsieur, ne le pensez pas, ce « serait me faire injure, car leur affection m'était né-« cessaire et je le sens bien ; par eux seuls je pouvais « être heureuse ; mais ils naquirent avec des défauts « comme tous, et quand je voulus les reprendre,

« quand mes études, mes veilles, tous mes soins se « dirigèrent sur leur éducation si importante à mes « yeux, on leur dit : « N'écoutez pas votre mère, et « soyez libres. » Ils devinrent libres, mais vicieux; « les exceptions moururent; le reste m'entoure pour « me torturer.

« Oh ! que vous êtes loin de savoir jusqu'où vont « mes souffrances ! Pour qu'un caractère comme était « le mien se laisse écraser sous le faix, il fallait qu'il « fût bien lourd. Non, monsieur, non, personne n'é- « tait dans ma confidence intime, parce que j'étais « trop fière pour me plaindre, et trop malheureuse « pour espérer des consolations.

« J'hésitai devant mes projets, presque aussitôt que « je vous les ai avoués; mais à côté du doute, tout en « appréciant votre raisonnement si juste, je me révol- « tais à la pensée de mourir ici, et je ne la supporte « pas encore; j'ai franchement renoncé à tout ce que « j'avais arrêté; oui, mais je ne renonce pas à me ser- « vir d'un moyen plus légal. Lequel? je ne sais pas : « j'y rêverai plus d'une fois, d'ici au 20 mars; et de « mon couvent je vous en écrirai. C'est avec les sen- « timents de reconnaissance que vous m'avez inspirés, « et ces pensées-là que je traînerai les journées si « lentes qui vont s'écouler. Je vous lirai pendant les « heures d'insomnie puisque j'attends vos Mémoires, « et recevrai toujours avec bonheur les lignes que vous « prendrez la peine de m'écrire ; mais vous avez tant « de choses à penser! tant de monde à voir! tant de « devoirs à remplir près de ce monde qui vous ré- « clame, vous désire, et doit s'emparer de vous, que « votre silence ne m'étonnera point, que la pensée de

« me plaindre ne me viendra pas ; je pourrai être « triste, mais jamais mécontente. Quant à la lettre « pour l'abbesse de mon couvent, mon Dieu, mon- « sieur, faites-en ce que vous voudrez ; si en la voyant, « ou plutôt en l'entendant, vous pouviez la deviner « comme vous m'avez devinée, et me dire si vous « pensez qu'on puisse lui donner de la confiance, je « l'aimerais encore mieux ; mais pour cela il faudrait « avoir une heure à perdre, et les vôtres sont bien « précieuses. Tenez, jetez ma lettre pour elle au feu « et n'en parlons plus. Si une bonne Providence me « servait, elle éloignerait les importuns, et vous lais- « serait m'écrire un tout petit mot le plus souvent pos- « sible. Si elle veut ajouter à ses punitions une autre « encore, le courrier sera muet, et j'accepterai votre « oubli.....

« Adieu, monsieur le vicomte, adieu ! il est des « vœux bien ardents que partagent les vôtres vers un « but commun ; il en est de particuliers pour votre « bonheur, le ciel doit les exaucer, car ils sont bien « sincères. »

RÉPONSE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE

7 décembre.

« De l'amabilité, de l'esprit, de la grâce, de la rai- « son, de la bonté, une sensibilité recouverte d'un « voile, un intérêt véritable pour vous, madame ; de « la franchise avec quelque finesse ; de l'abandon avec

« certaine réserve; un esprit qui sait tout comprendre,
« et un cœur qui sait tout sentir, un son de voix déli-
« cieux qui retentit encore à mes oreilles, comme une
« harpe mélodieuse; de la supériorité, une âme forte,
« de la volonté, un caractère persévérant; l'usage en-
« fin et la connaissance du monde, telle est votre
« charmante supérieure. La conversation d'abord assez
« difficile par une discrétion commune, est devenue
« plus facile quand, après avoir lu votre lettre, elle
« a bien voulu faire quelques pas. Alors nous nous
« sommes facilement entendus, et nous avons causé
« longtemps, oubliant le froid du parloir. Pauvre
« femme elle a eu aussi ses tribulations derrière sa
« grille; mais son âme est encore plus confiante,
« plus soumise et plus résignée qu'elle n'est forte; et
« cependant elle sait oser quelquefois au delà du pos-
« sible, c'est son salut. C'est une personne qui, avec
« infiniment de douceur marche avec une invincible
« persévérance vers le but qu'elle s'est proposé; et qui,
« donnant son opinion avec réserve, ne heurte point
« le cœur humain qu'elle connaît bien, mais cherche
« plutôt à le soutenir, à le consoler. Voyez si je la de-
« vine bien. Il était évident que nous nous observions
« réciproquement; mais elle me voyait malgré son voile
« qui était pour moi un obstacle invincible, et une
« gêne véritable.

« Depuis que je suis à Paris, je n'avais pas eu à
« moi, un seul moment; d'ailleurs ma visite n'avait
« plus un motif aussi pressé. Venons à votre lettre.

« Bien que vous ne vous expliquiez pas clairement,
« je vous ai comprise, et à cela je ne répondrai point,
« d'une manière absolue, sans un mûr et conscien-

« cieux examen, décidé à me rendre en tout, digne « de la confiance que vous avez la bonté de me té- « moigner ; vous plaignant profondément, souffrant « de vos souffrances, mais n'essayant jamais de vous « tromper.

« Une chose m'afflige, et je dois vous l'avouer ; vous « n'êtes pas assez préoccupée des devoirs d'une mère ; « plus ils sont difficiles, plus aussi ils sont sacrés. Vous « vous révoltez (je vous vois); écoutez-moi donc avec « plus de calme ; toujours, pauvre femme, vous sem- « blez craindre d'entendre la vérité ; on ne l'anéantit « point en la niant, et son existence est indépen- « dante de votre volonté ; elle est si dure pour vous « cette vérité, que si c'est un motif pour vous plaindre « du fond de l'âme, ce n'est pas une raison pour vous « la taire.

« Peut-être jugez-vous trop promptement impos- « sibles des devoirs qui ne sont qu'infiniment difficiles ? « Vous me répondrez après y avoir réfléchi. Je « m'en rapporte à vous. Songez qu'avec beaucoup « de douceur, un peu de caractère devient parfois « utile, nécessaire même. On a un besoin absolu « de vous, et l'on vous ménagera sur certains arti- « cles où vous avez droit et devoir de parler ; vous de- « vez imposer silence par rapport à vos enfants, en « faisant sentir que l'on doit vous savoir gré de celui « que vous gardez ; la dignité, pour être une vertu, « ne doit pas être poussée trop loin. Entendez bien « cela, et mettez-vous à l'œuvre avec un nouveau cou- « rage, et une invincible persévérance; ne négligez au- « cun moyen, foulez aux pieds l'amour-propre ; que « le souvenir et l'intérêt de l'*inconnu* vous soien

« aussi quelque chose ; et après ce nouvel essai, que « vous ferez en conscience, vous pourrez juger du « résultat de vos efforts avec une entière connais- « sance de cause. Je sais par cœur votre lettre, mais « je la relirai avant de terminer. Laissez donc une « bonne fois la position de l'*inconnu* pour ne songer » qu'à sa conscience et à son cœur. Douter de l'inté- « rêt qu'il vous témoigne, c'est méconnaître un carac- « tère qui n'a jamais failli, surtout en présence de la « souffrance et du malhenr. Ces titres sont pour lui « sacrés ; ils sont un droit autant qu'un attrait..... Je « sais aussi apprécier des qualités et un charme dont « l'idée vient récompenser parfois un dévouement au- « quel rien ne peut porter atteinte. Un doute devien- « drait une injure à mes yeux.

« Quand vous serez arrivée, ayez la bonté de m'é- « crire un mot pour me dire que vous m'attendez à « telle heure dans votre appartement, ou bien que « vous aurez la bonté de venir tel jour chez moi, vers « midi ; habitué à recevoir beaucoup de monde, c'est « pour moi la chose la plus simple, comme pour les « autres. J'espère que votre résignation pieuse vous « fera supporter vos peines avec moins d'amertume... « Vos lettres sont charmantes. Je les reçois avec recon- « naissance et plaisir; il y a tant d'âme et d'originalité. « Craignez une imagination qui fait tant de mal, et « n'attendez jamais de moi ni phrases ni esprit ; mais « cœur et raison ; cela ne vaut-il pas mieux? J'aime « à faire servir une pénible expérience à adoucir, pour « les autres, le fardeau de la vie.

« Je sais tout ce que vous souffrez ; mais je compte « sur la force d'une âme peu commune. Ne soyez plus ni

« injuste ni ingrate, et agréez les hommages aussi sin-
« cères que dévoués de l'*inconnu*. Ne me laissez pas
« trop longtemps sans recevoir de vos nouvelles. »

LETTRE DE M. LOISSONS[1]

«Pierry, 25 novembre.

« Monsieur,

« J'arrive de M..., où j'ai été passer quelques heures, « et où j'ai trouvé la lettre que vous m'avez fait l'hon- « neur de m'écrire il y a un mois.

« Nous ne pouvons que nous féliciter du progrès « des idées; le gouvernement actuel, avec toutes ses « utopies, tombe de plus en plus dans la boue. Nous « n'avons pas même besoin de nous salir les mains « pour accélérer sa chute. Ce n'est qu'un drame dont « toutes les scènes sont entachées de ridicule. Le « temps fera justice de ce régime avec lequel il ne « peut y avoir ni gouvernement possible, ni sécurité « pour personne. Nous devons remercier la Provi- « dence de nous avoir préservés des effroyables cala- « mités que tout le monde redoutait, et de ne nous « avoir laissé subir que le radotage et le ridicule. « C'était en effet le châtiment le plus convenable d'un « siècle qui s'était dit le plus éclairé, par cela seul « qu'il ne reconnaissait plus ni autorité, ni vérité!

[1] Ancien député de la Marne, aimé et estimé de tous ceux qui le connaissent. Il faisait partie de la Chambre de 1815.

« De là ce charivari si discordant des idées et des « opinions, qui caractérise la Babel moderne. C'est « par un jugement admirable de la sagesse divine, « que l'usurpation a été choisie pour être le sujet « sur lequel cette leçon devait être donnée au genre « humain. Ce que nous avons déjà vu se dévoiler du « passé, nous fait pressentir ce que nous devons at- « tendre. Le mal était immense et ses racines bien « profondes ; il fallait, pour y remédier, beaucoup « de malheurs ou beaucoup de temps. En nous féli- « citant d'avoir été préservés du premier remède, « nous supporterons le second avec patience, et nous « trouverons beaucoup de force dans l'espérance.

« Veuillez agréez, etc. »

Mademoiselle América Vespucci, cette personne si intéressante, si remarquable par ses talents, son caractère et ses sentiments, comme par son instruction, son courage énergique et son esprit, m'ayant prié hier de mettre quelques lignes sur son album, j'écrivis ce qui suit :

« Beaucoup vous ont admirée, quelques-uns vous « ont adorée, tous vous ont louée; moi, chère América, « je vous ai devinée, comprise et appréciée.

« Le vicomte DE LA ROCHEFOUCAULD. »

En effet plus on connaît cette jeune femme que j'avais à peine vue, quand je fis son portrait[1], et plus

[1] Dixième volume de mes Mémoires, page 424.

on admire les qualités de tout genre dont la nature fut si prodigue envers elle, une persévérance que rien ne rebute, une fierté que rien n'abaisse, un courage que rien n'étonne, une profondeur et une élévation peu communes, une capacité remarquable, et un dévouement qui lui fait entreprendre seule, à vingt-cinq ans, le voyage d'Amérique, où sa famille a d'importantes réclamations à faire, afin d'arracher les siens à la misère, fruit de toutes les révolutions d'Italie.

Puisse le souvenir de son illustre ancêtre, ne point être effacé. Puisse la reconnaissance, parler aux cœurs des Américains! C'est le vœu d'un ami sincère qui lui a voué autant d'affection que d'estime.

11 décembre.

Je ne puis quelquefois m'empêcher de rire de la vanité des choses humaines, quand oubliant mes grandeurs passées, et une fortune que je regrette bien plus pour les autres que pour moi ; réduit aux plus sévères privations, je dîne seul, au coin de mon feu, avec un seul plat que me fait ma portière. Ce n'est pas là du malheur; le malheur n'est que dans les peines du cœur, et les privations de tout genre ne me laissent que de faibles regrets [1].

Ma tendresse pour mes enfants et l'affection de ma

[1] Je consacrais en grande partie à l'éducation de mes enfants la fortune de leur mère; j'avais renoncé à tous mes traitements ; et alors ma fortune personnelle était peu considérable par suite d'affaires malheureuses.

famille, voilà réellement un bonheur auquel je tiens plus qu'à la vie.

Ceux qui me voient de près, ont appris à me connaître ; que me fait l'opinion des indifférents !

Je sens au dedans de moi une énergie qui pourrait encore servir mon pays. Si telle est la volonté du ciel, je l'en bénis ; et s'il doit en être autrement, je m'y résigne.

Je ne demande à Dieu que de longs jours pour ma famille ; et, pour mes chers enfants, les qualités qui font l'homme et le chrétien ; le reste est si peu important !

J'ai été hier rendre visite à M. Royer-Collard, qui vient d'arriver à Paris. J'entrai comme il allait sortir ; il voulut cependant me retenir une demi-heure.

Ce vieillard respectable de soixante-quatorze ans est vraiment extraordinaire ; il n'a perdu aucune de ses éminentes facultés.

Nous parlâmes politique, nous interrogeant réciproquement avec une sorte de curiosité ; mais moi bien plus empressé de l'écouter que de parler.

« — Voyons, que dites-vous ? reprit M. Royer-Collard.
« — Ce que je dis ; je voudrais vous faire la même « demande ; afin de parler ensuite avec plus d'assu- « rance ; mais je pense que le pouvoir qui tenait avant « tout au *statu quo* va être forcé d'en sortir ; que la « marche est fort embarrassée, qu'il y a des dangers » pour lui de quelque côté qu'il frappe, soit qu'il « avance ou recule ; qu'un gouvernement est bien « faible, quand la raison et le droit le condamnent

« également, et qu'il n'a pour auxiliaire que la cor-
« ruption; qu'enfin rien ne lui est possible. — Rien « ne lui est possible il est vrai, reprit avec vivacité et « esprit, M. Royer-Collard, c'est vrai, monsieur de La « Rochefoucauld; mais aussi rien ne lui est impossible, « tant l'inertie actuelle est grande; il n'y a de force ni « pour le bien ni pour le mal; on n'ose aller ni vers « M. Thiers, ni vers M. Guizot; et cependant, croyez « bien que le pouvoir pourrait encore aujourd'hui ce « qu'il voudrait, mais il n'y a d'énergie nulle part; et « quand tous les esprits en sont réduits à cette nullité « de volonté et d'action, les gouvernements tels que « celui-ci, n'ont plus d'autre ressource que celle de la « corruption pour marcher; il est encore malheureu-« sement plus facile de corrompre les hommes, que de « leur donner une volonté. »

Là-dessus nous nous séparâmes, nous promettant de reprendre avant peu une conversation toujours pour moi si remplie d'intérêt.

19 décembre.

M. le comte d'Appony, depuis son retour, parle du duc de Bordeaux et de Mademoiselle dans les termes les moins obligeants, ce qui était loin d'être son habitude. C'est sûrement sous l'inspiration de M. de Metternich qu'il agit ainsi; et nous devons y puiser une preuve de plus, de ce que nous avons à attendre de l'étranger.

Puisse la cour exilée en être convaincue, puisse-t-elle renoncer à l'alliance d'une archiduchesse d'Autriche avec Henri V.

Hier a eu lieu l'ouverture des Chambres. Le discours du trône a été ce qu'il devait être, c'est-à-dire insignifiant, mais quel exemple et quelle terrible leçon que de voir ce prince qui s'est dit roi par la voix du peuple, obligé de refouler ce même peuple, en plaçant entre lui et sa personne trois haies de soldats, et en faisant intercepter toutes les issues.

Louis-Philippe était fort ému en prononçant son discours ; et il paraît que tant de précautions ne l'avaient pas suffisamment rassuré; on en avait pris cependant de tout genre, et les plus minutieuses. Les quelques maisons placées sur son passage avaient été visitées ; et même dans les plus sûres, on avait ordonné que toutes les jalousies fussent ouvertes. Voilà le roi du peuple, le roi de Juillet. Un siècle s'est écoulé depuis 1830, et nous sommes aussi loin du commencement que du but.

Les hommes ont été un instrument dans la main providentielle; après avoir éveillé toutes les passions, le pouvoir a été forcé de rétrograder.

Dans la nouvelle rue[1] qui borde notre hôtel, se trouve inscrit en grosses lettres à l'encre rouge : « Philippe sera tué. »

Quelle existence, et quelle punition de Dieu partout !

21 décembre.

Je viens de lire une brochure de M. Guizot sur la démocratie. Fidèle à son système, il cherche à tout

[1] Rue Barbet-de-Jouy.

détruire sans rien créer; et c'est au milieu de la confusion morale, qu'il voudrait susciter le moyen de ressaisir le pouvoir ; il espère régner sur des aveugles; et il a toutes prêtes dans la pensée, les lois nécessaires pour créer des muets, et forcer au silence ceux qui refuseraient d'obéir. Machiavélisme politique, digne de l'école anglaise. On disait : « diviser pour régner. » M. Guizot dit : « Confondre toutes les idées pour gou« verner. »

J'ai lu aussi le dernier écrit de M. de Lamennais. On y reconnaît son esprit diabolique; à travers cette popularité à laquelle il vise, on retrouve toujours l'obscurité et le manque de plan de ses idées, les contradictions et l'incertitude de son caractère.

Homme coupable qui, après avoir remué les passions les plus dangereuses du peuple, croit que ce peuple sera docile à son dernier avertissement ! Il oublie que se révoltant contre Dieu, il donne lui-même l'exemple de la rébellion ; et puis si nulle autorité n'est légitime, pourquoi s'y soumettre? Là où il n'y a pas de droits, il n'y a pas non plus de devoirs.

Homme coupable qui emploie le talent qu'il a reçu du créateur, à tout combattre, à tout embrouiller, et à tout battre en brèche !

Esprit orgueilleux, qui croit pouvoir à lui seul, engendrer une morale nouvelle, une religion nouvelle, une croyance nouvelle !

Esprit inconséquent qui, après avoir tout reconnu, ose tout nier, et veut substituer une religion purement naturelle et sans bases, à la religion des siècles.

J'ai lu encore en hâte un ouvrage intitulé : « *La* « *Royauté de Juillet et la Révolution*, par l'auteur de « *Deux ans de règne*. »

L'auteur, qui garde l'anonyme, est, dit-on, Louis-Philippe lui-même, ce qui veut dire tout au moins qu'il est écrit sous son inspiration, par M. Vatout : ce secret qu'on ne me paraît pas très-empressé de garder, m'a été confié par des personnes à même de le bien savoir.

C'est donc la pensée tout entière, la pensée intime de Louis-Philippe qui se révèle à chaque page.

Il y a, dans cet ouvrage, rouerie, esprit et talent. C'est le cachet de l'homme.

La révolution de Juillet est complétement justifiée, en tant, toutefois, qu'il est possible de lui appliquer une justification ; mais se justifier, c'est avouer qu'on peut être accusé.

Éludant toutes les difficultés véritables, sans feindre d'apercevoir sa propre maladresse, et en semblant compter sur la bonhomie des lecteurs, on part de principes faux ou absurdes, pour en tirer des conséquences plus ou moins justes, plus ou moins plausibles ; et l'on tombe nécessairement dans des inconséquences qui sont le fait et le danger de la position.

En un mot, on veut légitimer la révolution de Juillet ; on veut en faire une ère nouvelle, une véritable légitimité fondée sur un prétendu vœu national, qui n'a été qu'illusoire ; tout est reporté à la pensée première que, forcé de se résigner à accepter une couronne, on a tout conduit après avec la plus rare habileté ; tout dirigé, tout fait, en tirant des événe-

ments, des choses et des hommes, le plus grand parti possible. Toutes les actions, toutes les pensées, toutes les volontés de Louis-Philippe sont commentées et justifiées ; toutes les questions politiques, morales et religieuses y sont abordées, souvent avec talent, quelquefois avec une vérité de principes qu'on aime à reconnaître à travers ce nuage de mensonges, de contradictions et d'impostures.

C'est d'un bout à l'autre, un véritable panégyrique ; il ne reste plus qu'à canoniser *cette victime* de tous les sentiments les plus nobles, les plus dévoués et les plus généreux. Bien a pris à l'auteur, quel qu'il soit, d'écrire ce livre du vivant de Louis-Philippe ; je doute fort qu'après sa mort, alors que toutes les passions étant calmées, la vérité pourra se faire jour ; le même jugement soit porté sur l'acte de spoliation le plus révoltant que l'histoire ait jamais enregistré.

Non, personne n'avait deviné précisément la révolution de Juillet; et il est certain qu'elle a été une improvisation subite des circonstances, encore plus que l'œuvre préméditée de l'homme ; mais un grand nombre d'individus conspiraient journellement contre la branche aînée. Louis-Philippe ne perdait pas une occasion d'appuyer l'opposition, et de s'y faire un parti. On craignait de divulguer les intentions secrètes ; mais on se réservait de profiter de la première occasion. Cette occasion s'est offerte, et on en a profité. La preuve en est dans ce fait de Louis-Philippe fait roi à l'exclusion d'Henri V. « Et cependant, m'a dit Bérard, « il eût été bien plus facile de faire reconnaître le « dernier, que d'adopter le premier. »

On effrayait avec une intention perfide, la masse des Français sur les sentiments secrets de Charles X; et le jour où, sans aucune précaution préliminaire, il rendit ses fatales ordonnances, la nation se leva comme un seul homme, bien plus encore pour demander l'éloignement des ministres signataires, que pour repousser la race régnante.

Il ne fallut pas moins que des menées habilement et perfidement combinées pour arriver à ce but.

« — Nous avions une grande confiance dans votre « caractère, me dit un jour depuis M. Bérard; et si « vous eussiez été à Paris, il est possible, probable « même que les choses eussent tourné tout différem- « ment; nous ne voulions plus des signataires des « ordonnances, mais, d'abord, nous ne repoussions « pas Henri V. »

Revenons au livre. Tous les hommes de la révolution (chose curieuse) y sont mis à nu, et réduits à peu près à zéro. Les satellites seuls de Louis-Philippe y sont exaltés; tous les différents partis sont démolis: un seul est conservé, c'est celui du prince. Les doctrinaires y sont ménagés, ce qui révèle la pensée secrète de Louis-Philippe. Il veut faire de la monarchie à tout prix; mais là, pour lui, est le difficile; il en est bien convaincu, et voyant les hommes vraiment monarchiques s'éloigner de lui, il ne lui reste plus que les doctrinaires; que M. Guizot, en un mot, pour faire rétrograder la révolution avec ses principes, le jour où elle voudra envahir toutes les avenues du trône. Le pourra-t-il? Là est toute la question; ce jour-là, le ministère Guizot deviendra pour Louis-Philippe, ce qu'a été pour Charles X le ministère

Polignac. A chacun ses œuvres avec leurs conséquences.

L'homme ne peut échapper à cette justice qui vient d'en haut ; et tôt ou tard, il doit en subir les lois.

24 décembre.

Voici des réflexions aussi spirituelles que profondes de la duchesse de Liancourt, écrites sur ma demande, après la lecture de *Lélia* de George Sand.

« Refuser un but à *Lélia*, ne serait point un jugement sévère, ce serait ranger ce livre au nombre de ceux qui sont faits seulement pour plaire et intéresser. Ce ne serait qu'un roman, une poésie légère; mais *Lélia* est bien au-dessus. *Lélia* est une peinture profonde, et peut-être trop vraie de ce mal qui appartient au temps actuel ; c'est la description d'une âme blasée et passionnée à la fois ; c'est comme *René*, la révélation d'une des maladies de l'âme les plus cruelles, c'est un cœur qui se raconte lui-même. Cet ouvrage est donc du plus haut intérêt pour la vérité, la profondeur des observations. Ce sont des découvertes intellectuelles dans l'histoire de l'humanité. Qui saura trouver le remède ?

« J'ai une telle admiration pour le génie, que je pense qu'il est impossible de ne pas lui trouver un côté moral ; il faut seulement le chercher. Toutes les couleurs sont dans un rayon de soleil ; pour les trouver il ne faut que savoir décomposer ce rayon. *Lélia* n'est qu'un exposé de faits ; il est immoral comme l'est le monde,

comme l'est la vie, à qui ne sait pas trouver le nœud immortel.

« *Lélia* n'a inspiré qu'une passion vulgaire ; son âme n'a jamais été comprise ; ainsi, au milieu d'associations d'amour, elle a toujours vécu isolée, son âme a toujours été dans le veuvage ; en vain elle a voulu se faire illusion ; sa puissante intelligence reprenait son empire, et elle pleurait sur sa destinée, car jamais les douces communications de l'âme n'avaient existé pour elle ; et ce n'est pas être aimé que de ne l'être pas dans tout son être. Elle connaissait la vie dans toute son aridité ; son œil ardent avait tout desséché en la pénétrant comme le soleil tarit les rivières, et flétrit les fleurs qu'il éclaire trop d'aplomb.

« Si elle livre *Sténio* à sa sœur, c'est qu'il n'a pas voulu restreindre son culte à l'adoration de son âme; et c'est dans le mépris de l'impatience qu'elle veut lui prouver l'abjection d'un sentiment qui ne sait pas distinguer ce qu'il aime.

« On reproche à *Lélia* d'aimer *Tremor*, et cela parce qu'il a été au bagne.

« Combien d'hommes plus coupables que *Tremor* vivent au milieu des politesses sociales ! Celui qui se fait un jeu de briser des existences, qui par un mot méchant détruit un avenir est-il plus innocent que celui qui, poussé par la passion du jeu, dérobe cent cinquante francs ? C'est la différence de la morale du monde, et de la morale vraie; et *Lélia* isolée n'a aucun devoir de convenance ; mais aussi quelle force *Tremor* déploie sous ses chaînes ! Quelle volonté puissante ! C'est là qu'il découvre ce grand secret; que ce n'est qu'en faisant le bien, que les âmes passionnées se

consolent sur la terre; et que seules, elles se comprennent.

« Le grand tort de *Lélia*, c'est avec quelques peintures vives, d'avoir publié ces grandes révélations du cœur.

« Mais la vérité morale qui sort de *Lélia*, c'est la raison de ses contradictions, de son abjection. Pourquoi *Lélia* se fatigue-t-elle dans de vains efforts? Pourquoi ses deux natures l'emportent-elle tour à tour? Pourquoi est-elle au-dessus des nuages, ou dans l'orgie? C'est qu'elle ne croit pas; c'est que quand elle cherche Dieu, c'est dans l'orgueil de son intelligence, et non dans la simplicité de son cœur. N'est-ce pas moral de voir tant de grandeur abaissée, et tant de dons inutiles pour le bonheur! Vous figurez-vous *Lélia* avec une ferme croyance? Voyez son âme desséchée se ranimer et vivre de nouveau; elle connaîtra alors la raison de tout ce qui arrive ici-bas. Elle ne jettera plus sur le monde le froid sourire de l'ironie, mais bien le vivifiant regard de la bienveillance. Son âme en relation avec le ciel sera à l'aise, et n'ira plus chercher dans de honteux plaisirs, l'oubli de sa supériorité. Lorsque je lis *Lélia*, il me semble voir un aigle égaré dans les longs détours des catacombes. Ses yeux, faits pour fixer le soleil, se fatiguent en vain sur les lueurs phosphoriques qui émanent de l'humidité et de la corruption. Ses ailes qui devraient le porter plus haut que les nuages, battent les parois du rocher qui repousse le roi des airs vers la terre qu'il cache sous sa vaste envergure.

« Voilà la grande morale de *Lélia* : c'est que l'esprit le plus grand ne peut être constamment élevé; le

cœur le plus passionné ne peut aimer et être rempli, si la foi ne les vivifie tous deux. Voilà ce que l'on doit découvrir dans *Lélia* au milieu du charme tout-puissant du style et de l'éclat des pensées ; mais on doit le lire avec profondeur ; un ouvrage où la vérité seule aurait des charmes, serait une histoire d'enfant. Pour qu'il soit impartial, il faut que, comme dans la vie, notre choix rencontre des charmes des deux côtés;

« Deviens chrétienne, *Lélia*, afin d'être sublime et heureuse ! Tu me rappelles cet ange de Moore qui, venu sur la terre, oublie au cabaret le mot qui doit donner à ses ailes le pouvoir de remonter au ciel ; il essaye en vain de les soulever; elles retombent lourdement, car le mot magique n'est pas prononcé. Eh bien ! pour que ton vol soit aussi élevé que ton intelligence, pour que tu acquières toute la sublimité qui t'était destinée, étends tes ailes, invoque Dieu, et tu planeras au milieu des cieux. »

Ce qui est un bonheur pour l'un, est un malheur pour l'autre. Toute la ville de Toulon retentit encore du bruit de la fin tragique d'un homme qui, parti à cheval après un moment d'hallucination par des chemins impraticables, n'est jamais revenu ; son corps fut trouvé trois jours après par des pêcheurs.

Une femme charmante trompée, abusée, enlevée à sa famille sur les plus fausses promesses, a la bonté de le pleurer à Toulon. Pendant ce temps, une autre femme à laquelle jadis il avait aussi promis de l'épou-

ser, mais qui ne s'était pas laissée enlever, bien qu'elle fût toujours poursuivie de ses menaces ; cette femme s'écrie malgré elle en apprenant cette mort. « Quel « horrible embarras de moins ! » Sous un mois, elle épouse un homme fort riche qui l'aime, mais qui ne pouvait la décider à lui donner sa main du vivant de ce malheureux, capable de tout entreprendre, de tout vouloir, et de tout exécuter.

La scène suivante se passait dernièrement dans la rue de Rivoli.

« Ah ! mon Dieu, s'écrie avec effroi une jeune « femme tout émue ; mais il n'est pas permis d'être « aussi insolent ! » Un jeune homme aux cheveux blonds bouclés, tombant sur les épaules et portant des besicles, venait de passer auprès d'elle ; c'était la dixième femme qu'il insultait gravement. La terreur accompagnée d'une révolte de la pudeur offensée avait réduit les premières au silence, tandis que l'indignation porta la dernière à jeter un cri d'alarme et d'effroi.

Un monsieur d'environ trente-cinq ans, au maintien sévère et à la figure grave, lui promet de la protéger ; il repousse ce jeune homme, et marche à côté de la dame sans réfléchir à la vengeance possible de cette espèce de fou.

Tout à coup, il est pris au-dessous des genoux, et renversé violemment par terre ; des coups de talon donnés sur la poitrine et sur la figure le mettent en sang ; enfin l'honnête homme se relève, et fait payer chèrement au jeune effronté sa mésaventure.

La foule s'était assemblée; on criait *A la garde!* tout en regardant ces deux hommes très-bien mis, se colleter ainsi dans la rue; et la multitude applaudissait à la leçon sévère donnée à l'insolent. Malgré sa résistance et ses efforts, deux sergents de ville parvinrent enfin à s'emparer de lui; et son adversaire généreux continua sa route en essayant de se rajuster un peu, de s'essuyer la figure et de la débarrasser du sang et de la boue qui le couvraient; enfin, il commençait à respirer, quand un violent coup de poing entre les deux épaules et un intrépide coup de pied le rappellent au combat. Cette fois, il se jeta sur cet extravagant avec tant de violence, qu'un moment on crut qu'il expirait sur la place.

Les sergents de ville, auxquels il avait échappé, couraient après leur proie, et la foule après un spectacle; la pauvre dame, cause innocente de tout ce désastre, était elle-même dans un état à faire pitié.

D'abord reconnaissante pour la protection du plus fort, et puis finissant par être touchée de l'état déplorable du plus faible; enfin se promettant bien, quelque chose qu'on pût lui dire dorénavant, de garder le silence.

Notre jeune insolent avait de l'énergie; et quand la respiration lui fut revenue, une nouvelle lutte, vraiment incroyable, s'engagea. Il mordait, donnait des coups de pied, des coups de poing, se ruait à gauche, se ruait à droite; enfin il refusait obstinément de se rendre; et tombant par terre excédé de fatigue après une courageuse résistance, il fut emporté presque sans vie par quatre hommes qui le placèrent sur une civière.

28 décembre.

J'ai dit : « Les embarras du pouvoir vont crois-
« sants, et le *statu quo* lui est devenu impossible. » La séance des députés d'hier ne laisse plus de doute à ce sujet. Les dernières mesures sont fatales ; elles dénotent la faiblesse ; et la nomination de M. Dupin à la présidence a été une faute. Entraîné vers la gauche, le gouvernement sera réduit à en subir les exigences. Du centre gauche, il arrivera promptement à la gauche pure. Alors, justement effrayé, il voudra tenter de nouveau un système réactionnaire, et rappellera M. Guizot.

Le *Journal des Débats* s'effraye avec raison de la situation.

M. le duc de Noailles ne s'avance qu'avec une extrême mesure, ne parle qu'après mûre réflexion, et écrit avec talent un discours qu'il a longtemps médité. Il semble, sans le vouloir sûrement, contribuer à assurer la solidité du pouvoir.

M. de Noailles disait il y a deux jours chez madame Récamier, à travers une longue et piquante discussion qu'il avait avec moi : « J'en conviens, je ne vois à ce
« gouvernement aucune condition de durée; depuis
« sept ans, il ne semble nullement affermi ; mais qui
« peut répondre de l'avenir? » reprit-il avec une sorte d'anxiété.

C'est à l'école de M. de Talleyrand, qu'il voyait sans cesse, que M. le duc de Noailles semble avoir étudié la politique.

« — Un jour ou l'autre nous compterons sur lui, »

me disait M. de Vaines, beau-père de M. Guizot. Probablement, il se flattait.

Revenons à la Chambre. 142 voix en faveur de M. Odilon Barrot, chef de l'opposition, sont un signe significatif en présence duquel il n'est plus permis au pouvoir de s'endormir.

D'un autre côté, la réunion mi-partie de ministériels et de doctrinaires a porté pour secrétaires MM. Joubert et Passy, obéissant aux ordres de M. Guizot, gardé toujours en réserve par la pensée première.

Tous ces symptômes ne constituent pas pour le pouvoir, un système rassurant ni tranquille.

31 décembre.

M. de Lascours racontait un jour qu'ayant su qu'on accusait madame la duchesse de Saint-Leu d'avoir contribué au retour de Napoléon, il n'avait osé me remettre une lettre de la duchesse pour Louis XVIII, dont il était porteur. Combien M. de Lascours me connaissait peu! Je l'aurais remise sans hésitation.

J'étais sincèrement attaché à la duchesse de Saint-Leu, et je l'avais fortement et utilement soutenue en 1814. Je continuai à aller chez elle; et il est possible que le silence que je remarquais quand j'arrivais, ne tînt qu'à un ordre de ne rien dire devant moi qui pût me choquer.

Peut-être aussi tous ces chuchotements qui pour lors donnèrent à penser, n'avaient-ils pour but que d'exprimer des mécontentements, des regrets, des désirs et des espérances plutôt fondés sur des fautes, que sur un plan combiné.

Au reste voici comment la duchesse de Saint-Leu s'exprimait sur mon compte. Je ne fais que transcrire ses paroles. . . . .
. . . .

« Je ne doute pas que M. de La Rochefoucauld, en « entendant les réflexions que je lui fis au sujet de « son départ pour Bordeaux, ne m'ait crue instruite « d'avance des événements; il était étonné de mon « sang-froid. Je lui rends au reste, une grande justice, « et j'estime son caractère à cause de ce dévouement « absolu, et de cette religion qu'il conserve pour les « Bourbons. Si chacun s'attachait aussi invariable- « ment, on saurait sur quoi compter dans la vie; et « l'homme ne se déconsidérerait pas, en se rendant « toujours au plus heureux, sans autre conviction « que son intérêt personnel. M. de La Rochefou- « cauld est un de ces caractères rares qui résis- « tent à la bonne comme à la mauvaise fortune; « aussi je veux tâcher de lui être utile. Il était mon « défenseur il y a quelques mois [1], je veux être le « sien maintenant, quoiqu'il ne m'ait peut-être pas « toujours bien comprise. Je veux écrire aussi à ma- « dame du Cayla, qui doit être également dans le « chagrin; et par elle ou par l'abbé Duval, je sau- « rai en quoi je puis servir M. de La Rochefoucauld, « ou sa charmante femme, qui seule ici, sans lui, « doit se trouver bien isolée. »

On voit quel était le cœur de cette excellente personne sur laquelle ses amis avaient toujours le droit de compter.

[1] Cinquième volume de mes Mémoires, page 477.

On voit aussi que généralement nos ennemis politiques nous rendent souvent plus de justice et de reconnaissance même que nos amis.

Je me rappelle que dans la brochure de mademoiselle Cochelet, où elle prenait mon parti, et me rendait justice à l'occasion de la place Vendôme, elle ajoutait que je faisais partie des douze traîtres dont l'Empereur avait mis la tête à prix à son retour de l'île d'Elbe.

N'ayant jamais eu l'honneur de le servir, je ne pouvais l'avoir trahi, et je réclamai fortement contre cette épithète aussi fausse qu'elle était injurieuse.

Madame Récamier, cette amie si fidèle en affection, cette personne si distinguée que les gens de tous les partis aiment et estiment, me rappelait hier avec une grâce charmante, une réponse que j'avais oubliée.

« — Quelle fut votre première impression, me de-
« mandait-elle, en apprenant qu'à son retour de l'île
« d'Elbe, Napoléon vous avait fait placer immédiate-
« ment sur la liste des douze personnes dont il pros-
« crivait la tête? — Je pensai, répondis-je, que j'al-
« lais faire bien des envieux ! »

« — Où faut-il que je me rende, traître? » écrivait en 1815, le ministre déchu Carnot à Fouché ministre de Louis XVIII.

« — Où tu voudras, imbécile. »

Ce peu de mots peint suffisamment le caractère de

ces deux hommes. La dureté de l'ex-ministre du comité de salut public, — le cynisme du proscripteur devenu, par le malheur des temps, ministre des Bourbons.

FIN DU TREIZIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME

ANNÉE 1834

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

ANNÉE 1835

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

ANNÉE 1836

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

ANNÉE 1837

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

